EX BIBLIOTHECA SOBOLEWSKIANA

Division Eadr. Europ.
Serie 75
Nº

John Carter Brown.

N°

NARRATIONS

D'O M A Ï,

INSULAIRE DE LA MER DU SUD,

AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE

DU CAPITAINE COOK.

*Ouvrage traduit de l'O-Taïtien, par M. K***, & publié par le Capitaine L. A. B.*

TOME SECOND.

A ROUEN,

Chez LE BOUCHER le jeune, Libraire, rue Ganterie,

& A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille.

M. DCC. XC.

NARRATIONS

D'OMAI.

HUITIEME NARRATION,

TANADOURE.

Thelême la lui a disputée : *Thélême* à qui j'ai de grandes obligations ; *Thélême* mon émule en bien des choses, mon coopérateur, le compagnon de mes victoires ; *Thélême* mon ami..... mais moins que *Tanadoure*, moins, sans comparaison. La mention honorable que j'en fais, m'acquittera en partie de ce que je lui dois.

IL y avoit près d'un mois que *Tanadoure* étoit parti pour sa légation ; je commen-

çois à avoir des inquiétudes ſur ſon retour.... » Il étoit malade.... la pirogue avoit » chaviré... *Otoo* le retenoit de force à » *O-Taïti*.... ſes amis le retenoient par » une voie plus douce, mais auſſi efficace... » Il devroit être revenu & je l'attends en- » core. Les Dieux m'ont envié le bon- » heur de me réunir à lui pour toujours; » j'aurois été trop puiſſant, trop aſſuré de » réuſſir dans mes entrepriſes; *Tanne* veut » que je ſuccombe.... « Ainſi parloit en moi l'imagination, cette folle ennemie de notre repos. Vingt fois dans la journée je gagnois le ſommet de la colline qui eſt derriere ma maiſon; & à l'aide de mon téleſcope, je parcourois en vain l'immenſité des mers qui ſéparent *Huaheine* de la grande *O-Taïti*.

Un jour que je n'eſpérois preſque plus, j'entrevis quelque choſe du côté d'*Eimeo*. Peu à peu les objets s'éclaircirent; je diſtinguai ſept ou huit pirogues, unies enſemble & s'avançant par un mouvement commun. Je remarquai dans la pirogue de l'avant, une douzaine d'hommes qui, ra-

mant péniblement, faiſoient mouvoir tout le reſte. Pluſieurs pirogues me parurent vides; chacune des autres portoit un ou pluſieurs des animaux que j'avois convoités. A cette vue, & on le penſe bien, ma joie fut extrême ; elle ſurpaſſa mes craintes : c'eſt beaucoup dire.

Je redeſcendis précipitamment chez moi, où je trouvai bonne compagnie. C'étoit *Nowa*, accompagnée de ſes enfants & des principaux Chefs de l'Iſle. Quand j'entrai on raiſonnoit ſur le retardement de mon Ambaſſadeur, & tout le monde étoit aſſez d'avis qu'il ne reviendroit point. Je ſoutins, en riant, qu'on faiſoit injure à mon ami, que ſa parole étoit ſacrée, qu'il s'échapperoit plutôt ſeul d'*O-Taïti* que de manquer à ſes engagements. — Mais, ajoutai-je, nous le reverrons inceſſamment avec un cortege, qui doit nous le rendre bien cher. *L'eſprit de mon pere* vient de me révéler que la baie d'*Owharre* le recevra aujourd'hui ; qu'il amene avec lui les animaux précieux, dépoſés à *O-Taïti* par le Capitaine *Cook*; que pour les tranſporter

on a joint enſemble pluſieurs pirogues, qui s'entre-ſoutiennent & équivalent à un grand bateau; que cette flotte entiere eſt traînée par une ſeule pirogue, dans laquelle il y a une douzaine de Pagaïeurs. Les incrédules (& il en eſt par-tout) ſe moquerent aſſez ouvertement de *l'eſprit de mon pere* & de ſa prédiction; les autres acquieſcerent avec ſimplicité à ce que j'énonçois avec tant d'aſſurance. J'aurois pu, en laiſſant les choſes dans cet état juſqu'à l'événement, m'acquérir la réputation de *prophete*; j'avouerai même que n'ignorant pas quel parti on pouvoit tirer d'un pareil renom, je fus tenté de ne pas découvrir le ſecret de mon téleſcope. J'aurois mené tout mon monde ſur le rivage, où l'apparition des pirogues eût affermi la foi des uns & triomphé de la réſiſtance des autres. L'amour de la vérité l'emporta. Je dis que l'*eſprit de mon pere* n'étoit qu'une fiction, que j'avois vu de mes propres yeux l'armement de *Tanadoure*, & que ſi l'on vouloit me ſuivre ſur la colline, je procurerois à *l'œil droit* de ceux qui en auroient envie, la jouiſſance anticipée du

même ſpectacle. On accepta. Hommes, femmes, enfants, tous coururent à l'endroit déſigné. — Regardez, leur dis-je.... de ce côté.., là... — Nous ne voyons rien. — Vous ne voyez pas... — (*Avec un peu d'humeur.*) Nous ne voyons rien. — Moi, dit *Zée*, je vois quelque choſe de noir & de bien petit : mais aſſurément ce n'eſt pas ce que vous avez décrit avec tant d'exactitude & de détail. — C'eſt cela même, repris-je; & en effet les pirogues commençoient à être viſibles à l'œil nud. Je pointai le téleſcope vers l'objet que ma ſœur avoit apperçu ; je dis à *Nowa* de fermer un œil, & de placer l'autre *vis-à-vis de ce petit trou.* Saiſie d'admiration & peut-être d'effroi, elle s'écrie : » O ! Ciel... » Tout ce qu'a raconté *Omaï*, je le vois.... » Quels ſinguliers animaux !... Comment » une ſeule pirogue peut-elle traîner tant » d'autres pirogues ſi peſamment char- » gées?.... Mais.... c'eſt *Tanadoure;* il ſe » tient debout ſur la premiere pirogue..... » (*Quittant le téleſcope & portant ſes yeux* » *vers la mer.*) Par quel enchantement ai-je

» vu tout cela ? Je ne vois plus que le *point* » *noir*, découvert par *Zée*. «

Ce monologue de *Nowa* n'affecta pas de la même maniere tous ceux qui l'entendirent. Les uns crurent qu'elle n'avoit parlé de la ſorte que de concert avec moi, & pour prolonger de quelques moments l'illuſion de ma prophétie ; les autres penſerent qu'habile comme un *Téohé* (1), je faſcinois les yeux & peignois l'imagination. Ce dernier ſentiment devint l'opinion dominante, quand chacun des ſpectateurs, appliquant l'*œil droit* au téleſcope, eut obſervé très-diſtinctement les choſes que j'avois décrites.

Pour fortifier l'idée qu'on avoit de mon habileté en ce genre, je dis que ſi je touchois ſeulement la machine avec une baguette, tout redeviendroit inviſible. On me prit au mot, & en dérangeant tant ſoit peu la direction du téleſcope, j'opé-

(1) Eſprit familier.

rai une ſeconde merveille qui ne ſurprit pas moins que la premiere. Les pirogues avoient diſparu ; à leur place ſe montroit la côte de la petite Iſle de *Bamma*, éloignée d'*Huaheine* d'environ quatre milles. On en diſtinguoit toutes les ſinuoſités, tous les détails. Cette Iſle étoit connue de tous les Spectateurs; nous la fréquentions ſouvent : & il n'y eut perſonne qui ne convint que mon *tuyau* étoit d'une exactitude parfaite dans la repréſentation des objets.

Après avoir joui quelques inſtants de l'embarras de mes compatriotes, je leur appris que la merveille qui les étonnoit ſi prodigieuſement, étoit une choſe toute naturelle, qu'on avoit inventé en Europe cet inſtrument (je montrois le téleſcope) pour rapprocher *les apparences* des corps trop éloignés & auxquels l'œil ne pouvoit atteindre ſans ſon ſecours ; qu'il ſuffiſoit de placer l'ouverture de la *machine* dans l'alignement de l'*objet*, & que l'expérience réuſſiſſoit toujours, pourvu que le temps fût ſerein, & que la lumiere frappât le

corps ou le lieu ſur lequel les regards ſe portoient. Cette explication étoit ſuperficielle, ce n'étoit pas même une explication : mais une théorie plus profonde n'étoit ni à la portée de nos auditeurs, ni à la mienne. Il n'en étoit pas ainſi de l'utilité du téleſcope. On comprit qu'une Iſle qui en avoit un, découvrant les pirogues ennemies pluſieurs heures avant qu'elles arrivaſſent, étoit dans le cas d'éviter les ſurpriſes, de pourvoir à ſa défenſe, de tendre des embûches à ceux qui la menaçoient d'une invaſion ſubite. On ſe félicita de nouveau de poſſéder *Omaï*, qui poſſédoit un *voit-de-loin*.

Nos *Earées* me parurent ſi enchantés de l'inſtrument qui rapproche les apparences, que je leur offris le ſpectacle de quelques autres curioſités de la même eſpece, mais néanmoins très-différentes. On me témoigna que l'on me ſauroit gré de ma complaiſance. Je me fis apporter par *Taweiharooa*, l'ainé de nos Zélandais, & prépoſé à la garde de mon *cabinet*, une caiſſe dans laquelle étoit renfermé un aſſez grand

nombre de pieces d'optique. On ſe mit en cercle autour de moi, & je commençai mes démonſtrations.

„ Ces deux petits ronds de matiere blanche & tranſparente, qu'un fil de fer unit enſemble, en les tenant écartés l'un de l'autre ; ſont un des meubles le plus répandus en Europe. On les appelle *petites lunes* ou *lunettes* à cauſe de leur forme. Les perſonnes des deux ſexes dont l'âge affoiblit les yeux, s'en ſervent pour réparer ce tort des années, & diſcerner les objets avec plus de netteté. On les met à califourchon ſur le nez... de cette maniere (*je les plaçai*).... Elles ne ſont d'uſage que dans la façon des ouvrages fins & déliés, & dans une opération que je vous expliquerai une autre fois : c'eſt la *lecture* ; invention ſublime, au moyen de laquelle, à cent journées de diſtance, les hommes converſent enſemble, ſans ſe voir, ſans ſe connoître, ſans ſe parler. Elle ſuppoſe une autre invention plus admirable encore, celle de fixer ſur un morceau d'étoffe les événements qui ne ſont plus, & toutes les

penſées qui peuvent occuper l'eſprit humain.... Cette paire de lunettes conſerve aux objets leur couleur naturelle.... En voici qui les couvrent tous d'une teinte de bleu, de verd, de rouge.... Voyez. « Chacun des aſſiſtants eſſaya les lunettes.

» Cette verge blanche, & à trois faces, a la propriété de peindre toute la nature des ſuperbes couleurs de l'arc-en-ciel..... Voyez.... Il faut s'y prendre de cette maniere... Bon, comme cela. « Les termes manquerent à la ſurpriſe & au plaiſir; le priſme paſſa dans toutes les mains.

» Ce petit inſtrument, moins utile que le *voit-de-loin*, eſt plus étonnant que lui: il augmente énormément les *apparences*. Avec le microſcope (c'eſt ſon nom) vous découvrez, par exemple, des milliers d'animaux dans une goutte de roſée. « Nous fîmes quelques expériences.

» Ce quarré offre à vos regards le meuble le plus chéri des femmes civiliſées: c'eſt leur meuble par excellence. A chaque

moment elles lui demandent conſeil ſur tous les détails de la toilette, mais particuliérement ſur les ornements qui embelliſſent la tête. Cent fois le jour elles s'y adreſſent avec confiance : autant de fois il répond avec la vérité la plus ſcrupuleuſe. Si on pouvoit lui reprocher quelque choſe (& celles qui le conſultent s'en fâchent ſouvent) ce ſeroit de porter la ſincérité trop loin ; mais il lui eſt impoſſible d'en agir autrement. Sa propriété eſt de peindre au naturel, & ſur le champ, les objets qu'on place devant lui. De ſorte qu'une femme qui l'approche de ſon viſage, voit incontinent ſon propre viſage, avec ſes perfection & ſes défauts..... (*A* Nowa) Voulez-vous, Madame, tenter cette nouvelle expérience ? Vous ne riſquez rien. » Bien » volontiers, dit-elle. « Je lui préſente la glace ; mes Compatriotes s'écrient : » O ! » le prodige ! Nous voyons deux *Nowa !* « — En voici une troiſieme, dis-je, en mettant un ſecond miroir à côté du premier.... (*l'étonnement redoubla*) ou plutôt c'eſt une ſeule *Nowa*, dont les miroirs ont, en un clin-d'œil, compoſé deux images.....

Et ſoyez sûrs que les images feront tout ce que fera l'original, qu'elles en imiteront éxactement les attitudes, les mouvements, les variations. (*On en fit l'épreuve.*) — A la vérité, dit la Reine, j'apperçois la figure d'une femme; mais qui m'aſſurera que cette figure eſt la même? — Vous connoiſſez mon viſage, ſa forme, ſes traits? — Oui. — Eh bien, regardez. (*Je me plaçai devant le miroir.*) — La reſſemblance eſt parfaite. — Vous connoiſſez le viſage de *Tairée-Tareea*, celui de ſon aimable ſœur? Regardez encore. — Ce ſont eux. — Mais ſi le miroir peint fidelement à vos yeux les figures d'*Omaï*, de votre fils & de ſa ſœur, il rend la vôtre avec la même fidélité. Offrez-lui d'autres objets : ce téleſcope, votre main.... — Ce ſont le téleſcope & ma main. — Donc auſſi le charmant viſage que vous voyez, cette tête élégante & majeſtueuſe, ce ſourire fin, ces yeux pleins de douceur, tout cela eſt à vous, tout cela eſt vous; *vous & cela*, vous vous reſſemblez comme la main du miroir à la main de *Nowa*, comme le téleſcope au téleſcope. — Je n'avois aucune idée de ma figure.

— Actuellement vous ne devez pas être étonnée que tant de perſonnes aſpirent..... — Je vous entends..... Mais quel plaiſir de ſe contempler ſoi-même, de voir ſon viſage, ſes yeux !..... Votre miroir eſt tout-à-la-fois la machine la plus myſtérieuſe, la plus agréable, la plus utile.... Je dis la plus utile; car dans les conteſtations de beauté, par exemple, une femme ſait à quoi s'en tenir. Elle n'a pas beſoin de recourir à des Juges étrangers; elle conſulte ſon miroir, & voit le fait par ſes propres yeux. Elle ſe rend juſtice & à ſes rivales... Vous riez, *Omaï?* Et pourquoi donc? — C'eſt que ce que vous dites, Madame, eſt plein de bon ſens, que les choſes devroient être comme vous les arrangez, & que néanmoins elles vont bien autrement. Par une ſorte de fatalité, attachée aux miroirs ou aux femmes, les conſultantes ne comprennent pas toujours les réponſes. Le miroir dit la vérité, & la femme reçoit l'impreſſion de l'erreur; il crie: *tu es laide*, & elle croit entendre *paſſable* ou même *belle*. Les prétentions à la beauté ne ſont nulles part auſſi vives, auſſi litigieuſes, que dans les pays où les miroirs ſont

journellement interrogés. S'ils montrent des défauts, ils aident à les faire disparoître. Leur sincérité ménage la victoire du mensonge ; l'art s'en sert habilement pour l'emporter sur la nature, & il réussit à un point qui vous sembleroit miraculeux. Une femme européenne passe dans son cabinet de toilette, touchant au demi-siecle, ridée comme une vieille banane, jaune & pâle comme la mort ; après quelques heures de conférence avec son miroir, elle sort n'ayant que trente ans, unie comme cette glace, blanche & vermeille comme *Nowa*.... Vous concevez maintenant, Madame, que ce bon oracle du miroir, au lieu de terminer les disputes, les prolonge au contraire, les embrouille, trompe les Plaideurs & les Juges..... Acceptez celui-ci pour votre usage; son jugement s'accordera toujours avec le jugement universel. «

Pendant que je m'entretenois avec la Régente, *Tairée-Tareea* s'étoit emparé d'un petit miroir. Il arriva qu'en le tournant & retournant de toutes les manieres, il le présenta au Soleil, qui s'y peignit avec

tous ſes feux, & en couvrit le jeune Monarque. Epouvanté, l'Enfant-Roi laiſſe tomber la frêle machine. Elle ſe briſe en pluſieurs morceaux qui, au grand étonnement des ſpectateurs, conſervent chacun la propriété de *montrer les figures.*

Ce léger accident ne me cauſa qu'une peine médiocre; un miroir de moins dans ma collection ne faiſoit pas un grand vide. J'abandonnai les morceaux à ceux qui les voulurent ramaſſer, & je vis le moment qu'on ſe battroit pour en avoir. On admira la généroſité avec laquelle je prodiguois une marchandiſe ſi précieuſe; on l'éleva juſqu'aux nues. Les débris d'un miroir m'attirerent plus de compliments, de remerciements, de louanges, d'offres de ſervice, que mille connoiſſances utiles que je communiquai.

Ne vous moquez pas de mes Compatriotes, hommes civiliſés; j'ai vu à Londres un de ces êtres équivoques, dont la voix efféminée affecte agréablement l'oreille, accablé de biens & preſque d'hon-

neurs, tandis qu'un Laboureur n'avoit que des enfants à nourrir & des impôts à payer. Vous êtes auſſi frivoles que nous. Si vous vous fâchez, je dirai que vous l'êtes davantage.

Tairée-Tareéa craignant d'être embrâſé par les flammes qui jailliſſoient du miroir, me rappella qu'à l'aide de mes verres & du Soleil, on pouvoit aiſément produire du feu. Cette expérience étoit trop impoſante pour que je n'en donnaſſe pas le ſpectacle à mes Compatriotes. » Ce que vous » avez vu, leur dis-je, n'eſt rien en com- » paraiſon de ce qu'il me reſte à vous mon- » trer. Regardez *Mahananna*, cet aſtre » lumineux qui roule ſur nos têtes, & » échauffe toute la nature. Il ſurpaſſe no- » tre Iſle en groſſeur, autant que notre » Iſle ſurpaſſe un grain de ſable; & il eſt ſi » éloigné de nous qu'une pirogue qui mar- » cheroit jour & nuit avec douze pagaies » & un vent favorable, y arriveroit à peine » en vingt fois cent années. Cependant ſi je » préſente à ce magnifique Soleil le mor- » ceau de verre que voici. (*je tenois une* » *lorgnette*)

» *lorgnette*) j'en détacherai ſubitement une » étincelle brûlante qui redonneroit à la » terre le feu qu'elle auroit perdu.... Qu'on » amaſſe une poignée de feuilles bien ſe- » ches.... « Elles ſont amaſſées. Je les ſoumets à l'action de mon verre. Bientôt une fumée noire s'éleve dans les airs ; l'inſtant d'après une flamme brillante acheve le prodige. Quelle confuſion de ſentimens & de penſées, à la vue de cette inflammation miraculeuſe ! Avec un peu de charlataniſme j'aurois paſſé pour un Dieu, ſi je l'euſſe voulu ; mais j'abandonnois à *Etary* cette irréligieuſe folie.

La petite flotte de *Tanadoure* n'étoit plus guere qu'à un heure de chemin de la baie d'*Owharre*. Je propoſai à mes curieux de deſcendre, & de rentrer chez moi, leur promettant un dernier ſpectacle qui les réjouiroit beaucoup, & les étonneroit encore davantage. On me demanda pourquoi je ne le donnois pas, comme les autres, ſur la colline, & la ſuprife fut exceſſive, quand j'eus répondu qu'on ne le pouvoit *voir* que *dans l'obſcurité*. Un Européen com-

prendra par l'oppoſition de ces deux termes, que je parlois de ma *lanterne magique ;* mes Compatriotes s'attendirent à un nouveau prodige, & c'eſt tout.

Ma collection de verres peints étoit nombreuſe ; j'en choiſis quelques-uns. On étendit dans le fond de ma maiſon un large morceau de toile blanche, & l'on boucha tous les jours. Alors prenant le ton naſillard de ceux qui montrent ces ſortes de curioſités en Angleterre. — » Regardez, » vous allez voir ce que vous allez voir.... » Voyez d'abord le grand *Earée* de *Britanne* ; comme il eſt ſuperbement vêtu.... » Voyez enſuite la Reine ſa femme. C'eſt » un excellent ménage que ce Roi & cette » Reine... Voyez paſſer ſucceſſivement leurs » enfants... Ils en ont autant & plus que s'ils » étoient de la claſſe des *Manohoones*, ce » qui n'eſt pas la mode dans les perſonnes » de la premiere condition.

» Voyez le grand *Earée* de *France*; Prince » juſte, adoré de ſes Peuples, aimant la » paix & ſachant faire la guerre.... Voyez

» la Reine ſa femme. Il n'aime qu'elle, ce
» qui n'eſt pas un médiocre éloge dans un
» homme de ſon rang.

» Voyez le Roi d'Eſpagne : c'eſt à lui
» qu'appartient *Lima*, où les quatre O-Taï-
» tiens ont été. Il poſſede beaucoup d'or ;
» les autres Monarques ont des hommes &
» du fer.

» Mais laiſſons les Rois..... Voilà le
» Comte de *Sandwich*, Anglais, mon
» meilleur ami après le Capitaine *Cook* :
» je parle des amis de ce pays-là..... Et
» où croyez-vous qu'il ſoit maintenant,
» le Capitaine *Cook* ? A courir les mers ?
» A changer des plumes rouges contre un
» cochon ? Le voici..... « Je le montrai, on
le reconnut. Soudain un cri tumultueux
s'éleve de toutes parts. L'illuſion fut com-
plette, & j'eus beaucoup de peine à per-
ſuader qu'on ne voyoit que l'image du
Capitaine. Je repris quand la rumeur eut
ceſſé.

» Actuellement regardez l'homme qui
» vous chérit, vous préfere à tous les peu-

» ples, qui, par reconnoiſſance & par in-
» clination, ſacrifiera toujours ſon bonheur
» au vôtre, & ſa perſonne pour vos per-
» ſonnes..... « Je me montrai; les acclamations recommencerent avec plus de force qu'auparavant.

» Les figures que vous allez voir vous
» ſont abſolument inconnues. Je vous les
» expliquerai en peu de mots..... Ceci eſt
» une vieille *Lady* ou Dame anglaiſe, qui
» ſort de ſa chambre à coucher, pour paſ-
» ſer dans ſon cabinet de toilette.... « Elle fait peur, s'écria *Tairée-Tareea.*

» La voilà ſortant de ſon cabinet de
» toilette, & allant en ville..... « Eh! mais, dit le jeune Roi, c'eſt une beauté; elle reſſemble à maman. La toilette a produit cet admirable changement? — Oui, répondis-je. Le myſtérieux cabinet où cette femme a travaillé quelques heures, aidée de pluſieurs Artiſtes, eſt un lieu fécond en pareilles métamorphoſes. On y compoſe de la jeuneſſe, de l'embonpoint, des cheveux, des dents, une carnation brillante,

une taille fine & dégagée, & mille autres petits agréments qui ne ſont pas la beauté, mais qui l'aſſaiſonnent. — Combien d'années dure ce renouvellement, né de la toilette ? — Des années ! le ſoir du jour où il a commencé, il n'en eſt plus queſtion. Cette femme, en ſe couchant, ſera toujours une laide & antique créature.... mais demain, vers la fin du jour, elle ſe montrera, charmante comme elle l'étoit aujourd'hui à la même heure. Quoiqu'elle ne pardonne pas au temps les outrages qu'il lui fait, ſon premier ſoin eſt de les cacher.... N'allez pas croire que toutes les femmes de *Britanne* ſoient poſſédées de cette manie : il en eſt beaucoup de raiſonnables, qui laiſſent voir ſur leur viſage & dans toute leur perſonne, la majeſté du grand âge.

» Cette jolie machine humaine que vous » voyez ſautillant ſur la pointe du pied, » la tête haute, ayant un air tout fémi- » nin, s'appelle un *petit-maître* (1). Si ja-

(1) En traduiſant cet endroit, je me ſuis rappellé un paſſage d'un homme célebre que je tranſcrirai ici. *On connoît*

» mais les mœurs européennes s'établif-
» fent parmi nous, *O-Taïti* regorgera de
» ces mignatures ; les caracteres de cette
» Iſle ont avec elles beaucoup d'analogie.
» N'ayez pas peur de ce long fer qui
» pend à leur côté ; il n'a jamais égrati-
» gné perſonne.

» Cette tête à large & flottante cheve-
» lure, ſurmontée d'une petite boîte noire
» qui l'enferme juſqu'au milieu du front,
» eſt celle d'un *Procureur* ; & un Procureur
» eſt un homme qui a le double talent de
» vivre de procès & de les nourrir.

» Voilà deux Juges. L'un écoute les rai-
» ſons des Parties, la main ſur les yeux :
» c'eſt le bon. L'autre peſe les deux cau-

à Londres bien moins qu'à Paris cette eſpece de ſots déguiſés ſous le nom burleſque de Petits-Maîtres ; *& ce ne ſont que des novices qui imitent foiblement les nôtres. Toutes leurs mignardiſes me paroiſſent affectées, & leurs airs ſont inſipides. On peut dire qu'ils ſavent moins que nous l'art d'être agréablement ridicules. Le* Petit-Maître *Anglais eſt gêné dans ſes manieres & reſſerré dans ſes extravagances.*

Pour & Contre, tom. I, n. 8.

» ſes dans une balance, & fait ſemblant
» de ne pas s'appercevoir que ce qui rend
» celle-là ſi peſante, c'eſt qu'avec elle on
» a gliſſé adroitement quelques livres de
» recommandation étrangere : c'eſt le
» mauvais. Cette derniere eſpece eſt très-
» rare.

» Vous voyez un *Tahona* ou Docteur
» d'*Oxford*. Ce qu'on appelle *un Docteur*
» étoit quelque choſe de fort important
» dans un temps où l'Angleterre ne ſavoit
» preſque rien ; mais à préſent que les
» ſciences y ſont infiniment répandues, &
» que les connoiſſances utiles ont la pré-
» férence ſur celles qui ne ſont que curieu-
» ſes, le doctorat eſt une marchandiſe qui
» a beaucoup baiſſé. D'ailleurs elle eſt de-
» venue trop commune, & vous ſavez que
» l'abondance diminue le prix des denrées,
» ſur-tout quand elles n'ont pas de valeur
» intrinſeque. Au premier moment que *Cook*
» parut ſur les côtes d'*O-Taïti*, il obtenoit
» un cochon pour cinq ou ſix plumes rou-
» ges ; deux heures après on en voulut

» douze ; deux jours après on n'en voulut » plus.

» Ces deux hommes ſont *Tayos* (amis) ; » ils diſputent vivement..... Vous ne de- » vineriez jamais quel eſt le ſujet de leur » conteſtation : l'un des deux, indétermi- » nément, eſt condamné à mourir.... « Et ils diſputent à qui ne mourra pas, dit bruſquement le vieux *Mataneo*. — Au contraire, aucun des deux ne veut céder la gloire de mourir pour ſon ami. — Quoi ! il y a en Angleterre de ces *Tayos*-là ?..... C'eſt une imagination de l'homme ingénieux qui a compoſé votre incompréhenſible machine..... Je n'oſai pas trop contredire l'*Earée* ; car celui qui m'expliqua mes verres peints, m'avoua que cet exemple ſublime d'amitié n'étoit ni de ſon ſiecle, ni de ſon pays, & que, pour le trouver, il falloit remonter bien haut dans les années qui ne ſont plus, & traverſer des mers immenſes.

» J'aurai beaucoup de peine à vous ren- » dre intelligible la deſcription de ce per-

» ſonnage que vous voyez établi dans
» une demeure d'aſſez mauvaiſe apparence.
» C'eſt un *Auteur*. Il écrit, & vous ne
» ſavez pas ce que c'eſt qu'écrire ; il com-
» poſe des livres, & vous ne ſavez pas ce
» que c'eſt qu'un livre ; il deſtine ſes ouvra-
» ges à l'impreſſion, & vous ne ſavez pas ce
» que c'eſt qu'imprimer..... Tous les hom-
» mes de cette eſpece ne ſe reſſemblent
» pas. Il y a entr'eux plus de différence
» qu'entre un Danſeur d'*Otaha* & un Dan-
» ſeur d'*Eimeo* ; entre un habile Conſtruc-
» teur de pirogues & un ignorant..... Les
» bons Auteurs inſtruiſent les hommes ou
» les amuſent ; les mauvais les corrompent
» ou les ennuient. Les uns conduiſent à
» la vérité, les autres à l'erreur : preſque
» tous marchent par des routes incertai-
» nes, parce qu'en général la manie d'ou-
» vrir & de tracer des chemins nouveaux
» les poſſede à un point inexprimable.....
» Vous en rencontrez qui ne ſont pas
» perſuadés des maximes qu'ils publient ;
» vous en rencontrez auſſi qui ne publient
» pas celles dont ils ſont perſuadés. Le
» petit nombre, & le ſeul eſtimable, lors

» même qu'il ſe trompe, eſt de ceux qui
» écrivent ſous la dictée de leur conſcien-
» ce. La liberté d'en agir ainſi ne leur eſt
» pas toujours accordée, & alors ils ſe
» taiſent, laiſſant aux plumes vénales,
» aux mains eſclaves, aux ames baſſes &
» rampantes le honteux privilege de proſ-
» tituer leurs talents..... Vous ne m'en-
» tendez pas actuellement, mes chers Com-
» patriotes; dans un ou deux ans vous me
» comprendrez, à moins que je ne juge
» qu'il importe à votre bonheur de ne pas
» vous enlever l'heureuſe ignorance de nos
» peres..... Pour finir, je vous dirai que
» la plupart des *Auteurs* vivent de leurs
» penſées, & qu'à ce moyen ils ſont com-
» munément à un très-médiocre ordinaire.
» Ils échangent les productions de leur
» eſprit avec de la *monnoie*, & la monnoie
» avec ce qu'il faut pour vivre. C'eſt de
» leur tête qu'ils tirent leur nourriture,
» leur vêtement, leur habitation, l'utile
» & l'agréable, quelquefois l'abondance.
» Il y en a qui mangent les penſées d'au-
» trui, qui s'en habillent: les voleurs de
» cette claſſe ne ſont pas ceux qui implo-

» rent le moins haut contre cette dépré-
» dation coupable, la vengeance des loix
» & celle de l'opinion. Ils penſent qu'en
» criant *au voleur*, on les prendra pour
» d'honnêtes gens qui le pourſuivent. «

Je plaçois dans une boîte magique le verre d'un Négociant qui fait la traite des Negres, quand un de mes *Towtous* vint m'avertir que *Tanadoure* arrivoit. Nous interrompîmes auſſi-tôt un amuſement que nous avons repris bien des fois, & qui m'a fourni plus d'une occaſion de donner à mes Compatriotes quelques lumieres ſur les mœurs, les uſages & les arts du peuple Anglais & des autres Nations du monde civiliſé.

Nous nous empreſſâmes de courir au rivage. *Tanadoure* y touchoit. Je vis d'un coup d'œil toutes mes nouvelles richeſſes: trois vaches & deux taureaux, l'un deſquels étoit celui que les Eſpagnols avoient dépoſé à *O-Taïti*, & qui appartenoit à Etary..... un coq d'Inde & ſa poule..... des oies & des canards. *Otoo* avoit

refuſé les deux paons, épris, ſans doute, de la beauté de leur plumage ; mais il avoit donné des œufs que j'ai fait couver par d'autres volailles ; de ſorte que cette magnifique eſpece eſt devenue commune à *Huaheine*. Enfin *Tanadoure* revenoit avec la vigne, mépriſée à *O-Taïti* : c'étoit un tréſor que je priſois plus que tout le reſte.

Notre nouveau Compatriote fut extrêmement fêté par tous les Chefs de l'Iſle. Les marques de conſidération & d'amitié qu'il reçut de *Nowa* me cauſerent, un inſtant, je ne ſais quel mêlange de peine & de plaiſir que je me reprocherois, ſi la plus folle des jalouſies étoit un ſentiment libre. Je me rappellai l'excellent caractere de la Régente, les obligations qu'elle avoit à mon ami ; je me perſuadai même que j'entrois pour beaucoup dans le gracieux accueil dont elle l'honoroit : & le nuage diſparut.

Le débarquement du bétail ſe fit préciſément ſur ce morceau de terre que j'ai dit plus haut ſe trouver entre mon habi-

tation & celle que *Tanadoure* avoit eue de *Tatlenoo*. Je crus le moment favorable pour obtenir des Chefs d'*Huaheine*, un terrein que je convoitai du moment que je le vis, & que mille raisons, postérieures à ce premier desir, me rendoient nécessaire. J'exposai donc que le nombre des bouches que j'avois à nourrir, étant beaucoup augmenté par l'arrivée de ces cinq gros animaux (je les montrois de la main); que le nombre devant encore augmenter davantage par leur fécondité, la portion de l'Isle qu'on m'avoit accordée, à la sollicitation du Capitaine *Cook*, ne pouvoit suffire à alimenter cette nouvelle famille; que je demandois un supplément, & qu'il étoit d'autant plus naturel d'écouter cette juste supplication, que les animaux, apportés par mon ami, n'étoient pas destinés seulement à produire mon avantage personnel, mais celui de toute l'Isle, &, par suite, des Isles voisines; qu'au surplus je ne prétendois dépouiller personne, ni m'approprier un sol actuellement en valeur. „ Ce coteau, ajoutai-je, est demeuré „ inculte depuis que les Dieux ont fondé

» *Huaheine*; cette vallée, qui s'incline juf-
» qu'au bord de la mer, paroît ſtérile :
» voilà le domaine dont je demande que
» vous me mettiez en poſſeſſion. «

Le vieux *Mataneo* prit la parole pour me répondre gravement que le terrein que je voulois envahir, étoit de l'apanage d'un homme puiſſant qui ſauroit bien défendre ſa propriété : que les Chefs, que le Roi ne pouvoit en diſpoſer ſans la participation de cet important Inſulaire : qu'il avoit, lui Chef *Mataneo*, une affection toute particuliere pour ce brave homme..... *Nowa* qui s'apperçut que ce diſcours, prononcé ſérieuſement, m'intriguoit, l'interrompit. Je ne veux pas, dit-elle, qu'on tourmente un ſeul inſtant le bon *Omaï*. Et s'adreſſant à moi : L'important Inſulaire avec lequel vous aurez à régler l'affaire du terrein que vous me demandez, c'eſt *Tanadoure*. Ce morceau de terre fait partie de ſon échange avec *Tatlenoo*..... Je regrette qu'il ne ſoit pas à moi, j'aurois eu la ſatisfaction de vous obliger en quelque choſe.

Quoique je regardaſſe les poſſeſſions de mon ami comme les miennes, je crus devoir m'aſſurer la propriété des landes que je voulois mettre en valeur. Je le priai publiquement de m'en faire la ceſſion, de me les donner ou de me les vendre. Il ſourit à cette alternative, & me dit: Vous ne les aurez pas pour rien. Envoyez chercher un de vos plus beaux vaſes de bois. On l'eut bientôt apporté, mais je ne devinois pas le deſſein de mon ami, ni comment ce meuble alloit ſervir à conclure notre marché..... Ce pauvre animal, continua *Tanadoure*, ſouffre prodigieuſement de la trop grande quantité de lait qui gonfle le réſervoir où ce fluide précieux eſt conſervé pour nous..... ſoulagez-le; rempliſſez ce vaſe, & donnez-le moi avec la liqueur qu'il contiendra..... je me tiendrai pour bien payé du terrein que je vous cede.

C'eſt, diſois-je, en moi-même, une plaiſanterie; mon généreux ami cherche à déguiſer, ſous l'enveloppe d'une vente, la ceſſion gratuite qu'il me fait. Je me mis donc à traire la vache: opération que je

déclarai devoir être dans la ſuite le partage excluſif des femmes, comme il ſe pratiquoit en Europe. Le vaſe étant rempli de lait, je le préſentai à *Tanadoure*, qui me dit : » Pardon, *Omaï*, c'eſt un tour innocent que je vous ai joué. Les vaches ſont » à vous, mais les premieres gouttes de » cette liqueur aimable ſeront verſées dans » les bouches d'*Huaheine* par *Tanadoure*. » Elles lui appartiennent par la plus légitime des conventions. « En même-temps il offrit le vaſe au Roi, à *Nowa*, à *Méemé*, à *Mataneo*, aux autres Chefs. Perſonne ne refuſa d'en goûter ; &, à l'exception de quelques palais brûlés par l'*ava*, tous proclamerent délicieuſe la nouvelle boiſſon.

Elle eſt maintenant d'un uſage univerſel parmi nous, & elle ſe répandra dans les Iſles de *la Société*, à meſure que les ſources d'où elles coulent ſe multiplieront. J'ai enſeigné la maniere de compoſer le beurre & le fromage. Nos femmes & nos filles, chargées de ce petit département, y réuſſiſſent à merveille. Elles ont varié nos procédés, & ma ſcience n'eſt plus rien en

comparaiſon

comparaiſon de la leur. Ne voulant pas que ces détails de l'adminiſtration domeſtique fuſſent renvoyés aux femmes du bas étage, je les ai vantés comme quelque choſe d'honorable ; j'ai dit que les Européenes les plus diſtinguées s'en occupoient, du moins y préſidoient. C'eſt un menſonge ; j'ai fait les Dames du *grand monde* un peu meilleures qu'elles ne ſont : mais j'ai une grande confiance que mes douces & bonnes Compatriotes ne découvriront jamais que je les ai trompées, ou qu'au moment de cette découverte, elles ſeront aſſez ſolidement établies dans l'amour du travail que je leur impoſe, pour me remercier d'une erreur qui les aura rendu utiles. Au ſurplus, je n'ai menti qu'en appliquant aux Anglaiſes d'à-préſent ce qui fut en effet l'habitude des Anglaiſes d'autrefois. On m'a montré à Londres le Journal d'une jeune Dame, élevée depuis ſur le Trône d'Angleterre, qui, marquant, heure par heure, ce qu'elle faiſoit, n'oublioit pas d'écrire que, ſur les quatre heures du matin, elle étoit allée aux vaches avec les ſervantes de la Ducheſſe

ſa mere (1). Ma laiterie, à laquelle je prépoſai *Zée* & *Laloë*, fut ſouvent fréquentée par *Nowa* & ſa fille. Elles n'étoient jamais plus contentes que lorſqu'elles écrêmoient un vaſe de lait caillé, ou qu'elles preſſoient entre leurs doigts délicats, les *trions* d'une mamelle. Les femmes ordinaires auroient rougi de ne pas imiter ces *Tedua*; & celles qui en approchoient pour le rang, crurent s'en approcher encore davantage par cette imitation.

Toute la compagnie conduiſit *Tanadoure* chez lui & ſe retira. Reſtés ſeuls, nous renouvellâmes le pacte de l'éternelle fraternité qui nous uniſſoit; nous le ſcellâmes des marques de l'amitié la plus tendre & la plus ſincere. L'*Eatooa* fut appellée à nos ſerments; nous la conjurâmes de punir ſévérement celui des deux qui ſe parjureroit, bien ſûrs qu'elle ne puniroit jamais ni *Tanadoure* ni *Omaï*.

(1) L'extrait de ce *Journal* ſe trouve dans une feuille de celui de Normandie; Juin 1786.

Je communiquai à mon frere d'adoption les rapports que j'avois acquis avec *Ooroo*, Roi détrôné d'*Ulieta*, les moyens que j'employois pour ſoulager ſa miſere actuelle, & la réſolution déterminée où j'étois de tout ſacrifier pour le rétablir. Il entra dans toutes mes vues, applaudit à tout, & me déclara qu'il s'en remettoit à moi du ſoin de former des projets ; que comptant ſur ma prudence & ſur la droiture de mes intentions, & ne pouvant ſe diſſimuler que mes voyages me donnoient une grande ſupériorité de connoiſſances, il m'obéiroit comme à ſon modérateur ſuprême. Je n'eus garde de prendre au pied de la lettre cette trop obligeante déclaration : mais je ne fus pas fâché du ſentiment dont elle étoit le fruit. Il m'aſſuroit une prépondérance, néceſſaire en bien des occaſions, où la célérité, le ſecret, & la vigueur dans l'exécution, demandent abſolument qu'une ſeule tête décide, & qu'il y ait une volonté premiere motrice.

Tanadoure me fit l'hiſtoire de ſa négociation & de ſon ſéjour à *O-Taïti*. On lui

avoit accordé les animaux ſans beaucoup de difficulté ; *Otoo* ſtipula ſeulement que, s'ils ſe multiplioient, les terres de ſa domination en ſeroient pourvues avant toutes les autres. Rien de plus juſte.

Tatlenoo avoit été reçu de la maniere la plus gracieuſe par les Chefs de l'Iſle, & réintégré dans tous ſes droits d'O-Taïtien. On ſembla même oublier qu'il avoit pris naiſſance dans la claſſe des *Manohoones*, & on le traita preſqu'en *Earée-Toooa*. (1)

La femme que mon ami ſe propoſoit d'épouſer, étoit partie avec une troupe d'*Arreoys* pour courir les Iſles : elle méritoit trop peu ſon amour, pour qu'il ne fût pas bientôt conſolé de l'avoir perdue.

Si la fuite de ſon *amie* l'étonna, il fut bien autrement ſurpris de trouver ſa mere

(1) Les *Toooa* ſont des Chefs qui vivent dans l'indépendance, mais qui n'ont point de diſtrict ; c'eſt un *homme franc* qui n'a ni *Seigneur* ni *Vaſſaux*.

remariée. Elle paſſoit cinquante ans, & il y en avoit vingt qu'elle étoit veuve.

Ces deux événements avoient leur beau côté ; car ils levoient deux obſtacles à la tranſmigration de *Tanadoure*.

Me rappellant les ſingularités du départ de *Tatlenoo*, je demandai à mon ami s'il étoit encore triſte. — Eh ! comment ne le ſeroit-il pas, me répondit-il ? Il a emporté avec lui les objets de ſon immortelle douleur. — Je ne vous entends pas, lui dis-je. — Vous vous ſouvenez, reprit-il, des précautions de *Tatlenoo* pour n'être obſervé de perſonne, ſoit en partant, ſoit durant le voyage. Sa pirogue ſe tint conſtamment éloignée de la mienne. Quand nous découvrîmes les côtes d'*O-Taïti*, il me fit ſigne qu'il vouloit me parler. Je ſuſpendis le mouvement des pagaies, afin que nos deux embarcations puſſent s'approcher. Effectivement l'intervalle qui les ſéparoit diminua beaucoup ; mais à l'inſtant que je croyois que nous allions nous joindre, il interrompit l'action de ſes rameurs, ſe jetta

à la mer, & vint me trouver en nageant. Ma conduite, me dit-il, doit vous paroître bien extraordinaire. Je vous en révélerai le ſecret, & vous m'excuſerez. Je deſirerois que vous réglaſſiez votre marche de maniere à n'arriver à *O-Taïti* qu'au milieu de la nuit; que vous deſcendiſſiez chez vous avant moi; que vous ordonnaſſiez à tous ceux qui compoſent votre famille de ſe lever, & de ſe retirer au loin dans la campagne pour deux ou trois heures..... Après quoi vous aurez la bonté de revenir à ma pirogue; vous ſaurez tout alors. Je promis ce qu'il exigeoit, ſans lui faire aucune queſtion; & il retourna par le même chemin qu'il étoit venu. Nous arrivâmes. Les perſonnes de ma maiſon furent moins étonnées de me revoir ſi tard, que de l'ordre que je leur donnai. On obéit cependant. Je revins auprès de *Tatlenob*, que je trouvai deſcendu à terre. Il étoit aſſis ſur le rivage, ayant à côté de lui une grande boîte, couverte d'une natte. *Votre maiſon n'a-t-elle plus d'habitants*, me dit-il? *Non*, lui répondis-je. *Nous allons donc nous y rendre*, continua-t-il,

& vous m'aiderez à porter ce triſte, mais précieux fardeau. Pour abréger, la boîte contenoit ce que le tombeau avoit épargné du corps de ſa femme. Il en avoit ſecrétement dépouillé le *morai* d'*Huaheine* : action coupable, ſuivant la doctrine des *Téaponées*, mais que les circonſtances ſembloient excuſer. Nous creusâmes un trou aſſez profond dans le bout de la maiſon que *Tatlenoo* devoit habiter ; nous y déposâmes le lugubre tréſor, & nous le recouvrîmes de terre. *Tatlenoo* étendit une natte ſur l'endroit dépoſitaire de l'objet de ſa douleur. *Voilà*, me dit-il, *le lieu que je choiſis pour le repos de la nuit & les méditations du jour, tant qu'il plaira à l'*Eatooa *de prolonger ma vie & mon tourment*..... Laiſſons-le avec ſa profonde triſteſſe ; auſſi bien nous ne l'adoucirions pas.

Notre premiere occupation, après le retour de *Tanadoure*, & le marché conclu avec lui, fut d'entourer d'un bon foſſé la piece de terre que j'avois acquiſe, & qui devoit être comme le centre de mes pâturages. Nous défrichâmes une partie

du coteau qui la couronnoit, & nous y plaçâmes, dans la meilleure expoſition, la vigne apportée d'*O-Taïti* : de ſorte que j'étois déjà riche de deux vignobles, bien petits à la vérité, mais qui renfermoient le germe des plus hautes eſpérances.

J'avois beſoin de beaucoup de bras pour achever promptement mes travaux. Ce me fut une occaſion toute naturelle d'employer la plupart des Bannis d'*Ulietea*. Nous étions à l'ouvrage dès le grand matin, & nous ne le quittions qu'au commencement de la nuit ; autre occaſion, non moins naturelle, de leur propoſer de conſtruire quelques cabanes où ils habiteroient tout le temps que leurs ſervices me ſeroient utiles. Ils accepterent avec joie. J'étudiai attentivement leur caractere, leurs diſpoſitions &, pour ainſi dire, leur valeur. Je reconnus en eux du courage, de l'intelligence, une haine parfaite de la tyrannie d'*Opoony*. Je n'en voulois pas davantage. Un ſoir (c'étoit celui où nos travaux venoient de finir entiérement) je les aſſemblai au bord de

la mer. Mes *Towtous* leur ſervirent un petit repas à l'européene : frugal, mais délicieux pour des hommes de cette eſpece. Je le partageai, aſſis à côté d'eux : cet acte d'humanité les enchanta. *Tanadoure*, les principaux de ſa maiſon, tous les membres de la mienne, furent du nombre des convives. On ne but point d'*ava*, mais de très-belle eau, coëffée d'un peu de lait, mêlange qu'on trouva agréable. La gaieté la plus franche aſſaiſonna notre ſouper. Elle fut un peu altérée vers la fin. Pluſieurs raconterent leurs aventures & leurs malheurs. On peſa fortement ſur les incommodités de l'état actuel ; on ne voyoit aucun moyen de le changer en un état plus ſupportable.

Je relevai ces dernieres paroles en obſervant que j'avois déjà apporté à leur condition un changement heureux ; j'ajoutai que s'ils vouloient me ſeconder, je leur procurerois une multitude d'avantages dont ils n'avoient ſeulement pas l'idée ; que je n'exigeois d'eux, pour le moment, que de ſe laiſſer conduire, & de

m'abandonner abſolument le ſoin de leur proſpérité.

» Il faudroit, continuai-je, que je fuſſe, » en quelque ſorte, *votre Chef*; non pas » un de ces Chefs orgueilleux & durs que » la naiſſance donne, & qui s'imagineroient » manquer à leur ſupériorité s'ils n'ac- » cabloient pas leurs vaſſaux du poids de » leur grandeur : mais un Chef, votre » ouvrage, qui n'eût de pouvoir que ce » que vous lui en auriez conféré, qui » n'exerçât ce pouvoir que pour le bien » commun, qui ſe ſacrifiât pour ſes in- » férieurs, au lieu de les ſacrifier pour » lui, qui veillât afin que vous goûtaſ- » ſiez les douceurs du repos, qui expo- » ſât ſa vie pour votre conſervation : un » Chef qui ſoit votre égal, qui ſe glori- » fie d'être né parmi vous, de votre Tri- » bu, qui s'en ſouvienne en commandant, » & vous permette de ne le point oublier » lorſque vous obéirez..... voilà le » Chef qu'il vous faut, & je puis l'être.

» Cependant, mes amis, ſi, dans cette

» assemblée, il étoit quelqu'un qui crût
» avoir plus de droit qu'*Omaï* à l'espece
» de supériorité que je réclame, & que
» vous en jugeassiez plus digne, je jure
» par l'ame de mon pere qu'aussi-tôt que
» mes chers Compatriotes l'auront choisi,
» je lui vouerai obéissance sans bornes &
» fidélité inviolable. «

Un applaudissement universel suivit ce discours ; chacun s'écria : *Qu'*Omaï *soit notre Chef.* Un seul Insulaire ne mêla point sa voix à celle des autres, & tandis qu'on s'empressoit autour de moi, il se retira à l'écart avec trois jeunes garçons dont il étoit pere. Je l'appellai par son nom. » *Waheno*, lui dis-je, approchez : pourquoi ne faites-vous pas
» comme les autres ? Etes-vous fâché que
» je devienne votre Chef ? Aimeriez-vous
» mieux être le mien ? Parlez librement.
» Vous n'en aurez pas moins toute mon
» amitié. «

Il s'approcha & me dit : » Pardonne,
» *Omaï*.... je ne puis imiter mes Compa-

» triotes. *Ooroo* vit encore, *Ollou* grandira ;
» ce ſont nos Souverains. J'ai quitté, pour
» les ſuivre, une des plus riches habitations
» d'*Ulietea* ; je ne les trahirai pas dans le
» lieu de notre exil.... Je m'étonne que
» toi..... dont le pere..... mais je ne ſuis
» comptable aux Dieux que de ma pro-
» pre conduite.... Je t'aime.... Si le ſang de
» nos Maîtres ne couloit plus dans les
» veines d'aucun homme, & qu'il fût en
» mon pouvoir de te ceindre du *maro*
» royal, tu n'aurois à déſirer qu'une lon-
» gue vie & de la ſanté.... Adieu. « Et il
me tourna le dos.

» Arrête, lui criai-je, bon & reſpecta-
» ble *Waheno*..... reviens..... ton ſcrupule
» me plaît, quoique je ſois fâché que ma
» propoſition t'ait paru de nature à le
» faire naître. Je loue ton attachement
» pour *Ooroo*, pour *Ollou* : mais crois qu'en
» joignant ton ſuffrage à celui de tant de
» braves gens qui ſe ſont, comme toi, ſa-
» crifiés pour leurs Souverains, tu ne
» manques ni à tes devoirs, ni à tes ſer-
» ments : crois qu'*Omaï* ne voudroit pas

» commander à une troupe infidelle &
» parjure : crois que devenu Chef des
» Bannis d'*Ulietea*, je me reconnoîtrai
» toujours ſujet d'*Ooroo*..... Dans peu je
» m'expliquerai davantage avec toi. Je
» puis, en ce moment, te jurer par
» l'*Eatooa* que je n'exigerai jamais rien
» de contraire aux intérêts de nos malheu-
» reux & auguſtes Maîtres «.... » Les cho-
» ſes étant ainſi, reprit *Waheno*, en m'em-
» braſſant, je reconnois pour mon Chef
» *Omaï*, premier Sujet d'*Ooroo*. « Cette formule ingénieuſe devint celle de mon inauguration. Tout le monde l'adopta, la répéta, tout le monde m'embraſſa ; &, de cet inſtant, mon autorité fut établie ſur des fondements inébranlables.

J'en uſai auſſi-tôt pour faire jurer à chacun de ceux qui compoſoient l'aſſemblée, qu'on reſpecteroit & ſerviroit *Tairée-Tareea*, Souverain d'*Huaheine*, la Régente ſa mere, & les Chefs de l'Iſle : qu'on n'entreprendroit rien qui pût bleſſer leurs intérêts, ou compromettre leur ſûreté : qu'on les accompagneroit à la guerre : qu'en un

mot on ſeroit reconnoiſſant, de toutes les manières poſſibles, pour la généreuſe hoſpitalité qu'*Huaheine* nous avoit accordée. Outre que tels étoient nos ſentiments, je pris cette précaution, dans la crainte que l'acte de confédération, paſſé entre les Bannis d'*Ulietea* & moi, mal rapporté ou mal vu, n'indiſposât les Chefs contre nous.

Le ſerment prononcé, je rompis l'aſſemblée, & renvoyai chacun chez ſoi, à l'exception des *peres de famille* ou *têtes de cabane*, que je retins pour le reſte de la nuit. Ils étoient au nombre de douze. Je leur repréſentai que l'union étroite que nous venions de contracter enſemble, exigeoit qu'ils ſe rapprochaſſent les uns des autres, & ſur-tout de moi : qu'éloignés comme nous étions, & demeurant çà & là dans toutes les parties de l'Iſle, il étoit impoſſible de nous entr'aider au beſoin ; qu'une cabane ſeroit opprimée avant que les autres puſſent voler à ſon ſecours : qu'il importoit d'ailleurs à une multitude de projets que j'avois formés pour l'utilité commune, d'être à portée de ſe voir, de ſe

conſulter, à toutes les heures, & ſans avoir l'air de ſe chercher ; que ſouvent même il faudroit m'obéir tout-à-coup, ſans délibérer, ſans connoître mes raiſons.....

» Vous viendrez tous ici, ajoutai-je. Nous » conſtruirons douze à quatorze habita- » tions, ſur ce vaſte terrein que *Tanadoure* » m'a cédé. Chacune d'elles aura une pe- » tite cour & un petit jardin. Elles ſeront » toutes à moi, mais vous en aurez l'uſufruit » avec vos familles. Ainſi raſſemblés entre » l'habitation de *Tanadoure* & la mienne, » nous protégeant mutuellement, pouvant, » en moins d'une heure, nous réunir à tous » les inſtants du jour & de la nuit, croyez » qu'on reſpectera votre exiſtence, qu'on » appréhendera de vous avoir pour enne- » mis, & que cette partie de l'Iſle ſera de » toutes la moins expoſée aux incurſions » du dehors & aux inſultes du dedans. «

Mes offres furent acceptées avec des remerciements ſi vifs, qu'il étoit aiſé d'appercevoir qu'on les regardoit comme un bienfait inſigne. Je n'arrêterai point les yeux du Lecteur ſur les détails de la tranſlation

de mes Compatriotes. Ils nous occuperent quelques mois. Les maiſons ſimples & commodes, d'une forme à moitié européene, eurent le double avantage d'être bien fermées & d'une ſolidité à l'épreuve. *Huaheine* n'avoit point de Chef qui n'eût volontiers échangé ſa demeure contre une de celles que venoient d'obtenir par mes ſoins, les Bánnis d'*Ulietea*. La jalouſie produiſit l'émulation ; nos édifices devinrent des modeles, qu'on n'imita d'abord qu'imparfaitement, mais qu'on ſurpaſſa bientôt. Au moment où j'écris, l'architecture domeſtique eſt chez nous à un point dont les contrées de l'Europe les plus floriſſantes n'auroient pas à rougir ; & un Anglais qui aborderoit maintenant dans notre Iſle, y trouveroit des villages dont l'élégance & la régularité lui feroient croire qu'il ſe promene à quelques milles de *Londres*. Il n'eſt point d'*Earée* qui n'ait une maiſon preſqu'auſſi belle que le presbytere d'un Curé à deux cents guinées de revenu.

Je n'étois pas ſans inquiétude ſur la maniere dont les Grands d'*Huaheine* prendroient

droient mon élévation à la qualité de Chef des Bannis d'*Ulietea*. Vingt-quatre heures étoient à peine écoulées, qu'on ſavoit dans toute l'Iſle qu'*Omaï* avoit ceſſé d'être un ſimple particulier, & que les Exilés le reconnoiſſoient pour leur Seigneur. La nouvelle fit grande ſenſation ; chacun en raiſonna à ſa mode. *Nowa*, que j'avois conſultée avant l'exécution, mais qui n'en témoignoit rien, affecta une extrême ſurpriſe. Elle aſſembla les Chefs, ſous prétexte de prendre leur avis dans une conjoncture ſi délicate, &, en effet, pour ſonder leurs diſpoſitions à mon égard, afin de me fournir les moyens de me conduire avec prudence. Le vieux *Mataneo*, qui opina le premier dans ce Conſeil d'Etat, ſe déclara ouvertement pour moi. Il ſoutint que j'avois fait une bonne action : que les Bannis d'*Ulietea* n'étant à perſonne, j'avois pu légitimement me les attacher, ſur-tout en prenant la ſcrupuleuſe précaution de mettre à l'abri la fidélité infructueuſe que quelques-uns croyoient devoir garder au Roi détrôné : que j'avois rendu à *Huaheine* d'aſſez grands ſervices, pour

qu'on fermât les yeux sur ma démarche, eût-elle d'ailleurs quelque chose d'irrégulier : que j'étois au-dessus des regles, un être privilégié : que les graces qu'on m'accorderoit, ne tireroient point à conséquence, parce que, depuis que l'Isle étoit sortie de la mer, il n'y avoit eu qu'un *Omaï*, & que probablement elle y rentreroit, avant qu'il y en eût un second.

„ Et qu'on ne m'objecte point, continua-t-il, qu'il n'est pas *Earée* de naissance : cette difficulté, insurmontable peut-être, s'il s'agissoit d'un homme ordinaire, ne doit point arrêter le cours des faveurs suprêmes, prêtes à se répandre sur un homme qui a couru les mers pendant plusieurs années consécutives, qui a vu le grand Roi de *Britanne*, qui est revenu des extrêmités de l'Océan, qui nous dispense ses richesses comme si elles nous appartenoient autant qu'à lui, & qui, semblable à un Dieu tutélaire, répand dans nos ames les plus précieuses connoissances. "

„ Mon avis est qu'on députe un d'entre

nous à *Omaï* pour le féliciter ſur ſon élévation, & pour le remercier de l'honorable & utile ſerment qu'il a exigé de ſes ſubordonnés, en faveur d'*Huaheine*, des Roi, Régente & Chefs qui la gouvernent. Je voudrois auſſi qu'on lui proposât de prendre place dans nos aſſemblées, afin que ſes lumieres &, s'il en étoit beſoin quelque jour, ſes forces contribuaſſent à la proſpérité d'un Etat dont il peut être le plus ferme appui, ſi nous le ſavons employer.... Je me chargerois volontiers de cette légation. "

Nowa, enchantée de la conduite & du diſcours de *Mataneo*, diſſimula ſa joie. Elle invita les autres Chefs à propoſer librement ce qu'ils penſoient; réſolue, dit-elle, de ſe conformer au ſentiment du plus grand nombre. La délibération continua; &, après quelques altercations qui avoient moins pour objet l'avis de *Mataneo* en lui-même, que la maniere de l'exécuter, on décida que le plus jeune des Chefs ſeroit envoyé, au nom de *Tairée-Tàreea*, de la Régente & du magnifique Conſeil, me

dire qu'ayant appris le choix fait de ma perſonne par les Bannis d'*Ulietea*, pour être leur Chef & leur Protecteur, l'*Anoho* confirmoit mon élection ; & que ſi je voulois prêter au Roi le ſerment des *Earées*, je ſerois admis au Conſeil, avec le droit d'y voter comme les autres Chefs, parmi leſquels j'aurois ſéance à ma place *d'âge*, & non de *réception*. Cette derniere clauſe étoit d'autant plus honnête, qu'elle dérogeoit à l'ancien uſage, ſelon lequel j'aurois été le dernier de l'aſſemblée : on vouloit racheter, en quelque ſorte, le temps que j'avois paſſé dans la claſſe des *Manohoones* ; la bienveillance du Monarque & des nobles Chefs ſuppléoit entiérement à ce que la naiſſance m'avoit refuſé.

Thélême, qui vint m'annoncer la réſolution des Chefs, s'acquitta parfaitement bien de ſa commiſſion. C'étoit un homme de vingt-deux ans au plus, d'une figure agréable ; *Huaheine* n'avoit point d'Inſulaire qui le ſurpaſſât en courage ; elle n'en avoit point qui l'égalât en adreſſe ou en eſprit. Il avoit des mœurs, choſe remar-

quable dans un jeune *Earée*. Ses vaſſaux l'adoroient, parce qu'il s'étoit infiniment relâché du deſpotiſme que ſes pareils exercent ſur leurs inférieurs. Auſſi tous ceux qui pouvoient diſpoſer d'eux-mêmes, s'établiſſoient-ils dans ſon diſtrict, ce qui le rendoit très-puiſſant. Nous nous connoiſſions déjà, mais l'ambaſſade qu'il remplit auprès de moi, changea en une amitié ſolide & durable, les relations de politeſſe que nous avions enſemble.

Le compliment qu'il m'adreſſa de la part du Conſeil renfermoit, en peu de phraſes, tout ce qu'on pouvoit me dire de flatteur dans la circonſtance où je me trouvois. Il n'oublia pas de remarquer que *Mataneo*, le plus ancien des Chefs, avoit ambitionné le plaiſir de m'apprendre que, du vœu unanime de tous les Grands d'*Huaheine*, j'étois devenu leur égal; mais qu'il l'avoit ſupplanté en repréſentant que le premier des Chefs, après le Roi, ne devoit pas ſe déplacer, & que cette fonction le regardoit, comme étant le moins ancien des *Earées*. Nous nous embraſſâmes

cordialement. Je lui fis préſent d'un couteau de chaſſe & de ſon ceinturon ; il le mit ſur le champ à ſon côté, en jurant de s'en ſervir contre tous mes ennemis.

Je ſuivis *Thélême* au milieu de l'aſſemblée. Tout le monde ſe leva quand je parus. Mon introducteur parla pour moi : la coutume le vouloit ainſi. J'oſai néanmoins mêler à ſon diſcours quelques remerciements qui ne déplurent pas, bien que, contre l'uſage, ils fortiſſent de ma propre bouche.

On procéda ſur le champ à mon inſtallation, qui n'eut de remarquable que la maniere dont elle ſe termina. J'étois aſſis à ma place de Chef, le Roi & tous les *Earées* vinrent ſucceſſivement appuyer leur joue ſur la mienne, & *Nowa*, en ſa qualité de Régente, fut aſſujétie comme les autres au devoir de cette embraſſade fraternelle. Chacun ayant repris ſa place, j'allai, conduit par *Thélême*, rendre à tous les Membres du Conſeil, le baiſer de paix & d'ami-

tié dont leurs nobles Puiſſances m'avoient honoré.

Au ſortir de l'*Anoho* , on dépêcha des *Manohoones* dans tous les cantons de l'Iſle, pour y publier qu'*Omaï* , l'ami des Dieux, le bienfaiteur de la Nation, le plus ſavant des Inſulaires de la mer du Sud, avoit été élevé au faîte de la grandeur , & reconnu *Earée*.

Cette proclamation montra combien j'étois aimé. La joie fut univerſelle ; elle alla même trop loin. On ceſſa les travaux ; on ne s'occupa , pendant trois jours , que de danſes , de ſpectacles , de combats pacifiques ; on compoſa des chanſons , où le nom d'*Omaï* figuroit avec ce qu'il y avoit de plus diſtingué ; on m'accabla de préſents, & les plus aimables filles d'*Huaheine* briguerent, comme une faveur, la commiſſion de me les offrir. Aucun des Chefs ne ſe diſpenſa de m'envoyer , par quelqu'une de ſes parentes, des étoffes & des nattes. Les *Towtous* m'apporterent en corps leur offrande. Elle étoit pauvre

comme eux, mais libre & ſpontanée : l'uſage ne les y obligeoit pas. Mon cœur ſut apprécier cette circonſtance.

Les *Manohoones* ſe ſignalerent, & par leurs libéralités, & par toutes les charmantes folies que peut inſpirer la nouvelle d'un bonheur auſſi grand qu'inattendu. J'étois né parmi eux, ils ſe regardoient tous comme anoblis dans ma perſonne. Peut-être crurent-ils que l'intervalle immenſe qui les ſépare des *Earées*, n'étoit plus un obſtacle inſurmontable à leur élévation, puiſqu'un *Manohoone* avoit ſu le franchir. Ils accoururent en foule chez moi, chargés de ce qu'ils poſſédoient de plus précieux. Ma maiſon eût été trop petite pour contenir tant de richeſſes. J'en refuſai la meilleure partie, & je diſtribuai aux plus indigents d'entre les Bannis d'*Ulietea*, tout ce que j'avois retenu.

Le contentement de ces Inſulaires, *Manohoones* & *Towtous*, paſſa toutes les bornes, lorſque m'appercevant qu'ils ſe diſ-

posoient à me prodiguer les marques de la profonde soumission que tout ce qui n'est pas *Earée* doit à qui est revêtu de cette éminente dignité, je m'opposai à leur dessein, déclarant que je ne voulois être que leur ami & leur frere. Cet acte d'humanité m'agrandit réellement à leurs yeux, plus que n'auroient fait les démonstrations d'abaissement & de servitude que je leur épargnai. A compter de ce moment l'empire des cœurs me fut acquis, & si j'avois été capable d'abuser du pouvoir invisible qu'il me conféroit, je bouleversois le régime politique d'*Huaheine*; j'étois Roi sans verser une goutte de sang. La bonté des Dieux m'a toujours garanti de cette dangereuse tentation. Je n'ai jamais voulu qu'être utile à ma nouvelle patrie & à mes Maîtres légitimes, établir sur des fondements inébranlables la paix de toutes nos Isles, & le bonheur de ceux qui les habitent.

Déclaré Chef, non plus seulement des Réfugiés d'*Ulietea*, mais encore d'*Huaheine*, & Membre du Conseil d'Etat, il

falloit m'aſſigner un *diſtrict* où j'exerçaſſe ſpécialement les droits attachés à ma qualité, ſous l'autorité ſouveraine du jeune Monarque & de ſa mere. La choſe auroit ſouffert quelque difficulté, s'il eût été beſoin de morceler les domaines des anciens Chefs pour compoſer le mien. *Nowa* avoit prévu cet embarras, sûre de s'en tirer à la ſatisfaction de tous les intéreſſés. On ſe ſouvient que *Tatlenoo*, cet illuſtre affligé auquel ſuccédoit *Tanadoure* dans la poſſeſſion d'une de nos plus riches habitations, avoit épouſé une *Tedua*, fille d'un Chef puiſſant. A la mort de ce Chef, le *diſtrict* ou, comme on parleroit en Europe, le *fief*, étoit rentré dans la main du Roi, parce qu'un ancien uſage ne permet pas aux femmes de poſſéder un *fief*, quoiqu'elles puiſſent ſuccéder au *Maro* royal, & le tranſporter aux maris qu'elles ſe choiſiſſent. La Régente propoſa de m'accorder l'inveſtiture de ce diſtrict. Les Chefs y conſentirent d'autant plus volontiers, qu'en général ils n'aiment pas à voir le domaine du Roi ſe groſſir des domaines particuliers; ce qui arrive toutes les fois

qu'il y a confiſcation ou déshérence. Quant à moi, cette conceſſion ſurpaſſoit de beaucoup mes eſpérances. Je me trouvois maître abſolu d'une contrée aſſez vaſte, dans laquelle étoient enclavées mes poſſeſſions & celles de *Tanadoure*. Tous les Bannis d'*Ulietea* s'y étoient raſſemblés. La baie d'*Owharre*, la meilleure de l'Iſle, m'appartenoit par cet arrangement. Outre ceux d'*Ulietea*, grand nombre d'Inſulaires indigenes devenoient mes Sujets immédiats, & me devoient tribut d'armes, de vêtements & de nourritures, ainſi que le ſervice de paix & de guerre. Enfin cette portion de l'Iſle renfermoit une quantité conſidérable de terres incultes, qu'un peu de ſoin & de travail pouvoit rendre extrêmement fécondes, & qui étoient à moi à titre de Seigneur. *Nowa* me demanda ſi j'étois content : on devine ma réponſe ; ce qu'on ne devine pas, c'eſt que j'eus la hardieſſe de lui dire à l'oreille que je ne deſirois plus qu'une choſe qu'elle ſeule pouvoit me donner, mais que je ne méritois pas encore. „ Quand vous croirez la mé-
„ riter, me répondit-elle, je me flatte

» que vous vous expliquerez davantage. Il » ſeroit inutile que je cherchaſſe, avant ce » temps, à débrouiller l'eſpece d'énigme » que vous me propoſez..... « Preuve qu'elle en ſavoit le mot.

NEUVIEME NARRATION,

MATANEO.

Bon cœur, mauvaiſe tête, jeune à ſoixante-dix ans, il m'a rendu les plus importants ſervices : je m'acquitte.

IL y avoit à peine quinze jours que j'étois Chef de *Nephi*, c'eſt le nom de mon *Whennua* (1), quand j'ordonnai à tous mes vaſſaux de ſe rendre au *champ des vaches* avec leur équipage militaire. J'en voulois faire la revue, & ſavoir au juſte ſur combien de Guerriers je pouvois compter, en cas d'événement. Tous obéirent, à l'exception d'un *Manohoone*, le ſeul que mon élévation parût avoir chagriné. Je lui dépêchai un de mes *Towtous* pour lui dire que je l'attendois, & qu'il eût à venir ſans différer d'un inſtant. Il me fit répondre par mon Envoyé qu'il avoit des affaires plus preſſées qu'une revue, & que d'ailleurs on ne parloit pas de guerre.

(1) Fief.

Cette déſobéiſſance étoit d'un dangereux exemple. Je ſentis que ſi je molliſſois, mon autorité en ſouffriroit, qu'on s'accoutumeroit inſenſiblement à la mépriſer, & que j'avois beſoin d'un coup de vigueur, qui prouvât à mes vaſſaux qu'en leur remettant généreuſement les ſervitudes aviliſſantes, ſi durement exigées par les autres Chefs, je n'étois pas homme à ſouffrir que l'on contrariât mes volontés, quand je commandois abſolument. Choiſiſſant donc ſix des principaux Habitants de mon diſtrict, deſquels je compoſai une eſpece de Conſeil, je leur dis, en préſence de tous les autres : » Quoique mon pouvoir ſoit » indépendant, je veux, pour cette fois » ſeulement, vous faire Juges entre le re» belle & moi..... De quelle peine ſa dé» ſobéiſſance doit-elle être punie ? « Tous s'écrierent : *Il eſt* taboo ; *il mérite la mort.* » Votre jugement eſt équitable, repris» je..... Qu'on aille ſaiſir le criminel. « Je commis à cette expédition *Tanadoure*, accompagné de ſix Guerriers d'*Ulietea*. Bientôt mon homme parut au milieu de l'aſſemblée, les mains liées derriere le

dos, auſſi lâche & foible dans ſon maintien, qu'il avoit été ſuperbe dans ſa réſiſtance. Je le regardai quelques inſtants ſans rien dire, & avec l'air du mépris. Rompant enſuite ce ſilence terrible : » As-
» tu pu croire, lui dis-je, que le Chef
» *Omaï* ſe laiſſeroit outrager impunément
» par un homme tel que toi ?..... & que
» revêtu de l'auguſte dignité d'*Earée*, il
» n'auroit pas le courage d'en ſoutenir ou
» d'en venger les droits ?..... Malheureux!
» qui as réſolu d'être méchant, parce que
» j'ai annoncé que je ſuis bon..... ta der-
» niere heure eſt arrivée. Tes Pairs t'ont
» condamné à mourir ; cette maſſue va bri-
» ſer ta tête orgueilleuſe.... proſterne-
» toi. «

Pour cette fois il obéit, mais autrement que je ne prétendois. La frayeur lui glaça les ſens ; il tomba ſans connoiſſance. Si j'euſſe voulu, en effet, qu'il payât de ſa vie la faute dont il s'étoit rendu coupable, j'aurois pris ce moment pour détruire ſon exiſtence ; mais je n'avois garde d'enſanglanter les prémices de mon autorité.

Je ſuppoſois que le réfractaire me demanderoit grace, & que je me ferois un mérite de la lui accorder. Sa ſituation la ſollicitoit vivement ; j'entrevis même que ceux qui l'avoient condamné, deſiroient que j'uſaſſe d'indulgence. Je dis aux Juges qui m'environnoient : » En prononçant » contre cet homme le foudroyant Arrêt » du *Taboo*, vous avez fait votre devoir : » vous ne pouviez être que juſtes ; mais » moi, je puis pardonner..... & je par- » donne. Qu'on le délie ; qu'il ſoit reporté » dans ſa cabane..... *Tanadoure*, prenez- » en ſoin. «

Nous continuâmes tranquillement nos opérations. Par le récenſement que je fis, ceux de mes vaſſaux en état de porter les armes & de ſoutenir les fatigues de la guerre, montoient au nombre d'environ deux cents cinquante. Je les diſtribuai en trois compagnies. *Tanadoure* eut le commandement de la premiere, toute compoſée des Bannis d'*Ulietea* : il choiſit pour Lieutenant *Opahiah*, qui s'étoit attaché à ſa fortune. Mon frere *Balaami* eut le commandement

mandement de la ſeconde, & *Faloonou* celui de la troiſieme : ils prirent des Lieutenants parmi les Inſulaires. Outre cette troupe d'hommes libres, je formai un corps de *Towtous*, braves gens, qui n'avoient contr'eux que le préjugé de leur état ; & que je me propoſois d'arracher, tôt ou tard, à cette humiliation. Je mis à leur tête le mari de *Laloë*, en leur diſant que s'ils répondoient à l'idée que j'avois conçue de leur courage & de leur fidélité, je leur deſtinois une récompenſe, à laquelle ils n'auroient jamais oſé prétendre. Je me réſervai les fonctions de Généraliſſime, ayant ſous moi mes deux Zélandais, en qualité d'Aides-de-Camp.

Chaque compagnie eut une eſpece d'uniforme, dont on ne devoit ſe revêtir qu'en temps de guerre & aux jours d'exercice. Chaque compagnie eut auſſi ſon drapeau. J'en expliquai l'uſage. » C'eſt, ajoutai-je, » le gage de la victoire. Il le faut conſerver » au prix de ſa vie, toujours l'accompagner, » toujours le ſuivre..... à moins que celui » qui le porte, ne ſe livre à une fuite hon-

» teuſe. Dans ce cas, on tue l'indigne Guer-
» rier, on prend le drapeau que ſes mains
» profanoient, & on retourne à l'ennemi
» pour recevoir la mort, ou la donner. «

J'annonçai à mes Soldats que mon deſſein étoit de leur apprendre une maniere de combattre qui les rendroit invincibles. Je les prévins que, dans les commencements, ils auroient beſoin de docilité, de patience; ſur-tout qu'il ſeroit néceſſaire de ſe conformer exactement à la diſcipline que j'établirois, de n'en pas enfreindre une ſeule regle, un ſeul point. » Les fautes en
» ce genre ſeront punies ſans miſéricorde,
» parce que le ſuccès des entrepriſes & le
» ſalut de tout une armée dépendent de
» cette exacte & ſcrupuleuſe obéiſſance. «
On m'aſſura que je n'aurois perſonne à punir.

Nous étions près de nous ſéparer, lorſque *Thélême*, qui avoit aſſiſté à la revue de mes troupes & à mes diſpoſitions militaires, me demanda la permiſſion de joindre ſes vaſſaux aux miens, pour qu'ils

s'inſtruiſiſſent des nouvelles méthodes que je voulois introduire dans l'art de la guerre. » Je ſerai votre premier diſciple, me dit-» il, & quand nos forces marcheront » réunies, vous aurez le ſouverain com-» mandement. Je m'honorerai de ſervir ſous » vous. «

On ne pouvoit me faire une propoſition plus agréable. Le *Whennua* de *Thélême* étoit contigu au mien, & ce jeune Chef conduiſoit ordinairement trois ou quatre cents hommes dans les batailles. A mon exemple, il les diviſa en compagnies. Il forma auſſi un corps de *Towtous*. De ſorte que, ſans trop dégarnir nos poſſeſſions, il nous étoit aiſé, en réuniſſant nos forces, de mettre en campagne cinq à ſix cents hommes.

Cette armée paroîtra bien petite à mes Lecteurs européens; mais tout eſt relatif: & heureux les peuples des riches & magnifiques contrées du *monde civiliſé*, ſi les Souverains qui en reglent les deſtinées renonçoient à ce luxe épouvantable, qui le-

ve des cent mille hommes à la fois, pour vuider les querelles de la politique & de l'ambition ! Il n'en a pas toujours été ainſi. J'ai lu dans les Hiſtoires de ce pays-là, & les Savants m'ont aſſuré qu'autrefois les Généraux faiſoient beaucoup avec peu de troupes : maintenant les troupes ſont immenſes, & les ſuccès médiocres. Et quel génie aſſez puiſſant pourroit mouvoir deux cents mille bras avec une pleine intelligence ? Depuis que, par une émulation dont on ne ſauroit aſſez déplorer les ſuites, les armées ſe ſont accrues au-delà de la portée humaine, ce ne ſont ni les talents ni le courage qui décident la victoire ; c'eſt le hazard..... Mais à quoi penſai-je ?

J'employai ſix lunes à dreſſer mes Soldats & ceux de mon allié, ſelon le ſyſtême de tactique que je croyois le plus propre à aſſurer nos avantages. On s'aſſembloit trois fois la ſemaine, & l'exercice duroit communément quatre à cinq heures. Marcher en ordre, obéir au ſon de quelques inſtruments, ſe diviſer & ſe réunir, ſerrer les rangs & les étendre, avancer ſans pré-

cipitation, céder ſans avoir l'air de fuir : voilà la matiere de mes premieres leçons. Que de peines elles me coûterent ! Mais auſſi de quoi ne vient-on pas à bout avec une longue perſévérance ? J'avois d'ailleurs en main l'autorité la plus abſolue, & des prix, des diſtinctions, des louanges achevoient, perfectionnoient ce que le pouvoir avoit commencé.

Après ces études élémentaires, j'enſeignai à mes éleves l'art de camper, de ſe fortifier ; celui de ſe ranger en bataille en un clin d'œil, de s'entre-ſoutenir, de profiter des avantages du terrein, &c. Je les accoutumai à des courſes longues & pénibles, conſervant toujours leurs rangs, ou ſachant les reprendre au premier ſignal. Je les accoutumai, ſur-tout, à marcher & à combattre dans le plus profond ſilence.

Mes Inſulaires ignoroient ce que c'étoit qu'une ſentinelle, une garde avancée, des patrouilles : ils l'apprirent. Jour & nuit deux Guerriers veilloient régulierement, l'un à l'entrée du *champ des vaches*, l'au-

tre ſur la baie d'*Owharre*, avec ordre, s'ils voyoient quelque choſe d'extraordinaire, de donner l'alarme à un corps de vingt Soldats que je tenois toujours aſſemblés dans une maiſon bâtie exprès pour eux. Je m'amuſai plus d'une fois à éprouver la vigilance des ſentinelles ; & ceux qui, inattentifs ou ſurpris par le ſommeil, manquerent au devoir qui leur étoit impoſé, furent ſévérement punis.

Les armes anciennes ne convenoient pas très-bien au ſyſtême de guerre que j'avois adopté ; il me fallut y faire des changements conſidérables. Je ſupprimai les maſſues, parce qu'il étoit difficile de s'en ſervir ſans rompre les rangs ; j'y ſubſtituai une eſpece de ſabre, fait de bois compact & lourd. On le durciſſoit encore au feu. Quand il tomboit avec roideur ſur des membres humains, il les coupoit auſſi profondément que l'acier le mieux trempé. L'arc & les fleches furent conſervés, mais uniquement pour défendre un poſte, une fortification. J'allongeai les piques dont nous avions coutume de nous ſervir ; il

me ſembla que cette arme, maniée par des Guerriers qui ne ſe ſéparoient point, qui combattoient en maſſe, étoit excellente, tant pour tenir les troupes ennemies dans un juſte éloignement, que pour les diſſiper. Aux armes défenſives que nous connoiſſions, j'ajoutai un caſque & une cuiraſſe : la peau des animaux domeſtiques remplacera un jour utilement ces couvertures fragiles.

Dès que nos vaſſaux furent armés & exercés ſuivant ma méthode, nous donnâmes, *Théléme* & moi, le ſpectacle de pluſieurs combats ſimulés, où nous fîmes l'application des préceptes, & en montrâmes l'utilité par l'expérience. Tout *Huaheine* accourut à ces repréſentations guerrieres. Le nombre des approbateurs l'emporta de beaucoup ſur celui des critiques. Quelques Chefs néanmoins préférerent hautement les méthodes uſitées, & ſoutinrent qu'elles réuſſiroient mieux, quand on ſe battroit tout de bon. Comme je ne prétendois forcer perſonne de m'imiter, & que j'avois d'ailleurs le plus grand in-

térêt à ménager les eſprits qui penſeroient autrement que le mien, je leur laiſſai cette idée, à quoi la jalouſie les attachoit autant peut-être que la perſuaſion.

Quoique j'euſſe deſſein d'éviter, autant que je le pourrois, les combats de mer, & que toutes mes diſpoſitions, dans mes exercices militaires, ſe rapportaſſent à la guerre de terre, je ne négligeai pourtant pas la marine de mon diſtrict. Nos pirogues n'avoient point de gouvernail, j'en introduiſis l'uſage. Les pirogues de guerre avoient une plate-forme, eſpece de champ de bataille où les Guerriers, armés de maſſues, s'aſſommoient les uns les autres : je la ſupprimai. A l'avant de chaque embarcation, je fis placer, à fleur d'eau, un morceau de bois, long de cinq pieds, qui devoit ſervir, tantôt à empêcher l'abordage, tantôt à culbuter la pirogue ennemie, contre laquelle on le pouſſeroit avec toute la force que les Pagayeurs & le vent pourroient donner. Je voulois que, ſur mer, ce fût plus, en quelque ſorte, la guerre des pirogues, que celle des hommes. *Théléme* ſe

conforma exactement à ces divers changements. Les pirogues de combat dans nos deux diſtricts montoient à une trentaine. Je rendis cette petite marine bien reſpectable, en conſtruiſant, à la maniere des Européens, une embarcation qui, ſur la *Taniſe*, n'eût été qu'une grande barque, groſſiérement travaillée, mais qui, à *Owharre*, vaiſſeau de ligne du premier rang, valoit elle ſeule toute une flotte de pirogues.

Cependant la nouvelle de mon élévation, portée dans toutes les Iſles *de la Société*, y avoit produit des ſenſations bien différentes. *Otoo*, Roi d'*O-Taïti-Noë*, m'envoya un exprès pour me témoigner ſa joie, & combien il étoit ſatisfait de me voir rapproché de lui par la qualité d'*Earée*.

Maheine, ce fameux uſurpateur d'*Eimeo*, députa à la Régence d'*Huaheine*, ſous prétexte de s'informer s'il étoit vrai qu'on eût violé, en ma faveur, le droit héréditaire & ſacré de la Nobleſſe. Les Chefs lui répondirent qu'on avoit pu me communi-

quer librement ce que *Maheine* avoit pris de force. Il ſe prétendoit *Earée* de naiſſance, & ſa généalogie remontoit aux premiers Fondateurs de nos Iſles ; mais on croyoit unanimement que ſon pouvoir & ſes richeſſes avoient rempli plus d'une lacune, auprès des *Tahonas*, chargés de l'examiner. *Mataneo* vouloit qu'on ajoutât à la réponſe, » Qu'*Omaï* étoit devenu *Grand*, » ſans aſſaſſiner celui auquel il ſuccédoit « : la prudence ne permit pas d'employer cette expreſſion.

Opoony, Roi de *Bolabola*, ne ſe contenta pas de ſe plaindre. Son Ambaſſadeur, introduit dans le Conſeil, y parla avec une fierté révoltante ; il ſignifioit de la part de ſon Maître, qu'on eût à me réduire à l'état d'où l'on m'avoit tiré. Il oſa dire que ſi l'on me craignoit, il n'y avoit qu'à me livrer à ſon Souverain, & qu'on ſauroit bien m'empêcher de troubler la paix des Iſles par mes ridicules & téméraires entrepriſes. Se radouciſſant, il ajouta que ſi je conſentois de bonne grace à quitter *Huaheine*, & à me tranſporter à *Bolabola*

ou à *Ulietea*, pour y vivre ſous l'inſpection du Gouvernement, mes jours & mes biens ſeroient en sûreté, & que, par conſidération pour le Capitaine *Cook*, qui m'avoit recommandé au grand *Opoony*, on me rendroit les poſſeſſions qui avoient appartenu à mes ancêtres..... Mais (*en hauſſant la voix*) que ſi l'on s'obſtinoit à conſerver le fantôme d'*Omaï-Chef*, la juſte colere de ſon invincible Maître ſe porteroit, contre *Huaheine*, aux plus fâcheuſes extrêmités, & vengeroit terriblement l'injure inouie faite à l'incommunicable majeſté des *Earées*.

» Et ſouvenez-vous, dit-il en finiſſant, » que notre Dieu eſt plus fort que le vô- » tre : que nous avons déjà envahi *Huaheine* » plus d'une fois : que nous pouvons fon- » dre ſur elle avec les forces réunies » d'*Ulietea*, d'*Otaha*, de *Mowrua* & de » *Bolabola*....nous qui, pour vous aſſervir, » n'avons beſoin que de nous-mêmes. «

Ce diſcours excita vivement l'indignation de tous ceux qui l'entendirent. On de-

manda à l'homme d'*Opoony*, s'il avoit ordre de déclarer la guerre en cas de refus ? Il répondit que cet ordre ne lui avoit pas été donné, mais qu'il ne doutoit pas, s'il apportoit un refus pour réponſe, que ſon Maître ne le renvoyât auſſitôt faire la déclaration qu'on appréhendoit.

» Vous avez mal compris notre queſ-
» tion, dit *Nowa* avec dignité. Nous ſom-
» mes auſſi éloignés d'appréhender la
» guerre que de la deſirer. Charmés d'en-
» tretenir la bonne intelligence, que la der-
» niere paix a rétablie entre *Huaheine* &
» *Bolabola*, nous ſaurons nous défendre,
» ſi l'on nous attaque, & nous eſpérons
» que le Dieu le plus fort ſera celui qui aura
» la juſtice de ſon côté..... Au reſte, ce
» n'eſt-là que mon ſentiment particulier.
» Le Conſeil des Chefs délibérera mûre-
» ment ſur la propoſition que vous lui fai-
» tes. Retournez vers votre Maître, &
» dites-lui que, ſous peu de jours, il ſaura,
» par un Ambaſſadeur, quelle eſt notre der-
» niere réſolution. «

Je ſortis du Conſeil avec l'Envoyé d'*Opoony*, pour ne pas gêner les ſuffrages dans une affaire qui me regardoit perſonnellement. L'homme que j'accompagnois ne me connoiſſoit pas. Je le ſuivis juſqu'à ſa pirogue, où mes gens lui diſtribuerent quelques rafraîchiſſements, qu'il accepta ſans ſavoir qui étoit celui dont il les tenoit. Il me remercioit affectueuſement, quand je pris la parole. » Tu vois, lui dis-je, cet » *Omaï* que ton Maître ne hait pas davan» tage qu'il en eſt abhorré. Tu l'aſſureras » que je compte l'approcher un jour d'aſſez » près, pour qu'il puiſſe ſatisfaire l'envie » qu'il a de s'aſſurer de moi. Tu ajouteras » que s'il obtient des Chefs d'*Huaheine* » qu'on me retire l'hoſpitalité qu'ils m'ont » donnée, je me rendrai en droiture à *Bo*» *labola*, & que..... pars; & que le *Dieu*» *Mer* te protege, quoique tu ſois l'eſclave » d'un méchant. « Il mit à la voile ſans me répondre.

Il y avoit une heure que j'avois quitté l'Aſſemblée, lorſque *Thélème* vint m'inviter, de la part des Chefs, à y reprendre

ma place. » Nous défendrons l'*Earée* de » notre création, me dit *Nowa*, dès que je » parus. Les Chefs ont arrêté qu'on péri- » roit plutôt que de recevoir la loi de » l'ambitieux *Opoony*. Demain, *T'anadoure* » partira pour lui *ſignifier* (car nous vou- » lons lui rendre juſqu'à ſes termes) que » *Tairée-Tareea* & les Chefs qui gouver- » nent ſous lui, ſont réſolus de n'obéir ja- » mais qu'aux Dieux & à la juſtice : » qu'*Omaï* reſtera à *Huaheine*, & y jouira » des honneurs dont il eſt maintenant en » poſſeſſion : que ſi le Roi de *Bolabola* veut » de la paix à ces conditions, les choſes en » demeureront là ; que s'il veut la guerre, » on l'attend. «

La Régente avoit envie de me nommer Généraliſſime des troupes d'*Huaheine* & de *Tabooymanoo*. Les Chefs y auroient conſenti volontiers ; quelques-uns peut-être, autant pour me rendre reſponſable des événements, que parce qu'ils ſe confioient en la ſupériorité de mes armes, de mes connoiſſances & de mon courage. Je refuſai le dangereux honneur qui me cherchoit. *Ma-*

taneo eut le commandement de l'armée. J'obtins de lui que le corps, formé par la réunion des vaſſaux de *Thélême* & des miens, demeureroit abſolument à mes ordres, & que j'en pourrois diſpoſer à ma volonté pour le ſoutien de la cauſe commune.

Quand *Tanadoure* partit pour *Bolabola*, je le chargeai d'examiner avec ſoin la perſonne d'*Opoony*, l'endroit où il tenoit ſa Cour, les ſentiments qu'on avoit pour lui, ſes forces, les armes de ſes Guerriers, les lieux propres au débarquement, en général tout ce qui étoit de nature à favoriſer une expédition, ſi jamais la ſuite des événements me conduiſoit chez mon ennemi, pour le combattre ou le ſurprendre.

Notre Député nous rapporta qu'*Opoony* avoit paru étrangement ſurpris de la réſolution des Chefs d'*Huaheine*, ainſi que de la vigueur avec laquelle leur Envoyé la lui communiquoit; que cependant il l'avoit beaucoup careſſé : preſqu'autant que s'il eût eu deſſein de l'attirer à ſon ſervice,

ou de le rendre infidele à ſes Maîtres ; qu'il lui avoit montré toutes ſes forces avec oſtentation ; que ſes Guerriers pouvoient être au nombre de trois à quatre mille, ſans compter ceux que lui fourniroient *Ulietea*, *Otaha* & *Mowrua* ; qu'il ſe flattoit qu'*Eimeo* armeroit en ſa faveur, & que les Chefs de *Mourooa* & de *Toobaee* lui permettroient au moins de faire des levées chez eux ; qu'il ne déſeſpéroit même pas de tirer des ſecours de quelques-unes des Iſles baſſes, notamment d'*Otavaoo*, où régnoit *Phaour* ſon ami ; de *Koora* & de *Taboohoe*, dont les Souverains étoient ſes parents : que, ſelon ſon calcul, nous aurions dix mille hommes ſur les bras, & une flotte de quatre cents pirogues. *Annoncez tout cela à vos Maîtres*, avoit dit *Opoony*. „ Seigneur, avoit repliqué *Tana-*
„ *doure*, s'il faut combattre, mes Maîtres
„ ne compteront point leurs ennemis.....
„ Ce qu'il leur importe de ſavoir eſt ſi la
„ paix continuera, ou s'ils doivent ſe pré-
„ parer à la guerre. En qualité d'Envoyé
„ d'*Huaheine*, je demande une réponſe claire
„ & préciſe à cette queſtion : vous décla-

„ rant

» rant, Roi de *Bolabola*, que ſi vous re-
» fuſiez de la faire, je prendrois votre ſi-
» lence pour une hoſtilité. « — » Vous
» n'aurez pourtant pas de réponſe, dit
» *Opoony*, en congédiant notre Ambaſſa-
» deur; & je ſuis vraiment curieux de
» voir ſi, faute de leur en avoir donné
» une, les Chefs d'*Huaheine*, tant de fois
» vaincus par ce bras (*il étendit le ſien*)
» auquel rien ne réſiſte, auront l'incompré-
» henſible audace de m'attaquer les pre-
» miers. Retirez-vous..... A propos, dites
» à ce faquin d'*Omaï* que s'il tombe entre
» mes mains victorieuſes, il paiera de ſa
» tête l'impudente hauteur de ſes diſcours. «
— » Si vous tombez entre les ſiennes,
» Seigneur, répliqua mon ami, en s'en
» allant, vous le trouverez peut-être aſſez
» généreux pour vous pardonner ces indé-
» centes paroles, que je ne lui laiſſerai pas
» ignorer. «

Nous jugeâmes qu'*Opoony* ne ſe ſoucioit pas de la guerre; mais qu'il en vouloit inſpirer la crainte. Son refus de répondre préciſément à la ſommation de *Tanadoure*,

& la déclaration de celui-ci, que le ſilence du Monarque ſeroit regardé comme une infraction à la paix, nous autoriſoit à commencer les hoſtilités contre *Bolabola* & ſes adhérents : on crut néanmoins qu'il valoit mieux temporiſer encore, en prenant toutes les précautions que la prudence ſuggéreroit, afin d'aſſurer le ſuccès de la guerre, ſi elle devenoit inévitable.

Nowa, par mon avis, & ce fut un ſecret entr'elle & moi, envoya un homme de confiance dans chacune des Iſles qu'*Opoony* avoit inſinué lui être favorables. Ces honnêtes eſpions eurent ordre d'obſerver, mais avec circonſpection, les démarches du Souverain de *Bolabola*, auprès des Rois qu'ils étoient chargés d'inſpecter, & de ne rendre compte de leurs découvertes qu'à la Régente ou à moi.

On fit part à *O-Taïti* de tout ce qui s'étoit paſſé, & *Otoo* fut prié d'avoir l'œil ſur les mouvements de *Maheine*.

D'anciennes relations d'amitié entre

Huaheine & quelques-unes des Iſles baſſes, furent renouvellées avec éclat, afin que ſi pluſieurs d'entr'elles épouſoient le parti de *Bolabola*, pluſieurs auſſi embraſſaſſent notre querelle, & tinſſent en échec les forces que les alliés d'*Opoony* pourroient joindre aux ſiennes, à moins qu'une puiſſante diverſion ne les forçât de ſonger à leur propre défenſe. *Orootooa*, *Mopheea*, & *Oanaa* entrerent parfaitement dans nos vues, & ſe déclarerent amies d'*Huaheine*, pour la vie & pour la mort : formule ſolemnelle, qui nous impoſoit réciproquement le devoir de nous ſacrifier les uns pour les autres.

Mouroa & *Toobaee* promirent, en cas de guerre, la plus exacte neutralité.

J'envoyai *Balaami* à *Orée*, ci-devant Régent d'*Huaheine*. Le lecteur ſe ſouvient qu'il vivoit à *Ulietea* en riche particulier, & que le Capitaine *Cook*, en le viſitant, avoit ſu l'intéreſſer à mon ſort. *Opoony* ne l'aimoit pas, mais il le craignoit ; cet *Earée* avoit déploré hautement les malheurs du bon *Ooroo* & de ſa reſpectable famille,

&, quoique dans le lieu de ſon habitation il n'eût pas un ſeul vaſſal, auquel il pût commander de prendre les armes, la moitié des Guerriers d'*Ulietea* ſe ſeroit empreſſée de marcher & de combattre ſous lui, s'il les eût convoqués. D'un autre côté cet *Orée*, à qui les Chefs d'*Huaheine* avoient ôté la régence, par une de ces intrigues de Cour dont les Miniſtres ſont tour à tour les promoteurs & les victimes, ne devoit pas embraſſer avec beaucoup de chaleur, le parti de ceux qui l'avoient dépouillé, contre un homme qui le ſouffroit ſur les terres de ſa domination. C'eſt ce qui raſſuroit *Opoony*. Il ne croyoit pas qu'un cœur d'homme pût ſe refuſer aux douceurs de la vengeance. Le Tyran ſe trompa, faute d'avoir fait une diſtinction qui n'échappa point à la ſageſſe d'*Orée*. Celui-ci chargea mon frere de me dire que s'il s'agiſſoit d'une querelle particuliere entre *Huaheine* & *Bolabola*, il demeureroit ſpectateur indifférent d'une guerre où il ne verroit, dans les Puiſſances belligérantes, qu'un uſurpateur & des ingrats; mais que ſi *Huaheine* élevoit la maſſue pour

le rétabliſſement d'*Ooroo* & d'*Ollou*, ou pour la conſervation d'*Omaï*, que l'immortel *Cook* lui avoit recommandé, il promettoit aux défenſeurs de la plus juſte des cauſes, de périr avec eux & pour elle. Je n'en voulois pas davantage.

Je ne déſeſpérai pas de me ménager quelques intelligences dans *Otaha*, & d'y trouver des cœurs qui n'avoient pas encore pardonné à *Opoony* ſes ſuccès & leurs malheurs. J'avois auprès de moi un Habitant de cette Iſle, nommé *Sanno*. C'étoit un de ces hommes vagabonds, que le libertinage ou la miſere, quelquefois l'inſubordination, ou même des crimes atroces, tiennent hors de chez eux, & font errer d'Iſle en Iſle, juſqu'à ce que devenus *Taboo* par l'ordre d'un Chef qui les ſurprend dans ſon diſtrict, ils tombent inopinément ſous l'aſſommoir des *Téaponées*. Je demandai à *Sanno* s'il couroit quelque riſque en retournant dans ſon pays? Il m'aſſura que non, & qu'il voyageoit pour ſon plaiſir. — » Aimez-vous *Opoony*? Etes-vous bien » aiſe de l'avoir pour Souverain? — Sa per-

» ſonne m'eſt indifférente : je le connois
» peu ; mais ſa tyrannie, je la déteſte.
» — Voudriez-vous faire un voyage à
» *Otaha* pour m'obliger ? — Volontiers.
» —Il ne s'agira que de répandre à petit
» bruit qu'*Huaheine* ſe prépare à la guerre
» contre *Bolabola*, & que ce ſeroit, pour
» le Peuple d'*Otaha*, une occaſion favora-
» ble, de recouvrer ſon indépendance & ſa
» liberté. Vous obſerveriez attentivement
» l'impreſſion que cette nouvelle inattendue
» feroit ſur les eſprits..... Vous ſonde-
» riez particuliérement les diſpoſitions des
» *Earées*, & de ceux qui eurent autrefois
» des relations plus intimes avec la famille
» de vos Souverains..... Et vous revien-
» driez, non pas directement, mais en paſ-
» ſant par d'autres Iſles, de peur d'éveiller
» les ſoupçons du Tyran, me rendre un
» compte fidele & détaillé de tout ce que
» vous auriez vu & entendu..... Y con-
» ſentez-vous ? — *Omaï* ne pouvoit me
» donner une commiſſion qui me fût plus
» agréable. Je pars demain. « On me blâ-
mera peut-être d'avoir employé dans cette
affaire un inconnu, un homme ſans aveu ;

mais, après tout, que riſquois-je ? Au fond, je me ſouciois peu qu'*Opoony* fût ou ne fût pas que je remuois contre lui ; &, en ſuppoſant qu'il fût utile de couvrir mes démarches du voile de la diſcrétion, n'avois-je pas appris en Europe que ſi un émiſſaire vous trahit ou vous compromet, on en eſt quitte pour le déſavouer ?

Telle étoit donc, grace aux meſures que j'avois priſes, la poſition reſpective d'*Huaheine* & de *Bolabola*, avant que la guerre s'allumât entre ces deux Puiſſances. *O-Taïti* tenoit en reſpect *Eimeo*, & rendoit vain l'attachement de *Maheine* pour *Opoony*. Les Iſles baſſes, diviſées d'intérêts, étoient une nullité pour les deux partis. J'étois sûr qu'*Ulietea* inquiéteroit plus le Tyran, qu'elle ne lui inſpireroit de confiance, & qu'au lieu d'y lever des troupes, il ſeroit obligé d'y entretenir une forte garniſon. *Otaha* devoit lui cauſer le même embarras, ſe ſoulevant s'il en retiroit ſes Guerriers, l'affoibliſſant s'il les y conſervoit. De ſorte que *Bolabola*, avec des poſſeſſions vaſtes en apparence, ſe

trouvoit en effet réduite à ſes propres forces. Il faut convenir qu'elle étoit très-peuplée, mais pourtant dans la proportion de ſon étendue, qui n'excéde pas huit lieues de tour : qu'*Opoony*, ſon Roi, avoit du mérite & plus encore de bonheur : que ſes Habitants avoient acquis ſur tous les autres Inſulaires de nos parages, un aſcendant dont ils étoient redevables autant à leur témérité qu'à leur bravoure, & à une ridicule ſuperſtition qu'ils avoient eu grand ſoin de répandre ; car, au temps de la guerre d'*Ulietea*, une Prophéteſſe, aux gages d'*Opoony*, avoit annoncé que ce Monarque étoit invincible.

Huaheine avoit pour elle ſes forces intrinſeques, que rien ne l'obligeoit de partager ; elle avoit encore celles de *Taboomanoo*, qui chériſſoit ſa domination. Par-deſſus tout, elle avoit *Omaï* : & ce mot ne déſigne pas ſeulement ma perſonne, qui eût été un aſſez mince ſecours ; mais les Bannis d'*Ulietea*, déterminés à tout entreprendre ; mais la diſcipline militaire que j'avois introduite parmi mes

vaſſaux ; mais ces armes européenes , ces tonnerres portatifs qui , dans un pays où ils ſont ignorés , feront toujours de quelques hommes une armée entiere. Voilà ce que j'appelle *Omaï* ; & l'on voit maintenant que j'ai pu, ſans orgueil , le nommer comme une troiſieme Puiſſance, à la ſuite d'*Huaheine* & de *Tabooymanoo*. J'aurois ajouté à l'énumération de nos avantages , la juſtice de la cauſe que nous nous propoſions de défendre, ſi les Dieux n'euſſent pas juſqu'alors enchaîné la victoire à la pirogue d'*Opoony*. Non , certes , que j'accuſe leur équité ou leur providence ; mais leurs idées different tellement des nôtres , qu'ils ſouffrent , pour un plus grand bien connu de leur intelligence ſuprême , que dans quelques coins de la terre , & durant quelques minutes de l'intariſſable ſucceſſion des ſiecles, les méchants triomphent & que les bons ſoient opprimés. Un jour viendra , ſans doute , qu'ils rétabliront l'ordre , & qu'ils vengeront eux & la vertu.

Trois lunes s'emplirent & ſe viderent , avant que nous entendiſſions parler d'*O*-

poony & de ſes projets. Nous ne les conſacrâmes pas à l'oiſiveté. Je ne parle ici que de *Thélême* & de moi ; car les autres Chefs, pour qui la guerre continuoit de n'être qu'un coup de main, vécurent dans l'inſouciance la plus parfaite. Exercer plus ſouvent nos troupes, perfectionner nos méthodes, former des plans, imaginer des ruſes, amaſſer des vivres & pourvoir à leur conſervation, nous inſtruire à fond de tout ce qui concerne l'emploi des armes à feu : telles furent nos occupations preſque journalieres.

Nous les entre-mêlâmes de quelques divertiſſements. On célébra, avec beaucoup d'appareil, l'anniverſaire de *la fête du labourage*. Le jeune Roi, en habit de *Towtou* agricole, conduiſit la charrue, & traça une raie de ſillon. Tous les Chefs l'imiterent ſucceſſivement. Le morceau de terre, que ces nobles mains accommoderent, ne fut pas le mieux cultivé de nos campagnes : ici le ſoc avoit été de travers, là le terrein avoit été à peine effleuré ; n'importe, les Grands avoient coopéré à la beſogne du

Peuple : le travail & les travailleurs étoient protégés contre le mépris.

Une petite fête domeſtique, celle des *vendanges*, nous fit encore paſſer d'agréables moments. Cinquante grappes, au plus, mais de très-beau & très-excellent raiſin, compoſerent toutes mes richeſſes. *Nowa* & ſes deux enfants en eurent chacun une ; les autres furent réſervées pour un eſſai de vin, cette liqueur admirable que je déſirois preſqu'autant que la défaite d'*Opoony*. Une quatrieme grappe avoit été partagée entre tous ceux qui voulurent en goûter. La Régente, quoiqu'elle trouvât le fruit délicieux, offrit généreuſement la meilleure partie de la ſienne aux femmes qui l'accompagnoient. Le jeune Roi & ſa ſœur auroient plus volontiers levé tribut ſur la part de leurs Sujets, que diminué la leur.

Peu de temps avant la vendange, nous avions fait la *moiſſon*. Elle dura à peine un jour ; néanmoins ſon abondance nous annonça que, dans quelques années, ce ſeroit un véritable travail.

Deux naiſſances importantes mirent le comble à notre joie. Une de mes vaches vêla, & ma jument poulina. Pour ſurcroît de bonheur elles me donnerent, celle-ci, une charmante pouliche, celle-là, une geniſſe de la plus belle eſpérance. A ce moyen la propagation de l'eſpece devoit aller beaucoup plus vîte. Les deux nouveaux nés reçurent la viſite de l'Iſle entiere; & le bruit de leur avénement à l'exiſtence s'étant répandu au loin, on accourut de tous les côtés pour s'aſſurer de ce phénomene par ſes propres yeux. Jamais la baie d'*Owharre* n'avoit vu tant de pirogues étrangeres. On ne ſe laſſoit point d'admirer la tendreſſe des meres, la gentilleſſe & la douceur de leurs aimables petites progénitures. On les couvroit de baiſers. Un original s'aviſa de leur apporter un préſent, & bientôt, cette fantaiſie ſe communiquant de proche en proche, les dons ſe multiplierent au point que la prudence m'impoſa le devoir d'en refuſer beaucoup. Je ne pris guere que ceux qui étoient offerts par des Etrangers, & ils revertirent tous au profit des Bannis d'*Ulietea*.

Qu'un vaiſſeau européen, à quelque diſtance du rivage, nous eût obſervés avec ſes lunettes, il auroit penſé alors, & publié à ſon retour, que nous étions des idolâtres qui, dans notre culte impie, honorions la vache & la jument : tant les apparences ſont trompeuſes ! Ce ſont elles pourtant qui compoſent les Relations des Voyageurs. D'après leur témoignage infidele, un Peuple ſera déclaré *athée*, qui croit à *Dieu* & même au *Diable* ; & puis les Philoſophes du monde civiliſé conſtruiſent leurs ſyſtêmes. L'édifice eſt beau, pour l'ordinaire, parce que ces Meſſieurs ſont de très-habiles Architectes en hypotheſes : il ne lui manque que d'être appuyé ſur quelque choſe. Hommes de l'Europe, ne croyez pas connoître, & n'ayez pas la témérité de juger d'autres hommes qu'en parcourant, à voiles déployées, l'immenſité des mers, vous découvrez ſous un autre ciel que le vôtre : à moins que, ſuſpendant vos courſes vagabondes, vous ne vous arrêtiez, & long-temps, parmi eux, pour étudier leur langue, leurs uſages, leurs idées. *Cook* a plus fait en ce genre

que la plupart de ceux qui l'ont précédé. Il nous a assez bien connus; je l'aidois dans ses recherches. Cependant, comme nous n'étions que l'objet indirect de son empressement & de son travail, qu'il ne séjourna au milieu de nous que pour courir, dès que la saison seroit favorable, s'enfoncer dans les glaces du Nord, & découvrir un passage que la cupidité commerçante sollicitoit à grands cris, je doute que ses tableaux soient toujours corrects, & je suis certain qu'ils ne sont pas finis.

Revenons à nos quadrupedes. Leur naissance nous intéressa tellement, que nous résolûmes d'en faire une époque de la Nation. Il fut convenu que chaque année on en célébreroit la mémoire par des jeux publics, & c'est pour ainsi dire une des fêtes les plus solemnelles de notre Calendrier social. Elle nous procura un grand avantage, au moment même de son institution. Parmi les Insulaires étrangers qui débarquèrent à *Owharre*, pour voir les deux merveilles animales, il en étoit beaucoup de qualifiés, & qui pouvoient infiniment dans

les Iſles qu'ils habitoient. Nous ſaisîmes cette occaſion de parler de la guerre dont *Huaheine* étoit menacée, elle qui ne travailloit actuellement que pour le commun bonheur de toutes les Iſles. Nous indiſposâmes contre *Opoony* ceux qui étoient à portée de ſe convaincre par eux-mêmes du prix des richeſſes que je communiquois à la génération préſente, & de celles que je préparois aux générations futures. *Tanadoure*, *Mataneo*, *Théléme*, *Nowa* pardeſſus tous les autres, avec ſes graces & ſa beauté, me ſeconderent habilement dans l'exécution de ce projet. Le Tyran de *Bolabola* fut peint des plus noires couleurs ; on n'omit aucun de ſes vices, je ne jurerois même pas qu'on ne les eût exagérés. Nous inſiſtâmes plus particuliérement ſur ſon ambition démeſurée, qui menaçoit toutes les Iſles du ſort qu'avoient déjà ſubi *Ulietea*, *Otaha* & *Mowrua*. Nos deſcriptions pathétiques porterent l'effroi dans les ames foibles & ſenſibles. Chacun craignit pour ſoi. Il ſeroit difficile de marquer au juſte combien d'ennemis nous ſuſcitâmes à *Opoony*, par cet innocent artifi-

ce ; mais il eſt conſtant que la plupart de ceux ſur qui nous l'exerçâmes, & qui étoient venus à *Huaheine* très-indifférents à l'égard du Souverain de *Bolabola*, ou même prévenus en ſa faveur, ne nous quitterent pas ſans le charger d'imprécations, & ſans nous promettre tous les ſecours qui dépendroient d'eux, ſi nous étions attaqués.

Nous commençions à croire qu'*Opoony* avoit renoncé à ſes projets de guerre ; & j'en étois ſincérement affligé, deſirant que les premieres hoſtilités de ma part n'euſſent l'air que d'une juſte défenſe, lorſque nous vîmes arriver *Etary*, ce fou ſi révéré à *Bolabola*, & ſi peu digne de l'être. Il demanda qu'on aſſemblât le Conſeil des Chefs, pour écouter ſes propoſitions. *Nowa*, à laquelle il s'étoit adreſſé, lui répondit que, s'il venoit au ſujet de la guerre dont *Opoony* avoit menacé *Huaheine*, cette convocation n'étoit nullement néceſſaire ; parce que *Tanadoure* avoit été porteur de l'immuable réſolution du Roi & des Grands, & qu'à cet égard tout étoit fini ;

que

que ſi les propoſitions tendoient à un autre but, elle étoit diſpoſée à les entendre, & qu'elle jugeroit ſi elles valoient la peine que les Chefs s'aſſemblaſſent pour en recevoir la communication, & y répondre. Il dit qu'il avoit promis, foi de Dieu, de ne s'expliquer qu'en plein Conſeil; *Nowa* lui répliqua qu'il y avoit un moyen de ne pas manquer à ſa parole, & du doigt lui montra le chemin par lequel il étoit venu.

J'étois préſent à cette altercation, &, quoique la fermeté de la Régente fût extrêmement de mon goût, je me joignis à *Etary* pour ſolliciter l'aſſemblée des Chefs, perſuadé que le nouvel Ambaſſadeur y diroit tant de ſottiſes, qu'il me ſerviroit plus qu'il ne me nuiroit. Soit que *Nowa* ſe doutât de mon deſſein, ſoit qu'elle voulût ſeulement humilier *Etary*, par la déférence qu'elle me témoigneroit : » Les » Chefs vont s'aſſembler, dit-elle; & je ſe» rai bien aiſe, Dieu de *Bolabola*, que » vous rapportiez à votre Maître qu'un » mot de l'*Earée-Omaï* a obtenu ce que

» j'aurois conſtamment refuſé, & à l'Uſur-
» pateur, & à ceux qui ont la baſſeſſe de ſe
» préſenter en ſon nom. «

L'*Anoko* convoqué, *Etary* débuta par un long préambule qui ne ſignifioit abſolument rien. C'étoit une pompeuſe exagération de la puiſſance d'*Opoony* & de ſon propre pouvoir. Venant enſuite au ſujet de ſa légation, il dit : Que le Roi de *Bolabola*, toujours victorieux quand il prenoit les armes, ne répandoit pas volontiers le ſang de ſes ſemblables, qu'il aimoit la paix : qu'il avoit ordonné à ſa colere d'être lente pendant trois lunes conſécutives, afin que, conſidérant ſérieuſement les maux prêts à fondre ſur nos têtes, nous euſſions la ſageſſe de les prévenir, comme il nous en accordoit le temps : que la hauteur de notre courage, manifeſtée par *Tanadoure*, lui avoit plu : que la fierté d'*Omaï*, peinte à grands traits dans ſes actions & dans ſes diſcours, annonçoit que les Dieux avoient doué l'ame de cet Inſulaire de la nobleſſe que la naiſſance donne aux *Earées*, & que ſi

les Chefs d'*Huaheine* prétendoient conſerver à leur créature, le rang dont ils avoient cru pouvoir l'honorer, par une entrepriſe qui étoit ſans exemple, il s'engageoit à ne plus former d'oppoſition là-deſſus; qu'il confirmeroit même, par ſon acquieſcement formel, & ſoutiendroit de toute ſon autorité, l'étrange démarche qu'on avoit oſé ſe permettre..... » Mais, continua-» t-il, en adouciſſant ſa voix, écoutez à » quelles conditions. Il faut qu'*Omaï* jure » entre mes mains, & par l'ame de ſon » pere, que jamais il n'entreprendra rien » contre *Opoony* & ſes légitimes ſucceſ-» ſeurs; il faut qu'il renonce authentique-» ment à tout ce que ſes ancêtres poſſé-» doient dans *Ulietea*, ſauf un dédomma-» gement qui ſera réglé à l'amiable; qu'il » ceſſe de protéger les *Bannis*, ou qu'il ſe » rende caution de leur conduite; qu'il » n'entretienne avec *Oorvo* & *Ollou* qu'un » commerce de pure civilité; & que, li-» bre de voyager dans toutes les Iſles, la » ſeule *Ulietea* lui ſoit interdite, de peur » que ſa préſence n'y excitât des troubles, » qu'il vaut mieux éviter que punir.....

» Il faut encore, Roi d'*Huaheine*, & vous,
» Chefs, qui commandez ſous lui, il faut
» que vous garantiſſiez, par un ſerment ſo-
» lemnel, les promeſſes du nouvel *Earée*;
» qu'*Omaï* apprenne de vous-mêmes que,
» s'il étoit aſſez malheureux que de man-
» quer à des engagements auſſi ſacrés, vous
» l'abandonneriez aux vengeances d'*O-*
» *poony*, ſpectateurs tranquilles de ſon dé-
» ſaſtre & de ſa mort.... «

Et ſi nous ne jurions pas tout cela, dit *Mataneo*, interrompant bruſquement l'Orateur, que nous arriveroit-il? — Qu'*Opoony* vous regarderoit comme ſes plus cruels ennemis, & qu'en ce moment il vous déclareroit, par ma bouche, une guerre implacable..... Je me joindrois à lui pour vous accabler. — (*Ironiquement.*) Je comprends ce que c'eſt qu'une guerre implacable de la part d'*Opoony*; mais daignez, Seigneur, nous apprendre ce que nous aurions à redouter de vous, en cas que nous fuſſions aſſez dépourvus de jugement, pour vous renvoyer avec le dédain que mériteroit un homme de votre ſorte,

s'il n'étoit pas Dieu ? — Tremblez, *Mataneo*, à la ſimple deſcription que vous en allez entendre !.... J'appellerois contre vos flottes les vents & les tempêtes ; je dirois à la mer : *Engloutis leurs pirogues*, & la mer les engloutiroit ; j'énerverois le bras de vos Guerriers, je planterois la crainte & la lâcheté dans leur cœur ; de mon ſouffle je frapperois vos campagnes, & la ſtérilité les dévoreroit ; je défendrois à la ſeve nourriciere de s'élever du tronc de vos arbres juſqu'aux fruits ; vous ne recueilleriez, ſur l'arbre-pain & ſur vos bananiers, que la famine ; vos cochons languiroient, le poiſſon s'enfuiroit loin de vos côtes..... Si ces maux ne ſuffiſoient pas, les nues, ouvertes à ma voix, vomiroient contre vous la foudre que j'y aurois allumée.

Nous voilà pleinement inſtruits de ce que nous avons à craindre de vous, dit *Nowa*, &, pour moi, j'en ſuis déjà toute conſternée. Retirez-vous, puiſſant *Etary*, afin que le magnifique Conſeil délibere ſur ſa réponſe.

J'avois appréhendé que la modération des demandes d'*Opoony*, jointe au desir si naturel de la paix, ne portât les Chefs à me presser de recevoir des conditions qui ne paroissoient ni contraires à mes intérêts, ni déshonorantes pour *Huaheine*. Les menaces insensées d'*Etary* me rassurerent. Je vis tout d'un coup qu'elles n'inspiroient que du mépris pour l'Ambassadeur & pour le Souverain qui se faisoit représenter par un pareil original.

La Régente voulut que j'ouvrisse la délibération, sous prétexte qu'elle me touchoit personnellement. J'obéis, en disant que je serois au désespoir d'attirer sur *Huaheine* une guerre fâcheuse : que je ne m'opposois point à ce que l'on gardât une exacte neutralité entre *Opoony* & moi, si l'on pouvoit se flatter que le Tyran se contentât de cette espece d'indifférence ; mais que je suppliois & mon Souverain & mes Collegues, de m'accorder la liberté d'agir de la maniere que je croirois la plus convenable à ma sûreté, à ma conscience, à mon honneur, aux ferments antérieurs

que j'avois faits & renouvellés mille & mille fois; & qu'au ſurplus, ſi on le permettoit, je répondrois pour moi à l'Envoyé de *Bolabola*, quand il rentreroit pour apprendre la déciſion des nobles *Earées*.

Nowa, continuant de recueillir les ſuffrages, demanda celui de *Thélême*. C'eſt un uſage parmi nous, que les Chefs les plus jeunes ſoient interrogés les premiers, afin qu'ils ne s'accoutument point à ſuivre machinalement l'opinion de leurs anciens, ou qu'ils ne ſe trouvent pas dans la néceſſité de les contrarier. On eſt bien aiſe d'exercer leur jugement, de les piquer d'émulation, & de les porter à réfléchir avec tant de maturité, qu'ils n'aient point le déſagrément de voir leur avis rejetté par ceux qui ont la ſageſſe, née de l'expérience. On eſpere encore qu'ayant de la chaleur & de l'imagination, ils rencontreront des expédients que la vieilleſſe peut & doit apprécier, mais que le froid, dont elle eſt comme pénétrée, ne ſauroit faire éclorre. *Thélême* fut d'avis que jamais on ne ſéparât les in-

térêts d'*Huaheine* de ceux d'*Omaï* ; qu'il y auroit de la lâcheté à ſouffrir qu'un Monarque étranger dictât des loix à un de nos *Earées*, & eût l'audace de gêner ſa liberté à un point qu'oſeroit à peine ſon propre Souverain ; qu'il falloit renvoyer *Etary* avec ignominie ; que le temps étoit venu de punir l'Uſurpateur, & de rétablir dans toutes nos Iſles, l'indépendance & l'égalité, que l'ambition d'un ſeul homme y avoit détruites. Il conclut en diſant que, quelles que fuſſent les réſolutions du Conſeil, il vivroit ou mourroit avec l'ami dont ſon cœur avoit fait choix, & que ſes troupes, jointes aux miennes, ſuffiroient peut-être pour renverſer le coloſſe que la crainte & la ſuperſtition avoient trop long-temps reſpecté.

Les autres Chefs adopterent l'eſſentiel de ce ſentiment. *Mataneo* parla le dernier, & ajouta à l'opinion commune quelques traits de ſa façon. Il vouloit qu'on flattât *Etary* de nous avoir convaincus, qu'on le priât de recevoir nos ſerments, & qu'au lieu des formules qu'il avoit ſuggérées, on

prononçât celle d'approuver toutes mes actions, & de me défendre contre *Opoony* & le Dieu de *Bolabola*.

L'Ambaſſadeur rappellé, *Nowa* lui dit avec une fermeté douce & majeſtueuſe : » Le Roi, mon fils, les Chefs & moi, » nous voulons la paix, mais nous la vou- » lons ſans honte & ſans contrainte.... » *Opoony* n'eſt plus redouté à *Huaheine*.... » Vous n'entendrez point ſortir de notre » bouche d'autre ſerment que celui d'être » juſtes & humains.... *Omaï*, ici pré- » ſent, répondra pour lui-même.... » (*Se tournant de mon côté*) Expliquez- » vous, *Omaï*; mais n'oubliez pas que » vous êtes *Earée*, & qu'il n'eſt ſur la » terre qu'un ſeul homme à qui vous deviez » obéir. «

Cet homme, s'écria le jeune Monarque, au grand étonnement de nous tous, *c'eſt moi; & je confirme tout ce que ma mere a prononcé.... Parlez maintenant*, Omaï.

» Homme ou Dieu de *Bolabola*, dis-je à l'Ambaſſadeur, aſſurez *Opoony* que ſa

haine eſt la ſeule choſe au monde que je ſouhaite obtenir de lui..... Dites-lui que je me dépouillerois à l'inſtant de la dignité dont je ſuis revêtu, ſi, pour la conſerver, j'avois beſoin de la protection d'un Tyran..... Qu'il ſache que je ne renonce à aucune de mes prétentions légitimes ſur mes biens d'*Ulietea*, que je ſaurai les faire valoir en temps & lieu..... Qu'il ſache que j'entretiendrai toujours les liaiſons les plus étroites & les plus tendres avec ceux que ſa cruauté a, comme moi, bannis de leur terre natale, & que nous ſoupirons tous après le moment où, Miniſtres de la vengeance des Dieux..... Vous me comprenez, & voilà mes ſerments. «

Chefs d'*Huaheine*, reprit *Etary*, approuvez-vous ce langage audacieux? — Nous l'approuvons, dirent les Chefs; nous l'approuvons tous. — *Opoony*, continua-t-il, vous épargnera encore pendant un mois. Si vous ne changez pas de ſentiment, avant que ce terme ſoit expiré, a guerre eſt déclarée. — Et dans ce cas

là, reprit *Mataneo*, avec un ſang froid comique, je vous ſupplie, puiſſant *Etary*, de ne vous point mêler de cette querelle. Certes nous ne valons pas la peine que vous remuyez toute la nature pour nous accabler..... Nous conſentons pourtant que vous vous mettiez à la tête des Guerriers d'*Opoony*; j'aurois, pour moi, beaucoup de plaiſir à aſſommer reſpectueuſement un Dieu de votre importance.

Nous croyions que l'Ambaſſadeur alloit prendre congé, lorſqu'il dit qu'il avoit une demande perſonnelle à former contre moi. La Régente lui ordonna de s'expliquer. — „ *Omaï*, vous retenez dans vos pâtu-
„ rages le taureau que l'Eſpagnol *Matéema*
„ a laiſſé à *O-Taïti*. Il m'appartient. J'en-
„ tends qu'il me ſoit rendu. — Et qu'en
„ prétendez-vous faire ? — Ce qu'il me
„ plaira... le tuer, par exemple. — Le tuer!
„ Si le généreux *Cook* ne nous avoit pas
„ donné de vaches, nous pourrions vous
„ permettre d'uſer de cet animal comme
„ vous voudriez ; il ne ſeroit qu'un vain
„ objet de curioſité : mais il ſert à féçon-

» der un troupeau qui, quoique renfermé » dans l'enceinte d'*Huaheine*, appartient » à toutes les Iſles..... La vie de votre » taureau eſt cent fois plus précieuſe que » la vôtre. Vous ne le tuerez point. — Je » puis du moins l'emmener à *Bolabola* ? » — Pas davantage. — C'eſt mon bien. » — Nous vous le garderons..... Après » tout, *Otoo* me l'a envoyé avec ſes autres » quadrupedes ; je dois préſumer que vous » lui en aviez abandonné la propriété. » Allez vous plaindre à *O-Taïti*..... Et, » tenez, ajoutai-je malignement, je parie » tout au monde que l'animal, par le ſeul » inſtinct de ſon utilité ici, refuſeroit de » vous ſuivre, & qu'il vous déclareroit très- » énergiquement que vos prétentions lui » déplaiſent.... Faiſons-en l'expérience. « La partie eſt acceptée. On ſe leve. Nous marchons vers la prairie où le ſuperbe taureau ruminoit à côté de ſes épouſes. Il étoit devenu d'un commerce difficile, & nous ne nous en approchions qu'avec précaution. Je le montre de la main au préſomptueux *Etary*, qui, ne doutant de rien, court à l'animal qu'il réclamoit,

accompagné d'une demi-douzaine d'Inſulaires attachés, à ſa ſuite. Le taureau les apperçoit; s'avance à pas lents, mugit; ſes pieds frappent la terre, ſes cornes la ſillonnent: je devine que les plumes rouges, dont ſont parés les compagnons d'*Etary*, irritent le fougueux animal; je leur crie de ſe retirer au plutôt. Au lieu de ſuivre mon avis, ils s'obſtinent à attendre un ennemi qu'ils ne connoiſſent point aſſez. L'un d'eux lui décharge un coup de maſſue; le taureau en fureur ſe précipite ſur lui, le renverſe, & le ramaſſant avec ſes cornes, le jette dix pieds par-deſſus ſa tête. L'Ambaſſadeur & ſon cortege prennent honteuſement la fuite. Ils n'euſſent point échappé à la vengeance de l'indomptable quadrupede, ſi *Kokoa*, mon jeune Zélandais, qui faiſoit du taureau tout ce qu'il vouloit, n'eût couru à toutes jambes vers le lieu du combat. L'animal s'arrête dès qu'il le voit, vient à lui, reçoit ſes careſſes, & oublie qu'il a des téméraires à punir.

Nous ſaiſiſſons ce moment pour relever

le pauvre Insulaire qui avoit été si durement puni de son insurrection. Nous trouvâmes heureusement que la peur excédoit le mal. Il fallut néanmoins le porter dans la pirogue d'*Etary*, où les fuyards se rendirent les uns après les autres. Leur Maître y arriva le dernier, non qu'il eût fait meilleure contenance que les autres, mais parce qu'il avoit beaucoup moins d'agilité qu'eux. Je lui demandai s'il étoit maintenant bien convaincu que le taureau ne souffriroit pas qu'on l'emmenât à *Bolabola* ? Il ne me répondit rien. *Mataneo* lui dit : Eh ! Seigneur *Etary*, que n'*énerviez-vous* les jambes de ce terrible animal ? Que ne *plantiez-vous la crainte & la lâcheté* dans son *cœur*, comme vous le ferez infailliblement à nos Guerriers, puisque vous l'avez annoncé ?.... Il faut convenir que vous avez eu là une singuliere distraction..... Ne manquez pas de raconter à l'invincible *Opoony* l'histoire du taureau. Si jamais il est tourmenté de l'envie de faire connoissance avec ce brave quadrupede, qu'il vienne, &, foi de Chef, nous leur laisserons toute liberté de conférer ensemble.

Pendant ce discours, on appareilloit la pirogue. Elle partit. De ce moment nous nous regardâmes comme étant en guerre ouverte avec le Roi de *Bolabola*.

DIXIEME NARRATION,

A D E L O.

Offrande au plus humain, au meilleur de nos ſacrés Miniſtres. *Adelo !* bon & vertueux *Adelo !*.... que ton nom ſoit immortel, & que tes adorables ſentiments durent autant que *Marama* & *Mahananna* (1) !

JE ne doutois pas que nos *Téaponées*, Miniſtres de la plus ſanguinaire des Religions, ne ſaiſîſſent cette occaſion d'immoler à *Tanne*, Dieu du Pays, quelques victimes humaines. En effet, ils éleverent la voix pour inſpirer aux Chefs leur zele barbare. Ils oſerent même s'adreſſer à moi, & me dirent que mon Diſtrict *étoit en tour* pour fournir le premier *Tabou*; que les autres n'étoient que de ſurérogation & comme de dévotion, mais que celui-ci étoit

(1) La Lune & le Soleil.

étoit néceſſaire. Ils crurent me flatter en ajoutant que *Tairée-Tareea*, qui n'avoit point encore participé à cette auguſte cérémonie, y ſeroit initié de ma main, & que j'aurois l'honneur de lui préſenter *le manger du Chef*. » Déſignez donc la tête » qu'il faut frapper; nous nous chargeons » du reſte. « Je les remis à huit jours pour la réponſe.

Cependant la fatale nouvelle du *Taboo* futur ſe répand ſur toutes les parties de mon domaine, & y porte la conſternation dans l'ame de ceux qui ont à redouter cette fureur religieuſe. Les Etrangers vagabonds ou pauvres, les Vieillards inutiles, le petit Peuple: voilà les malheureux qui voient déjà l'horrible maſſue élevée ſur leurs têtes, qui craignent de ſortir de leurs chaumieres, d'aller à la pêche, qui ne viennent à mes exercices qu'en tremblant, & qui ſeroient tentés de me déſobéir lorſque je les appelle, ſi, en eux, la peur de ma colere ne balançoit l'inquiétude qui les dévore. Je crus qu'un de mes plus eſſentiels devoirs étoit de faire ceſſer cette

cruelle agitation, non en me hâtant de frapper le coup, mais en déclarant à tous mes vaſſaux, ſans exception, & à ceux qui habitoient accidentellement dans l'enceinte de mon *Whennua*, que jamais l'horrible immolation du *Taboo* n'auroit lieu chez moi, tant que l'*Eatooa* me conſerveroit un ſouffle de vie & une parcelle d'autorité.

Les huit jours étoient près d'expirer. J'indique une aſſemblée générale. Petits & grands, les femmes mêmes, ont ordre de s'y trouver. Je parois. Les Prêtres ſe placent à côté de moi. On s'aſſied. Le ſilence de la terreur me répondoit que je ſerois écouté. » Mes amis (*c'eſt mon diſcours*) » la guerre entre *Bolabola* & nous paroît » inévitable. Nos ſacrés Miniſtres m'ont » demandé que, ſuivant l'uſage antique » & religieux de ces contrées, je déſignaſſe » l'homme *taboo* qui devoit être ſacrifié à » l'*Eatooa*, afin d'attirer ſur nos armes la » protection d'en-haut. Cet horrible choix » ne ſera point mon ouvrage. Je l'aban- » donne aux *Téaponées*. Mais.... remar- » quez bien ceci.... je veux qu'il tombe

» ſur un de ces hommes juſtement vénérés.
» Les autres Citoyens vivront tous ſous ma
» protection; ma vie répondra de la leur. «

Des cris de joie m'interrompent ; je fais ſigne de la main que j'ai encore quelque choſe à dire. Le ſilence recommence.

» *Téaponées*, vous m'avez entendu, & je vous ſuppoſe le jugement aſſez ſain pour applaudir intérieurement à l'arrêt que je viens de prononcer. «

» Car, de deux choſes l'une : ou les ſacrifices humains ſont de nature à intéreſſer les Dieux en notre faveur, ou ils les laiſſent auſſi indifférents à notre égard qu'ils l'étoient auparavant. Dans le premier cas, on ne ſauroit choiſir de trop nobles, de trop précieuſes victimes : & c'eſt à cauſe de cela que je vous prends. Dans le ſecond, l'immolation du plus vil des humains coûte trop cher à l'humanité ; on perd une vie : & c'eſt à cauſe de cela que je ſouſtrais tous ces braves gens au coup affreux qui menaçoit leurs têtes. «

» Vous vous déciderez à loiſir. J'aime à croire que le ſang ne coulera plus dans mon Diſtrict, actuellement que j'ai réglé qu'il ſortiroit de vos veines. «

» Au reſte, ſi par des motifs que je ne puis deviner, vous trouviez quelqu'un parmi vous qu'il vous plût de faire *Taboo*, je vous défends, ſous peine de la vie, de paſſer à l'exécution, ſans m'en avoir prévenu. Vous m'en répondriez tous ſolidairement. Mon devoir eſt de protéger juſqu'à votre exiſtence : vous êtes des hommes.... Que chacun retourne à ſes occupations. «

Je me dérobai aux acclamations, à l'enthouſiaſme, preſqu'à l'idolâtrie de ce pauvre Peuple, & je courus m'enfermer dans ma maiſon, ne voulant d'autre compagnie que le plaiſir d'avoir fait une action très-bonne en ſoi, & très-importante pour ſes ſuites.

Les Prêtres, exceſſivement bleſſés de ma conduite, quittent l'aſſemblée en jurant

de ſe venger. Ils volent à leur Chef, qui réſidoit auprès du Roi, lui raçontent, empoiſonnent peut-être ce que j'ai dit, crient au ſacrilege, au renverſement de l'Etat, forcent la Régente de convoquer un Conſeil extraordinaire qui jugera leurs prétentions & les miennes. L'Iſle eſt dans une agitation inexprimable. Mes amis craignent pour moi. » Le fanatiſme & la » ſuperſtition regnent impérieuſement ſur » *Huaheine* ; j'aurai du moins la mortifica- » tion de voir les *Earées* déſapprouver mon » audace, & m'obliger à une rétractation » humiliante. Le Peuple eſt pour moi : » mais qu'eſt-ce que le Peuple ?.... « Mon extrême tranquillité ne calmoit point de ſi preſſantes alarmes.

Enfin le Conſeil eſt formé ; pas un Chef n'y manque. Notre *Hiérarque*, ou premier Prêtre, m'accuſe avec chaleur, emportement ; je l'écoute du plus grand ſang-froid, & quand il a fini : Répondez, lui dis-je, aux queſtions que je vais vous adreſſer. Quel eſt celui des Diſtricts d'*Huaheine*, en tour pour fournir l'*Homme-Taboo* ? — C'eſt

le vôtre. — Le mien..... A qui appartient-il d'en faire le choix ? — C'eſt le droit & le devoir du Chef. — Et la coutume ou quelque loi gêne-t-elle le Chef dans ce choix, qu'il peut & doit faire ? — Non; il nous déſigne le *Taboo*, & nous l'aſſommons. — Il vous le déſigne librement; il déſigne celui qu'il veut, celui qu'il croit le plus indigne de vivre ? — Vous l'avez dit. — Et tu m'accuſes !.... Homme imprudent, qu'as-tu à me reprocher ? J'ai déſigné un des tiens. Il eſt vrai que cette déſignation a été vague & indéterminée; que pour la déſignation individuelle, je m'en ſuis rapporté à toi & à tes ſemblables..... S'il falloit que je parlaſſe plus clairement, ſi tu l'exigeois.... tremble. Tu m'objecteras qu'il eſt inoui qu'un *Téaponée* ſoit immolé. Inoui, ſoit; mais où & par qui cela eſt-il défendu ?.... J'en donnerai l'exemple.... Et pourquoi, Hommes reſpectables, ne contribueriez-vous pas, par votre mort, à la proſpérité de l'Etat ? N'êtes-vous pas ſes membres ?.... Pourquoi encore le culte des Dieux n'auroit-il pour vous que des fleurs ? N'êtes-

vous pas obligés, comme nous, comme tous, de les ſervir à vos dépens ?.... Je raiſonne trop longuement avec toi. Ma volonté t'eſt connue ; elle ne changera pas. Si je nomme un *Taboo*, ce ſera un *Téaponée*. Le veux-tu ? Parle.... dans une heure je te le livre ſans vie.

Notre Hiérarque ſe trouva étrangement embarraſſé. Son fils unique, Sujet médiocre, exerçoit les fonctions du Miniſtere religieux dans ma Vaſſalité. Il craignit que ſon obſtination ne devînt fatale à ce fils tendrement aimé, & il ſe retrancha à ſoutenir que jamais Prêtre n'avoit été *Taboo*. Je lui ſoutins, moi, que ſi un ſeul l'eût été dans les ſiecles antérieurs, il ne ſeroit plus maintenant queſtion de victimes humaines. Mais, lui dis-je, finiſſons. Avez-vous quelqu'autre choſe à repréſenter ? — Non. — Sortez donc ; vous apprendrez bientôt la réſolution du magnifique Conſeil.... Il ſortit.

Je vis que ſi j'avois des partiſans dans l'aſſemblée, ma converſation avec le

grand *Téaponée* n'avoit pas réuni tous les ſuffrages. En plus d'un cœur la ſuperſtition, cruelle & timide, combattoit vivement les ſollicitations de l'humanité, & la raiſon avoit peine à élever ſa tête au-deſſus des ténebres épaiſſes d'un préjugé auſſi ancien que notre Iſle. On s'entre-regardoit; perſonne n'oſoit dire ſon avis. Je demandai à parler.

» Roi d'*Huaheine*, & vous mes très-honorés Collegues, prêtez à la voix d'*Omaï* une oreille attentive. Les Dieux, les Dieux eux-mêmes, vont s'exprimer par ma bouche. «

» Je ne vous diſſimulerai point qu'en propoſant pour *Taboo* un de nos ſaints Miniſtres, je n'ai pas eu le coupable deſſein de verſer le ſang de ces hommes vénérables. Non; j'ai eu celui de procurer la ſuppreſſion totale d'un rit odieux qui verſe le ſang d'un homme. «

» Comment avez-vous pu croire ſi longtemps qu'un pareil ſacrifice honore les Dieux? Il offenſe la nature; il bleſſe le

reſpect dû à la ſuprême *Eatooa* dans ſon plus bel ouvrage. Un homme ! votre ſemblable ! la vivante image de cette Divinité que vous cherchez à vous rendre propice !.... Craignez, ah ! craignez plutôt que ce culte abominable n'attire ſur vous les plus épouvantables calamités ! Vous n'avez plus d'excuſe : *Omaï* vous a avertis. «

» On m'oppoſe une ancienne coutume.... Que ne mangez-vous donc auſſi vos malheureuſes victimes ; car autrefois on les mangeoit. Vous louez nos peres d'avoir abandonné l'uſage de ces affreux repas : méritons de la poſtérité un éloge non moins honorable, en ceſſant de tuer les hommes, comme ils ont ceſſé de s'en nourrir lorſqu'ils ſont tués. «

» J'ai parcouru d'immenſes contrées, j'ai vu des hommes ſans nombre, tous égaux ou ſupérieurs à ce grand *Cook*, que vous avez pris ſi volontiers pour un Dieu bienfaiſant..... Ils m'interrogeoient ſur nos mœurs, nos uſages, notre religion ;

je répondois avec candeur ; ils m'écoutoient avec bonté, ſatisfaction : oui, plus d'une fois ils m'ont paru deſirer de vous reſſembler..... Mais quand je leur parlois de nos ſacrifices humains, l'horreur la plus caractériſée s'emparoit de leurs ames : ils gémiſſoient ſur notre aveuglement barbare, ils s'étonnoient que des hommes doux & hoſpitaliers, comme on leur diſoit que nous le ſommes, fuſſent capables de cette atrocité..... Je les ai entendus ſupplier le Dieu des Dieux, le Dieu de l'univers, de faire deſcendre ſur nos Iſles infortunées un rayon de ſa ſageſſe pour nous éclairer, détruire l'infernale coutume dont je les entretenois. «

» Je vous l'apporte, Chefs d'*Huaheine*, ce rayon de la ſageſſe divine. *Cook* l'a apporté à *O-Taïti*. Vous avez ſu avec quelle vigueur il condamna, par ma bouche, l'affreuſe cérémonie d'un *Taboo*, que les préparatifs de la guerre contre *Maheine*, mirent ſous ſes yeux ; & combien *Towa*, ce Chef fameux, m'en voulut pour avoir prêté à l'Anglais l'énergie de mes expreſ-

ſions. Ne réſiſtez pas davantage. Cédez à ma voix, à la nature ; qu'*Huaheine* donne à toutes les autres Iſles, ce mémorable exemple d'humanité ; que pendant l'infinie durée des ſiecles, la reconnoiſſance publique s'écrie: *C'eſt d'*Huaheine *que nous avons appris à ne plus ſacrifier des hommes.* «

» Qui appréhenderiez-vous? Les Dieux? Je vous ſuis garant qu'ils applaudiront à cette réforme. Ce ſont eux qui m'inſpirent. Ce feu d'humanité qui brûle mon ame, c'eſt, croyez-le, c'eſt l'*Eatooa* qui l'a allumé. Elle m'a conduit aux extrêmités du monde pour y recueillir la vivifiante étincelle de ce feu divin, & en me ramenant au milieu de vous, elle m'a ordonné, à chaque inſtant du jour & de la nuit, de vous la communiquer. «

» Appréhenderiez-vous les *Téaponées* ? Je me charge ſeul de toutes leurs malédictions, & je ne déſeſpere pas de les rendre auſſi humains que moi. Quand, au nom de *Tanne* & des autres Dieux, ils nous prêcheront la douceur, la clémence,

la juſtice, nous les écouterons avec reſpect; mais ſi leur bouche exhale une doctrine ſanguinaire, injurieuſe à la Divinité dont ils ſont les Miniſtres, ou je ſaurai les contraindre au ſilence,... ou les punir.«

» J'entends à côté de moi un de nos plus reſpectables Chefs, qui dit que le *Taboo* eſt un excellent moyen de purger la ſociété d'une multitude de *vauriens* qui la déſolent..... Et voilà les victimes que vous offrez aux Dieux immortels! Ce que vous avez de plus vil! C'eſt l'ame d'un vaurien que vous donnez à manger à l'*Eatooa!*..... Ces vauriens, ſi ce ſont des méchants, nous les punirons; ſi ce ſont des membres inutiles, un poids à charge à la terre, nous les obligerons au travail; ſi ce ſont des vagabonds, des corrupteurs qui n'abordent dans notre Iſle que pour ſéduire nos femmes & nos filles, nous les bannirons..... Au reſte, je vous prie de ne point oublier que le *Taboo* ne frappe pas toujours des têtes mépriſables : *Omaï* n'a échappé que par la fuite, au funeſte hon-

neur de figurer dans un *morai* comme victime humaine. «

„ Chefs d'*Huaheine*, ou vous abolirez le *Taboo*, qui tue les hommes, ou vous perdrez *Omaï*. J'irai d'Isle en Isle annoncer la volonté du grand Dieu, & la doctrine de l'humanité. Je me fixerai où l'on m'écoutera. Si je ne suis écouté nulle part, je fuirai dans ma Barque, & chercherai une terre où la vie de l'homme soit respectée par les hommes. Si je meurs de faim, ou que la mer m'engloutisse, avant que j'aie trouvé ce séjour desirable, ce sera pour moi une indicible consolation que d'expirer en le cherchant. «

J'avois à peine fini qu'on s'écrioit : *Nous ne perdrons pas le bon* Omaï.... *périsse le* Taboo..... *nous ne tuerons plus que les méchants & nos ennemis. C'est la volonté du grand Dieu. C'est le sentiment de* Cook, *l'ami des hommes.... Plus de* Morai, *plus de* Whattas, *plus de* Téaponées....

„ Vous allez beaucoup trop loin, leur dis-je, en m'empressant de les interrompre ; ce

n'eſt point la religion qu'il faut ſupprimer, ce ſont les abus de la religion. Ayons des *Téaponées*, mais qu'ils ſoient humains, ſenſibles, qu'ils ſe montrent les Miniſtres d'un culte qui fait du bien à tous & ne nuit à perſonne. Supprimons le *Taboo*, & tenons-nous-en là. Mon avis eſt qu'on publie ſur le champ cette ſuppreſſion dans *Huaheine*, & qu'on la notifie à toutes les Iſles, avec un précis des raiſons qui nous ont déterminés. Il ne faut pas ſe contenter d'être bon, il faut encore exciter les autres à le devenir. Je vous le répete, *Earées* : *Huaheine* doit, par ſes exemples, opérer dans toutes nos Iſles la plus heureuſe des révolutions. «

On adopta cette idée, & l'on me pria de veiller à ſon exécution.

» Que ce Conſeil, repris-je, ſoit conſacré tout entier au bonheur des hommes. Nous avons une méthode de guerre qui m'afflige encore plus que le *Taboo*, dont vous venez d'ordonner la proſcription. La victoire s'eſt-elle déclarée pour nous, on nous voit

courir comme des forcenés à la demeure de nos ennemis; nous coupons les arbres, nous arrachons les plantes, nous embrâſons la cabane du pauvre & la maiſon du riche, nous égorgeons le vieillard affoibli, l'enfant qui ne fait que de naître, la jeune fille qui n'a point encore acquitté la dette de la nature, l'épouſe, d'autant plus néceſſaire à ſa triſte famille, que ſon mari, combattant en héros, a ſuccombé ſous nos coups. Delà les repréſailles ſanglantes qui dévaſtent les plus agréables contrées de l'univers, & perpétuent les malheurs de la guerre, long-temps après qu'elle eſt finie. "

» Voilà ce que je voudrois que nous réformaſſions. Je voudrois que tout ce qui n'a pas les armes à la main fût épargné. Je voudrois que la femme de notre ennemi fût notre ſœur; que ſes enfants fuſſent les nôtres; que nous reſpectaſſions notre pere dans un vieillard qui nous tend des bras tremblants & ſans défenſe. O! les hommes ont-ils pu s'oublier juſqu'à percer le ſein d'un homme qui ne leur réſiſtoit pas!

L'*Eatooa* m'eſt témoin qu'*Opoony* (je le hais plus que la mort) éprouveroit ma clémence, s'il s'offroit à moi, ſuppliant & déſarmé ; qu'il vivroit..... lui qui a tué mon pere. «

» En notifiant aux Iſles voiſines la ſuppreſſion du *Taboo*, annonçons que déſormais nous ne traiterons en ennemis que ceux qui ſe préſenteront à nous, des armes meurtrieres à la main ; que ceux qui ne ſeront armés que de leur foibleſſe, de leur crainte, de leurs larmes, obtiendront de nous tous les ſentiments, tous les égards qu'on ſe doit réciproquement au ſein de la paix ; que nous ne toucherons à leurs propriétés qu'autant que l'impérieuſe néceſſité nous y forceroit, & que ce ſera toujours avec les ménagements de la compaſſion, & les ſcrupules de l'équité. Si, après nous être ainſi comportés dans le pays d'un ennemi vaincu, on ne nous rend pas la pareille, nous nous réjouirons d'avoir fait le bien ſans récompenſe, & nous continuerons de le faire, duſſions-nous rencontrer l'ingratitude

titude à chaque pas. Consentez-vous à ma propoſition ? "

Si nous y consentons, dit la sensible *Nowa*, le visage inondé de pleurs ! N'est-ce pas, mon fils, que vous y consentez ? Et vous, Chefs, n'y consentez-vous pas aussi ?..... *Omaï*, recevez nos sinceres remerciements : vivez pour nous instruire. Tous s'écrierent, comme par inspiration : *Vive* Omaï, *qui nous apprend à être bons & humains !*

Ce jour fut délicieux pour moi ; il égala presque celui où je devins l'époux de l'incomparable *Nowa*. J'anticipe un grand événement, que des Romanciers, tels que j'en ai connu plusieurs à *Londres*, eussent soigneusement dissimulé jusqu'à l'instant qui le verra éclore ; mais j'écris une histoire, & la mienne, & peu m'importe, en vérité, que mon mariage, annoncé d'avance, ne cause plus au lecteur cette petite surprise, souvent l'unique charme des intrigues tissues à plaisir.

La nuit commençoit à déployer les ſombres voiles dont elle enveloppe la nature, lorſque le Soleil s'eſt plongé bien avant dans la mer. Les Chefs étoient levés ; chacun parloit de regagner ſon habitation : un des *Towtous* qui veilloient à la porte du Conſeil, entre & nous dit que notre Hiérarque veut abſolument être introduit. La curioſité, autant que la déférence pour ſa perſonne, le fait admettre. On ſe raſſied. Il m'adreſſe la parole. — *Omaï*, vous avez exigé que l'*Homme-Taboo* fût choiſi entre nous & par nous : le choix eſt fait. — (*Moi.*) Il eſt fait !.... déjà ! — Il ne falloit pas grand temps pour cela. — Ne vous avois-je pas permis de ne choiſir perſonne ? — L'amour du bien public & le reſpect dû aux Dieux, ont éteint en nous le deſir d'uſer de cette permiſſion. — Eh ! quel eſt le malheureux...? Je tremble de le connoître ! — C'eſt *Adelo*. — *Adelo !* vraiment ? — Lui-même. — Quoi ! le plus juſte, le plus doux, le plus humain de nos ſacrés Miniſtres ! — Sa mort n'en ſera que plus agréable aux Dieux. — Mais ſa vie les honoroit tant !.... *Hiérarque*, avant de frap-

per *Adelo*, vous attendrez les ordres du magnifique Conſeil, & les miens. Retirez-vous.

Nous ne revenions pas de la ſurpriſe que nous avoit cauſé le *premier Prêtre*, en nous annonçant que la victime déſignée étoit le reſpectable *Adelo*. Nous ſoupçonnâmes qu'un motif ſecret & perſonnel, indépendant de l'amour du bien public & du culte de *Tanne*, avoit déterminé ce choix atroce. Il étoit trop tard pour que nous priſſions à ce ſujet des réſolutions & des meſures convenables. Nous nous ſéparâmes, avec promeſſe de nous réunir dès l'aurore, pour régler définitivement les deux grandes affaires qui nous avoient occupés, & préſerver l'honorable proſcrit, du coup mortel que lui préparoient des mains fraternelles.

J'appris, en rentrant chez moi, que les *Téaponées* & les Miniſtres inférieurs, diviſés par petites troupes, rodoient aux environs de la maiſon d'*Adelo*. Ils ſem-

bloient le garder à vue. Je craignis que le fanatiſme ne hâtât une exécution que, ſans doute, il commençoit à ne plus eſpérer de mon conſentement; & qu'il n'aimât mieux s'expoſer à toute ma vengeance, que de manquer la ſienne. Frappé de cette idée, & me repréſentant la tête du bon Miniſtre briſée peut-être à cauſe des efforts que j'avois fait pour le ſauver, j'envoyai *Tanadoure* & ſix Guerriers de mon corps-de-garde pour le prendre chez lui. Mon deſſein étoit qu'il paſsât la nuit dans mon habitation, & qu'il ne reparût qu'après la publication ſolemnelle de l'abolition du *Taboo-humain*. On ne le trouva point. Sa femme témoigna beaucoup d'inquiétude de ſon abſence: il ne rentroit jamais ſi tard; elle ne l'avoit pas revu depuis l'aſſemblée des Prêtres.

Ce récit m'alarma prodigieuſement. Il devenoit probable que les *Téaponées* s'étoient aſſurés de leur victime, & qu'ils la gardoient quelque part. Je n'imaginai rien de meilleur, pour la circonſtance, que de

me procurer un otage qui me répondît de la vie d'*Adelo*, ou qui subît la juste & terrible punition de sa mort. J'ai dit que le fils du premier Prêtre demeuroit dans mon District. Je l'envoyai saisir par le détachement de *Tanadoure* : en même-temps je dépêchai au pere le plus âgé de mes Zélandais, pour lui apprendre la nouvelle de l'emprisonnement de son fils, & lui signifier que c'étoit un homme mort, si *Adelo* ne se retrouvoit pas libre & plein de vie.

J'avois déjà interrogé mon prisonnier, & il m'avoit juré par tous les Dieux, même par *Etée*, qu'il ignoroit absolument où étoit l'objet de ma vive sollicitude, & ce qui pouvoit lui être arrivé, lorsque notre Hiérarque, éperdu, fondant en larmes, respirant à peine & ne parlant que de la main, parut à l'entrée de l'appartement où je conversois avec son fils. En cet instant j'oubliai le Prêtre cruel & sanguinaire ; je ne vis plus qu'un pere tendre, éprouvant les touchantes angoisses de la nature, & attestant, par tout son exté-

rieur que la faulx, (1) impitoyable des préjugés n'avoit pas retranché de ſon ame toutes les branches de la ſenſibilité. J'allois lui témoigner la mienne, quand je me rappellai que ces bêtes féroces, qu'on m'avoit montrées à *Londres* dans quelques ménageries, déchirent l'innocent agneau, & aiment leurs petits juſqu'à la fureur. Ce ſouvenir diminua l'intérêt que m'inſpiroit la douleur du *Téaponée*. Je me contentai de lui dire qu'il ſe tranquillisât, que ſon fils n'éprouveroit rien de fâcheux, ſi l'on n'avoit point attenté à la perſonne d'*Adelo*; que l'abſence de cet homme, prolongée au-delà du terme ordinaire (& le reſte qui étoit à ſa connoiſſance) me donnoit des ſoupçons aſſurément bien légitimes; qu'il travaillât à les diſſiper, non par des paroles, auxquelles il me ſeroit impoſſible d'ajouter foi, mais par des actions, c'eſt-à-dire en me reſtituant *Adelo*, s'il l'avoit en ſon pouvoir,

(1) On penſe bien que *faulx* n'eſt pas la traduction littérale du mot o-taïtien; mais c'en eſt l'idée.

ou en m'aidant à le retrouver, ſi réellement il ne l'avoit pas ; que la captivité de ſon fils ne finiroit que par le retour du Miniſtre.... victime déſignée par d'autres Miniſtres. — » Et s'il étoit mort par accident, dit l'imprudent Hiérarque? — Quelle queſtion oſes-tu me faire, repris-je d'un ton qui le glaça d'effroi? S'il étoit mort.... je préſumerois que tu l'as tué. Le ſang de ton coupable fils couleroit à tes yeux ; toi-même.... Tu es cauſe que je m'échappe ; mais, je te le dis encore une fois, ſi *Adelo* m'eſt rendu ſans vie, votre mort, à l'un & à l'autre, ſera la punition de ſa mort.... ou le châtiment de l'affreux complot que vous aviez formé contre lui.... Guerriers, qu'on traite doucement ces deux hommes ; mais qu'on les retienne ici, juſqu'à ce que j'en ordonne autrement. Vous ne les élargirez qu'à ma voix, ou à celle de *Tanadoure.* « Je ſortis en prononçant ces paroles. Le vieux Prêtre fit courir après moi un des Guerriers pour me proteſter de nouveau que le ſort d'*Adelo* lui étoit entiérement inconnu. Il me prioit de hâter & de multiplier mes recherches,

de peur que quelqu'un de ſes ennemis ne ſe preſsât de commettre un crime, qu'on pourroit apprendre devoir entraîner ſa perte & celle de ſon fils. Le malheureux jugeoit des autres par ſon cœur.

Je n'avois pas beſoin d'être excité. Tous mes gens ſont mis en campagne. Trois heures mortelles s'écoulent; nous n'avons pas encore découvert l'homme que nous cherchons : une foible lumiere qui me ſembloit être au bord de la mer, m'attire de ce côté-là. Un Dieu me conduiſoit. D'abord je n'apperçois qu'une miſérable cabane de pêcheur, dont les cloiſons entr'ouvertes laiſſoient un libre paſſage à la lumiere qui m'avoit guidé. Je m'approche ſans faire de bruit, & prêtant l'oreille à une voix que je diſtinguois, j'entends un homme qui diſoit : » Non, mon frere, je ne vous » quitterai pas que vous n'ayez rendu à » l'*Eátooa* l'eſprit immortel qu'elle vous a » donné. « Je m'approche encore davantage, & regardant à travers les fentes de la muraille de cet obſcur réduit, je vois un pauvre vieillard, étendu ſur une natte

auſſi pauvre que lui. Une femme, aſſiſe par terre, ſe cachoit le viſage avec ſes deux mains. Trois enfants, à genoux autour de la natte du moribond, peignoient dans leurs différentes attitudes la tendreſſe & la douleur. L'homme charitable dont j'avois entendu les paroles me tournoit le dos.

Cependant il continuoit en ces termes, mais lentement, & coupant ſes phraſes pour ne pas fatiguer le mourant : » Mon » frere.... mon ami, n'appréhendez point » la mort.... c'eſt l'aurore d'une nouvelle » vie..... Vous avez été juſte & malheureux » ſur la terre.... les Dieux vous doivent » une indemnité, une récompenſe.... ils » vous l'accorderont dans l'agréable & » ſpacieuſe demeure des ames.... Les mé- » chants ſont bannis à jamais de leur ſo- » ciété, mais les bons comme vous ! ô ! » mon frere (*il l'embraſſoit*).... les bons, » leur vivante image, ils tombent dans » leur ſein paternel.... & ſe confondent, » en quelque ſorte, avec eux. «

Le malade reprenoit, d'une voix preſ-

qu'éteinte : » J'ai bien ſouffert durant cette
» miſérable vie.... & néanmoins je la re-
» grette.... Ces enfants.... (*il leur tendoit*
» *la main, que les petits baiſoient avec tranſ-*
» *port*) ils avoient encore beſoin de
» moi. — Je ſerai leur appui, diſoit le
» conſolateur. — Entends-tu, ma fille ?...
» Il ſera leur appui.... Eſſuie donc tes
» larmes.... N'eſt-ce pas que vous me pro-
» mettez d'être l'appui de ces infortunés....
» qui n'ont plus de pere ? — J'en fais le
» ſerment. — Excellent homme ! il me
» fait trouver de la douceur à mourir !...
» Je ne leur laiſſe rien. L'indigence a tou-
» jours aſſiégé ma porte.... Vous avez des
» enfants, vous n'êtes pas riche.... peut-
» être.... — Comptez ſur ma parole ; elle
» eſt ſacrée comme le miniſtere que j'exerce
» auprès de vous.... Mes moyens ſont
» bornés, mais la providence des Dieux
» poſſede & diſtribue toutes les richeſſes
» de la terre & des mers.... Je ferai pour
» vos enfants ce que je ne ferois pas pour
» les miens. J'irai ſolliciter le ſuperflu des
» riches, je le leur demanderai de la part
» du Grand-Eſprit, qui place un riche au

» milieu des pauvres, comme il plante un
» arbre couvert de fruits dans une Isle où
» sont les hommes & le besoin de se
» nourrir.... L'incomparable *Nowa*, émue
» par mes exhortations, nous donnera des
» larmes & des secours.... Le bon *Omaï*,
» *Tanadoure* son frere, le généreux *Thélême*,
» *Mataneo*, & tant d'autres que la bonté
» céleste nous a députés pour la représenter,
» ne manqueront point aux devoirs de
» cette légation sublime.... ils nous aide-
» ront. — Ah ! les Dieux doivent en ef-
» fet quelques dédommagements à ces
» malheureux orphelins, puisqu'ils ont
» mangé l'ame de leur pere dans le *morai*
» de *Bolabola* ! — Que dites-vous, mon
» ami ? — La vérité.... Le pere de ces en-
» fants, mon fils, a été *Taboo* par l'ordre
» d'*Opoony*.... Il plut à ce Roi terrible
» d'offrir au Dieu de son Isle, un sacrifice
» à jamais mémorable. C'étoit dans le temps
» qu'il rompit avec le Souverain d'*Otaha*
» qui demandoit sa part de la dépouille
» d'*Ooroo*.... Mon fils étoit allé à *Bolabola*,
» pouſſé, je crois, à ce voyage par *Etée* :
» pauvre & étranger, il fut du nombre

» de ceux qu'on immola.... Le bruit de la » fête prochaine s'étant répandu, il com- » prit, à la maniere dont on l'obſervoit, » qu'il étoit *Taboo*. Il s'adreſſa aux *Téa- » ponées*, leur remontra qu'il étoit marié, » qu'il avoit des enfants, un pere avancé » en âge....il oſa porter ſes repréſentations » juſqu'aux pieds d'*Opoony*.... On l'écouta, » ſans lui répondre, &, je vous l'ai dit, » on l'immola.... Me pardonnent les Dieux » tout ce que je me permis alors de plain- » tes, de regrets, de murmures!.... J'é- » tois pere, & la religion, qui ſubjugue » la nature, n'en étouffe pas les tendres » ſentiments.... Actuellement même.... O! » Dieux, pardonnez, pardonnez-moi!... » *Adelo*, je meurs.... Adieu, ma fille. « La femme courut ſe précipiter dans les bras du vieillard... Il n'étoit plus.

La joie que j'éprouvai en entendant prononcer le nom d'*Adelo*, tempéra la douleur que me cauſoit le ſpectacle dont je venois d'être témoin. On penſe aiſément que cette ſcene déchirante ne diminua pas ma juſte horreur des ſacrifices humains, ni

ma haine pour *Opoony*, ni mon eſtime, ma vénération pour le Miniſtre que je cherchois, & que j'avois eu le bonheur de trouver, s'acquittant ſi dignement de la plus importante de ſes fonctions. J'allois entrer dans la pauvre cabane, ajouter aux conſolations d'*Adelo*, la promeſſe d'entrer dans ſes vues, quand le bruit de quelques perſonnes qui marchoient m'attira de leur côté.

C'étoient *Tanädoure* & *Balaami*. La lumiere de la cabane les avoit invités, comme moi, de ſe rendre en cet endroit, pour y continuer leurs recherches. Ils apprirent avec plaiſir qu'elles étoient finies. Ce que je leur racontai du reſpectable *Adelo* les toucha juſqu'aux larmes. Il fut arrêté entre nous que je retournerois chez moi ; que mes deux freres épieroient le moment de la ſortie du bon Miniſtre ; qu'ils le ſuivroient juſqu'à ſon habitation, de loin, pour n'être pas reconnus ; mais cependant de maniere qu'ils puſſent voler à ſon ſecours, s'il étoit attaqué ; qu'après lui avoir donné le temps de diſſiper les inquiétudes de ſon

épouſe, ils paroîtroient ſubitement dans ſa maiſon, & me l'ameneroient, quelqu'avancée que fût la nuit, & quelques raiſons qu'il oppoſât pour retarder au lendemain. Je leur recommandai bien de ne rien dire du danger qu'il avoit couru, ni de ce que nous avions fait pour le ſauver : je voulois encore une fois tenter la bonté de ſon ame.

Notre Hiérarque & ſon fils n'eurent pas moins de joie que nous, en apprenant qu'*Adelo*, plein de vie, étoit retrouvé. Je croirois même volontiers qu'elle ſurpaſſa celle qu'ils avoient goûtée à le proſcrire, quoique la vengeance ſoit bien douce au cœur du méchant. C'étoit leur grace que j'apportois. Je n'entrai avec eux dans aucun détail ; je les aſſurai ſeulement qu'ils n'avoient plus à craindre pour leur vie, & qu'à l'iſſue du Conſeil, qui devoit s'aſſembler aux premiers feux de l'aurore, ils ſeroient élargis. Dormez donc paiſiblement, leur dis-je, ſi toutefois vous le pouvez, après avoir projeté la mort du meilleur de vos freres.

Trois heures s'écoulerent ſans que je viſſe arriver *Adelo* & ſes Conducteurs. Ce retardement, ſur lequel je n'avois pas compté, me cauſoit plus d'impatience qu'il ne me donnoit de ſouci : je l'avois laiſſé ſous bonne garde. Il parut enfin, & me demanda, d'un air moitié inquiet & moitié tranquille, ce que je lui voulois, à une heure auſſi indue. Je ſuis extrêmement fatigué, continua-t-il, & vous m'obligeriez beaucoup en me renvoyant chez moi, où des affaires urgentes ont beſoin de ma préſence. Je lui répondis, mais en ſouriant, que ce que je voulois étoit de m'aſſurer de ſa perſonne, qu'il paſſeroit le reſte de la nuit avec moi, & cela pour des *affaires* plus *urgentes* que celles qu'il me diſoit le rappeller au ſein de ſa famille; qu'on iroit de ma part avertir ſon épouſe de l'endroit où il étoit, afin que ſes tendres, mais douloureuſes inquiétudes, ne ſe renouvellaſſent pas. Vous êtes Chef, *Omaï*, me dit *Adelo*, & je vous dois l'obéiſſance. Puis d'un air ouvert : Vous ne voulez pas que votre captif meure de faim ? Commandez donc qu'on m'apporte quelque nourriture ; car

depuis le repas de la nuit précédente, je n'ai rien mangé. On lui ſervit auſſi-tôt des aliments bien apprêtés. Un petit coup de mon vin répara merveilleuſement ſes forces. C'eſt le premier qui ait été bu dans les Iſles *de la Société* (1). Je le deſtinois à l'*Eatooa* : il ne l'honora pas moins en reſtaurant le plus digne de nos Miniſtres.

Pendant qu'*Adelo* mangeoit, je ſortis, ſous prétexte d'envoyer quelqu'un à la femme de mon *captif*, ce que j'exécutai en effet, mais plus particuliérement pour queſtionner *Tanadoure* & *Balaami* ſur les cauſes de leur retardement, & ſur tout ce qui pouvoit intéreſſer la commiſſion que je leur avois donnée. *Tanadoure* me ſatisfit en ces termes :

„ Dès que vous nous avez eu quittés, un mouvement de curioſité, que vous ne condamnerez pas, *Omaï*, nous a conduits à

(1) *Omaï* veut dire le *premier du crû* ; car les Etrangers en avoient fait boire plus d'une fois.

à la cabane où vous nous aviez dit qu'étoit *Adelo*. Nous avons regardé, comme vous, à travers les fentes que cette misérable demeure offre de toutes parts. Nous avons vu le pieux Ministre occupé à laver le corps du pauvre Insulaire qui venoit d'expirer. Il accompagnoit ce devoir d'humanité, des cérémonies & des prieres de la religion. La femme & les enfants pleuroient en silence. *Adelo* a dit à cette famille désolée : *Ma sœur & vous, enfants que j'adopte, embrassez votre pere pour la derniere fois.* Ces mots étoient à peine prononcés, que le cadavre étoit déjà couvert des baisers de ces innocentes créatures, & inondé de leurs larmes. Le Prêtre attendri a loué hautement leur sensibilité. Il ne nous a point paru qu'on l'écoutât ; on étoit tout entier à la douleur & à la tendresse : on ne songeoit qu'à prolonger une jouissance chere & cruelle. Il a fallu qu'*Adelo* employât une sorte de violence pour terminer cet adieu solemnel que lui-même avoit provoqué, mais qui duroit trop long-temps. "

» Quand il a eu obtenu que les vivants ſe ſéparaſſent du mort, il a enveloppé le corps dans une natte, & le chargeant ſur ſes épaules, il l'a porté au *Morai*, après avoir promis de revenir au plutôt. Nous l'avons ſuivi de loin, conformément à vos ordres. Cette précaution étoit, peut-être d'autant plus néceſſaire, que nous avons trouvé quelques Inſulaires cachés ſous un *Whatta*, & qui ſe ſont enfuis à notre approche. La foſſe étoit préparée. *Adelo* y a étendu le cadavre, & l'a recouvert de terre, en ſuppliant l'*Eatooa* de manger l'ame qui l'avoit animé. Il eſt retourné, en courant, à la cabane, nous le ſuivant toujours de loin. «

» Lorſque nous ſommes arrivés à notre obſervatoire, il s'exprimoit ainſi : .....» Je » vous ſuis garant qu'elle les chérira comme » les ſiens ; je n'aurai pas beſoin de le lui » preſcrire : elle a l'ame d'une Divinité. » L'aimerois-je plus que moi-même, ſi elle » ne partageoit pas mes ſentiments pour » les malheureux ? Partons. — Mais moi, » reprenoit la femme en ſanglotant, que

» puis-je être dans votre maiſon ? Com-
» ment y ſerai-je regardée ? — Je vous l'ai
» dit, répondoit *Adelo*, en la ſoulevant
» par-deſſous les bras, vous ſerez notre
» ſœur, une ſeconde mere pour mes en-
» fants..... nos enfants réunis auront deux
» meres.... Venez donc. — Je crains, ô le
» meilleur des Prêtres ! de traîner dans
» votre maiſon le malheur qui a tourmenté
» toutes mes années. — Eſpérons, au con-
» traire, que les Dieux vous y ont réſervé
» le bonheur de la médiocrité & de la
» paix. — Votre épouſe vous aime, *Adelo*;
» elle vous idolâtre, je le ſais..... — Eh
» bien ? — Si elle alloit penſer, ſi elle alloit
» ſeulement craindre..... nous lui porte-
» rions la mort. Elle n'en guériroit jamais.
» — Mon épouſe eſt raiſonnable, & elle
» me connoît. Au reſte, la prudence ré-
» glera nos démarches, & l'*Eatooa* veil-
» lera ſur nous..... Je préſume d'ailleurs,
» *Catima*, que vous ne demeurerez pas bien
» des lunes avec nous. Parmi le petit nom-
» bre de nos riches ſenſés, il s'en décou-
» vrira quelqu'un qui s'honorera de vous
» élever juſqu'à lui..... Je ſerois trompé ſi

» *Tanadoure*, cet Inſulaire étranger qui » poſſede tous les biens de *Tatenoo*, & » qui, à l'autorité près, eſt égal aux plus » puiſſants de nos Chefs, n'ambitionnoit » pas de récompenſer vos vertus, & d'en » recueillir le fruit, fuppoſé qu'on les lui » fît connoître..... Il eſt garçon.... Ce ſont » les Dieux qui m'inſpirent cette penſée; » elle eſt digne de leur juſtice. J'ai la plus » grande confiance qu'ils me procureront » les moyens de la réaliſer.... Mais encore » une fois partons; & pour que ma femme » vous reçoive gracieuſemeut, hâtez-vous » de lui rendre ſon mari, qu'elle n'a pas vu » de toute la journée. « La belle veuve (car vous ſaurez dans un moment qu'elle eſt très-belle) n'a pas réſiſté davantage. Elle a fait un petit paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux; & ce n'étoit quelque choſe qu'à raiſon de ſon affreuſe pauvreté: enſuite, prenant dans ſes bras le plus jeune de ſes enfants, & le plus âgé par la main, elle a prié *Adelo* de ſe charger du troiſieme, & ils ſe ſont mis en marche. «

» Il m'eſt impoſſible de vous raconter,

Omaï, de quelle maniere s'eſt paſſée la premiere entrevue des deux femmes, puiſqu'en exécution de vos ordres, nous ne nous ſommes préſentés chez *Adelo*, qu'après un certain temps, que j'ai employé, je vous l'avoue, à rêver ſur la ſinguliere idée du bon Miniſtre, & ſur le hazard qui m'avoit comme amené aux environs de la cabane, pour en recevoir la communication. "

" Quoi qu'il en ſoit, un quart-d'heure écoulé, nous nous ſommes introduits bruſquement, *Balaami* & moi, chez le *Téaponée* Non, *Omaï*, je n'oublierai jamais le touchant ſpectacle que j'ai eu alors ſous les yeux. *Adelo* étoit aſſis, & tenoit ſur ſes genoux quatre enfants, d'un côté les deux qui ſont à lui, de l'autre deux des petits orphelins; le troiſieme étoit dans les bras de ſa mere, qui elle-même étoit dans les bras de l'épouſe du Prêtre. Cette femme, digne de ſon mari, preſſoit l'infortunée contre ſon ſein, eſſuyoit ſes larmes, & la mouilloit des ſiennes. La vue de la jeune veuve m'a frappé plus que je n'aurois vou-

lu. Nos Iſles n'ont rien d'auſſi beau qu'elle, ſi vous en exceptez *Nowa* & ſa fille. On lui donneroit à peine vingt ans. Sa douleur l'embellit encore, & la pauvreté de ſes vêtements ajoute un nouveau luſtre aux charmes que la nature lui a prodigués. Si les qualités de l'ame répondent à celles du corps, c'eſt une femme accomplie.... "

Et qui mérite, dis-je, d'avoir eu *Adelo* pour Prophete. Voilà mon ami marié.

" Pas tout-à-fait, reprit-il; mais j'appréhende, en vérité, qu'il n'en ſoit quelque choſe.... Souffrez que je reprenne & termine ma narration..... Nous ſommes donc entrés ſubitement. Cette apparition inattendue a dérangé toutes les attitudes. *Adelo* s'eſt levé, il eſt venu au-devant de nous, m'a demandé ſi nous venions chercher l'hoſpitalité chez lui. J'ai répondu que non; mais que le Chef *Omaï* vouloit abſolument lui parler, & que nous lui ſervirions d'eſcorte. Son épouſe a pris la parole pour nous dire qu'il étoit trop tard, que la partie pouvoit bien ſe remettre au lendemain, qu'il y auroit de la dureté à

ne pas accorder le reſte de la nuit à un homme qui n'avoit pas eu un moment de repos dans toute la journée; qu'*Omaï* ne ſavoit pas cela, ſans quoi il ne nous auroit pas fait faire une courſe inutile. J'ai inſiſté, en diſant qu'il falloit qu'*Adelo* nous ſuivît, & que nous n'étions pas libres de lui permettre un inſtant de délai. — „ Mais encore, a repris l'épouſe effrayée, que „ veut-on à mon mari? — Je n'en ſais rien, „ ai-je dit; je ſais ſeulement qu'*Omaï* l'attend avec impatience, & qu'il n'y a pas „ une minute à perdre. — Ma bonne amie, „ a dit le Prêtre, le plus sûr eſt d'aller. „ Tu ne dois pas avoir d'inquiétude, puiſque c'eſt *Omaï* qui m'appelle.... Réforce „ de ton mieux notre ſœur; elle n'a preſque pas mangé aujourd'hui.... Ses enfants „ n'ont beſoin que de ſommeil.... Mes amis, „ partons promptement, afin que je puiſſe „ revenir plutôt. " Il a embraſſé ſa femme & tous les enfants; mais comme il ne donnoit pas cette marque d'amitié à la jeune veuve, ſon épouſe la lui a préſentée, en diſant: *Embraſſez donc auſſi notre ſœur.* Il a obéi. "

» Nous ſommes partis. En route, *Adelo* ne nous a entretenus que de ſa veuve, de ſes rares qualités, de ſon excellent cœur : on eût dit qu'il cherchoit à mettre dans le mien, les germes du mariage qu'il imaginoit avoir été conclu d'avance par l'*Eatooa*. Il n'a point du tout été queſtion de ce qui s'eſt paſſé dans la cabane. Le ſilence avoit remplacé la converſation, lorſque nous ſommes arrivés. «

Je remerciai *Tanadoure* du rapport circonſtancié qu'il venoit de me faire, & j'ajoutai, un peu malignement, que ſi je ne craignois pas d'abuſer de ſa complaiſance, ou de le trop fatiguer, je le prierois de retourner chez *Adelo*, pour y paſſer le reſte de la nuit, garder & conſoler les femmes, & leur ſervir d'otage. Il me répondit, preſqu'en m'interrompant, qu'il n'étoit nullement fatigué, & que ſi je l'ordonnois..... — Convenez, *Tanadoure*, que vous avez envie que je vous l'ordonne ? Et moi je vous apprends que ſi, au lieu d'*Adelo*, nous avions ici ſa femme & ſa pupille, mon ami ſeroit trop fatigué

pour entreprendre une nouvelle courſe..... Mais, plaiſanterie à part, vous m'obligerez en retournant vers l'épouſe d'*Adelo*, pour lui dire qu'elle ne reverra pas ſon mari avant la moitié du jour qui va paroître, qu'elle me ſaura gré de l'avoir retenu, & que je lui envoie le meilleur de mes amis pour lui tenir compagnie, & la protéger en cas de beſoin.

Laiſſons aller *Tanadoure* à ſa deſtination. Je ſuis sûr qu'il ne s'amuſera pas en chemin. Rentrons, & interrogeons *Adelo*; il nous importe d'apprendre pluſieurs choſes que lui ſeul peut nous révéler, du moins en ce moment.

Son petit repas finiſſoit, lorſque je reparus. A préſent, me dit-il, je ſuis en état de faire tout ce qu'il vous plaira; mes forces ſont bien revenues, grace à la bonne chere qu'on fait ici..... Mais, avant tout, dites-moi, je vous prie, *Omaï*, ſi vous avez envoyé quelqu'un à ma femme?

Moi. *Tanadoure* a bien voulu accepter cette commiſſion.

ADELO. *Tanadoure* !..... J'en ſuis ravi.

M. Je l'ai même prié de ne la pas quitter avant votre retour.

A. Encore mieux.

M. Puis réfléchiſſant, j'ai penſé que mon frere *Balaami* ſeroit charmé que je lui donnaſſe cette marque de confiance.

A. Vous avez eu tort de changer d'avis. *Tanadoure* étoit l'homme qu'il falloit..... D'ailleurs cette variation pouvoit le mortifier.

M. C'eſt ce que je me ſuis dit. Si bien que m'arrêtant à mon premier choix, j'ai dépêché *Tanadoure*, qui doit être maintenant tout près d'arriver ; car l'envie de vous rendre ſervice lui donnoit des ailes.

A. Vous me réjouiſſez infiniment.

M. Eh ! pourquoi donc ? Eſt-ce que *Balaami* & *Tanadoure* ne convenoient pas également à la commiſſion dont nous parlons ?

A. Peut-être ; mais j'ai des raiſons pour préférer *Tanadoure*.

M. Ces raiſons ſont-elles un myſtere ?

A. Ne me preſſez pas davantage ; j'eſ-

pere que, ſous peu de temps, il me ſera permis de tout vous dire.

M. Quel que ſoit le motif de cette réſerve, je ſuis bien aiſe de vous apprendre, *Adelo*, que je n'ai pas beſoin que vous me diſiez rien pour tout ſavoir.

A. Vous ſauriez tout!

M. Tout.

A. Vous m'enchantez. Certainement les Dieux s'en mêlent; ſans cela comment, vous & moi, aurions-nous eu la même idée?

M. Vous avez chez vous une veuve très-jeune & très-jolie. Il vous eſt venu à l'eſprit que *Tanadoure* s'honoreroit *en l'élevant juſqu'à lui*.....

A. Ce ſont mes propres paroles!

M. Et vous avez preſqu'aſſuré à la belle affligée que c'étoit une affaire conclue; que les Dieux la marioient.

A. Je ne croyois pas que l'*Eatooa* ſe communiquât ſi diſtinctement à vous.

M. Mais vous ſerez bien étonné ſi je vous dis que *Tanadoure* en ſait auſſi long que moi, quoique je ne l'aie pas inſtruit; qu'il a déjà examiné, d'un œil très-atten-

tif, la future épouſe ; qu'il l'aime plus qu'il n'oſe ſe l'avouer à lui-même : & que tout cela eſt l'ouvrage de cette nuit ?

A. O ! Eſprit qui m'avez inſpiré, demain j'expoſe en votre honneur un cochon ſur les *Whattas* d'*Huaheine* !

M. Je vous conſeille de ne pas y aller ſi vîte..... Mais cette veuve, la connoiſſez-vous ? Eſt-elle riche ? Sa naiſſance eſt-elle honnête ? En un mot, eſt-ce un parti ſortable pour mon ami ?

A. Omaï, le ſecret que vous me demandez, n'eſt pas le mien. Si l'aimable *Catima* plaît aſſez à *Tanadoure* pour qu'il veuille en faire ſa femme, ſans la connoître davantage, vous ſaurez alors ce que la ſageſſe des Dieux ne vous a pas révélé comme le reſte.

M. A la bonne heure ; auſſi bien n'eſt-ce pas pour cette affaire que je vous ai demandé..... Où avez-vous paſſé la journée ? Qu'avez-vous fait ? On vous a cherché par-tout, & il a été impoſſible de vous trouver.

A. Dès le matin j'ai couru à la cabane d'un pauvre Inſulaire, qui ſe mouroit,

Vers le midi je me ſuis rendu à une aſſemblée de Prêtres, quoiqu'on eût oublié ou négligé de m'y appeller. Elle a été longue & orageuſe. Notre Hiérarque l'a rompue, & je ſuis retourné auprès de l'Inſulaire mourant. Je venois d'accomplir à ſon égard les derniers devoirs de l'humanité, lorſque *Tanadoure* & *Balaami* ſont entrés chez moi, & m'ont obligé de les ſuivre ici.

M. Adelo, votre narration eſt trop ſuccincte ; je veux des détails : uniquement pourtant ſur votre aſſemblée ; car votre conduite dans cette miſérable cabane du bord de la mer, ne m'eſt pas moins connue qu'à vous. Je vous pardonne de m'avoir nommé dans les conſolations que vous vous efforciez de procurer au pauvre mourant ; & je vous remercie d'avoir auſſi bien penſé de moi que de l'*incomparable Nowa*, de *Tanadoure mon frere*, du *généreux Thélême*, & de tant d'autres Chefs que les Dieux ont placés dans nos Iſles, *comme des arbres* ſous leſquels les malheureux ſe repoſent & ſe nourriſſent. Si vous me ſurvivez, *Adelo*, je vous ré-

tiens dès-à-préſent pour m'aſſiſter à la mort. Celui que vous avez lavé, enſéveli & enterré de vos propres mains, avoit bien raiſon de dire que vous faiſiez trouver *de la douceur à mourir*. L'adoption des trois enfants eſt une action généreuſe, ſublime, que les Dieux récompenſeront, ſi les hommes continuent de l'ignorer, ou qu'ils ne l'apprécient pas quand ils la connoîtront, ou que leur admiration ſoit ſtérile. Vous avez bien fait de ne pas écouter les ſcrupules de la charmante *Catima*; la jalouſie eſt le défaut des petites ames, & votre épouſe *a l'ame d'une Divinité*....

A. Omaï, Omaï.... vous me rempliſſez d'étonnement. Qui vous a dit..... comment avez-vous pu ſavoir..... Je m'y perds. Je ne vous aurois pas rendu un compte plus fidele de mes diſcours & de mes actions.

M. Venons, s'il vous plaît, à votre aſſemblée, que vous m'avez dit avoir été *longue & orageuſe*. Racontez-moi ce que vous en ſavez, ſans rien déguiſer, rien omettre, m'apprenant ſur-tout quel en a été l'objet, & comment elle a été termi-

née. Si j'ai lieu d'être ſatisfait de votre ſincérité, je vous apprendrai à mon tour une particularité très-importante, que probablement vous ignorez.

A. Vous vous rappellez, *Omaï*, que la déclaration faite par vous, il y a quelques jours, de ne plus permettre de *Taboo-humain* dans votre Diſtrict, cauſa de vives émotions à *Huaheine*. Pluſieurs de mes confreres, témoins de cette proclamation, en furent étrangement ſcandaliſés. Ils coururent porter leurs plaintes à notre Hiérarque, qui, par ſon importunité, peut-être encore par la crainte qu'il inſpire, obtint de la Régente qu'elle convoqueroit un Conſeil extraordinaire, où il prétendoit vous accuſer comme traître à la Nation & ennemi des Dieux. C'eſt ce Conſeil qu'on a tenu aujourd'hui ; je ne ſais point encore ce qui s'y eſt paſſé, mais je ſerois au déſeſpoir que vous n'en fuſſiez pas ſorti victorieux.

J'étois chez le pauvre Inſulaire. Un *Téaponée* de nos amis m'a fait avertir ſecrétement que tous les Miniſtres du

Morai s'affembloient chez le fils du *Premier-Prêtre*, pour concerter ce que le pere diroit contre vous dans le Conſeil des Chefs. J'ai cru devoir me trouver à cette aſſemblée, mais je n'y ai pas porté les diſpoſitions de la plupart de mes pareils. L'atteinte donnée au *Taboo* par votre déclaration, m'avoit cauſé une joie ſenſible. Jamais cette pratique religieuſe n'avoit eu mon ſuffrage; plus d'une fois je m'en étois expliqué, & ma main avoit refuſé conſtamment de prendre la vie des malheureux que des hommes offroient à l'*Eatooa*, peut-être malgré elle.

Je me ſuis apperçu, en entrant, que le grand *Téaponée* ne m'attendoit pas, & qu'il m'eût volontiers diſpenſé du ſerment qui oblige tout Prêtre à nos aſſemblées générales. J'ai pris ma place. On délibéroit avec beaucoup de chaleur. Les avis n'étoient pas les mêmes; ils ne ſe reſſembloient que par leur extrême violence. Vous n'exigez pas, ſans doute, que je ſois l'accuſateur de chacun de mes freres..... & puis c'étoit le zele qui les animoit, &

à ce titre ils méritent quelqu'indulgence.

Mon tour de parler eſt venu. J'ai pris votre défenſe ; la défenſe de la ſainte innovation que vous vouliez introduire. J'ai dit que les bons cœurs, les ames humaines, devoient applaudir à votre réſolution : que je ne l'avois pas conſeillée ; mais qu'au premier mot que vous en touchâtes, je l'avois preſqu'adorée comme une leçon deſcendue du Ciel pour le bonheur de la terre : qu'après tout, ſi elle offenſoit les Dieux, c'étoit à eux de s'en venger ſur le coupable ; que ſi elle bleſſoit les intérêts de la Nation, c'étoit aux Chefs à s'y oppoſer : que je ne niois pas que des Prêtres ne puſſent, en gémiſſant, répandre le ſang des victimes déſignées par l'autorité, quoique j'euſſe mieux aimé, moi, ſouffrir la mort que de la donner ; mais qu'il convenoit peu à la dignité de leur miniſtere, de paroître avides des meurtres religieux, de ſe plaindre, lorſque le Chef, lent à marquer le *Taboo*, permet à leurs mains de ne pas arracher une vie.... » Si vous » m'aviez cru, chers & honorés Collegues,

» notre ſacré Hiérarque n'auroit point em-
» ployé ſon crédit auprès du jeune Roi &
» de ſa mere, pour qu'ils convoquaſſent les
» Chefs, à l'occaſion du refus d'*Omaï*: nous
» aurions attendu que les Chefs eux-mê-
» mes ſe plaigniſſent, & s'ils avoient gardé
» le ſilence, nous l'aurions gardé avec eux.
» Mais il eſt impoſſible de changer ce qui
» eſt fait. Quant à ce qu'il reſte à faire,
» voici mon opinion: Que le grand *Téapo-*
» *née* ſe préſente au Conſeil des Chefs....
» Qu'il expoſe, ſans aigreur, & même
» ſans chaleur, la difficulté ſurvenue entre
» lui & un *Earée*.... je ne nommerois pas
» *Omaï*.... Qu'il demande le ſentiment de
» l'aſſemblée, & qu'il faſſe comprendre,
» par ſon extérieur tranquille, par le ton
» meſuré de ſes paroles, ou qu'il diſe même
» formellement que la déciſion qui nous
» obligeroit de n'aſſommer perſonne, nous
» ſera, pour le moins, auſſi agréable que la
» coutume immémoriale qui met en nos
» mains la terrible maſſue, que la voix
» qui nous déſigne la tête qu'il faut frap-
» per. Tel eſt mon ſentiment. Que *Tanne*
» & les autres Dieux, protecteurs d'*Hua-*

» *heine*, détournent les maux dont nous » ſommes menacés, s'il n'eſt pas ſuivi ! «

Notre Hiérarque a témoigné beaucoup d'humeur. Il a dit que je me plaiſois toujours à le contrarier, à critiquer ſa conduite ; on l'a entendu murmurer entre ſes dents que je m'en repentirois. Je n'ai rien répondu. Mais ſa colere a éclaté, quand il a vu ceux qui parloient après moi, adopter l'avis que j'avois ouvert, & la meilleure partie des autres, qui avoient opiné d'abord, conformément à nos préjugés, revenir à mon ſentiment. Il s'eſt levé avec une eſpece de fureur, & me lançant un regard foudroyant : » Je n'ai beſoin, s'eſt-» il écrié, ni de tes avis, ni des avis de » ceux qui ont la foibleſſe de t'imiter.... » Il ſied bien, en vérité, à un *Adelo* de » faire la leçon à ſon Chef ſuprême, de lui » enſeigner mot à mot ce qu'il doit dire, » après avoir eu l'incroyable hardieſſe de » cenſurer ce qu'il a fait !.... Allez, lâches » Miniſtres ; je ſoutiendrai, malgré vous, » l'honneur du Sacerdoce, la cauſe de la

» Religion.... que vous trahiſſez... Qu'on » ſorte. «

Nous avons obéi. Il eſt demeuré ſeul avec ſon fils & quelques autres de leurs partiſans. Nous l'avons vu s'acheminer à pas précipités vers la maiſon du Conſeil. Moi, je ſuis retourné auprès de mon pauvre mourant, que je me ſerois repenti d'avoir quitté pour cette ſcene tumultueuſe, ſi je n'avois eu la conſolation de rappeller à des ſentiments doux & humains, la majeure partie de mes vénérables freres.

M. Eſt-ce là tout ce que vous ſavez, *Adelo*?

A. Je vous proteſte, *Omaï*, que je ne vous ai rien celé.

M. C'eſt donc à moi de vous inſtruire du reſte. (Je lui racontai ce qui s'étoit paſſé dans le Conſeil entre le Hiérarque & moi, & l'embarras où j'avois jetté le grand *Téaponée*, en inſinuant que s'il me forçoit de déſigner l'homme *Taboo*, ſon fils ſeroit la victime choiſie. Je ne parlai point de la réſolution priſe d'abolir entié-

rement les ſacrifices humains : il importoit à l'épreuve que je voulois faire des ſentiments d'*Adelo*, que cette circonſtance ne lui fût pas encore révélée.)

A. Sans doute que notre Souverain Prêtre n'a pas inſiſté. Il ſera devenu plus indulgent, en ſe ſouvenant qu'il étoit pere; il aura permis, au moins pour cette fois, d'affranchir votre Diſtrict de l'affreuſe redevance du *Taboo*.

M. En effet, il n'a pas inſiſté; mais s'étant retiré vers les ſiens, il a reparu avant la fin du Conſeil, & nous a déclaré que le choix étoit fait.

A. Le choix d'un *Téaponée*!

M. Oui, le choix d'un *Téaponée* pour être *Taboo*.

A. Et ce *Téaponée*... j'en ſuis sûr... c'eſt moi.

M. Vous l'avez deviné.

A. (*très-paiſiblement*) Je ne crains pas pour ma vie. Outre que je l'abandonnerois volontiers à ceux qui la veulent prendre, ſi ma mort honoroit véritablement les Dieux, & qu'elle fût utile à notre Nation, je ne doute nullement, *Omaï*, que

vous n'ayez réſolu de me protéger contre les attentats du fanatiſme & de la vengeance.

M. Vous devinez tout, *Adelo*, excepté pourtant que c'eſt moi qui vous ai trouvé dans la cabane du pauvre Inſulaire : je vous le confeſſe, afin que vous ne me preniez pas pour un illuminé. Ces détails, que vous avez attribués à une inſpiration de l'*Eatooa*, j'en ai été témoin en partie, & *Tanadoure*, autre témoin, m'a rapporté ce que j'ignorois. Nous avons tout vu, tout entendu, à travers les cloiſons de la pauvre demeure.... Revenons à votre proſcription. Aſſurément, vénérable *Adelo*, ma tête tomberoit avant la vôtre, ou plutôt je vous ſauverai ſans me perdre. J'en ai pour garant la juſtice des Dieux & mon courage ; à quoi j'ajoute l'indignation, l'horreur avec laquelle nos Chefs ont reçu la notification du Premier-Prêtre.... Mais non-ſeulement vous ne périrez pas, il s'agit encore de faire retomber ſur vos ennemis le coup affreux qu'ils vous préparoient. Le Hiérarque & ſon fils ont été arrêtés par mes ordres ; je tiens, ſous bonne garde, ces deux

méchants: purgeons-en la ſociété. Pour peu que vous le deſiriez, demain je les nomme en plein Conſeil, comme deux *Taboo* par moi déſignés ſuivant l'uſage; & ſans attendre la permiſſion de qui que ce ſoit, je les immole en ſortant de l'aſſemblée.... Parlez, *Adelo*, ne le voulez-vous pas? Au moins n'y conſentez-vous pas?

A. (*Après avoir rêvé quelques inſtants.*) Vous me tentez, *Omaï*, & j'en ſuis affligé, parce que vous devriez me connoître. Moi, je vous connois aſſez pour ſavoir que la penſée d'attenter à la vie du Hiérarque & de ſon fils, eſt loin de votre eſprit.... aſſez encore pour ſavoir que ſi j'avois la baſſeſſe de ſolliciter leur mort, votre conſidération pour moi ſe changeroit en un mépris que vous ne ſeriez pas maître de réprimer. Je ne ſolliciterois donc pas le ſupplice de mes ennemis, bien que je le ſouhaitaſſe intérieurement.... Grace aux Dieux, ce deſir cruel n'eſt point dans mon cœur. Je m'abhorrerois, ſi l'amour de la vengeance l'y avoit fait naître.... La vie m'eſt chere, je ne m'en défends pas: une fille, & trois enfants, acquis preſqu'en ce moment, me

la rendent d'un nouveau prix,... mais ſi je ne pouvois la conſerver que par l'action qu'*Omaï* me propoſe, je ſaurois mourir.

Adelo étoit dans mes bras en prononçant ces dernieres paroles. Je lui demandai pardon d'avoir cédé à la fantaiſie de faire une épreuve que jamais pourtant je n'avois crue néceſſaire. » Apprenez, con-» tinuai-je, une nouvelle dont vous ſerez » dans l'enchantement. Sur mes repréſen-» tations, & après que votre Hiérarque a » eu déclamé contre moi, les Chefs ont » décidé unanimement que le *Taboo*, qui » tue les hommes, ſeroit & demeureroit ſup-» primé à toujours dans *Huaheine* : demain, » le grand *Téaponée*, monté ſur un de mes » chevaux, & ſuivi de tous ſes Collegues, » parcourra les Diſtricts de l'Iſle, & y an-» noncera au peuple que les Dieux ne man-» geront plus que les ames de ceux qui fi-» niront naturellement & ſans violence. » — Vous croyez, me dit *Adelo*, que le » Hiérarque ne ſe refuſera point à cette » proclamation ? — Il la fera avec le plus » grand plaiſir. — Vous l'a-t-il promis ?

» — Non.... Mais allons nous repoſer quel-
» ques heures. «

Adelo coucha ſur ma propre natte, à côté de moi, & dormit avec la tranquillité de l'innocence. Je ne fermai pas l'œil. Les affaires du lendemain occupoient trop mon eſprit, pour qu'il fût poſſible de m'en diſtraire un ſeul inſtant, & d'accorder à mes ſens agités l'eſpece de treve que la nature demandoit.

L'aurore parut; le Conſeil s'aſſembla. Je rendis compte des opérations de la nuit, & l'on approuva tout ce que j'avois fait. On arrêta que la ſuppreſſion du *Taboo* ſeroit publiée à *Huaheine* avec l'appareil que j'avois imaginé. On nomma des *Manohoones*, gens qualifiés dans leur ordre, pour porter aux Iſles *de la Société* la nouvelle de l'importante réforme que nous établiſſions. Ils devoient notifier en même-temps notre louable réſolution touchant les hoſtilités & les repréſailles, exhorter à l'imitation, & déclarer, de notre part, que nous ſerions toujours humains & bons, quand même on nous feroit encore éprouver tou-

tes les cruautés de la victoire & de la force. On me chargea de mettre dans leurs instructions (car les détails de cette légation me furent abandonnés) qu'après s'être adressés aux Rois & aux *Earées*, ils ne manqueroient pas d'instruire de nos dispositions les *Manohoones* & les *Towtous*, afin de nous concilier leur bienveillance, sentiment dont nous commencions à apprécier la valeur.

La vie d'*Adelo* étoit en sûreté par la suppression du *Taboo*, mais l'attentat du Premier-Prêtre, qui avoit voulu la mort du bon & vertueux Ministre, méritoit une punition exemplaire. Je proposai aux Chefs de le déposer comme coupable, & de le bannir comme mauvais citoyen. Cet avis fut adopté par tous les délibérants. *Mataneo* cria, pendant un quart-d'heure, que nous étions trop doux de moitié, & qu'il falloit, *pour se bien quitter d'avec les Dieux du pays*, les régaler de l'ame de notre Hiérarque & de celles de ses complices. Ce mot de *complices* nous fit faire la réflexion que, si le Premier-Prêtre en avoit

effectivement, l'équité & l'intérêt public ne ſouffroient pas qu'il fût ſeul puni. J'exigeai qu'on revêtît le procès du grand *Téaponée* d'une certaine forme qui prouvât à tout le monde la juſtice de notre Arrêt. Voici de quelle maniere la choſe ſe paſſa.

On ſignifia aux *Téaponées* un ordre du jeune Roi, qui leur enjoignoit de venir, ſans aucun retardement, à la *Maiſon* du Conſeil. Il eſt bon d'obſerver que, n'ayant pas enjoint que mes priſonniers fuſſent inviſibles, nos ſacrés Miniſtres avoient cru de leur devoir de ſe rendre auprès de leur Chef. Ils y étoient, au nombre de vingt-quatre, lorſque l'ordre de *Tairée-Tareea* leur fut apporté. Ils obéirent auſſi-tôt. Le Hiérarque & ſon fils furent amenés par une bonne eſcorte. *Adelo* manquoit ; je l'envoyai réveiller : il accourut, honteux de s'être levé ſi tard.

Tout le monde étant aſſis, & le ſilence le plus profond régnant dans l'Aſſemblée, je dis au Premier-Prêtre : — Hiérarque, le Roi & le Conſeil des Chefs me char-

gent de vous interroger : jurez par l'*Eatooa* que vous ſerez vrai dans vos réponſes.

— Je ſerai vrai, mais je ne jurerai pas.

— Obſervez que c'eſt au nom du Souverain & de la Nation aſſemblée, que j'exige le ſerment.

— Je ne jurerai pas.

— Vous en êtes bien le maître.... Aviez-vous fait avertir *Adelo* de l'aſſemblée que vous avez tenue hier matin ?

— Non.

— Aviez-vous convoqué tous vos autres Collegues ?

— Oui, tous.

— Pourquoi cette diſtinction entre *Adelo* & les autres Miniſtres ?

— J'avois mes raiſons pour cela.

— Le magnifique Conſeil entend que vous nous expoſiez ces raiſons.

— Je ne le dois pas.... Vous attentez à l'indépendance de mon miniſtere.

— Prenez garde, Hiérarque ; vous multipliez étrangement vos déſobéiſſances. Je ne le remarquerai pas davantage.... Eſt-ce de l'aveu de tous vos Collegues que vous

avez désigné *Adelo* pour la victime humaine de mon *Whennua* ?

A cette question, les Prêtres s'écrierent tumultueusement qu'ils n'avoient pas trempé dans ce complot horrible ; qu'ils l'avoient même ignoré jusqu'à ce moment. *Adelo* sait bien, ajouterent-ils avec attendrissement, que nous ne sommes pas capables d'un pareil excès à son égard. Je leur fis signe de ne nous pas interrompre plus long-temps ; &, reprenant mon interrogatoire :

— Hiérarque, c'est vous seul que j'interroge ; répondez : la proscription d'*Adelo* est-elle l'ouvrage de tous nos Prêtres ?

— Ils viennent de vous dire que non.

— C'est leur réponse ; mais la vôtre ?

— Je dis que non avec eux.

— Cette proscription n'est-elle que de vous ? Avez-vous des complices ?

— Elle est de moi. Vous n'en saurez pas davantage.

— Hiérarque, j'ai appris en Europe comment on fait parler les muets volontaires ; ne m'obligez pas d'employer cette

partie de mes connoiſſances. L'effet en ſeroit cruel pour vous.

Qu'on ne tourmente pas mon pere, dit bruſquement le fils de ce méchant homme. La mort d'*Adelo* a été réſolue par lui & moi, mais à l'inſtigation de ce Miniſtre, (*il le montroit du doigt*).... ſans lequel nous n'euſſions jamais eu cette penſée. Votre devoir, repris-je froidement, étoit de la rejetter....

— Continuons.... Puiſque vous avez réſolu ſeul, ou à-peu-près ſeul, la mort d'*Adelo*, apprenez-nous, ô Hiérarque! quel motif vous a pouſſé....

— Avois-je beſoin de motif? Vous vouliez un Prêtre, j'ai choiſi le premier venu.

— Vous n'êtes plus vrai; car je n'ignore pas que, dans votre aſſemblée, vous avez menacé *Adelo*, que vous l'avez outragé en paroles, que vous l'avez traité avec le dernier mépris.... Je n'ignore pas non plus que vous vous êtes comporté de cette maniere, parce que l'honnête Miniſtre avoit eu le courage de plaider contre vous ma cauſe, celle de l'humanité....

— C'eſt lui qui vous aura fait tous ces contes-là.

— Ces contes-là !.... *Téaponées*, je vous interpelle ; quel eſt le menteur du Hiérarque ou d'*Adelo* ?

Ils répondirent d'un air embarraſſé que ce n'étoit pas *Adelo*. Je pourſuivis :

— Hiérarque, le Roi & ſes *Earées* ont jugé à propos d'abolir pour toujours le *Taboo*, qui offenſe la nature & n'honore pas les Dieux.... Souſcrivez-vous à ce Décret? En maintiendrez-vous l'exécution ? Promettez-vous de le faire reſpecter?

— Je ne promets rien.

— Dans deux heures, il faut que, porté ſur mon cheval, & ſuivi de tous vos Collegues, vous annonciez au Peuple que l'autorité du Roi & de ſes *Earées* a rompu la maſſue des *Téaponées*, & que les Miniſtres de la Religion ne verſeront plus le ſang d'aucun homme : vous acquitterez-vous de cette honorable commiſſion ?

—Que ceux qui bouleverſent le culte de nos peres, annoncent eux-mêmes qu'il eſt bouleverſé.

— Ne peut-on pas ſe flatter qu'à la réflexion vous changerez de langage?

— Plutôt mourir.

— C'en eſt aſſez.

L'interrogatoire du Premier-Prêtre étant fini, je demandai aux autres s'ils imitoient ſon opiniâtreté ; tous proteſterent de leur obéiſſance. Alors le jeune Roi, à qui nous avions appris ſa leçon, dit, avec fermeté, ce peu de paroles : *Hiérarque, je vous dépoſe & vous bannis.* Omaï *va vous expliquer plus au long mes volontés.*

Je prononçai donc un diſcours dans lequel, reprochant au Prêtre dépoſé tout ce que ſa conduite avoit de répréhenſible, je fis voir que le traitement qu'il eſſuyoit, loin d'être trop rigoureux, étoit évidemment le fruit d'une indulgence exceſſive. J'ajoutai : » Votre fils & ce *Téaponée* qui vous a » excité (dit-on) contre l'eſtimable *Adelo*, » ſeront les compagnons de votre exil. » Vous emporterez, eux & vous, les meu- » bles qui vous appartiennent. Vous em- » menerez ceux de vos *Towtous* qui con- » ſentiront volontairement à vous ſuivre ; » les

» les autres demeureront affranchis par
» votre départ. Si néanmoins tous refu-
» soient de vous accompagner, nous vous
» en donnerions six..... Nous retiendrons
» vos pirogues de guerre : elles sont à la
» Nation..... Une fois sortis d'*Huaheine*,
» n'y rentrez jamais, sous quelque prétexte
» que ce soit. Le jour où vous y paroî-
» triez, seroit celui de votre mort..... Quant
» au lieu de votre banniſſement, vous le
» choisirez ; on vous interdit seulement
» *Bolabola & Eimeo*, jusqu'à ce qu'*Opoony*
» & *Maheine* aient cessé de régner. Si vous
» vous soumettez à cette prohibition, &
» il y va de votre vie, chaque année, à la
» saison des fruits, vous enverrez ici deux
» pirogues, qui retourneront chargées des
» productions du sol que nous vous for-
» çons d'abandonner..... Vaquez à vos af-
» faires pendant le reste du jour & le jour
» suivant, & que le soleil du troisieme
» n'apperçoive plus vos embarcations dans
» *Owharre*..... Quatre hommes de garde
» sont commandés pour veiller sur chacun
» de vous..... Ne répliquez pas : un mot
» contre le Jugement irrévocable que vous

» veñez d'entendre aggraveroit vos peines...
» Retirez-vous. «

L'Exilé répondit : » Nous ne dirons rien
» de ta Sentence, *Omaï*, puiſque tu le
» crains, & que nous ſommes en ton pou-
» voir. Sur ce point, nous nous en rap-
» portons à la vengeance de nos Dieux.
» Mais en te quittant, & ſans regret,
» je veux t'apprendre à te défier de tes
» préventions. Cet *Adelo*, qui t'inſpire un
» intérêt ſi vif, le bon, le vertueux, le
» ſenſible *Adelo*, auquel tu nous ſacrifies,
» eſt un aſſaſſin. On l'a vu cette nuit en-
» terrer furtivement un cadavre dans le
» *Morai*.... L'endroit ſera facile à trou-
» ver.... D'ailleurs des témoins de cette
» œuvre ténébreuſe, ſont prêts à aſſigner
» le lieu même, à y conduire.... «

» Je te rends grâce, ô calomniateur !
» lui dis-je, de m'avoir fourni l'occaſion
» de parler dans cette noble aſſemblée de
» la conduite généreuſe de mon ami, qui,
» tandis que tu tramois ſa mort, s'occu-
» poit, comme un Dieu viſible, au ſou-

» lagement d'une famille pauvre & souf-
» frante.... « Je fais le récit de ce que j'ai moi-même apperçu dans la cabane, & de ce qui m'a été rapporté par *Tanadoure*. On m'écoute avec ce genre d'attention où la joie perce à travers le silence : mais quand je raconte l'adoption de *Catima* & de ses enfants, des cris d'admiration s'élevent jusqu'aux Cieux : le jeune Roi, baigné de larmes, sort de sa place, court à *Adelo*, l'embrasse, l'entraîne, le fait asseoir à côté de lui.... Saisissant ce moment pour assurer l'état & la fortune du digne Ministre, je dis :

» Roi d'*Huaheine*, nobles *Earées*, Prê-
» tres, il nous faut un Hiérarque qui rem-
» place celui que ses crimes ont dépossé.... « Je nomme *Adelo*, s'écria le Monarque, sans me permettre d'en dire davantage, & l'on n'entendit plus que des voix confuses qui répétoient à l'envi : » *Adelo* Hiérar-
» que, *Adelo* Hiérarque. « Ce spectacle commença la punition de ses ennemis.

Je finirai en deux mots ce qui regarde

ces trois perſonnages. Ils avancerent leur départ de toute une journée. La garde attachée à leurs pas les ſauva de la fureur du petit Peuple, qui les conduiſit juſqu'à leurs pirogues en les accablant de malédictions. Les *Towtous* qui étoient à eux refuſerent preſque tous de les ſuivre. Nous apprîmes bientôt que nos Bannis étoient allés droit à *Bolabola*, ce qui nous diſpenſoit de la ſubvention annuelle que nous leur avions promiſe. Ils ne l'ont jamais reçue. Leur grande occupation, avant le départ, fut de gâter tout ce qu'ils ne pouvoient pas emporter : ils auroient coupé les arbres, culbuté les maiſons, ſi mes Guerriers & leurs propres *Towtous* ne s'y fuſſent oppoſés. Leurs diſcours & leurs actions portoient l'empreinte de la méchanceté au déſeſpoir. Ils ſont partis.

Le banniſſement des ennemis d'*Adelo* rendoit vacantes trois habitations conſidérables & bien cultivées. On ne connoiſſoit point aux exilés de parents qui fuſſent dans le cas d'en hériter. Le Hiérarque dépoſé étoit veuf, & n'avoit que le fils

enveloppé dans ſa ruine : ce fils étoit célibataire, l'autre *Téaponée* avoit épouſé ſucceſſivement pluſieurs femmes, dont il avoit eu quelques enfants, qu'on ſoupçonnoit n'être pas morts naturellement. Quoique nos mœurs donnent aux peres le droit de diſpoſer arbitrairement de la vie de leurs enfants, abus auquel j'eſpere remédier dans la ſuite, ceux qui l'exercent, certains cas exceptés, ſont regardés comme des ames dures & inhumaines. On ne les punit pas, mais on les mépriſe, on les hait : on eſt bien aiſe de s'en défaire à la premiere occaſion.

Adelo, en ſa qualité de grand *Téaponée*, eut une des habitations. Elle étoit attachée à ſon office, & compoſoit à-peu-près la moitié des revenus que le Premier-Prêtre avoit coutume de percevoir annuellement. Le reſte conſiſtoit en de certaines redevances très-onéreuſes à ceux qui les payoient, parce que, les riches trouvant le moyen de s'en affranchir, elles demeuroient à la charge du petit Peuple, dont toute la vie n'eſt que travail & pauvreté. Le nou-

veau Hiérarque montra combien il étoit digne de ſon élévation, en déclarant qu'il renonçoit, pour lui & ſes ſucceſſeurs, à cette eſpece de tribut, qu'on décoroit du beau nom *d'offrande volontaire*, & qu'il ſe contenteroit de la *terre ſacerdotale*, qui, jointe à ſon patrimoine, le rendroit aſſez opulent pour aider les malheureux. Il pria le magnifique Conſeil de revêtir ſa déclaration de toute la force que pouvoit y donner l'autorité civile. Elle fut publiée avec l'abolition du *Taboo*.

L'habitation qui avoit appartenu au fils du Hiérarque dépoſé, fut accordée à l'aimable *Catima* & à ſes enfants, ſur les inſtantes prieres d'*Adelo*, qui me promit l'hiſtoire *très-intéreſſante* de cette jeune infortunée, ſi j'intercédois pour elle auprès des Chefs. J'unis mes efforts aux ſiens, & le projet réuſſit. Le bon Miniſtre ne manqua pas de me faire obſerver que la nouvelle poſſeſſion de ſa charmante veuve étoit contiguë à celle de *Tanadoure* : il rapportoit tout à ſon ſyſtême d'établiſſement.

On m'offrit la troiſieme habitation ; je la refuſai. Le Roi étoit ſur le point de s'en emparer & d'en augmenter ſes domaines, lorſque je repréſentai qu'il y avoit dans l'Iſle un homme à qui il convenoit peut-être d'en faire le don ; mais que je ne nommerois cet Inſulaire qu'après qu'on auroit conſenti à ma demande, parce que mille raiſons me faiſoient un devoir de ne le pas expoſer à l'opprobre d'un refus. On m'aſſura que je diſpoſerois ſouverainement d'une habitation dont j'avois procuré la vacance *par ma ſageſſe & ma fermeté*, dit la Régente. Alors je nommai *Ooroo*, Roi d'*Ulietea*. » Ce Monarque, accablé d'in-
» fortunes & d'années, auroit ſuccombé
» ſous les coups d'une miſere quotidienne,
» ſi les pauvres Bannis d'*Ulietea* ne l'euſ-
» ſent ſecouru de leur néceſſaire. Il eſt moins
» indigent qu'autrefois.... mais ſon état eſt
» encore infiniment au-deſſous de celui que
» doit avoir un Roi, qu'un autre Roi a
» reçu malheureux & fugitif. L'habitation
» du Prêtre exilé touche au jardin du reſ-
» pectable Vieillard.... elle eſt à ſa bien-
» ſéance.... il ne la gardera pas long-temps ;

» & j'eſperc qu'*Ollou*, ſon petit-fils, pourra » un jour s'en paſſer. «

Ma propoſition plut à tout le monde. La crainte qu'on avoit d'*Opoony* étant beaucoup diminuée, on ſe livra plus volontiers au plaiſir de ſoulager un Roi qu'il avoit dépouillé.

L'inſtallation d'*Ooroo* dans ſa nouvelle demeure, fut une petite fête délicieuſe. J'avois eu ſoin de faire préparer la maiſon. *Nowa* y avoit envoyé des meubles propres & commodes ; *Thélême* & *Tanadoure* avoient auſſi fourni différentes choſes utiles & agréables. Les *Towtous* du Prêtre exilé, quoiqu'affranchis, eurent ordre de ſe trouver à leurs poſtes reſpectifs. Nous partons, moi à pied, à la tête des Bannis d'*Ulieteu* couronnés de fleurs, le jeune Roi, ſa mere, *Mataneo* & *Adelo* dans une voiture, traînée par mes deux chevaux, les autres Chefs portés dans leurs chaiſes par des *Towtous* : luxe dont je me repentirois amérement d'avoir ſuggéré l'idée, ſi je n'eſpérois pas qu'un jour les animaux mul-

tipliés épargneront aux hommes ce travail humiliant & pénible. En route nous faiſons de la muſique, & nous chantons. Les inſtruments du pays, & d'autres dont j'avois introduit l'uſage, rempliſſent les airs de ſons mélodieux. Par-tout où nous paſſons, les Inſulaires ſe mettent à notre ſuite: ils ignorent ce que ſignifie cette marche pompeuſe ; mais elle annonce de la gaieté, il n'en faut pas davantage pour les mouvoir. On arrive à la demeure d'*Ooroo*. Sa ſurpriſe eſt extrême ; il n'étoit pas accoutumé à de pareilles viſites. La crainte du Roi de *Bolabola* l'avoit tout-à-fait iſolé ; quand on le voyoit, c'étoit à la dérobée, & rien au monde n'étoit plus rare. Nous ne lui donnons pas le temps de revenir de ſon étonnement. *Nowa* & ſon fils le ſaluent par un baiſer ; auſſi-tôt quatre Chefs, du nombre deſquels j'étois, le placent ſur un brancard, & l'emportent à la belle & ſpacieuſe maiſon qu'il alloit occuper. On l'aſſied ſur un ſiege élevé, autour duquel ſe rangent les principaux Acteurs de cette ſcene. *Ollou* eſt à côté de lui & tient ſa main. Alors *Tairée-Tareea* lui adreſſe ce

peu de paroles : » Mon pere, cette habi-
» tation m'appartient par le juſte banniſſe-
» ment de celui qui la poſſédoit ; je vous
» la donne, & à mon frere *Ollou* après
» vous. « *Ooroo* remercia le Monarque d'*Huaheine*, avec la nobleſſe d'un Roi & la foibleſſe d'un vieillard : ſes larmes & ſa voix ſe confondirent. On exécuta dans la cour une danſe nationale ; en ſigne d'alégreſſe, & nous nous retirâmes. Depuis ce moment *Ooroo* & ſon petit-fils ont eu, non pas le néceſſaire de deux hommes, dont l'un étoit Roi, l'autre né pour le devenir, mais l'aiſance de riches particuliers à qui rien ne manque, quand ils ſavent régler leurs deſirs.

J'ai, ſelon ma méthode, & ne ſachant pas les formalités de la narration hiſtorique, anticipé quelques événements : il faut, pour reprendre l'ordre naturel des faits, que je ramene le Lecteur au Conſeil où *Adelo* fut élu Hiérarque par acclamation.

Dès que les trois bannis furent ſortis

de l'*Anoho* (1), & que les Prêtres eurent reconnu & vénéré leur nouveau Chef, *Kokoa*, mon Ecuyer, vint au lieu de l'aſſemblée avec mon plus beau cheval. Le Hiérarque monta deſſus, & alla proclamer dans tous les diſtricts d'*Huaheine* la ſuppreſſion du *Taboo*. Je ne décrirai pas longuement l'appareil de cette cérémonie, plus remarquable encore par ſon ſujet que par ſes décorations. *Kokoa* tenoit la bride du cheval, de peur d'accident : *Adelo* ne devoit pas être un excellent cavalier. Les *Téaponées* environnoient leur Chef. La muſique précédoit en chantant des hymnes en l'honneur des Dieux, amis du genre humain. Le Hiérarque s'arrêtoit de place en place, & diſoit au peuple, avide de l'entendre : » De par le Roi, le Hiérarque » & les Chefs..... Du moment préſent juſ- » qu'à celui où le Soleil reſtera plongé » dans la mer, où la Lune mangera les » étoiles, & ſera elle-même dévorée par » le temps, il n'y aura plus à *Huaheine*

(1) Aſſemblée des Chefs.

» d'homme *Taboo*. Les Dieux ont révélé » au grand *Omaï* que telle étoit leur im- » muable volonté. « Des cris de joie, de remerciement, de louange, ſuccédoient à cette proclamation. Il ſembloit qu'avant elle, chaque Inſulaire n'eût regardé ſa vie que comme un bien qui lui avoit été prêté, & qu'il commençât à ſentir qu'il en étoit propriétaire.

Nous demeurâmes aſſemblés pendant la courſe religieuſe des *Téaponées*, & nous nous occupâmes de quelques affaires importantes. Je propoſai d'abord de conſerver à *Adelo* & à ſes légitimes ſucceſſeurs, la place que le jeune Roi lui avoit comme aſſignée, en le faiſant aſſeoir à côté de lui dans le Conſeil. Je penſois qu'il ſeroit d'autant plus utile d'aggréger le Hiérarque à notre corporation, qu'il pouvoit davantage ſur l'eſprit des peuples, en ſa qualité de repréſentant des Dieux : qu'en paroiſſant l'agrandir (ce qui étoit vrai ſous quelques rapports) on le tiendroit réellement dans une plus grande dépendance ; que concourant à toutes les réſolutions

prises par les Recteurs de l'ordre civil, il les favoriseroit de tout le poids de son autorité sainte, au lieu de les contrarier, au moins sourdement, ce que n'avoient que trop fait les Hiérarques précédents. Je m'appuyai de l'exemple des Nations européenes (1), où j'avois vu les Ministres du culte divin associés aux *Earées* dans l'administration de la chose publique. Cette motion n'avoit pas été prévue : elle excita quelques débats. *Mataneo* ne la goûta point. Il rendoit justice au mérite d'*Adelo*, mais il auroit mieux aimé que les *Téaponées* ne se mêlassent en aucune maniere du gouvernement de l'Etat : il redoutoit l'ascendant qu'ils prennent si facilement & si naturellement, pour peu qu'on leur en procure l'occasion..... Je répondis, & il répliqua..... Mes raisons, soutenues par l'enthousiasme qu'avoient produit les sentiments & les actions du Hiérarque actuel,

(1) Il est étonnant qu'*Omaï* n'ait pas parlé d'*O-Taïti* : le Premier-Prêtre y occupe, dans le Conseil, la place demandée à *Huaheine* pour *Adelo*.

prévalurent; on régla que les Hiérarques, de l'inſtant de leur nomination, ſeroient *Earées*, & qu'ils occuperoient, dans le Conſeil, la premiere place après celui qui préſideroit. Par cet arrangement le Hiérarque devoit toujours ſe trouver le ſecond, jamais le premier.

Voyant qu'on étoit en train d'accorder des graces, je hazardai un mot en faveur de *Tanadoure*. Il avoit des connoiſſances; il étoit riche; ſes ambaſſades à *Eimeo*, à *O-Taïti* & à *Bolabola*, lui avoient acquis une grande réputation de prudence & de courage : tout le monde convenoit de la valeur inſigne des ſervices qu'il avoit déjà rendus, & l'on ne doutoit pas que la ſuite de ſa vie ne répondît à de ſix beaux commencements. Je fis valoir tout cela. Inſiſtant ſur la néceſſité de le récompenſer, j'examinai ce qu'on pouvoit décemment offrir à un homme comme lui, & je prouvai que les diſtinctions ſociales étoient ſeules de nature à le flatter : il jouiſſoit de tous les autres biens. » Il n'y » a pas de Diſtrict vacant, pourſuivis-je,

» & je ne demande pas qu'il devienne *Chef*;
» mais quel inconvénient ſi nous l'admet-
» tions parmi nous, dans le Conſeil, au
» moins pour nous communiquer ſes lu-
» mieres, nous donner ſes avis? Il ſeroit,
» en quelque ſorte, *Earée ſurnuméraire*; ſa
» qualité ne paſſeroit point à ſes deſcen-
» dants, à moins qu'ils n'héritaſſent de ſon
» mérite, & cette tranſmiſſion demeureroit
» toujours au jugement des Chefs.... C'eſt
» ainſi, ajoutai-je, que le grand Roi de
» *Britanne* honore par des *titres* ceux de ſes
» Sujets, dont les qualités perſonnelles ſolli-
» citent l'élévation. Dans ſa jeuneſſe, *Cook*
» a été *Towtou* ſur un vaiſſeau. « L'exem-
ple du grand Roi & la prodigieuſe for-
tune du Capitaine déciderent les ſuffrages
en faveur de mon frere d'adoption. *Ma-
taneo*, comme s'il eût voulu effacer de
mon eſprit le ſouvenir de la réſiſtance qu'il
avoit oppoſée à ma propoſition touchant
les Hiérarques, plaida vivement la cauſe
de *Tanadoure*, & contribua peut-être plus
que moi à la lui faire gagner. *Adelo* &
Tanadoure (je leur avois envoyé un ex-
près) arriverent enſemble. Introduits dans

la ſalle du Conſeil, ils apprirent de *Nowa* les obligations qu'ils m'avoient, & à quel grade ils étoient parvenus ſans s'y attendre. Je ne dirai rien de leurs compliments ; ils s'en tirerent en gens d'eſprit. On traita quelques affaires pour leur procurer l'occaſion d'*opiner*, & le Roi rompit l'aſſemblée.

J'emmenai dîner avec moi le Hiérarque & le nouvel *Earée*. Celui-ci me parut extrêmement ſérieux pendant tout le repas. Reſté ſeul avec lui & *Adelo*, je lui demandai ce que ſignifioit cet extérieur mélancolique ; ſi les nuages répandus ſur ſon front provenoient de la viſite que je l'avois obligé de faire à *Catima* : car, lui dis-je, ce n'eſt pas votre promotion qui vous attriſte. — Eh bien, me répondit-il, en ſouriant par reſſorts, le cher *Omaï* ſe trompe ; c'eſt ma promotion qui me chagrine : j'étois moins malheureux auparavant. — Expliquez-vous, mon ami, & ſoyez certain que ſi j'euſſe cru vous faire la moindre peine, vous ne ſeriez encore que *Tanadoure*. — Vous allez me comprendre, *Omaï* ;

mais,

mais, à votre tour, ſoyez certain que vos ſoins, celui d'aujourd'hui, me pénetrent de la plus vive reconnoiſſance.... Voici le mot de l'énigme qui vous embarraſſe. *Adelo* a été Prophete; je n'ai pu voir *Catima* ſans l'aimer: ou ma deſtinée ſera unie à la ſienne, ou avant qu'il ſoit peu vous n'aurez plus d'ami. Je n'exagere point.... D'une autre qu'elle j'aurois pu tenter la ſageſſe par des préſents; j'aurois pu lui propoſer de la *prendre à bail*, ſuivant nos uſages: mais, *Omaï*, ces penſées fuient loin d'un homme qui a le bonheur de s'entretenir quelques moments avec *Catima*. Les ſentiments qu'elle inſpire, la proclament unique & perpétuelle épouſe... L'éminente dignité que je reçois, me l'enleve. Tous ces Chefs, auxquels vous m'avez aggrégé, ne me pardonneroient pas d'avilir en moi leur dignité ſuprême, au point de choiſir pour ma femme, la veuve du plus vil peut-être & du plus ignoré de nos Inſulaires.... On la mépriſeroit, & penſez-vous que je le ſouffriſſe?... *Omaï*, cher *Omaï*, vous me faites grand, mais vous me raviſſez juſqu'à l'eſpérance dû

bonheur. Une ame ſenſible ne trouve point ſon compte à cet échange. — Savez-vous, mon ami, que *Catima* eſt un gros parti? — Que voulez-vous dire?.... Elle n'a rien.... que ſa beauté & ſes malheurs... Demandez-le à *Adelo*. — Je n'ai beſoin de conſulter perſonne pour ſavoir ſi je puis appeller *gros parti* une femme qui poſſede, en toute propriété, une très-jolie habitation, contiguë à celle que *Tatlenoo* vous a cédée. — En vérité, *Omaï*, cette plaiſanterie.... Eh n'avez-vous pas conſidéré comme moi l'affreuſe pauvreté de la cabane...! — Vous parlez de la *Catima* d'hier, mais la *Catima* d'aujourd'hui a obtenu du Roi, par l'interceſſion de ſes amis, la dépouille du fils de notre coupable Hiérarque. Vous ne ferez plus ſa fortune en l'épouſant.

„ J'ajoute, reprit *Adelo*, qu'il étoit néceſſaire que vous devinſſiez *Earée*, pour être digne d'elle.... *Omaï*, je vous ai promis l'hiſtoire de *Catima*, ſi je voyois votre ami diſpoſé à recevoir ſa main ſans la connoître davantage : *Tanadoure* me paroît dans les ſentiments que je deſirois ; je

vais acquitter ma parole. Sa générosité & l'intérêt que vous avez pris au sort de mon aimable *sœur*, doivent être payés par la communication d'un secret qu'elle-même ignore, quoique ce soit le sien. «

» Il y a environ neuf ans que le vieillard que vous m'avez vu assister à la mort, aborda sur cette même côte où il a fini sa carriere. Il avoit avec lui une jeune fille & un jeune garçon : du reste, manquant à-peu-près de tout. Il obtint la permission de construire une cabane à l'endroit qui l'avoit reçu à son débarquement. C'étoit un lieu aride, commode pourtant à cause d'un filet d'eau douce qu'on y trouvoit, & de quelques arbres sauvages qui offroient à la cabane leur abri, aux hommes leur ombre salutaire. «

» L'étranger fuyoit tout le monde ; je m'obstinai à le rechercher : il étoit malheureux. Ma persévérance le toucha ; insensiblement nous nous liâmes, sinon d'amitié, du moins de cette espece de commerce qui vient immédiatement après elle.

J'étois marié : j'en fais la remarque, parce que ſans cette circonſtance, la belle & pauvre *Catima* m'eût infailliblement ſubjugué. Je n'ai jamais rien connu de ſi noble & de ſi bon que cette jeune créature : ſa beauté eſt la moindre de ſes perfections. «

» J'aidai à l'établiſſement des trois infortunés ; il fallut bien qu'ils le ſouffriſſent, puiſqu'en arrivant, ils n'avoient que leur pirogue, quelques vêtements & des filets. *Aringa* (c'eſt le vieillard) n'accepta de moi que ce que ſa poſition ne lui permit pas de refuſer. Mes dons ſe réduiſirent à quelques meubles de premiere néceſſité, aux matériaux de la cabane, & à une ou deux journées de ſervices manuels pour la conſtruire. Dans la ſuite, & pour le reſte, ſi ce n'eſt en quelques occaſions que je dirai tout-à-l'heure, les inconnus ſurent toujours ſe ſuffire à eux-mêmes. Ils vivoient de leur pêche, & des fruits qu'ils pouvoient recueillir dans les endroits incultes de leur canton. «

» Cependant on parloit des charmes de la *pauvre étrangere*. Nos riches libertins voulurent *l'avoir*. Ils propoſerent preſque tous de beaux préſents à *Aringa* pour un arrangement à terme. *Je ne ſuis pas ſon pere*, répondit à tous l'honnête vieillard : ce mot le débarraſſa de leurs pourſuites ; mais la crainte de quelqu'un de ces attentats que le fort ne commet que trop ſouvent contre le foible, le fit réſoudre à marier *Catima* au jeune homme qui étoit ſon fils. Il me conſulta ſur ce projet, je l'approuvai par les raiſons qui le déterminoient. Le mariage n'eut que moi pour témoin, & comme Miniſtre de la Religion, je reçus le ſerment des deux époux. «

» *Catima* eut deux couches qui ſe ſuccéderent rapidement. Voilà les ſeules occaſions où mes offres de ſervices ne furent pas rejettées ; l'état de la malade exigeoit mille petites douceurs, que ſon pere & ſon mari ne pouvoient lui procurer. «

» A quelque-temps de-là l'époux diſparut. La jeune femme étoit enceinte d'un

troiſieme enfant. Je demandai ſouvent où étoit le pere ; on répondit à mes premieres queſtions d'une maniere ambiguë : on finit par me dire qu'il étoit mort dans une Iſle voiſine. Vous avez ſu au même inſtant que moi, qu'il avoit été *Taboo.* «

» Mes viſites à la cabane devinrent moins fréquentes ; je craignois *Catima*, qui ne vivoit plus ſous la ſauve-garde du mariage.... Pour abréger, il y a quinze jours que l'eſprit de mort a envoyé à *Aringa* la maladie qui lui ouvrit *hier* la *demeure éternelle*. J'ai couru auſſi-tôt à ſon ſecours. Dès les premiers moments il jugea qu'il n'en reléveroit pas. Eloignant *Catima*, ſous prétexte qu'il avoit beſoin qu'elle cueillît quelques herbes médicinales, il m'a tenu ce diſcours : «

» *Adelo*, je ne puis autrement vous témoigner ma vive reconnoiſſance, qu'en » vous révélant un ſecret que je cache depuis plus de vingt ans, & qui ſeroit » mort avec moi, ſi je n'euſſe enfin rencontré un homme peu ſemblable aux

» autres hommes.... L'infortunée qui vient
» de ſortir, eſt la fille d'un grand Roi ;
» elle ſe nomme *Réema-Lema* : je ſuis le
» frere de ſon aïeule ; ſon oncle a cauſé
» tous nos malheurs.

» Vous avez ſans doute entendu parler
» de la derniere révolution de l'*Iſle des*
» *Perles* (1), qui a mis un Tyran à la place
» du Souverain légitime. Elle a fait aſſez
» de bruit dans le temps pour qu'elle ſoit
» parvenue juſqu'à vous, & que vous en
» ayez conſervé le ſouvenir. C'eſt à cette
» fatale révolution que nous devons votre
» connoiſſance, le ſeul bien, entre mille
» maux, qu'elle nous ait procuré.

» *Viſſaobenbo*, pere de *Réema-Lema*,
» étoit un excellent homme, mais il n'a-
» voit que les vertus d'un particulier.
» J'exerçois auprès de lui les fonctions
» d'*Adminiſtrateur*. Son frere, mêlange
» étonnant de bonnes & de mauvaiſes
» qualités, qui probablement eût été digne

(1) C'eſt *Otaïvaoo*, une des Iſles baſſes.

» du *Maro*, s'il ne l'eût pas ravi, me haïſ-
» ſoit autant que je le craignois. Il me
» ſupplanta. *Viſſaobenbo* s'apperçut bien-
» tôt de la faute qu'il avoit faite ; il me
» rendit ſa confiance, mais ſon autorité
» étoit perdue ſans retour. Il conſervoit le
» nom de Roi : *Phaour* régnoit.

» Cet illuſtre ſcélérat s'ennuya de ne pas
» joindre le titre au pouvoir. Je fus averti
» qu'il conſpiroit contre la vie de celui
» qu'il auroit dû défendre au péril de
» la ſienne. Cette affreuſe nouvelle que je
» portai au Monarque, le tira de ſon aſ-
» ſoupiſſement ; il jura de ſe venger, &
» commit une ſeconde faute à laquelle il
» n'y eut pas de remede. Au lieu de faire
» arrêter ſur le champ le coupable, comme
» je le lui conſeillois, il ſe répandit en re-
» proches & en menaces, déclara qu'il
» s'emparoit des biens de ſon frere, le
» bannit de ſa préſence. *Phaour* obéit,
» mais, en ſe retirant, il entraîna plus de la
» moitié des Guerriers de la Nation.

» On en vient donc à une guerre ou-

» verte. Nous avons d'abord quelques » avantages ; le rebelle implore la clé- » mence de ſon Roi, & demande la paix. » *Viſſaobenbo* ne verſoit qu'à regret le » ſang de ſes Sujets, & il ſe ſouvenoit, » malgré lui, qu'il combattoit un frere. Les » propoſitions d'accommodement ſont » écoutées. La nuit qui précéda le jour » où l'on devoit mettre la derniere main » au traité, étoit à peine au milieu de » ſa courſe, que nos Guerriers, ſe repo- » ſant ſur la bonne intelligence preſque » rétablie entre les deux freres, ſont aſ- » ſaillis par les Guerriers du parti oppoſé. » Le ſommeil, la frayeur, les ténebres, » tout concourut à notre défaite. Les plus » braves d'entre nous ſe joignirent à *Viſ- » ſaobenbo*, qui ſe défendoit en héros: c'é- » toit une poignée de Soldats contre une » armée. Le jour parut, nous réſiſtions » encore.

» Quel ſpectacle j'eus alors ſous les » yeux ! Mon Roi, tombé au pied d'un » arbre, expirant.... Je cours à lui: *Fuyez*, » me dit-il en me tendant la main, *& s'il*

» *en eſt encore temps, ſauvez ma fille.* En » prononçant ces paroles, il mourut.

» Nous étions éloignés d'une demi-jour- » née de l'habitation royale. Je pars avec » toute la viteſſe dont je ſuis capable : un » reſte d'obſcurité favoriſe ma marche. J'ar- » rive. J'entre dans l'appartement où une » nourrice, une ſeconde mere, élevoit » *Réema-Lema*, âgée de douze lunes. J'or- » donne à cette femme de me ſuivre avec » ſon enfant. Je cours à mon fils, preſqu'auſſi » jeune, je le prends entre mes bras. Un » fidele *Towtou* amarine ma pirogue. Nous » la rempliſſons de vivres, & nous partons. » Ce ne fut qu'en pleine mer que j'appris » aux compagnons de ma fuite, la ruine de » *Viſſaobenbo*, & que nous exécutions ſa » derniere volonté.

» Nous ne tînmes aucune route décidée; » ſeulement nous pouſſâmes le plus loin des » côtes qu'il nous fut poſſible. La nuit ſur- » vint, & avec elle une tempête horrible, » qui vingt fois penſa finir nos courſes & » nos malheurs. Les enfants dormoient tran-

» quillement. Ah ! pourquoi.... Les Dieux
» avoient ſans doute leurs deſſeins en les
» ſauvant. Aux premiers rayons de la lu-
» miere, nous nous trouvâmes auprès d'une
» terre qui m'étoit inconnue. J'ai ſu depuis
» qu'elle ſe nommoit *Mareaphoë*. Réſolu
» d'y deſcendre & d'y demeurer caché,
» d'autant plus que j'avois bien des raiſons
» de la croire à une grande diſtance de no-
» tre Patrie, j'exigeai du *Towtou* & de la
» nourrice, le ſerment de ne jamais parler
» ni d'*Otavaoo*, ni de *Viſſaobenbo*, ni de
» notre ancienne fortune & de nos cala-
» mités actuelles. Ils comprirent aiſément
» que *Réema-Lema* ceſſeroit d'être en ſû-
» reté, dès qu'elle ſeroit connue. Je com-
» poſai une hiſtoire qu'ils devoient conter
» aux curieux. Dans ma fable, le *Towtou*
» & la nourrice étoit mariés ; *Réema-Lema*
» & mon fils étoient leurs enfants : j'étois
» le grand-pere, nous quittions notre
» terre natale par l'ordre des Dieux, qui
» nous avoient commandé de nous taire ſur
» tout le reſte.

» Nous abordâmes. La permiſſion de

» conſtruire une cabane nous fut accordée » pour quelques plumes rouges dont j'avois » emporté une ample proviſion. La même » monnoie nous procura diverſes choſes né- » ceſſaires à la vie.

» J'ai paſſé quatre années à *Mareaphoë*; ce » ne fut qu'au commencement de la cin- » quieme que nous entendîmes parler de » l'*Iſle des Perles*. On diſoit qu'un Envoyé » du Souverain de cette Iſle étoit venu » s'informer ſi l'on n'avoit pas connoiſ- » ſance d'un homme de *tel âge*, de *telle* » *figure*, qui ſe nommoit *Souſſouma*, & qui » devoit avoir avec lui une jeune fille ap- » pellée *Réema-Lema*. On ajoutoit qu'une » magnifique récompenſe étoit promiſe à » celui qui l'indiqueroit; mais on gardoit » le ſilence ſur le ſort deſtiné au fugitif. » Heureuſement nous avions tous changé » de nom; c'en étoit aſſez pour dérouter nos » inquiſiteurs, au moins pendant quelque- » temps.... La providence de l'*Eatooa* nous » ſauva encore d'une autre maniere.

» Un ſoir que je revenois de la pêche

» avec mon *Towtou*, j'apperçois ſur le rivage
» un homme qui ſembloit nous attendre. Le
» voir & le reconnoître eſt l'affaire d'un clin
» d'œil. C'étoit un des plus grands & des
» plus lâches ennemis de *Viſſaobenbo*, & je ne
» doutai pas qu'il ne fût l'Envoyé qui mar-
» chandoit le ſang de ſa fille & le mien. Il
» nous cria de lui vendre du poiſſon, &
» qu'il nous donneroit de *jolies petites per-*
» *les* en paiement. Perſonne ne l'accompa-
» gnoit. Mon *Towtou* étoit d'une force pro-
» digieuſe. Je lui dis de deſcendre à terre,
» de ſaiſir cet homme, & de l'entraîner
» dans notre embarcation. Mon ordre eſt
» exécuté dans un inſtant, & nous pouſſons
» au large. Le Courtiſan (car ce n'étoit
» que cela) trembloit de tous ſes mem-
» bres ; les paroles qui ſortirent de ma
» bouche n'étoient pas faites pour le raſſu-
» rer. *Vil Eſclave d'un Tyran, tu cherches*
» Souſſouma.... *C'eſt moi. Regarde cette ca-*
» *bane.... Là reſpire* Réema-Lema, *ta légi-*
» *time Souveraine.... O ! que n'ai-je avec*
» *toi le cruel qui a percé le cœur de ſon*
» *frere & de ſon Roi !.... Eternelle vengeance,*
» *qui m'avez livré ce ſcélérat, épargnerez-*

» *vous toujours l'Uſurpateur qu'il ſert !*
» *Mais.... confeſſe tes crimes, tes projets....*

» Il tenta d'abord de me faire accroire
» qu'on ne nous vouloit pas de mal ; que
» *Phaour* déſiroit nous trouver, pour prendre
» ſoin de ma pupille, qui étoit ſa niece.....
» Quand il vit que ce menſonge ne me trom-
» poit pas, il m'avoua que, depuis notre éva-
» ſion, le Tyran n'avoit pas joui d'un ſeul mo-
» ment de tranquillité ; qu'il craignoit que
» je ne communiquaſſe les droits de *Réema-*
» *Lema*, en la mariant à quelque Chef puiſ-
» ſant, & qu'on ne vînt inopinément lui
» enlever le fruit d'un crime qui lui avoit
» tant coûté ; que la mémoire de *Viſſaobenbo*
» étoit en bénédiction à *Otavaoo*, qu'on
» oſoit le regréter tout haut, que ſon frere
» étoit abhorré de ceux-mêmes qui avoient
» combattu en ſa faveur.... Il m'offrit, ſi je
» lui laiſſois la vie, de nous ramener à l'*Iſle*
» *des Perles*, & de poignarder notre ennemi
» en arrivant.

» Ce diſcours étoit probablement un tiſſu
» de fauſſetés : pour toute réponſe, je fis en-

» velopper l'Orateur dans un filet, & nous
» le jettâmes à la mer.

» J'ignore la ſuite de cet événement, & la
» ſenſation qu'aura excité à *Mareaphoë* la
» diſparition ſubite de l'Envoyé de *Phaour*;
» car je quittai l'Iſle dès le lendemain. Il
» me ſembla que je n'étois pas aſſez loin de
» l'Uſurpateur, dans un endroit où parve-
» noient ſes Emiſſaires & ſes demandes.

» J'avois pluſieurs pirogues. J'employai
» une partie de la nuit à tranſporter ſur
» la meilleure, des meubles, des vivres,
» des vêtements, ce que j'avois d'effets
» propres au commerce. Je cachai cette car-
» gaiſon ſous mon attirail de Pêcheur. Au
» point du jour j'éveillai le *Towtou* & la
» nourrice, & je leur dis que j'avois en-
» vie de promener mes enfants ſur la mer,
» & de leur donner les premieres leçons
» d'un travail qui, ſelon toutes les appa-
» rences, ſeroit un jour leur unique ſou-
» tien. Je pris avec moi *Réema-Lema* &
» mon fils, dans la pirogue que j'avois pré-
» parée: mes gens ſe mirent dans une au-

» tre. Un vent frais ne tarda pas à nous » porter à deux ou trois lieues de la côte. » Après avoir pêché quelque temps, je » m'approchai de l'embarcation qui por- » toit mes compagnons d'infortune. *Amis*, » leur dis-je, *l'intérêt de ces chers enfants exi-* » *ge que nous nous séparions. Retournez à* Ma- » reaphoë, *publiez-y que ma pirogue a été sub-* » *mergée, & que j'ai péri avec* Catima *& son* » *frere.... Il ne vous sera pas difficile d'affecter* » *une grande douleur, puisque vous nous per-* » *dez.... Je voudrois pouvoir récompenser di-* » *gnement votre zele & votre fidélité. Le sort* » *me refuse jusqu'à cette consolation. Votre* » *liberté m'appartient, je vous la rends ; ma* » *cabane, & tout ce qu'elle renferme, est main-* » *tenant à vous : c'est peu de chose ; mais vous* » *êtes jeunes & laborieux..... Mariez-vous* » *ensemble, afin que, dans votre vieillesse, vous* » *ayez des soutiens.... Vous passerez le reste* » *de vos jours à* Mareaphoë, *à moins que* » *dans la suite des temps (cet événement ne* » *sauroit être prochain) on ne vienne vous* » *chercher de la part de* Catima *ou de* Réema- » Lema.... *Il est probable que nous ne nous*

» *reverrons*

» *reverrons plus ; en revanche nous nous ai-*
» *merons toujours..... Adieu..... Partez ſans*
» *me répondre. Je le veux, obéiſſez-moi pour*
» *la derniere fois.*

» Ils ne me répondirent point ; mais leurs
» ſanglots & leurs cris me déchirerent le
» cœur. Je m'éloignai à force de voiles &
» à grands coups de pagaie. D'abord ils
» demeurerent immobiles ; enſuite ils pri-
» rent le chemin du rivage. Puis, comme
» s'ils ſe fuſſent repentis de m'avoir obéi,
» ils revinrent ſur leurs pas pour me re-
» joindre. Leur pirogue n'avoit point de
» voilure, elle étoit peſante, & la nuit ar-
» riva. Nous ceſſâmes de nous voir ; mais
» long-temps encore j'entendis leurs gémiſ-
» ſements & leurs plaintes.

» Il ſeroit inutile de vous faire le détail
» de mes autres aventures : elles furent
» preſque toutes malheureuſes. Des cir-
» conſtances de plus d'une eſpece m'obli-
» gerent ſouvent de changer de lieu. Cha-
» que mutation étoit un pas vers l'indi-
» gence. Vous ſavez dans quel état nous

» abordâmes ici, & à quelles extrêmités nous » euſſions été réduits, ſans votre amitié gé- » néreuſe & conſtante.

» *Catima* ne ſe connoît point. Je lui ai » ſeulement dit qu'elle étoit la fille d'un de » mes parents, tué par un ennemi; qu'im- » pliqué dans la querelle, j'avois été con- » traint de fuir avec elle & mon fils. Ce- » pendant elle ſe ſouvient confuſément du » *Towtou* & de la Nourrice, dont j'ai eu » ſoin d'entretenir la mémoire dans ſon eſ- » prit; & ſi on la mettoit ſur la voie, ſes » idées ne tarderoient peut-être pas à ſe dé- » brouiller.

» Si je meurs de cette maladie, comme » il y a toute apparence, je vous recom- » mande *Réema-Lema*, ſes enfants & ſon » ſecret. Vous uſerez, en homme prudent, » de la confidence que je vous fais; je pen- » ſe que ſi les Dieux ne ſe laſſoient pas » d'éprouver ces illuſtres infortunés, on » aggraveroit leurs peines en leur décou- » vrant de quelle hauteur ils ſont tom- » bés.... Le *Towtou* ſe nomme *Louglou*,

» la nourrice, *Hiza*; ils habitent ſur la » côte occidentale de *Mareaphoë*.... «

» *Aringa* finiſſoit ce diſcours, quand la jeune veuve rentra. Vous ſavez maintenant, ô *Tanadoure* ! ce qu'eſt *Catima*. Quoique nous n'ayons que le témoignage de ſon vieux & reſpectable tuteur, j'y crois comme ſi un Dieu même eût parlé. Et ne s'en alloit-il pas au grand Dieu qui hait & punit le menſonge ! L'inſtant de la mort eſt celui de la vérité. On pourra néanmoins ſe procurer de plus amples informations, en envoyant chercher, au nom de *Réema-Lema*, la nourrice & ſon mari, ſuppoſé qu'ils vivent encore. «

Ainſi parla le bon *Adelo*. J'aurois juré que *Tanadoure* ne pourroit qu'à peine contenir les tranſports de ſa joie, en apprenant de ſi agréables nouvelles, & mon étonnement ne fut pas médiocre, lorſque, jettant les yeux ſur lui, j'apperçus, dans tout ſon extérieur, un air d'abattement & de triſteſſe qui n'étoit pas concevable. *Adelo* fit la même obſervation. Nous nous

empreſsâmes de demander à notre ami la cauſe.... » Elle eſt ſimple, nous dit-il, en » préludant par un ſoupir ; j'ai craint que » *Catima* ne fût pas digne d'un *Earée* : je » crains bien davantage qu'un *Earée* de » ma ſorte ne ſoit pas digne de la fille » d'un grand Roi. — Raſſurez-vous, re- » prit *Adelo* ; elle continuera d'ignorer ſa » naiſſance, & nous n'en publierons que » ce qu'il faudra pour perſuader qu'en l'é- » pouſant vous faites une alliance qui ne » vous dégrade pas. « *Tanadoure* ſe refuſa à cet arrangement. C'étoit, dit-il, trom- per une femme reſpectable ; c'étoit la mettre dans le cas où de le haïr un jour, ſi on lui découvroit ſon illuſtre origine, ou de nuire eſſentiellement à elle & aux enfants de ſon premier mari, ſi on ne la lui découvroit pas. Il ne vouloit s'expo- ſer ni à l'un ni à l'autre de ces inconvé- nients. J'ai lieu de penſer, ajouta-t-il, que *Catima* n'a point d'averſion pour moi: mes inſtances ont été ſi vives & ſi vraies qu'elle me l'a avoué. D'ailleurs, l'eſpece de prophétie qu'*Adelo* lui a faite en ſortant de la cabane, ma rencontre, mes ſenti-

ments, tout la porte à imaginer que notre mariage eſt conclu là-haut ; elle eſt ſeulement ſurpriſe que l'*Eatooa* s'occupe de la plus miſérable des créatures. Je ſuis donc à-peu-près certain de réuſſir. Mais dût la révélation du fatal ſecret être la ruine de mes eſpérances, je n'épouſerai point *Catima*, ſans qu'elle ſe connoiſſe. Si elle perſiſte dans les ſentiments qu'elle m'a laiſſé entrevoir, je n'en ſerai que plus heureux ; ſi elle change, je me conſolerai peut-être, en penſant que je n'étois pas aimé.

Nowa ſurvint pendant cette petite altercation. Nous la mîmes dans notre confidence. Elle approuva la délicateſſe de *Tandoure* ; il ne devoit ni penſer, ni ſe conduire autrement. » Mais, dit-elle, al-» lons rendre *Adelo* à ſon épouſe, & » qu'on m'abandonne le ſoin de cette af-» faire. J'ai un preſſentiment qu'elle finira » bien. (*Me regardant*) Je ſerois charmée » qu'une femme de haute extraction don-» nât à nos pareilles l'honnête & vertueux » exemple de s'unir à des hommes en qui

» le mérite remplace les aïeux.... *Tana-*
» *doure* ſe retirera chez lui, s'il le veut
» bien, & ne paroîtra pas avant qu'on le
» lui diſe de ma part. «

Notre viſite mit le comble aux joies inexprimables de la famille d'*Adelo*; on ne s'attendoit pas à tant de bonheur à la fois. *Catima* tomba aux genoux de la Régente, & la ſupplia de lui accorder ſa protection: ſes enfants imiterent l'action de leur maman. *Nowa* ne les ſouffrit dans cette attitude, qu'autant de temps qu'il en fallut pour les relever.

Je vis donc *Réema-Lema*, &, au premier coup-d'œil, *Tanadoure* & ſon amour furent juſtifiés dans mon eſprit. Tout prévenu que j'étois en faveur de *Nowa*, je ne ſavois à laquelle de ces deux merveilles accorder la préférence. Mon cœur ne balançoit pas; mais ce qui, en nous, juge ſans aimer, n'auroit adjugé à aucune des deux le prix des graces & de la beauté, s'il n'avoit eu deux prix égaux à diſtribuer.

La Régente, entamant l'affaire à laquelle elle avoit témoigné s'intéreſſer ſi particuliérement, demanda à la jeune veuve ſi elle ſavoit ce que le Roi ſon fils avoit fait pour elle ?

— Je ne ſais rien, dit-elle, ſinon que le Roi & vous, Madame, vous êtes humains, & que nous ſommes malheureux.

— Malheureux, ſans doute, par les pertes que vous avez éprouvées : un époux, un pere.... celle-ci ne ſauroit ſe réparer ; mais je connois un Inſulaire eſtimable qui voudroit bien être reçu à vous faire oublier l'autre.

— Eſt-ce *Tanadoure*, Madame ?... *Tanadoure* eſt le ſeul que j'acceptaſſe volontiers, depuis qu'*Adelo* m'a fait entendre que la providence de nos Dieux avoit arrangé ce mariage.... *Tanadoure* m'a aſſuré qu'il m'aimoit, & je l'ai cru : pourquoi m'auroit-il trompée ?.... Ce qui me fâche vraiment, c'eſt qu'il eſt trop riche pour une pauvre indigente comme moi.

— Riche, dites-vous, *Catima* ? Il eſt

plus que riche ; le Conſeil l'a fait *Earée* aujourd'hui.

— Ah ! Madame, ils me l'ont enlevé !

— Mais.... point du tout. Eſt-ce que, ſi vous deveniez bien riche, bien riche, ou noble Dame.... comme je le ſuis, par exemple, vous lui retireriez votre cœur?

— Il ne s'agit pas de moi. Les hommes....

— Répondez cependant comme s'il s'agiſſoit de vous.

— Je ne verrois, moi, dans mes richeſſes & dans ma grandeur, qu'un moyen de plus pour augmenter le prix d'un don fait ſans retour.

— Nous allons le voir tout-à-l'heure, aimable *Catima* ; en attendant, je me fais la caution de *Tanadoure*.... je vous prie, *Adelo*, d'envoyer chercher votre ami.

(Tanadoure *eſt arrivé &* Nowa *continue, en lui adreſſant la parole.*)

— Je voudrois que *Tanadoure* ſe mariât; on ne ſauroit trop ſe hâter de multiplier les ſujets tels que lui. Son cœur eſt-il libre ?

— Madame, il eſt donné.

— Mais ne pourriez-vous pas le reprendre ? Cela ſe voit tous les jours. Je vous en citerai vingt exemples pour un.

— Le mien ne ſera jamais cité à la ſuite de ceux que vous dites.

— J'aime aſſez cette conſtance.... cependant le mariage que j'ai à vous propoſer eſt ſi brillant, que les diſpoſitions de votre cœur ne vous empêcheroient pas d'y ſouſcrire avec joie, & de m'en remercier.

— (Catima *tout bas.*) Mais auſſi.... c'eſt le tenter trop fort.

— Nous avons à *Huaheine* une jeune & jolie perſonne, nommée *Réema-Lema*, fille du feu Roi d'*Otavaoo*, & poſſédant à quatre pas d'ici une charmante habitation....

— Je connois la Dame & le bien.

— *Réema-Lema* ne m'a pas diſſimulé qu'elle vous aime ; vous n'avez qu'à dire un mot, &....

— Ce mot eſt dit, Madame. J'accepte avec étonnement....reconnoiſſance, l'honneur ineſpéré.... Ah ! *Nowa*, vous étiez bien sûre que les diſpoſitions de mon

cœur ne s'oppoſeroient point à l'accompliſſement de votre volonté !

— (Catima *entre ſes dents.*) Le perfide !

— Et vous, *Catima*, ratifiez-vous....

— Moi, Madame !

— Oui, ratifiez-vous ce que j'ai avancé? *Tanadoure* peut-il ſe flatter que vous l'agréez pour époux?

— Madame.... en vérité je ne vous comprends pas.... Jamais, jamais je n'aurois cru que *Nowa* ſe fût amuſée.... eût inſulté.... la plaiſanterie eſt cruelle..... ſimple que j'étois de penſer que mes malheurs, ma ſituation.... vous inſpireroient.... de grace, Madame, permettez que je m'éloigne.

— Je conſens volontiers, *Madame*, que *Catima* diſparoiſſe ; mais je veux que *Réema-Lema* demeure avec nous ; je veux qu'elle ſoit ma ſœur, ma tendre ſœur, & qu'elle m'embraſſe tout-à-l'heure pour ſe venger de la *plaiſanterie cruelle* que je lui ai faite.

En prononçant ces paroles, *Nowa* ſe

jette au cou de la fauſſe *Catima*, qui ne ſavoit encore que penſer du diſcours de la Régente, & des careſſes dont on l'accabloit. Enfin, *Adelo* amena le dénouement de cette ſcene, en racontant à *Réema-Lema* ſa propre hiſtoire, telle qu'il la tenoit d'*Aringa*. Elle dit ſe ſouvenir très-diſtinctement du départ de *Mareaphoë*, & de la peine que lui cauſa la perte de ſa nourrice, dont elle aſſura que les traits étoient ſi profondément gravés dans ſon eſprit, qu'elle la reconnoîtroit, ſi le hazard l'offroit à ſes yeux. Il ne lui en coûta ſeulement pas un effort pour prendre le ton qui convenoit à ſon rang. Nous admirâmes tous cette prompte métamorphoſe. *Tanadoure* en fut conſterné. Il s'approcha reſpectueuſement de *Réema-Lema*, & lui dit que ne prétendant pas ſe prévaloir du conſentement qu'elle avoit accordé, lorſque ſon rang & ſon opulence lui étoient inconnus, il la prioit de le renouveller, quoiqu'il ſentît combien il étoit indigne.... Elle l'interrompit. Cette requête, dit-elle, m'embarraſſe fort; car je chéris cette *Catima* que vous abandonniez pour moi.

Elle vous aimoit tant !.... A propos, ne faviez-vous point que j'étois *Réema-Lema*, & toute mon hiſtoire ?

— Eh ! pouvez-vous croire que j'euſſe abandonné *Catima* ſi, je n'avois pas été certain de la retrouver dans la fille d'un Roi !... Je ſavois qui vous étiez, mais *Adelo* vous certifiera que mon cœur vous avoit choiſie pour épouſe, avant que votre ſecret m'eût été révélé, & que j'ai tremblé en l'apprenant.

— Vous avez tremblé ! je n'en vois pas la raiſon.

— La fille d'un Roi en comparaiſon de *Tanadoure*....

— N'eſt pas plus que *Tanadoure* en comparaiſon de *Catima*.... Au ſurplus, mon ami, voyez toujours en moi une pauvre jeune veuve, mere de trois orphelins, n'ayant d'autre bien que ſon cœur, & le partageant entre ſes enfants & vous.... Si la dignité eſt venue ſe joindre à tout cela, tant pis pour elle... (*lui tendant la main*) Je vous prends pour mon époux.

On applaudit extrêmement à cette con-

cluſion. *Nowa* redoubla ſes careſſes, & témoigna *à ſa ſœur* la plus parfaite conſidération. *Tanadoure* n'étoit pas à lui. *Adelo* chantoit la providence des Dieux, & s'écrioit de temps en temps, *je l'avois bien prévu.* Je me hazardai de dire tout bas à la Régente, *voilà un bel exemple à ſuivre*; elle rougit : ce fut toute ſa réponſe.

Nous conduisîmes la nouvelle épouſe à l'habitation de ſon mari, le fils du Hiérarque dépoſé ne devant quitter que le ſurlendemain celle que le Conſeil avoit donnée à l'aimable étrangere. Il fut arrêté qu'après le départ du *Téaponée*, *Réema-Lema* demeureroit dans la ſienne avec ſes enfants, mais qu'à toutes les heures de la journée, *Tanadoure* ſeroit le bien venu. » Et ſi vous me négligiez, mon » ami, ajouta-t-elle agréablement, j'enver- » rois *Catima* vous en faire des repro- » ches juſques chez vous. «

Auſſi-tôt la nouvelle du mariage de *Tanadoure* ſe répandit au loin, & les étranges aventures de la *veuve* paſſerent

par toutes les bouches, non ſans quelqu'altération, ſuivant l'uſage. Ce qui dure encore au moment que j'écris, & ne s'eſt jamais altéré, c'eſt le bonheur des deux époux.

Réema-Lema & *Nowa* devinrent inſéparables. *Zée* fut en tiers dans leur amitié. Elles ne dédaignerent pas l'intimité de *Laloë*, quoique celle-ci n'eût épouſé qu'un *Towtou*, & qu'elle n'eût pas toujours été un modele de vertu. Ces quatre perſonnes, l'honneur de leur ſexe, ont infiniment contribué à la réforme de nos mœurs, & de beaucoup de nos ridicules & injuſtes coutumes. Si les femmes jouiſſent maintenant de quelque conſidération parmi nous, ſi elles ſont à-peu-près ſur le pied des Anglaiſes, elles m'en doivent certainement le projet ; mais *Nowa*, *Réema-Lema*, *Zée* & *Laloë* en ont procuré l'exécution. L'épouſe d'*Adelo* étoit digne de leur être aſſociée, & l'eût été en effet, ſi le mari, d'ailleurs le meilleur des hommes, n'avoit pas tenu fortement pour les préſéances viriles ; il n'auroit pas vu

patiemment ſon *premier uſtenſile* (une femme n'eſt guere que cela pour un Inſulaire) livrée à un petit comité qui travailloit continuellement à les diminuer. Il me diſoit quelquefois : » *Omaï* , vous préparez » bien des peines aux maris qui viendront » après nous. Vous voulez que les femmes » ſoient nos égales ; ce pas fait , elles » nous aſſerviront. « Bien des Lecteurs , en Europe , jugeront peut-être , d'après cette remarque , qu'*Adelo* étoit véritablement doué d'un eſprit de prophétie. D'autres penſeront qu'il ne falloit pas un grand effort de génie pour deviner cela. Qu'ils s'accommodent entr'eux. En attendant je vais décrire exactement notre guerre avec *Bolabola*. J'avertis ceux à qui il faut beaucoup de ſang répandu , pour qu'une expédition militaire ſoit de leur goût , & qui ne font cas d'une bataille que lorſqu'on y compte les morts par milliers , qu'ils ne ſeront pas ſatisfaits des détails que j'ai à préſenter à leur curioſité. Chez nous quelques têtes fracaſſées décident ſouvent un combat. La révolution dont j'ai à parler eſt une des plus ſingulieres & des plus

completes qu'on ait jamais vues dans les *Iſles de la Société*, & à grande peine coûtera-t-elle trois ou quatre cents hommes. Notre uſage n'eſt point de nous obſtiner contre la victoire. On penſe univerſellement ici qu'il eſt plus glorieux de conſerver la vie par la fuite, que de l'expoſer par une longue & inutile réſiſtance. Mes troupes & celle de *Théléme* n'ont un peu plus de *tenüe* que les autres, que parce qu'elles ont compris que c'étoit le vrai moyen de tuer & de n'être pas tué. Du reſte, j'ai tenté, preſque ſans ſuccès, de leur inoculer *ce point d'honneur* qui fait courir à une mort certaine, les Soldats du grand monde civiliſé : on ne m'a pas même compris. Nous avons bien l'air de toujours regarder la vie comme la premiere des choſes néceſſaires, & de n'être jamais diſpoſés à la ſacrifier abſolument à une vaine petite fumée de réputation. Nous ſommes trop près de la nature.

ONZIEME

ONZIEME NARRATION,

TAIRÉE-TAREEA.

Moins parce qu'il eſt Roi d'*Huaheine*, que parce qu'il eſt fils de *Nowa*.

PENDANT que je travaillois, avec le zele & le bonheur qu'on ſait, à la ſuppreſſion du *Taboo* homicide, une pirogue de guerre, ſortie des havres de *Bolabola*, parut ſur nos côtes. Elle établit ſa croiſiere à très-peu de diſtance de la baie d'*Owharre*; on eût dit qu'elle la vouloit boucher. Quelques-uns de nos Pêcheurs furent inſultés; les Forbans prirent leur poiſſon, les maltraiterent. Ils eurent l'audace de deſcendre à terre, & de nous couper un ou deux arbres, qu'ils emporterent comme en triomphe. Il étoit important de rabattre leur fierté, & de faire voir, par un acte de vigueur, que non-ſeulement on ne les craignoit pas, mais qu'on étoit encore

en état de mettre dans leurs ames ce ſentiment de terreur qu'ils ſe flattoient d'inſpirer.

Ayant un jour pointé mon téleſcope vers la mer, je diſtinguai la pirogue ennemie qui s'avançoit à force de voile & de pagaies, vers ſa ſtation ordinaire. Elle portoit une vingtaine de Guerriers, ſans les Rameurs. J'envoyai avertir *Thélême* de cette viſite, & lui demander s'il vouloit ſe joindre à moi pour donner la chaſſe aux Corſaires. Il étoit arrivé avant le retour du *Towtou*, mon commiſſionnaire. Cette diligence prouvoit ſon courage; cependant il fut étonné lorſque, lui expoſant mon deſſein, je lui dis que nous monterions une pirogue ordinaire, que nous ne ſerions que deux Guerriers, lui & moi, & que nous n'aurions pas d'autres armes viſibles que notre voile, notre gouvernail & nos pagaies. Il hazarda quelques remontrances. Pour cette fois, lui dis-je, mon cher *Thélême*, rapportez-vous-en aveuglément à moi. Dans deux heures, au plus, nous reviendrons ſains & ſaufs, &, je l'eſpere

du moins, après avoir changé de pirogue avec ces braves gens qui ont la demangeaiſon de nous attaquer : c'eſt-là tout le mal que je prétends leur faire. Si je ne réuſſis pas, notre embarcation nous ramenera ici, ſans le plus petit accident.... Penſez-vous de bonne foi que je riſquaſſe nos deux vies à propos de rien ? Nous les réſerverons pour une meilleure occaſion..... Vous m'accompagnerez, n'eſt-ce pas ? — Par-tout, *Omaï*. — Armez-vous, j'y conſens, du couteau de chaſſe que je vous ai donné ; il pourra vous ſervir à couper les oreilles de ceux de nos Ecumeurs de mer qui tomberont entre vos mains.

Je choiſis une mauvaiſe pirogue, mais de la plus grande légéreté : nous l'appellions l'*Oiſeau*. Douze de nos Rameurs les plus habiles & les plus robuſtes furent commandés pour manier les pagaies. Je confiai le ſoin du gouvernail à *Faloonou*, qui entendoit au mieux cette partie de la manœuvre que j'avois introduite. Je m'aſſurois, par toutes ces précautions, une ſu-

périorité de marche que nos ennemis étoient dans l'impuiſſance de jamais égaler ; &, à ce moyen, j'étois ſûr qu'il n'y auroit pas d'abordage malgré moi. Voilà mes armes défenſives. Les offenſives étoient un vaſe de terre, plein de charbons enflammés, une poignée de pétards & pluſieurs autres pieces d'artifice, que je mis dans mes poches. Je ſavois, par expérience, combien peu de choſe, en ce genre, effraie nos Guerriers les plus intrépides. On invita, en mon nom, les Habitants d'*Huaheine*, les femmes mêmes, à ſe rendre au bord de la mer, pour y jouir du ſpectacle d'un combat, que j'eus ſoin d'annoncer comme une partie de plaiſir.

La pirogue de *Bolabola* n'étoit pas à plus de deux cents pas de la baie. Les vents mâles & femelles retenoient leur haleine, & paroiſſoient appréhender que le moindre ſouffle ne troublât la ſcene qui ſe préparoit. La mer, battue par les pagaies, ſe hâtoit de reprendre l'uni & le luiſant de ſa ſurface, afin que les Dieux du profond abîme puſſent voir le combat tout à leur

aiſe, ſans être obligés d'élever la tête hors de l'eau : ce qui eſt arrivé, dit-on, quelquefois en pareille occaſion.

Nous n'avions nullement l'air de gens qui ſongent à combattre ; auſſi le Chef de la pirogue ennemie nous attend-il fort tranquillement. Si-tôt que nous ſommes à portée, je lui demande ce qu'il vient faire ſur nos côtes, ce qu'il veut ? — T'apprendre, me répond-il bruſquement, à reſpecter le grand *Opoony*, & à redouter ſa colere. — Si tu n'as pas d'autre deſſein, répliquai-je, tu peux t'en retourner. Porte ailleurs tes leçons & ta hauteur. A *Huaheine* on ne ſait que mépriſer un Tyran, & ſe moquer de ſon ridicule courroux.

En parlant ainſi je prenois le large. Le Commandant, piqué de ma répartie, me renvoie quelques termes bien durs & bien ſignificatifs. Je le menace d'aller ſur le champ l'en punir. Il me rit au nez ; je m'avance : lui de m'épargner la moitié du chemin, moi de fuir, de me rapprocher, de voltiger autour de ſa pirogue, de mettre tout ſon monde ſur les dents, en l'o-

bligeant de forcer ſes manœuvres. Vingt fois il croit me tenir, & vingt fois je lui échappe, inſultant à ſes eſpérances trompées.

Cette comédie duroit depuis une heure; je réſolus de la finir. Nous étions très-près du rivage, & les Spectateurs pouvoient entendre ce que nous diſions. Je m'écrie: » Hommes de *Bolabola*, je vous ordonne » de diſparoître; obéiſſez.... ou la fou- » dre elle-même va, par mes ordres, tom- » ber dans votre pirogue, & vous embrâ- » ſer de ſes feux inextinguibles. « On me répond une ſottiſe: auſſi-tôt, allumant mes pétards, je les lance; ils éclatent, nos ennemis ſont couverts de flamme & de fumée: c'eſt à qui ſautera dans la mer pour éviter les effets terribles de ce tonnerre inattendu. En un clin d'œil la pirogue reſte ſans Guerriers & ſans Matelots. On les voyoit nager péniblement, ne ſachant où ſe réfugier, pouſſant des cris affreux. Le rivage retentiſſoit des acclamations de mes Compatriotes. Je pouvois obliger les vaincus à ſe noyer ou à ſe ren-

dre à diſcrétion ; j'aimai mieux qu'ils portaſſe à *Opoony* la nouvelle de mon incompréhenſible ſuccès. Je paſſe donc dans leur pirogue avec tous mes gens, & fais ſigne à ceux qui nageoient le plus près de moi, que je leur cede la mienne par compaſſion. Ils y reviennent, les uns après les autres, tremblant encore, & oſant à peine regarder le vaſe de terre où ils m'avoient vu prendre le tonnerre à pleine main. J'avois eu ſoin d'ôter le gouvernail de mon embarcation, ne me ſouciant pas qu'ils en appriſſent l'uſage. Ils s'enfuirent avec toutes les ailes de la peur. Celles de la victoire nous ramenerent à *Owharre*, maîtres d'une belle pirogue, dans laquelle il ſe rencontra pluſieurs effets précieux, que nous laiſſâmes, *Thélême* & moi, aux hommes de notre équipage. On nous reçut au débarquement avec l'enthouſiaſme de la joie la plus vive & la plus agréablement exprimée. Les femmes nous couronnerent de fleurs champêtres ; & dès le lendemain nos Poëtes mirent en chanſons le prodigieux événement qu'ils n'avoient conſidéré que de loin.

Nous ne tardâmes pas à ſavoir qu'*Opoony*, furieux de la perte de ſa pirogue, & plus encore de la maniere dont nous la lui avions dérobée, avoit déchargé ſa colere ſur les malheureux qui la montoient, ne voulant pas croire ce qu'ils lui diſoient des *tourbillons de flamme*, accompagnés d'un *bruit épouvantable*, que *la main d'un Dieu* lançoit au milieu d'eux. Ce ne fut pas un médiocre avantage pour nous qu'il ne vît dans leur narration qu'une fable groſſiere, imaginée pour excuſer une lâcheté inexcuſable.

Le Roi de *Bolabola* avoit fait le premier acte d'hoſtilité, je fis le ſecond. On doit ſe ſouvenir qu'*Otoo* avoit donné à *Opoony* le bélier que les Eſpagnols avoient négligé d'emporter avec eux. Sans une femelle, ce bel & utile animal n'étoit qu'une curioſité aſſez vaine ; c'eſt ce qui détermina le Capitaine *Cook* à lui laiſſer pour compagne une brebis du Cap. Ce couple avoit produit un joli petit agneau. Le Capitaine avoit encore enrichi nos ennemis de deux chevres, dont la femelle étoit pleine quand

Tanadoure fut envoyé à *Bolabola*. Cette bonne bête devoit avoir chévroté. Depuis long-temps je convoitois ce troupeau, non pas seulement pour appauvrir un homme que je déteſtois, mais encore & plus particuliérement pour nous procurer la poſſeſſion excluſive de la laine, qui, jointe au lin que nous commencions à recueillir en aſſez grande quantité, nous aſſureroit un fonds perpétuel de richeſſes inappréciables. La guerre qu'*Opoony* nous avoit déclarée, au moins par le fait, & les pilleries exercées ſur pluſieurs de nos pirogues, m'autoriſoient à prendre ma revanche, & à enlever, ſi je le pouvois, un bien que les poſſeſſeurs ſembloient ne pas beaucoup eſtimer; car ils n'en avoient que peu de ſoin.

Tanadoure, entr'autres obſervations, m'avoit rapporté que le troupeau d'*Opoony* étoit enfermé dans une petite prairie, fermée d'une haie morte; que pour l'ordinaire il couchoit dehors, & que ſi le mauvais temps obligeoit de le mettre à l'abri, il n'avoit pour étable qu'un bâtiment ou-

vert ; que le bâtiment & la prairie n'étoient pas à plus de deux cents pas de la *demeure royale*, & à une demi-lieue de la mer. Sur cet expoſé, je conçus le hardi projet de deſcendre furtivement à *Bolabola*, & de m'emparer des quadrupedes, réſolu néanmoins de m'attacher de préférence aux moutons, ſuppoſé que je ne puſſe pas tout dérober. J'avois des chevres.

Tanadoure devoit naturellement être de la partie, & il en fut: c'étoit à lui de nous guider. Je pris avec moi mes deux Zélandais, *Faloonou* mon Pilote, l'élite de mes *Towtous*, & quelques Inſulaires de bonne volonté. Notre troupe n'excédoit pas le nombre de quinze perſonnes. J'avois annoncé une expédition qui demandoit de la tête & du courage ; mes Compagnons ne ſavoient que cela quand ils partirent, excepté pourtant *Tanadoure* & mon beau-frere, qui étoient dans le ſecret. Nous montâmes tous ſur ma grande barque, les Inſulaires armés à leur mode, moi & mes quatre intimes chacun d'un

mouſquet & de deux piſtolets. Nous avions ſix coups à tirer.

Au moyen d'une bouſſole, dont je connoiſſois parfaitement l'uſage, je m'avançai très-loin en mer, afin de n'être pas obſervé des terres. Le temps fut ſi favorable, & notre marche ſi adroitement combinée, que nous découvrîmes *Bolabola* au déclin du jour qui ſuivit immédiatement notre départ : c'eſt alors que je déclarai mon deſſein, & tous jurerent de bien faire leur devoir.

Nous attendîmes les ténebres pour nous approcher du magnifique havre d'*Oteavanooa*, ſur la côte occidentale de l'Iſle. Il pouvoit être minuit lorſque nous y entrâmes. Je laiſſai à la garde du vaiſſeau la moitié de mon monde, ſous le commandement de *Taweiharooa*, le plus âgé de mes Zélandais, qui eut ordre de tirer un coud de fuſil, s'il étoit attaqué. Je m'avançai à la tête des autres, conduit par *Tanadoure*. Nos armes étoient demeurées dans l'embarcation, parce qu'il falloit que nous

euſſions les mains libres ; nous n'avions conſervé que nos piſtolets : je penſois qu'en cas d'événement, c'en étoit aſſez pour nous battre en retraite.

Le ciel avoit toute la clarté d'une belle nuit ; nous voyions où mettre nos pieds. Nous les poſions avec précaution ; quelquefois le mouvement des feuilles nous arrêtoit tout court : ce genre d'inquiétude n'eſt pas incompatible avec le courage. Nous paſſâmes à côté de quelques cabanes où l'on parloit encore.... Nous voilà à la haie qui environne le pâturage. Nous regardons autour de nous ; nous écoutons.... Rien ; un ſilence profond, le calme de la nature qui goûte les douceurs du repos.... Nous arrachons un morceau de la clôture. Les animaux dormoient ſur l'herbe auprès de leur étable. Ils ſe réveillent ; nous eſſayons de les porter, ils ſe débattent, refuſent de nous ſuivre. L'agneau, qui voit entraîner ſa mere, bêle deux ou trois fois. A ces cris la frayeur trouve place dans nos ames ; nous ſommes près d'abandonner une entrepriſe dont nous commencions

à ſentir toute l'imprudence.... *Kokoa* s'aviſe de préſenter à la brebis une tige de bananier, qu'elle mange de bon appétit; il s'éloigne, elle le ſuit: nous imitons le jeune Zélandais, & les animaux imitent leur camarade, ſi bien que le troupeau s'apprivoiſe, & nous accompagne de proche en proche juſqu'au rivage. Là les gens du bateau viennent à notre ſecours, & le bétail eſt embarqué, malgré ſa réſiſtance.

Avant de quitter la prairie, *Tanadoure* afficha contre l'étable un tableau de ſa façon. Il repréſentoit, mais groſſiérement, des hommes ailés qui deſcendoient du ciel, ſaiſiſſoient d'une main les quadrupedes d'*Opoony*, & tenoient de l'autre l'emblême ou écuſſon d'*Huaheine*. Nous eûmes ſoin de raccommoder la haie, de ſorte qu'il étoit difficile d'appercevoir par où nous avions pénétré. Dans la crainte qu'on ne mît des pirogues à notre ſuite, & qu'elles ne nous atteigniſſent, ce qui nous auroit ôté la moitié du plaiſir, ſans compter le danger,

nous regagnâmes promptement la haute mer.

Cependant nos amis d'*Huaheine* étoient dans une inquiétude mortelle. On ignoroit ce que nous étions devenus; & une abſence de quatre jours faiſoit craindre ou que nous ne fuſſions la proie de quelqu'ennemi, ou que les flots ne nous euſſent engloutis. On nous apperçut enfin. Nous avions l'air d'arriver d'un autre monde; car la route que nous tenions ne conduit à aucun des endroits où nos Inſulaires voyagent ordinairement. La ſurpriſe fut extrême quand on vit notre cargaiſon. Le bélier, les brebis & l'agneau attirerent tous les regards: les chevres étoient connues. On ſe réjouit beaucoup du ſuccès de notre entrepriſe, mais on ne put s'empêcher d'en blâmer doucement la téméraire hardieſſe. Quelques ames ſenſibles ſe plaignirent. *Réema-Lema* ne vouloit plus voir *Tanadoure*, qui, après deux jours de mariage, l'avoit expoſée au malheur de le perdre. J'eus la ſatisfaction d'entendre *Nowa* m'adreſſer des reproches peu différents. Nous implorâmes

l'indulgence de ces Dames, qui furent, malgré cela, un bon demi-quart-d'heure ſans pardonner. Le peuple, qui ne conſidere que l'événement, éleva juſqu'à la ſublime demeure de *Tanne*, notre bonheur & notre courage. Les Poëtes nous chanterent. On mit en ſcene le *rapt du troupeau d'Opoony*; & jamais Drame n'a tant amuſé. Ces fêtes populaires me plurent extrêmement, parce qu'elles nous accoutumoient à ne pas trembler, comme autrefois, au nom ſeul du Roi de *Bolabola*. Nos verſificateurs, dans leurs chanſons, parlerent avec mépris de ce Souverain ſi univerſellement redouté; & les habitants d'*Huaheine*, depuis l'*Earée* juſqu'au *Towtou*, s'imbiberent peu-à-peu des ſentiments que les chanſons exprimoient. C'étoit ce qui pouvoit nous arriver de plus avantageux: cette révolution d'idées annonçoit & préparoit la victoire.

Nous étions aſſemblés pour délibérer ſur les opérations ultérieures de la campagne; car le double enlevement de la pirogue & des animaux l'avoit ouverte, quand

un Envoyé, d'*Opoony* parut avec tous les ſymboles qui, en temps de guerre, rendent inviolable la perſonne d'un Ambaſſadeur. Il dit qu'il venoit de la part de ſon Maître, réclamer des quadrupedes que ceux d'*Huaheine* avoient lâchement dérobés, durant l'obſcurité d'une nuit ténébreuſe....

—Inſulaire, lui cria *Mdtaneo* en l'interrompant, laiſſe-là tes grands termes; &, ſi tu veux remporter tes oreilles, ſois honnête dans la maniere de t'exprimer...., Tu dis donc que ceux d'*Huaheine* ont dérobé le troupeau de l'invincible *Opoony*... Quelle preuve a-t-on que ce ſoit eux? — Notre Dieu nous l'a fait ſavoir. — Qui? Ce fou d'*Etary*? —Non; le Dieu de là-haut. — Comment! il eſt deſcendu exprès pour vous apprendre cette nouvelle? — Exprès... Il étoit nuit... perſonne ne l'a vu; mais... — Et le Dieu que perſonne n'a vu, a révélé à tout le monde que nous étions les voleurs? — Il l'a révélé par un tableau affiché contre la maiſon des quadrupedes. — Vive *Bolabola* pour de pareils prodiges; ailleurs les tableaux ne parlent point. — Je

n'ai

n'ai pas dit que le tableau avoit parlé. La peinture étoit ſignificative. Des hommes ailés, portant d'une main l'emblême d'*Huaheine*, enlevoient de l'autre les quadrupedes.... — Vous êtes de francs ignorants ; le tableau ne ſignifioit point cela. Le ſens de la peinture étoit que les Dieux, jaloux de placer à *Huaheine* tous les animaux étrangers, avoient eux-mêmes pris la peine de les tranſporter. Auſſi les avons-nous reçus, comme ſi l'*Eatooa* nous les eût donnés.... Nous ne les rendrons point. Tu le diras à *Opoony* de la part de *Mataneo*.... Apprends-nous, ſi tu le ſais, pourquoi il ne réclame pas auſſi la pirogue que nous lui avons *lâchement dérobée* en plein midi? — C'eſt qu'il compte la reprendre avec les vôtres. — Oh! oui ; toutes enſemble..... Voudrois-tu m'obliger de dire à ton Maître que je le ſupplie d'évacuer au plutôt *Ulietea*, *Otaha* & *Mowrua*, parce qu'il y a aſſez long-temps qu'il poſſede le bien d'autrui?.... Ajoute, s'il ſe refuſe à ma très-humble priere, que j'en irai conférer avec lui à *Bolabola*, accompagné de tous ces braves Guerriers (*il montroit les Chefs*) & de quelques milliers de

nos compatriotes. — *Opoony* préviendra votre visite : il fait le chemin d'*Huaheine*. — Et ceux qui ont emmené les quadrupedes, pense-tu qu'ils ignorent celui de *Bolabola* ?.... Mon ami, regarde ce visage.... C'est *Tanadoure*, le Dieu qui a peint & affiché le tableau des animaux. Dis-le, je t'en prie, à ton ambitieux Souverain, afin qu'il l'honore par ses offrandes.... Tu peux regagner ta pirogue.

L'Ambassadeur, en s'en allant, me demanda un entretien particulier. Je sortis. Conduisez-moi au rivage, me dit-il ; j'ai à vous parler. (*Tout en marchant*) Le grand *Opoony* vous estime singuliérement, & il n'est point d'avantages qu'il ne vous fît, si vous vouliez vous attacher à son service. Vous êtes dignes l'un de l'autre. Je suis chargé de vous offrir pour épouse *Eman-Hue*, la plus jeune & la plus aimable des filles du Souverain de *Bolabola*. Elle vous apportera en dot la vice-royauté d'*Otaha*, peut-être même toutes les souverainetés de son pere, puisque sa sœur ainée est mourante. (*Elle mourut en effet peu de temps*

après).... De plus, on reſtituera à *Balaami* & à *Zée* tous les biens que votre famille poſſédoit à *Ulietea*, ſous la ſeule condition d'obéir fidélement à *Oreo* qui commande pour *Opoony*.... On s'engage à ne jamais exiger que vous preniez les armes contre *Huaheine*; &, en cas de litige entre les deux Rois, le mien vous propoſera toujours pour médiateur à *Tairée-Tareea*, ſon jeune & inexpérimenté Collegue.... Quelle réponſe me donnez-vous?

Quoique cette réponſe fût faite dans mon cœur, je crus devoir la ſuſpendre, juſqu'à ce que, pour la forme du moins, j'euſſe pris l'avis des Chefs aſſemblés. C'eſt ce que je répondis proviſoirement au Député, en lui recommandant de ne point partir ſans m'avoir revu.

J'expoſai au Conſeil les offres d'*Opoony*. Elles étoient ſéduiſantes: *Matanco* en convint. *Nowa* me parut ne faire attention qu'à l'article du mariage. Elle me demanda avec une inquiétude qu'elle ne fut pas maîtreſſe de diſſimuler, ſi je pourrois

me réſoudre à épouſer la fille d'un homme qui avoit égorgé tous les miens, & qui ne ſe rapprochoit de moi que parce qu'il me craignoit, témoin la maniere mépriſante dont il en avoit autrefois parlé? Pour moi, reprit *Théléme*, j'abandonne à *Omaï* le ſoin de répondre comme il lui plaira; je ſais d'avance ce qu'il dira au ſéducteur qu'on lui envoie. — Eh! que lui dirai-je? — Que vous ne nous quitterez jamais. — Je vous rends graces, ô *Théléme!* de m'avoir jugé d'après votre cœur!.... Oui, Roi d'*Huaheine*, reſpectable *Nowa*, Chefs qui m'avez fait ce que je ſuis, j'ai juré, je jure encore de vivre & de mourir avec vous. Cette terre m'a ouvert ſon ſein, lorſque, revenant des extrêmités du monde, j'ignorois ſi je trouverois un aſyle quelque part; elle m'a reçu comme ſon propre enfant.... & je la fuierois! *Omaï* n'eſt point capable de cette ingratitude. Il expirera au milieu de vous, ſi les fureurs de la guerre ne le tuent pas ailleurs, combattant pour votre gloire ou pour votre défenſe..... Je n'épouſerai point la fille d'*Opoony*. Il n'eſt ſous les cieux qu'une

femme..... mais achevons la guerre, & faſſe l'*Eatooa* qu'elle ſe termine heureuſement! Alors j'oſerai m'expliquer davantage..... J'eſpere, quoique ce ſoit le comble de la hardieſſe que d'eſpérer quelque choſe. Un refus me ſeroit plus cruel que la mort.....

Un refus, reprit *Matanco*! Et quel eſt parmi nous le Chef qui ne tînt maintenant à honneur de vous accorder ſa fille? Je parie mon *Whennua* que ſi vous demandiez la charmante ſœur de *Tairée-Tareea*, leur mere regarderoit cette alliance comme une excellente affaire. — Aſſurément, dit *Nowa*, ſi *Omaï* me la demandoit, je la lui donnerois ſans balancer. Il peut donc ſe flatter d'obtenir la femme de ſon choix, ſoit qu'elle ne dépende que d'elle-même, ſoit que des parents diſpoſent de ſa main. Mon fils & moi, nous devons être de tout *Huaheine* les plus difficiles ſur cet article... (*D'un air contraint*) Je ſuppoſe peut-être mal à propos que l'inclination d'*Omaï* ne ſe porte pas hors de notre Iſle.

Ne voulant pas pouſſer cette converſation plus avant, je remerciai en termes généraux ; & faiſant appeller l'Ambaſſadeur d'*Opoony*, je priai que, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de moi, on me laiſſât lui parler ſeul : je craignois la pétulence de *Mataneo*.

» Homme de *Bolabola*, lui dis-je, je re-
» fuſe les propoſitions d'*Opoony* : ſa fille ne
» ſera point mon épouſe. Non que je la mé-
» priſe ; elle peut être bonne, quoique née
» de lui..... mais j'ai d'autres vues.

» Si votre Maître deſiroit ſincérement
» la paix, je pourrois oublier mes injures
» particulieres ; le haïr toujours & l'épar-
» gner. *Huaheine* pourroit ſuſpendre ſa trop
» juſte vengeance. Qu'il retire d'*Ulietea*,
» d'*Otaha* & de *Mowrua*, ſes pirogues &
» ſes Guerriers : qu'il remette entre nos
» mains la ſouveraineté de ces deux Iſles,
» afin que nous en diſpoſions ſuivant les
» regles de la juſtice & de la prudence :
» qu'il promette.... d'un autre j'exigerois
» le ſerment ; mais la crainte des Dieux

» n'a jamais retenu *Opoony*..... qu'il pro-
» mette de ne plus troubler la tranquillité
» de ſes voiſins, de ne plus envahir leurs
» domaines: à ces conditions, le Roi & les
» Chefs d'*Huaheine* éteindront la foudre qui
» déjà gronde ſur vos têtes.

» Nous vous donnons huit jours pour
» en délibérer: ſi nous ne vous revoyons
» pas le douzieme au plus tard, ce ſera une
» preuve que votre Roi a refuſé, & les hoſ-
» tilités commenceront pour ne finir que
» par ſa ruine.

» Guerriers... (*je m'adreſſois à ceux qui
» gardoient la porte du Conſeil*) accompa-
» gnez cet homme juſqu'à ſa pirogue, &
» qu'on ne l'inſulte pas. «

Pour ſouſcrire aux conditions qui lui étoient impoſées, il falloit qu'*Opoony* fût le plus lâche ou le plus juſte des hommes: il n'étoit ni l'un ni l'autre. La continuation de la guerre me parût abſolument certaine.

Il m'arriva, pendant la treve, une petite aventure, dont je n'entretiendrois pas mes Lecteurs, ſi ce n'eſt qu'elle m'a ſuggéré une

idée très-heureuſe, qu'on verra ſe réaliſer par la ſuite. Je me promenois aux environs de la demeure de *Nowa* : le jour finiſſoit. *Méemé*, fille de la Régente, m'apperçoit. Elle accourt. Des larmes rouloient ſur ſes joues. Je m'empreſſe de lui demander la cauſe de ſon chagrin : c'eſt vous, me répond-elle, *Omaï*. Vous faites du bien à tout le monde, je ſuis la ſeule que vous tourmentiez. — Moi, *Méemé !* Je vous tourmente ! — On dit que vous m'aimez. — Je vous prie de n'en pas douter un ſeul inſtant. — Et voilà ce qui me chagrine. — Vous ſoupçonneriez ma ſincérité ? — Eh non, vous dis-je ; je voudrois, au contraire, que vous ne m'aimaſſiez pas. — Vous deſirez une choſe impoſſible..... — Ah ! malheureuſe ! — Mais je ne devine point en quoi mes ſentiments peuvent vous offenſer, ou nuire à votre bonheur. — Je vous eſtime, je vous reſpecte ; mais.... j'aimerois mieux mourir que de vous épouſer. — La déclaration ſeroit amere, ſi je penſois à cet établiſſement ; elle n'eſt pas même trop douce, quoique je n'y penſe pas. — Vous n'y pen-

ſez pas? — Non, je vous aſſure. — O! bon *Omaï*, que je vous aime!... On m'avoit pourtant dit que, dans le Conſeil, *Mataneo*..... de quoi ſe mêloit-il?... avoit été d'avis que je fuſſe votre femme, & que maman m'avoit accordée ſans la plus légere difficulté — Il y a du vrai à tout cela. — Du vrai! je ſuis donc perdue.... — Mais ce qui eſt encore vrai, c'eſt que *j'aimerois mieux mourir que de vous épouſer.* Vous me raviſſez.... Ce n'eſt pas pour vous moquer de moi, dites? — J'en ferois très-fâché. — Oh! bien maintenant, aimez-moi tant qu'il vous plaira, pourvu que vous ne m'épouſiez pas, j'en ferai contente: j'aurois même un gros chagrin ſi vous ne m'aimiez pas, car, voyez-vous, après maman, mon frere & un autre, vous êtes la perſonne que j'aime le plus. — Et cet autre, peut-on ſavoir..... — Oui, ſi vous promettez de ne le pas dire. — Pas même à votre maman? — Elle me gronderoit. — Pourquoi? Avez-vous à rougir de l'attachement que cet autre.... — Je ne le crois pas: *Ollou* ne ſera pas riche; mais il n'a que ce défaut. — *Ollou*! — Eſt-ce que

je vous l'ai nommé? — A-peu-près. Voyez comme cela échappe!.... Vous nous aiderez? — *Oi'ou* fait-il que vous l'aimez? — Je me ſuis bien gardée de le lui dire; on m'a appris qu'il ne falloit pas parler de cela. — Et lui, vous a-t-il déclaré qu'il vous aimoit? — Pas davantage; mais je l'ai deviné. — S'il vous avoit devinée de même? — Ah! tant mieux; car pourvu qu'on ne le diſe pas, il me ſemble que c'eſt aſſez. — Quoi! jamais un mot qui décelât vos ſentimens réciproques? — Une fois..... il m'a dit..... ça n'étoit pas mal fort..... — Achevez donc *Méemé*. — Il m'a dit que s'il étoit Roi d'*Ulietea*, il auroit beaucoup de plaiſir à me faire Reine. — Et vous avez répondu? — Que je lui étois bien obligée, & que... j'aurois auſſi beaucoup de plaiſir à être Reine d'*Ulietea*, s'il en étoit Roi. — Et puis? — Et puis c'eſt tout.

L'aimable candeur de *Méemé* ajouta infiniment à l'intérêt que je prenois à ſon ſort. Je lui donnai quelques conſeils. Le premier fut d'ouvrir ſon cœur à la meilleure des meres, qui, en approuvant, je n'en

doutois pas, ſa tendreſſe naiſſante, ſauroit encore la diriger, & conduire à une heureuſe fin ce qu'on avoit eu tort de commencer ſans ſa participation. Je promis mes bons offices, & on en ſauta de joie... mais je recommandai une extrême réſerve avec *Ollou*, & les détails affligerent un peu. On devoit ne le voir que rarement, ne parler que de choſes indifférentes en le voyant, ne pas recevoir une fleur qu'il auroit cueillie, ne pas répéter qu'on voudroit *être Reine d'Ulietea s'il en étoit Roi*, le fuir quand on ne ſera point accompagné de *Nowa* ou de quelques femmes d'une réputation intacte.... Ces précautions parurent exceſſives; on n'en ſoupçonnoit ſeulement pas l'utilité. Cependant, lorſque j'eus dit qu'en ſe comportant autrement, on riſquoit de n'être pas heureuſe, peut-être même de n'être pas mariée, on ſouſcrivit à tout. Quoique l'engagement fût ſincere, il étoit aiſé de prévoir qu'on y manqueroit quelquefois. C'eſt, en effet, ce qui arriva, mais en bagatelles. Parlez morale à la jeuneſſe, parlez vertu, décence, modeſtie, je loue fort cette méthode; n'at-

tendez pourtant pas qu'elle réuſſiſſe ordinairement, à moins que vous n'effrayiez l'imagination, &, s'il ſe peut, le cœur, par le tableau des malheurs qu'entraînent l'imprudence & une trop grande facilité.

Je prévins *Nowa* de la confidence que ſa fille auroit à lui faire, & je lui rapportai mot à mot la ſinguliere converſation que nous avions eue enſemble. Le ſecret de la petite perſonne n'en étoit pas un pour la clair-voyante maman, qui m'avoua que l'inclination de ces deux enfants avoit ſon approbation. *Ollou*, me dit-elle, annonce les qualités les plus eſtimables. S'il devient Roi *d'Ulietea*, ce ſera pour ma fille une fortune brillante, & qu'elle mérite. S'il eſt condamné par le deſtin à mener au milieu de nous une vie privée, il aura du moins l'habitation que nous venons de procurer à ſon reſpectable aïeul, & qui, jointe à la dot de *Méemé*, donneroit aux jeunes époux une aiſance honnête, juſqu'à ce que le Roi, qui aime ſa ſœur comme lui-même, & qui ne peut plus ſe paſſer d'*Ollou* depuis qu'il le connoît, l'en-

richît de quelque *Whennua*, vacant par déshérence ou par confiſcation. J'ai toujours penſé, *Omaï*, que l'élévation ne faiſoit pas le bonheur, & que la médiocrité étoit richeſſe, quand on avoit le cœur content. *Réema-Léma* me diſoit encore l'autre jour qu'aimée de *Tanadoure*, elle étoit bien loin de regréter la ſouveraineté d'*Otavaoo*, qui l'auroit unie à un ambitieux: *ici*, ajoutoit-elle, *c'eſt un époux que j'ai.*

Ce diſcours de *Nowa* ſembloit m'inviter à une déclaration préciſe: il valoit preſque les quatre mots de *Méemé* à *Ollou*; mais j'avois pris la réſolution d'attendre l'iſſue de la guerre, eſpérant y rendre des ſervices aſſez conſidérables, y faire d'aſſez belles choſes, pour que les plus ſcrupuleux en fait d'alliances & de nobleſſe, me pardonnaſſent mes prétentions & leur ſuccès. J'approuvai vaguement la maniere de voir & de ſentir que la Régente me communiquoit, & je ramenai la converſation aux deux aimables enfants qui l'avoient occaſionnée. Nous arrêtâmes que la déciſion de leur affaire ſeroit ſuſpendue juſqu'à ce que notre querelle avec *Bolabola* fût terminée.

La treve expiroit ; le douzieme jour alloit finir, & l'Envoyé d'*Opoony* n'avoit point encore paru. Vers le coucher du Soleil, une pirogue étrangere entra dans la baie d'*Owharre*. Nous crûmes qu'elle portoit l'homme que nous attendions, & nous nous trompâmes : elle venoit d'*Ulietea*. Celui qui la montoit, ami intime d'*Orée*, cet ancien Régent d'*Huaheine*, dont il a été parlé plus d'une fois, avoit ordre de ne s'aboucher qu'avec moi. *Orée* me faiſoit ſavoir que le Roi de *Bolabola*, furieux de la réponſe donnée à ſon Ambaſſadeur, avoit juré de deſcendre en perſonne à *Huaheine*, & de nous traiter en ennemis irréconciables, tuant, brûlant & ſaccageant tout ce qui ſe rencontreroit ſur ſon paſſage : qu'afin d'aſſurer ſa victoire, il avoit ordonné à *Oréo*, Vice-Roi d'*Ulietea*, de faire partir pour la baie d'*Oteavanooa* toutes les pirogues de guerre en état de tenir la mer, & d'y embarquer la moitié de ſa garniſon, avec ceux des Inſulaires qui témoigneroient de la bonne volonté : que quatre des principaux Chefs d'*Ulietea*, dont la fidélité étoit ſuſpecte à l'Uſurpateur, avoient été conduits

à *Bolabola*, & qu'on les avoit menacés des plus cruels ſupplices, ſi les Habitants de l'Iſle remuoient en faveur d'*Huaheine* : qu'*Oréo* avoit dit ouvertement qu'au premier indice d'une révolte contre l'autorité d'*Opoony*, il feroit main-baſſe ſur les Inſulaires, & mettroit le feu à leurs habitations. *Oréo* ajoutoit que jamais l'occaſion ne ſeroit plus belle pour tenter de ſurprendre *Ulietea*, & qu'en ſe hâtant un peu, on auroit probablement achevé cette importante expédition, avant que l'ennemi eût quitté *Bolabola* pour commencer la ſienne. Il ajoutoit encore qu'*Oréo* étoit brave & expérimenté ; qu'il avoit réſervé pour la garde de l'Iſle, trois cents Guerriers qui faiſoient profeſſion de mépriſer la mort, & qu'on diſoit n'avoir jamais tourné le dos dans une bataille ; qu'il falloit calculer d'après cela avec combien d'hommes il conviendroit d'exécuter la deſcente. Il ajoutoit enfin qu'on ne devoit rien eſpérer des Habitans d'*Ulietea*, à moins que leurs libérateurs n'euſſent d'abord quelqu'avantage conſidérable ; mais que ſi la victoire ſe déclaroit pour eux, les Inſulaires la pourſui-

vroient avec chaleur, & n'épargneroient aucun de leurs Tyrans ; qu'il s'agiroit de bien débuter.

Je retins l'ami d'*Orée* pendant vingt-quatre heures, que j'employai à délibérer sur son message. *Tanadoure*, *Thélême*, mon frere & mon beau-frere, & l'ainé de mes Zélandais, furent les seuls que j'appellai à mon Conseil. J'exposai l'affaire sans dissimuler aucune des observations qu'on m'avoit communiquées. Après que nous eûmes pesé attentivement le pour & le contre, les moyens & les difficultés, on conclut que l'invasion d'*Ulietea* étoit un coup à tenter. Quatre jours suffisoient à nos préparatifs. Je fis dire à *Orée* que la semaine ne se passeroit pas, sans qu'il vît nos pirogues dans le havre d'*Ohamaneno*.

Il étoit question de former notre amée. On se souvient que mes troupes particulieres étoient composées des Vassaux de *Thélême* & des miens, auxquels nous avions joint, l'un & l'autre, une

compagnie

compagnie de *Towtous*, & que le Conſeil m'avoit réſervé l'entière diſpoſition de ces troupes, exercées ſuivant des méthodes nouvelles.

Je choiſis donc pour l'expédition d'*Ulietea*, premiérement la compagnie des Bannis, à la tête de laquelle étoit *Tanadoure*, armé d'un mouſquet & d'un ſabre. Cette diviſion, compoſée d'une ſoixantaine d'hommes, m'inſpiroit la plus grande confiance. Que de motifs engageoient ces Guerriers à tout ſacrifier, pour réuſſir dans une entrepriſe qui leur rendroit leurs biens & leur patrie?

En ſecond lieu, je choiſis ma compagnie de *Towtous* & celle de *T'héléme*. La mienne n'étoit que de quarante hommes; l'autre en avoit quatre-vingt: tous robuſtes, accoutumés au travail, à l'obéiſſance, & que l'humanité dont nous uſions à leur égard, dévouoit à notre ſervice, infiniment plus que n'auroit fait ſeul l'état de ſervitude dans lequel ils étoient nés. Je leur promis l'affranchiſſement, s'ils ne quittoient point

leur drapeau, & s'ils ne reculoient pas en préſence de l'ennemi. Non, leur dis-je, ceux qui auront délivré *Ulietea*, n'en reviendront point eſclaves : ce ſeront nos amis & nos freres.

Enfin, je choiſis cent cinquante *Manohoones*, ou hommes libres, que *Théléme*, armé comme *Tanadoure*, voulut conduire en perſonne. Quoiqu'ils n'euſſent pas pour combattre des motifs auſſi preſſants que les deux autres corps, nous eſpérâmes que l'exemple, l'émulation, la honte d'être ſurpaſſés en courage par des *Towtous*, & la ſupériorité de la diſcipline que j'avois établie, en feroient autant de Héros.

Pour que mes troupes ſe rangeaſſent d'elles-mêmes en débarquant, je les mis en bataille dans le lieu de nos exercices journaliers. La compagnie des Bannis eut l'aile droite, celle de mes *Towtous* la gauche ; les hommes libres occuperent le centre. La compagnie des *Towtous* de *Théléme* fut placée derriere, à quelque diſtance, comme un corps de réſerve, deſtiné à répa-

rer les pertes, ſi nous avions le malheur d'en faire, ou à déterminer la victoire, ſi elle balançoit. Je ne m'attachai à aucun corps particulier ; je voulois être par-tout. Mes deux Zélandais me demanderent la permiſſion de ne me point quitter, j'en fis mes Aides-de-Camp ; mais ils avoient concerté de me couvrir de leurs perſonnes, & de mourir, s'il le falloit, pour me ſauver.

En bon Général je crus devoir adreſſer un petit diſcours à mes troupes. » Il ne » ſera pas temps de vous parler, leur dis-je, » lorſque, débarquant à *Ulietea*, nous au- » rons, dans un ſeul & même moment, à » nous ranger en bataille, & à repouſſer » les efforts d'un ennemi qui, ne ſoupçon- » nant peut-être pas ce que nous valons, » ou ſe confiant en ſes anciennes proueſſes, » oſera ſe trouver à notre deſcente, & nous » combattre. J'anticiperai donc cet inſtant, » ſi précieux à des hommes de cœur, & » qu'ils n'aimeroient pas à conſumer en pa- » roles.... Mes amis, je vous mene à la victoi- » re, ou à la mort.... c'eſt-à-dire que je vous

» mene en effet à la victoire ; car, forcés
» de vaincre ou de périr, ceux même que
» l'honneur ne toucheroit pas, expoſeroient
» courageuſement leur vie pour ne la point
» perdre, ſe précipiteroient comme un oura-
» gan furieux ſur leurs ennemis, afin de les
» mettre promptement hors d'état de nuire,
» les préviendroient, en un mot, pour n'en
» être pas prévenus. Mais vous aimez la
» gloire, braves Guerriers, vous déteſtez
» *Opoony* & ſa tyrannie.... & de grandes ré-
» compenſes vous attendent. Croyez-m'en,
» vous êtes invincibles. Vos Chefs portent
» la foudre dans leurs mains. Vous avez été
» témoins de l'horrible & ſubite conſter-
» nation qui frappa les hommes de la pi-
» rogue de *Bolabola*, quand ils ſe virent
» couverts des feux que j'avois allumés :
» penſez-vous qu'ils ne ſe feroient pas en-
» fuis à toute jambe, eux qui, pour évi-
» ter d'être brûlés, s'enfoncerent dans les
» gouffres de la mer, ſans eſpoir d'en ſor-
» tir, ſi je n'avois pas eu l'humanité de
» le leur permettre, & de leur en procu-
» rer les moyens ?..... En ſautant à terre,
» je tire un coup, & ils tournent le dos :

» ſouvenez-vous que je l'ai prédit.... Mais
» ne cédez point à la tentation de les pour-
» ſuivre ; ne vous diviſez pas, ſoutenez-
» vous les uns les autres, combattez unis,
» gardez vos rangs, obéiſſez aveuglément
» aux ordres qui vous ſeront donnés. Le
» ſuccès dépend de l'exactitude avec la-
» quelle vous vous aſſujétirez à toutes les
» parties de notre diſcipline. Elle vous aſ-
» ſure une ſupériorité certaine ſur des Guer-
» riers qui ſeroient d'ailleurs plus coura-
» geux ou plus forts que vous..... Sachez
» encore, ô vous les compagnons d'*Omaï*,
» de *Thélême* & de *Tanadoure*! ſachez qu'il
» n'eſt pas à *Ulieteа* un ſeul Habitant qui ne
» vous tende les bras, qui ne vous reçoive
» comme des Dieux protecteurs & ven-
» geurs. Je pourrois vous dire que, dès
» que vous paroîtrez, ils ſe déclareront
» pour vous, & vous vous le perſuaderiez
» ſans peine ; mais je ſuis vrai, je ne vous
» le dirai point. Je fais plus : c'eſt de vous
» prévenir qu'en arrivant, vous n'aurez que
» les vœux ſecrets de ces malheureux In-
» ſulaires. Le joug de l'uſurpation les a tel-
» lement accablés, qu'ils craindront d'a-

» bord de s'associer à leurs Libérateurs.
» Ayons quelques avantages, & je vous
» réponds d'une armée de plusieurs milliers
» d'hommes.... Au reste, une fois des-
» cendus à *Ulietea*, que personne ne se flate
» de retrouver, au bord de la mer, les piro-
» gues qui nous auront apportés. On m'a
» dit à *Britanne* qu'un grand *Earée* de Nor-
» mandie étant venu pour la conquérir
» avec des troupes nombreuses, il brûla ses
» vaisseaux aussi-tôt après le débarquement,
» afin d'ôter à ses Soldats jusqu'à l'idée
» d'une fuite, & qu'il triompha. Le feu ne
» dévorera point nos pirogues; elles nous
» coûtent trop de temps & de travail; mais
» elles retourneront en pleine mer, & ne
» se rapprocheront du havre d'*Ohamaneno*
» que lorsqu'elles verront de loin nos dra-
» peaux flotter, sur la côte, au gré des vents.
» C'est le signal convenu..... Ceux qui au-
» roient peur, sont libres de rester ici. Qu'ils
» me le déclarent seulement, & nous les
» remplaceront par d'autres Guerriers, qui
» déjà se plaignent de n'avoir pas été
» choisis. «

Ce diſcours fut reçu avec de grandes acclamations. On accourut de tous les côtés pour ſavoir ce qu'elles ſignifioient, & nous n'en fîmes plus un ſecret. J'ordonnai de prendre des vivres pour quatre jours, & de ſe tenir prêt pour le départ, que je fixai au coucher du ſoleil.

De toute cette multitude, un ſeul de mes *Towtous* (il ſe nommoit *Banhu*) me pria de le remplacer. Cette démarche de ſa part ne me cauſa pas moins de peine que d'étonnement. Je l'avois toujours regardé comme un homme au-deſſus de ſon état ; je l'aimois d'inclination. S'appercevant que ſa demande m'étoit auſſi déſagréable qu'imprévue: » Je vous ſupplie de croire, » me dit-il, que ſi je profite de la liberté que » vous m'avez accordée, de ne pas vous » ſuivre à *Ulietea*, ce n'eſt point lâcheté. » Mon cœur brûle de vous accompagner, » de combattre ſous les yeux d'un ſi bon » maître, de mourir pour lui.... mais, » *Omaï*, je ſuis fils ; la nature me retient » à *Huaheine*..... je n'oſerois dire malgré » moi, car je cede avec volupté à ſes dou-

» ces & amoureuſes invitations. Elle me » retient ; cependant ſi vous l'euſſiez exigé, » je n'aurois connu que l'obéiſſance. «

L'ayant fait s'expliquer davantage, j'appris qu'il avoit un pere & une mere que l'âge & les infirmités rendoient incapables de tout travail, & qui ne vivoient que de ſes économies ; que s'il avoit le malheur de périr dans l'expédition d'*Ulietea*, les chers auteurs de ſa vie (ce ſont ſes expreſſions) devenoient la proie de la miſere & du déſeſpoir. — Mais, repris-je, ſi, avant de nous embarquer, *Zée* & *Balaami* s'engageoient à nourrir & habiller vos pauvres parents, juſqu'à leur dernier ſoupir, refuſeriez-vous d'aller à *Ulietea* ? — Le refuſer ! j'y volerois ; & ſoyez sûr que n'ayant plus de raiſons pour appréhender la mort, je prodiguerois ma vie. — C'eſt aſſez, lui dis-je : venez, *Banhu*.

Arrivé chez moi, je déclarai à mon frere & à ma ſœur, que j'adoptois le pere & la mere de ce *Towtou*, & que, quelque ſort que les Dieux me réſervaſſent, je voulois

que rien ne leur manquât tant qu'ils vivroient. *Zée* m'obligera, continuai-je, ſi elle ſe tranſporte tout-à-l'heure à la cabane de ces bonnes gens, afin de les informer que ſi j'emmene leur fils avec moi, je la laiſſe auprès d'eux pour le ſuppléer. A ces mots *Banhu*, hors de lui-même, pleure de reconnoiſſance & de joie, tombe à mes pieds, les embraſſe, s'écrie que ſi l'*Eatooa* le favoriſe, je ſaurai bientôt qu'il n'étoit pas indigne de mes bienfaits. Je le releve & l'envoie prendre congé de ſes parents.

Le ſoleil terminoit ſa carriere. Déjà le rivage étoit couvert d'Inſulaires qui apportoient des vivres & d'autres proviſions pour mes Guerriers. Nous montons ſur nos pirogues. *Adelo* s'avance, il éleve ſes mains pures vers le ſéjour de *Tanne*, & le ſupplie de favoriſer la cauſe la plus juſte. Mille voix confuſes ſe joignent à la ſienne & ſollicitent la même grace. On déploie les voiles ; les pagaies n'attendent que le ſignal : je le donne, nous partons.

Nous eûmes, juſques vers le milieu de

la nuit, un temps à ſouhait, &, ſuivant mon eſtime, nous ne devions pas être très-éloignés des côtes d'*Ulietea*, lorſque tout-à-coup, le vent ayant changé de direction, & étant devenu impétueux, nous eſſuyâmes une violente tempête, qui manqua d'engloutir ma flotte & mes projets. Les pirogues ſe heurtant les unes contre les autres, furent contraintes de laiſſer entr'elles un grand intervalle. Une brume épaiſſe empêchoit qu'on ne diſtinguât le feu que je tenois ſur l'avant de mon embarcation, pour ſervir aux ralliements; chacun vogua de ſon côté, ou plutôt lutta comme il put contre la mer courroucée & le ſouffle puiſſant de *Toérou*. J'attendois le jour avec une impatience qui n'avoit d'égale que l'inquiétude dont j'étois dévoré. Il parut, & le calme à ſa ſuite. Deux heures au moins furent employées à notre réunion. La peur avoit été plus grande que le mal. Peu de nos pirogues avoient été endommagées. Je les retrouvai toutes, à l'exception d'une ſeule qui ne portoit que des vivres & des Rameurs. Nous penſâmes qu'elle avoit cha-

viré ; mais nous ſûmes depuis que nous ayant entiérement perdus , faute d'avoir eu aſſez de bras pour réſiſter à l'action des vagues, elle étoit retournée à *Huahei-ne* , où elle excita les plus vives alarmes.

Il n'eſt point de fatigues dont on ſe remette plus facilement que celles d'une tempête. On diroit que la joie d'avoir échappé aux horreurs du naufrage , eſt un reſtaurateur univerſel qui tient lieu de nourriture & de repos. Mes Guerriers demandoient à grands cris que nous continuaſſions notre route. J'ordonnai pourtant une halte de quelques heures , pendant leſquelles nous fîmes un repas fort gai, qui acheva de nous rétablir.

A midi nous n'étions plus qu'à une demi-lieue du havre d'*Ohamaneno*. Il eſt probable qu'on nous avoit apperçus de beaucoup plus loin ; car nous diſtinguâmes ſur le rivage une foule nombreuſe d'Inſulaires qui couroient çà & là , & donnoient les marques d'une grande agitation. Nous approchons, mais lentement

& dans le plus bel ordre. Les pirogues de l'avant-garde, ornées de branches de bananiers, annoncent aux habitants que nous leur apportons la paix & la liberté. Une petite embarcation, montée par quatre Rameurs & un homme qui paroiſſoit de quelqu'importance, ſort de la baie, & vient nous reconnoître. — Quel motif vous amene, me dit celui qui ſembloit être le Chef? Que ſignifie cet appareil de guerre? Que cherchez-vous ici? — Nous cherchons, répondis-je, les Guerriers de l'invincible *Opoony*..... Mais à qui parlé-je? — A un des *Earées* d'*Ulietea*, au gendre d'*Oreo*, Vice-Roi..... — Rends-toi, m'écriai-je en fondant ſur lui, ou tu es mort. Il voulut fuir; mes Rameurs le gagnerent de viteſſe: en deux minutes il fut mon priſonnier. Vous n'avez rien à craindre pour votre vie, lui dis-je.... Vous, (je m'adreſſois aux Rameurs) quelle eſt votre patrie? — Nous ſommes d'*Ulietea*. — Vous êtes libres. Retournez vers vos compatriotes, & publiez qu'*Omaï*, à la tête des plus braves d'*Huaheine*, s'avan-

ce, armé du tonnerre, pour chaſſer les tyrans & délivrer ſa terre natale.

Cette nouvelle eſt ſemée ; la confuſion regne parmi les Inſulaires. Aller, venir, ſe pouſſer, ſe chercher & ſe fuir, tel eſt le ſpectacle que nous avons ſous les yeux. Cependant, on ſe ſépare en deux bandes. Les uns, c'étoit la multitude, ſe retirent avec précipitation ; les autres courent à l'endroit où nos pirogues, entrées dans la baie, menaçoient d'aborder. A leur empreſſement, leurs cris, leurs armes, à un certain air de férocité répandu ſur leur viſage, je reconnus dans ces derniers les Inſulaires de *Bolabola*.

Près de mettre le pied ſur cette Iſle, autrefois ſi riche, ſi puiſſante, ſi honorée, & maintenant avilie & pauvre, ſur cette Iſle où repoſoient les cendres de mes aïeux, où j'avois reçu le jour & les premieres careſſes de ma mere, où, depuis, un culte ſanguinaire m'avoit rangé, par le droit de la guerre, au nombre des victimes qu'il égorgeoit ; je ne pus me dé-

fendre d'une vive & profonde émotion. Mes larmes coulerent en abondance, mes membres tremblerent comme dans le friſſon, avant-coureur d'une fievre ardente. Ce n'étoit ni joie ni douleur, mais un ſentiment qui tenoit de l'une & de l'autre, & qui, compoſé de principes ſi différents, ſi peu faits pour s'allier enſemble, manifeſtoit ſa bizarrerie par des effets peu concevables.

Une plage vaſte & unie m'ayant paru propre à la deſcente, je commandai aux Pilotes de s'y porter, de maniere que nous abordaſſions tous à la fois, & qu'en ſautant ſur le rivage, chaque compagnie raſſemblée pût ſe former autour de ſon drapeau, & occuper la place que je lui avois aſſignée dans mon ordre de bataille.

Cette manœuvre fut parfaitement bien exécutée. Il ne s'agiſſoit plus que d'éloigner les ennemis du bord de la mer, au moins à quelque diſtance & pour quelque temps; ſans cela il nous eût été difficile de nous battre autrement que par pelotons, &

nous perdions les avantages que notre diſcipline devoit nous procurer. Trois ou quatre coups de mouſquet, tirés lorſque nous étions encore à vingt-cinq pas de la greve, nous donnerent l'eſpace & le moment dont nous avions beſoin. L'exploſion, le feu, une infinité de petites bleſſures (la charge étoit de menu plomb) que les Guerriers d'*Oreo* avoient reçues d'une cauſe inviſible & ſoudaine : tant de ſingularités réunies produiſirent une de ces terreurs qu'on n'explique point, & qu'on maîtriſe encore moins. Les ennemis s'enfuirent à plus de cinq cents pas de l'endroit où ils avoient été frappés. Nous débarquâmes. Me tournant auſſi-tôt vers ceux qui reſtoient à la garde des pirogues : » Sortez de » la baie, leur dis-je, & qu'aucun de vous » n'ait la hardieſſe d'y revenir, ſans un » ordre exprès de ma part. Il vous ſera » porté par un de mes Zélandais. Vous » l'attendrez deux jours. Alors, ſi vous ne » l'avez pas reçu, ce ſera une preuve que » nous ſommes vaincus. Vous retournerez » promptement à *Huaheine*, & vous y an- » noncerez la triſte, mais honorable nou-

» velle, que ſes Guerriers ſont tous morts » les armes à la main. Ne craignez pas » d'aſſurer que nous avons chérement ven- » du nos vies. «

Nous marchons aux ennemis, qui, honteux de leur fuite, s'étoient arrêtés dans une belle plaine, & ſe préparoient à nous diſputer le paſſage. Je crus qu'une ſeconde décharge de notre artillerie, mais plus meurtriere que la précédente, accéléreroit leur défaite. On tire à balle. Quelques Inſulaires ſont abattus, les autres s'ébranlent; j'imagine que c'eſt pour fuir encore; ils me déſabuſent: leur courſe, rapide comme le plomb que j'avois lancé, ſe dirige ſur nous, déjà ils ſont à la portée du trait.

Je ne décrirai pas tous les détails de ce combat mémorable, & qui peut-être n'aura jamais ſon pareil dans nos Iſles. Le premier choc fut terrible. Mes Guerriers le ſoutinrent avec un ſang-froid dont s'honoreroient de vieilles bandes anglaiſes. Le principal effort s'exerça contre le cen-

tre

tre de mon armée. *Thélême* qui le commandoit, renverſé d'un coup de maſſue, auroit péri ſous un autre coup que ſon ennemi s'apprêtoit à lui donner, ſi *Kokoa* n'eût prévenu cet homme en lui caſſant la tête d'un coup de piſtolet. Le jeune Guerrier ne jouit pas long-temps du plaiſir d'avoir ſauvé mon ami & le ſien : un dard le frappa. Il tombe entre mes bras, me regarde, & meurt. Ce ſpectacle excite en moi une rage de vengeance. J'oublie que je ſuis Général, que le ſalut de mon armée & le ſuccès de mon entrepriſe dépendent de ma conſervation : je me jette, le ſabre à la main, ſur les barbares qui venoient de m'enlever l'aimable *Kokoa*. C'eſt à qui évitera les coups terribles de ma fureur : tout plie, tout cede. Je ne m'appercevois pas que ceux qui me livroient ſi facilement paſſage, ſe rejoignoient derriere moi pour m'envelopper. J'étois perdu ſi *Banhu*, ce *Towtou* dont j'avois adopté les pauvres parents, ne ſe fût détaché de ſa troupe avec ſix de ſes camarades, & n'eût fait des prodiges pour réparer le mal cauſé par mon im-

prudence. Ils me dégagerent en s'expoſant à mille morts.

Cependant on combattoit vigoureuſement de tous les côtés. Deux fois la Compagnie de *Théléme* avoit été rompue, & deux fois elle s'étoit rétablie. Les *Towtous* de la gauche commençoient à pouſſer les Guerriers qu'ils avoient en tête. L'aile droite ſouffroit davantage : elle m'envoya demander du ſecours. Je le conduiſis moi-même, à la tête du Corps de réſerve, qui, ſe prolongeant le plus qu'il lui fût poſſible, prit les ennemis en flanc. Ce mouvement décida la victoire. Ceux de *Bolabola* ſongerent à la retraite ; nous ne leur donnâmes pas le temps de l'exécuter. Ils nous trouvoient par-tout. Inſenſiblement nous les environnâmes. Un grand bruit qui ſe fit entendre au loin, acheva de les décourager. C'étoit *Orée*, que ſuivoient plus de mille Inſulaires d'*Ulietea* ; ils accouroient pour ſe joindre à nous, & accabler les ennemis communs. J'eus pitié de tant de braves gens qu'on alloit aſſommer ſans miſéricorde. Je leur propoſai de

mettre bas les armes, & de ſe rendre à diſcrétion, leur repréſentant que c'étoit l'unique moyen de ſauver leurs vies. Ils le ſentirent. La ſoumiſſion la plus parfaite fut le fruit d'un inſtant de réflexion : ils étoient mes priſonniers, lorſque la troupe d'*Orée* arriva. Leur nombre montoit à cent cinquante : les autres avoient été tués, ou avoient échappé, avant que la fuite devînt abſolument impraticable.

Je diviſai mes captifs de maniere qu'ils ne fuſſent pas plus de deux enſemble, & j'en confiai la garde aux Habitants d'*Ulietea*, à qui je recommandai très-expreſſément de les traiter avec humanité, juſqu'à ce que j'euſſe prononcé ſur leur ſort. Je veillai auſſi à ce que ceux qui n'étoient que bleſſés, amis ou ennemis, reçuſſent les ſecours & les conſolations dont leur état étoit ſuſceptible. Le fils d'*Oreo*, trouvé ſur le champ de bataille, mais vivant encore, fut ſoigné de mes propres mains : il expira en me béniſſant. Cette conduite, qui n'avoit jamais eu d'exemple dans nos Iſles après une victoire, me gagna tous

les cœurs. J'eus la ſatisfaction d'entendre quelques priſonniers ſe féliciter hautement d'avoir été vaincus.

Les Prêtres d'*Ulietea* firent à nos morts de magnifiques funérailles. Nous avions perdu une vingtaine d'hommes (c'étoit beaucoup) parmi leſquels le ſeul conſidérable étoit mon jeune Zélandais. Le Hiérarque déclama en leur honneur une *louange funebre*. On enterra, ſans cérémonie, les cadavres qui ne nous appartenoient point ; mais je refuſai de conſentir qu'on les jettât à la mer, ou qu'on les exposât ſur des *Whattas*. Ils eurent place dans le *Morai*.

Nous ne remplîmes ces devoirs religieux que le ſurlendemain de la bataille. Des ſoins, j'oſe le dire, plus importants m'occuperent, dès que notre triomphe fut aſſuré.

A peine les ennemis avoient mis bas les armes, que j'expédiai *Taweiharooa* (que j'ai la douleur de ne pouvoir plus appeller que *mon Zélandais*) pour annoncer à la

flotte que nous étions vainqueurs, & la ramener dans le havre d'*Ohamaneno*.

Je priai *Tanadoure* d'aller lui-même à *Huaheine* porter au Roi & aux Chefs, la nouvelle d'un événement qui devoit les combler de joie, augmenter prodigieuſement notre réputation auprès d'eux, & les engager à une belle défenſe, ſi *Opoony* les attaquoit avant notre retour.

Oréo n'ayant été trouvé ni parmi les morts, ni parmi les priſonniers, je préſumai qu'il s'étoit enfui dans quelqu'habitation de l'Iſle, où il demeureroit caché juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion favorable de paſſer à *Bolabola*. Pour empêcher cette évaſion, qui nous auroit nui de pluſieurs manieres, mais principalement parce qu'elle nous auroit privés d'un moyen que nous croyions efficace pour contenir la fureur du Tyran à l'égard des otages qui étoient en ſon pouvoir, j'envoyai ſaiſir toutes les embarcations, grandes & petites, qui étoient à *Ulietea*, & je défendis, ſous de groſſes peines, d'en mettre

une ſeule en mer, ſans m'en avoir prévenu. Quelques-unes de mes pirogues de guerre eurent ordre de croiſer dans le canal qui ſépare les deux Iſles, afin d'intercepter tout ce qui pourroit échapper, malgré mes autres précautions. Le reſte de ma flotte fut employé à courir les côtes d'*Ulietea* dans les mêmes vues. On devoit viſiter toutes les anſes, deſcendre ſouvent à terre, ne laiſſer ſans examen aucun des lieux qu'on ſoupçonneroit propres à receler quelques fugitifs. J'eus à m'applaudir de ces diſpoſitions; elles me reſtituerent quarante-huit Guerriers d'*Opoony* que la fuite m'avoit dérobés. Et ce qui fut très-heureux, on les prit un à un : en corps ils euſſent infailliblement battu ceux qui les rencontrerent.

Oréo ne paroiſſoit pas. On publia, au ſon du tambour, que quiconque ſauroit l'endroit où il s'étoit retiré, & n'en donneroit pas avis au plutôt, ſeroit puni de mort, comme traître à la patrie. Ce ban produiſit l'effet que j'avois eſpéré. Un Inſulaire m'apprit que le Vice-Roi, après

avoir inutilement tenté de ſe ſauver par mer, s'étoit réfugié, avec une partie de ſa famille, chez un certain *Poboote*, homme d'*Ulietea*, attaché, diſoit-on, à la tyrannie, & certainement l'ami particulier d'*Oréo*.

Je commandai au dénonciateur de me ſervir de guide, & je marchai vers l'habitation déſignée, accompagné de mes braves & fideles *Towtous*. Nous n'avions pas fait une lieue, que des tourbillons de flamme & de fumée nous annoncent au loin un incendie conſidérable. Je fais doubler le pas. Bientôt mon conducteur eſt à portée de voir que la maiſon qui brûle eſt préciſément l'aſyle d'*Oréo*: nouvelle raiſon de nous hâter. Enfin, nous diſtinguons les objets. Une ſcene horrible frappe nos yeux. Des forcenés environnoient la maiſon, & la couvroient de matieres combuſtibles, comme s'ils euſſent craint que le feu ne s'éteignît, ou que, lent à ſe répandre, il ne donnât le temps d'apporter des ſecours. A quelques pas de-là, d'autres barbares traînoient deux femmes par les cheveux:

une qui paroiſſoit d'un âge avancé ; l'autre beaucoup plus jeune, & que ſuivoient, en pleurant & en criant de toutes leurs forces, quatre enfants accrochés aux vêtements de leur mere, qu'ils ſembloient vouloir ſouſtraire à la brutalité des raviſſeurs. Plus loin, quatre hommes bien armés & pleins de courage, ſe défendant contre une vingtaine d'autres dont ils étoient inveſtis, mais qui rarement oſoient s'approcher de leur proie.

Ma préſence ſuſpendit le combat & les atrocités. Je fis arrêter ceux qui outrageoient les femmes, & ceux qui avoient mis le feu à la maiſon. Je laiſſai s'enfuir les autres qui attaquoient en lâches, mais qui, après tout, n'avoient rien fait que les loix de la guerre n'autoriſaſſent. En louant la bravoure des quatre Guerriers, je leur déclarai qu'ils n'étoient plus libres : ils me remirent leurs armes.

On devine aiſément quels étoient ces différents perſonnages. Nous rencontrâmes dans les quatre combattants, *Oréo* que nous cherchions, ce *Poboote* qui lui avoit donné

un asyle, & deux esclaves que leur courage & leur fidélité égaloient à leurs maîtres. La vieille femme étoit l'épouse d'*Oréo*; la jeune, leur fille, mariée au Chef qui étoit venu imprudemment se faire prendre, lorsque j'avois paru à l'entrée d'*Ohamaneno*. Ceux qui en avoient si cruellement usé à leur égard, étoient la lie du peuple d'*Ulietea*. Ils avoient entendu ma proclamation, &, me jugeant d'après leurs ames de boue, ils avoient imaginé me faire leur cour, en se livrant aux excès que j'eus le bonheur de réprimer.

Il falloit régler provisoirement le sort de mes prisonniers. Je m'adressai d'abord aux femmes, & leur dis qu'elles pouvoient retourner, non pas dans la maison royale qu'*Oréo* occupoit, mais dans celle de son gendre, & qu'elles y seroient respectées comme aux jours de leur plus brillante prospérité. » Vous aurez des Gardes, con-
» tinuai-je, qui veilleront à votre sûreté,
» sans enchaîner aucune de vos démarches.
» Vous êtes pleinement libres. *Omaï* honore
» les femmes, & il ne croit pas qu'elles

» doivent-être impliquées dans les opéra-
» tions militaires, autrement que pour en
» calmer la fureur..... Je vous rends vos
» enfants ; ils ſont trop jeunes pour avoir
» été nos ennemis. J'eſpere que vous leur
» apprendrez à m'aimer. «

M'adreſſant au Vice-Roi: » Je voudrois,
» *Oréo*, que la prudence me permît de vous
» accorder la même liberté qu'à ces intéreſ-
» ſantes créatures. Vous m'êtes néceſſaire
» pour retirer des mains d'*Opoony*, ceux des
» Chefs d'*Ulietea* que vous avez eu la foi-
» bleſſe de lui livrer. Cependant ne craignez
» point de repréſailles, quand même votre
» Maître ſeroit aſſez inhumain pour ôter la
» vie aux infortunés qu'il tient en ſa puiſſan-
» ce. Vous avez été trop malheureux, ces
» jours paſſés, pour que je ne m'applique
» point à vous procurer toutes les conſola-
» tions qu'un devoir rigoureux ne me fera
» pas une loi de vous refuſer. Engagez-moi
» votre parole que vous ne ferez aucune
» tentative pour vous ſauver, & je conſens
» que vous accompagniez votre épouſe &

» votre fille dans la maiſon où elles vont ſe
» retirer avec leurs enfants. «

A *Poboote* : » Vous que je ne connois
» encore que par des actions qui ont du
» moins l'apparence d'un attentat contre la
» patrie, & qu'on accuſe ouvertement d'a-
» voir favoriſé l'uſurpation, vous me ſui-
» vrez. Les Chefs vous jugeront. Si l'on
» ne vous reproche que d'avoir défendu
» votre ami, vous m'aurez pour Avocat &
» pour protecteur. Cette faute honorable
» vous ſera pardonnée ; on vous louera
» peut-être de l'avoir commiſe..... Mais
» ſi vous avez été traître envers vos freres,
» ſi vous avez cherché votre bonheur ou
» votre fortune dans leur aſſerviſſement,
» ſi, né ſujet d'*Ooroo*, vous avez embraſſé
» la cauſe d'*Opoony*..... préparez-vous à la
» mort. Il n'eſt ſur la terre ni puiſſance,
» ni conſidération capable de vous ſauver. «

Aux deux *Towtous* : » Et vous, Eſclaves,
» qui, bien que vos Maîtres fuſſent coupa-
» bles, n'en ſeriez pas moins des Héros ;
» vous qui m'appartenez par le droit de la

» guerre, & dont je puis diſpoſer arbitrai-
» rement. . . . je vous affranchis. Allez,
» & vivez par-tout où il vous plaira. Si
» vous voulez me ſuivre à *Huaheine*,
» je vous y offre un établiſſement & un
» ami. «

Aux incendiaires & aux raviſſeurs : » Je
» vous punirois ſévérement, ſi je ne crai-
» gnois de trop affliger d'honnêtes Com-
» patriotes auxquels vous pouvez apparte-
» nir. Fuyez loin de ma préſence, & ne
» paroiſſez jamais devant moi.... que vous
» ne ſoyez devenus des hommes. «

Chacun partit pour ſa deſtination, après qu'*Oréo* eut juré par l'ame de ſon pere, qu'il ne chercheroit point à tromper la vigilance de ſes Gardes; qu'il ne ſe ſauveroit même pas, à moins qu'on ne l'enlevât à force ouverte & malgré lui.

Je m'apperçus qu'en me quittant, la jeune femme répandoit des larmes, qu'elle s'efforçoit en vain de cacher. Je lui demandai ſi elle étoit mécontente de quelqu'un de nos arrangements, ce qu'elle vouloit de

plus ? — Un mot, me répondit-elle : ſans lui, vos bienfaits me ſeroient à charge..... Mon époux vit-il ? Le reverrai-je ? Reverrai-je le pere de mes enfants ? — Il vit, lui dis-je, & vous le reverrez. Vous ſavez de quelle maniere je traite mes priſonniers ; il eſt le mien.... (*au Vice-Roi*) Me cautionneriez-vous votre gendre ? M'aſſureriez-vous que rendu à ſa femme & à ſes enfants, ce Chef ſe regarderoit comme enchaîné dans ma propre maiſon ? — Oui, me dit, ſans balancer, le beau-pere. — (*A la jeune femme*) Demain, au plus tard, vous aurez votre mari. Ces paroles ne ſont pas entiérement prononcées, que, les devinant, pour ainſi dire, elle ſe jette ſur mes mains, les mouille de ſes larmes, les baiſe vingt fois, avant que je puiſſe l'en empêcher. Je pleure encore, me dit-elle de ce ton qui va au cœur ; mais c'eſt de joie, de la joie la plus pure..... Et courant à ſes enfants, elle les met l'un après l'autre dans mes bras, en leur diſant : embraſſez de toutes vos forces l'excellent homme, qui *demain*, *au plus tard*, vous rendra votre pere. Les petites bonnes gens

exécutent ce commandement maternel avec beaucoup d'intelligence & de ſenſibilité. Leurs tendres careſſes m'émurent profondément. Cet inſtant fut délicieux pour moi. La vieille femme (je crois pouvoir le dire) regarda tout cela d'un œil ſec, & avec un air de diſtraction, qui me firent ſoupçonner qu'elle avoit l'ame encore moins belle que le corps. Je tins parole : les époux étoient réunis le lendemain, avant que l'aurore eut annoncé à toutes les Iſles, que le Soleil s'habilloit pour recommencer ſa courſe journaliere.

DOUZIEME NARRATION,

O R É E.

A combien de titres il le méritoit !

LA victoire qui avoit rompu l'eſclavage d'*Ulietea*, me laiſſoit beaucoup de choſes à faire, ou plutôt elle m'en impoſoit l'obligation. Les principales étoient de pourvoir au gouvernement civil de l'Iſle, juſqu'au parfait rétabliſſement des légitimes Souverains, & de la mettre en état de défenſe, ſuppoſé qu'*Opoony*, jaloux de la reprendre & de ſe venger, abandonnât ſes projets ſur *Huaheine*, & vînt pour reſſaiſir la proie que je lui avois arrachée. Je ne pouvois remplir le ſecond de ces devoirs ſans préalablement ſatisfaire au premier.

Je convoquai donc dans la *demeure royale* tous les Chefs que la politique

d'*Opoony* avoit épargnés, ou qui avoient eu le bonheur d'échapper à ſes cruautés multipliées. Ils s'y rendirent au nombre de quinze. Je priai *Orée* de venir avec moi à ce conſeil, où alloient ſe régler les plus grands intérêts. *Thélême*, mon Zélandais & les Officiers de nos Compagnies groſſirent mon cortege. La place du Roi demeura vide. Je m'aſſis immédiatement au-deſſous. Les Chefs s'arrangerent ſuivant leur rang d'ancienneté. *Orée* & les autres étrangers ſe tinrent au milieu de l'appartement.

Je vis, au premier coup-d'œil, qu'il régnoit de la diviſion parmi les *Earées*. On eût dit que quelques-uns craignoient d'en toucher d'autres, même avec leurs vêtements; ils s'en éloignoient, comme s'ils euſſent appréhendé la communication d'une maladie contagieuſe : ils ne daignoient ni leur parler, ni les regarder. Ceux-ci, s'accuſant, pour ainſi dire, par leur contenance embarraſſée, ſembloient avouer qu'ils méritoient le traitement ignominieux

dont

dont on les accabloit. L'explication de cette conduite ne se fit pas attendre long-temps. Un vieux Chef, du nombre de ceux qui évitoient le contact de leurs voisins, se leva & dit :

» *Omaï*, le respect que nous avons pour votre personne, & la reconnoissance que nous devons à vos bienfaits, ne nous ont pas permis de résister à vos ordres suprêmes. Nous sommes venus ici. Le même motif nous détermine à y rester quelques moments..... Je parle au nom de dix de mes Collegues, moi compris. (*Il les montra du doigt les uns après les autres.*) «

» *Omaï*, vous nous rétablissez dans nos fonctions, vous nous rendez notre dignité; reprenez tout cela, ou qu'on cesse de l'avilir..... Cinq traîtres avec nous ! à côté de nous !.... délibérant, comme nous, sur le salut de la patrie, qu'ils ont sacrifiée à leur ambition !..... Cette alliance monstrueuse n'aura point lieu, vous ne l'ordonnerez pas. Et si vous l'ordonniez..... seroit-il en notre pouvoir d'obéir ? «

» Ces indignes Chefs (*il les désigna tous par un geſte mépriſant*) ſe ſont aſſociés à l'autorité d'*Opoony* ; ils ont régné avec l'uſurpateur : leur bouche ſacrilege a prêté au Tyran le ſerment des *Earées*..... «

» Tandis qu'inviolablement attachés à *Ooroo* , nous menions une vie obſcure & privée , ayant, chaque moment, à craindre les fureurs capricieuſes du Souverain de *Bolabola* , vous jouiſſiez, hommes qui avez oſé croire que l'invitation d'*Omaï* vous regardoit..... vous jouiſſiez de toute la faveur de celui dont le bras nous opprimoit. Vous étiez libres. Que dis-je ? vous étiez honorés , puiſſants , maîtres en quelque ſorte de nos deſtinées..... & notre partage ! l'humiliation , la vexation , les dédains , les injuſtices, tout ce que peut imaginer d'odieux la tête d'un *Opoony*. Démentez-moi , ſi j'exagere. Il eſt vrai que le ſentiment de notre fidélité nous conſoloit , & qu'il nous tenoit lieu de cette fortune que vous achetiez à force de baſſeſſes & de parjures. «

» Et le regne d'*Opoony* paſſé, vous vivriez nos égaux ! vous changeriez une ſeconde fois de Souverain, & votre ſort ſeroit immuable ! Collegues d'un Tyran dont la mémoire eſt en exécration, vous redeviendriez les Collegues d'un Roi que vous avez abjuré pour le monſtre qui a tué le fils de votre Maître, qui a chaſſé de ſes états, de ſa maiſon, ce vieillard auguſte que nous euſſions tous ſuivi dans ſon exil, s'il ne nous avoit pas commandé d'attendre ici que la colere des Dieux s'appaiſât !.... «

» Je n'en dirai pas davantage. Vous ſentez, *Omaï*, qu'il eſt impoſſible que nous ayons jamais rien de commun avec des perfides. Nous ne prétendons pas vous faire la loi ; mais ſi vous les réintégrez dans la ſuprême dignité de *Chefs*, ſouffrez que nous y renoncions. Nos vies ſont à vous ; notre ſang coulera, s'il le faut juſqu'à la derniere goutte pour la défenſe d'*Ulietea*, notre chere patrie ; qu'il nous ſoit ſeulement accordé de le répandre en ſimples Inſulaires, & de re-

gretter, au fond de nos cœurs, que le grand *Omaï*, renverſant la tyrannie, ait conſervé cinq des colonnes qui la ſoutenoient. «

Ce diſcours m'embarraſſa étrangement; il étoit au moins ſpécieux. J'allois remettre la déciſion de ce difficile procès au temps où *Ulietea* poſſéderoit ſon Roi, lorſqu'un des cinq Chefs ſi vivement attaqués, me demanda ſi je conſentirois qu'il répondît pour ſes confreres & pour lui-même? Ah! volontiers, lui dis-je avec empreſſement; & ſi votre réponſe eſt ſatisfaiſante, la joie que j'en aurai, ne le cédera point à la vôtre. Dans les circonſtances actuelles, nous aurions beſoin de nous entr'aimer tous, d'être étroitement unis; & la diſſenſion que je vois éclorre parmi vous, me feroit preſque repentir d'y avoir paru. Je vous écoute. » C'eſt à notre Adverſaire que j'adreſſerai la parole, dit le Chef. «

» Si l'amour du bien, plutôt que le reſ-

ſentiment ou la jalouſie, a provoqué la réclamation que vous faites, ô mon Collegue! nous vous la pardonnons en faveur du motif, n'aimant pas moins que vous la patrie, & l'aimant peut-être mieux. Mais en vous élevant contre nous, il eût été décent que vous gardaſſiez plus de modération, & qu'avant de ſavoir ſi *Omaï* nous regarderoit comme des coupables, vous vous abſtinſſiez de nous appeller *perfides*, *traîtres*, *indignes Chefs*, *colonnes de la tyrannie*, &c. Ces noms odieux ne nous auroient point été donnés par un homme qui eût eu autant de ſageſſe que de zele. Cette obſervation, peu méchante ſans doute, eſt la ſeule vengeance que nous tirerons de votre calomnieuſe & turbulente harangue. Je viens à ma réponſe. «

» Vous nous reprochez d'avoir prêté à *Opoony* le ſerment des *Earées* : c'eſt-là l'unique crime qu'on nous impute, crime que vous avez repréſenté dans une multitude d'expreſſions différentes, qui, en les dépouillant de ce qu'elles ont d'enflûre & d'énergie, ne compoſeront jamais que cette

accuſation : *Ils ont prêté à* Opoony *le ſerment des Earées.* «

» Or, j'avance que nous avons pu prêter ce ſerment ; que nous l'avons dû ; qu'on nous doit des remerciements & des récompenſes pour l'avoir prêté. «

» Nous l'avons pu. Eſt-ce à vous de le nier ? N'avez-vous pas juré fidélité à ce même *Opoony*, pour conſerver votre vie & la jouiſſance de vos biens ? Etoit-il plus permis de devenir ſon *Sujet* que ſon *Collegue ?* Par quelles regles établiriez-vous que *ſacrilege* eſt la *bouche* qui a dit au Tyran : » Nous gouvernions avec *Ooroo*, » nous gouvernerons avec toi « ; tandis qu'innocente & pure eſt celle qui lui a dit : » Juſqu'à préſent nous avions reconnu » *Ooroo* pour notre Roi, notre Souverain ; » c'eſt toi maintenant que nous reconnoiſ- » ſons en cette qualité ?.... «

» Si donc il étoit des hommes qui puſſent nous reprocher notre conduite, ce ne ſeroit pas vous, *Sujets* d'*Opoony*. Nous ne

devrions l'entendre, ce reproche amer, que de la bouche de ces généreux exilés qui ont accompagné notre Roi dans sa fuite, n'emportant que leur fidélité. Ils se taisent, & vous nous accusez ! ils se taisent, parce qu'ils voient dans le fond de nos cœurs, la pureté des motifs qui nous ont déterminés. Ils se taisent, parce qu'ils sentent qu'à toute rigueur, on ne devroit plus rien à un Roi qui abandonne ses Sujets, qui leur donne l'exemple de pourvoir à leur conservation, qui, à chaque coup de pagaie, à chaque élan de la pirogue, complice de son évasion, semble leur crier : *Je vous remets vos sermens.... nos liens sont rompus.... plus de relations que celles de nous aimer & de nous plaindre.* Ils se taisent enfin, parce qu'ils n'ignorent pas que le pouvoir des *Earées*, voisin de l'indépendance, leur assure le droit de disposer d'eux-mêmes, & de se donner un Maître, quand, de maniere ou d'autre, ils ont perdu leur Roi. «

» Nous avons donc pu prêter à *Opoony*

le ferment des *Earées*, C'eſt trop peu dire: nous l'avons dû. "

" On croiroit, à votre langage, que vous euſſiez tous ſuivi *Ooroo* à *Huaheine*, ſi ce bon & reſpectable Maître ne vous eût point ordonné de vous accommoder au temps, d'attendre à *Ulietea*, & ſous la domination d'*Opoony*, que les affaires changeaſſent de face, que notre Dieu reprît ſon ancienne prépondérance ou ſa bonne volonté. C'eſt pour obéir à votre Souverain légitime, que vous avez juré obéiſſance à l'uſurpateur..... Mais quand *Ooroo* exigeoit que nous reſtaſſions à *Ulietea*, cet ordre, dites-le-moi, n'emportoit-il pas celui d'y reſter comme nous étions, en l'état où nous étions? Si vous avez vu dans cet ordre, l'obligation de conſerver ſoigneuſement vos biens & vos vies, ne devions-nous pas y voir de même l'obligation de conſerver, avec un ſoin égal, nos dignités, notre pouvoir, notre influence ſur l'eſprit & les actions de la multitude? S'il étoit utile au futur rétabliſſement des affaires, que vous végétaſſiez dans quelque

coin de l'Iſle, ſans autorité, ſans conſidération, l'étoit-il moins que le Peuple ne perdît pas l'habitude de nous honorer, de recevoir nos commandements avec la même ſoumiſſion que s'ils émanoient d'une volonté céleſte, de les exécuter avec cette ponctualité qui ne ſouffre ni les lenteurs du retardement, ni la réſiſtance de l'inſubordination? J'en appelle à l'expérience & à *Orée* ici préſent : qui de vous ou de nous a ſubitement entraîné au ſecours d'*Omaï*, cette nombreuſe troupe d'Inſulaires, dont l'apparition a peut-être décidé la victoire, à laquelle il eût mieux valu contribuer, comme nous, que d'en abuſer cruellement contre nous? Tous les exploits des Inſulaires attachés à votre fortune, à l'obſcurité que vous avez choiſie, ſe ſont bornés à brûler la maiſon de *Poboote*, & à inſulter des femmes. «

» Vous nous accuſez d'avoir conſervé notre dignité, & nous, nous vous accuſons d'avoir perdu la vôtre ; nous vous accuſons de n'avoir pas obéi à *Ooroo*, qui nous avoit ordonné de reſter à *Ulietea*,

& par conſéquent d'y reſter *Chefs*, s'il étoit poſſible ; nous vous accuſons de n'avoir pas voulu ſentir que quiconque conſervoit ſes biens par obéiſſance, devoit, en vertu de la même obéiſſance, conſerver ſon pouvoir, le premier & le plus utile des biens ; nous vous accuſons d'avoir fait une diſtinction imaginaire entre le ſerment de *Sujets* & celui d'*Earées*, pour tourmenter ceux de vos Collegues qui ont penſé qu'il falloit ou s'abſtenir de l'un & de l'autre, ou les prêter tous deux. «

» Nos accuſations ſont plus ſenſées, plus conſéquentes, elles ſont plus graves que celles qu'il vous plaît d'intenter contre nous. Vous avez cru bien faire en renonçant à la dignité de Chef, & nous avons bien fait en la gardant. Nous n'érigeons point en crime votre opinion ; nous vous plaignons, nous ſerions au déſeſpoir de vous reprocher ſérieuſement une faute que le motif le plus louable a occaſionnée : il nous ſuffit, pour vous pardonner, que vous vous ſoyez trompés ſans le vouloir. Mais, ayant beſoin d'indulgence, uſez-en humai-

nement avec ceux qui vous l'accordent ; & pour réparation de l'odieuſe & violente démarche que vous venez de vous permettre, contre des Collegues qu'il vous eût fallu prendre pour modeles, convenez qu'en prêtant à *Opoony* le ſerment des *Earées*, nous l'avons dû. «

» Nous l'avons dû & nous l'avons fait : c'en eſt aſſez pour mériter des remerciements & des récompenſes. On nous les doit à d'autres titres encore. Si nous n'euſſions pas conſervé nos dignités, les *Whennuas* qui nous appartiennent, euſſent eu le ſort des vôtres ; le Tyran les eût diſtribués à ſes créatures : demandez à vos Vaſſaux ſi ce n'eſt là qu'un malheur ſupportable ? Qu'ils vous racontent ce qu'ils ont eu à ſouffrir de ces Supérieurs étrangers ? Vous interrogerez enſuite ceux qui ont continué de vivre ſous notre autorité ; ils vous diront, s'ils s'appercevoient beaucoup qu'un uſurpateur fût leur Roi ..... Si nous n'euſſions pas conſervé nos dignités, *Opoony* n'auroit pas eu, dans tout *Ulietea*, un ſeul Inſulaire qu'il crût devoir ménager ; &

dès-lors plus de considération qui adoucît, contraignît du moins son caractere farouche. A combien de nos Compatriotes n'avons-nous pas sauvé la vie, par notre crédit, par la crainte que nous inspirions ? A combien n'avons-nous pas épargné des traitements pires que la mort ? Sachez, ingrats, fachez que, sans nous, vos abdications volontaires, qu'on regardoit à la cour d'*Opoony* comme une félonie, comme une disposition prochaine à la révolte, auroient attiré sur vos têtes des maux innombrables. Nous dissipions les soupçons, nous calmions les inquiétudes du Tyran, nous cautionnions, pour ainsi dire, votre fidélité par notre présence. Que ne nous avez-vous tous imités ! Nos Collegues ne seroient pas actuellement otages entre les mains d'un usurpateur barbare ; votre conduite, plus qu'*Oréo*, les a livrés.... Si nous n'eussions pas conservé nos dignités (& je prie le judicieux *Omaï* de bien peser cette raison) le Tyran auroit entretenu beaucoup plus de troupes à *Ulietea* ; nos généreux libérateurs auroient eu à combattre une armée beaucoup plus forte. Il ne

s'eſt contenté de trois cents Guerriers, que parce qu'il comptoit que nous aiderions de nos Vaſſaux, les opérations de ſon Vice-Roi. Oui, nous avons détruit, en quelque ſorte, la moitié de ſon armée par notre ſoumiſſion apparente. La victoire qui vous fait libres, eſt le fruit de l'action que vous cenſurez. «

» Tels ſont les ſervices que nous avons rendus .... Et nous n'aurions pas d'autres remerciements que votre indécente harangue !... Pas d'autres récompenſes que la honte d'un dépouillement qui flétriroit éternellement notre poſtérité !... «

» Il n'en ſera point ainſi ; *Omaï* eſt trop juſte. Qu'il prononce : nous nous ſoumettons ; mais qu'il s'attende à un ſoulevement univerſel des Habitants d'*Ulietea*, s'ils apprennent que cinq Chefs, leurs uniques protecteurs, pendant le regne de l'uſurpation, ont été ignominieuſement ſupprimés, par complaiſance pour dix Collegues qui abandonnerent leurs Vaſſaux à

tout l'arbitraire d'un deſpotiſme étranger.... Voilà notre réponſe. «

Cette vigoureuſe apologie fit une grande ſenſation dans l'aſſemblée. Je demandai au Chef accuſateur s'il prétendoit répliquer quelque choſe. Il me répondit, entre ſes dents, qu'il croyoit en avoir dit aſſez. On s'apperçut qu'il ne gardoit le ſilence, que parce qu'il ne pouvoit guere faire autrement. Pour tout raccommoder, il me vint en penſée de propoſer des Arbitres aux deux parties. On accepta ce tempérament. J'eus la précaution d'exiger des uns & des autres le ſerment de ſe ſoumettre, ſans aucune reſtriction, au jugement qui ſeroit rendu. On offrit de s'en rapporter à moi, ce que je refuſai ; il ne convenoit pas que je m'expoſaſſe à mécontenter la moitié de l'Iſle. Sur mon refus, on pria *Orée*, *Thélême* & *Taweiharooa*, de conférer enſemble, & de prononcer. Ils ſortirent. Le délibéré dura une petite demi-heure. Les Juges rentrés, *Orée* dit : » Chefs, qui l'avez été ſous les ordres » d'*Opoony*, quittez vos places ; nous vous

» dépoſons ... (*& s'adreſſant à moi*) *Omaï*,
» nous eſtimons que vous devez rétablir
» dans leur dignité ces *Earées*, qui ne ſont
» plus les hommes d'*Opoony*. Leur conduite
» irréguliere, en apparence, a ſauvé la
» patrie. Qu'ils prêtent un nouveau ſer-
» ment au Roi légitime d'*Ulietea*. (*Ils le*
» *prêterent*. Orée *continue* :) Chefs, repre-
» nez vos places ; & que toutes les malé-
» dictions d'*Etée* tombent ſur celui qui ne
» vous remerciera pas dans le fond de ſon
» cœur. Pour moi je le fais à la face de
» ce ſoleil qui nous éclaire... « Et il courut
les embraſſer. On ne vit jamais de révolu-
tion plus prompte. L'exemple d'*Orée*,
peut-être auſſi les douces & ſalutaires
inſpirations de l'*Eatooa*, bannirent l'ai-
greur qui s'étoit emparée des eſprits. Les
Chefs des deux partis ſe précipiterent
dans les bras les uns des autres, jurant
l'oubli du paſſé, & verſant des larmes de
joie.

Quand tout le monde ſe fut aſſis, je re-
préſentai qu'*Ooroo*, Souverain légitime
d'*Ulietea*, étant abſent, & ne devant pas

être inceſſamment rappellé, vu l'état encore critique de nos affaires, il falloit nommer un Régent, qui eût en main cette portion de l'autorité royale qu'on peut communiquer à un homme qui n'eſt pas le Roi. » Et il me ſemble, continuai-je, en » regardant *Orée*, que nous n'avons pas à » balancer ſur le choix. Notre malheu- » reuſe patrie vous conjure par ma bouche » de la confier à un homme aſſez âgé pour » la gouverner avec prudence, & aſſez » jeune encore pour la défendre de ſon » bras : à un homme juſte, pacificateur, » univerſellement conſidéré, même de ſes » envieux & de ſes ennemis : à un homme » qui ailleurs auroit rempli dignement une » fonction ſemblable..... « On m'interrompit par cette acclamation générale, répétée pluſieurs fois & avec enthouſiaſme : » *Orée* Régent, *Orée* Régent. « Il refuſa quelque temps d'accepter l'honorable, mais pénible & délicate commiſſion, qui le venoit chercher au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le vœu unanime des Chefs, leurs inſtances ſinceres & réitérées, plus que tout cela mes prieres, vainquirent ſa

répugnance

répugnance. Il ſe rendit, ſous la condition que j'accélérerois le retour du Souverain légitime, ne voulant que lui conſerver ſon héritage, reconnoître ſon autorité, & reprendre les tranquilles douceurs de la vie privée, » qui en un jour, dit-il, m'ont » procuré plus de bonheur que mes huit » années de régence à *Huaheine*. « Il prononça le ſerment des Vice-Rois en la maniere accoutumée, c'eſt-à-dire, ayant la main gauche ſur ſon cœur, & la droite étendue ſur le Siege royal. Les Chefs lui promirent obéiſſance, mais ſans ſerment. La place que j'occupois dans l'aſſemblée, étoit celle qui lui appartenoit, à cauſe de ſa nouvelle dignité; je l'obligeai de s'y aſſeoir, quoiqu'il prétendît modeſtement que le Vainqueur d'*Oréo*, le Libérateur du pays, devoit préſider par-tout où il ſe trouvoit.

Ulietea avoit un Conſeil de Chefs & un Régent. Les moments étoient précieux, & les délibérations commencerent ſans aucun délai.

Je rendis compte de ma conduite à l'égard d'*Oréo* & de ſa famille : on l'approuva. On approuva de même l'affranchiſſement des deux *Towtous*, & l'on décida de leur accorder un terrein à cultiver, s'ils reſtoient dans l'Iſle.

On s'occupa de l'affaire de *Poboote*. Ses Gardes l'amenerent. Il ſe défendit avec beaucoup de fineſſe ; cependant je doute qu'il eût perſuadé, ſi de puiſſants intérêts n'euſſent conſeillé de fermer les yeux ſur les endroits foibles de ſa défenſe. Cet homme étoit très-riche. Sans être *Earée*, il jouiſſoit d'une conſidération qui l'égaloit preſqu'aux plus nobles ; on pouvoit le regarder comme le premier des *Manohoones*. Il avoit dans le Conſeil des parents & des alliés. Son intimité avec *Oréo* lui avoit fourni les moyens d'obliger un grand nombre d'Inſulaires, & on ne lui reprochoit pas d'avoir une ſeule fois abuſé de ſon crédit. Enfin *Orée* l'aimoit ; ils vivoient enſemble dans une ſorte de familiarité, avant que j'opéraſſe la révolution. Tant de circonſtances ne permettoient pas

qu'il fût coupable. Quelques Chefs étoient d'avis qu'on ne le renvoyât pas ſans une punition quelconque. J'obſervai que c'étoit s'en faire un ennemi irréconciliable ; qu'il falloit ou le bannir du moins ; ou lui pardonner tout-à-fait. Ce ſentiment prévalut. En annonçant à *Poboote* ſa grace entiere, je l'avertis de ſe comporter, dans la ſuite, avec tant de ſageſſe, que ſes actions effaçaſſent les juſtes ſoupçons qu'il avoit donnés. Soit qu'il fût innocent, ou qu'un ſincere repentir l'eût changé en un autre homme, nous dûmes nous ſavoir gré de notre indulgence : on le verra bientôt acquérir des droits à l'eſtime & à la reconnoiſſance de ſes compatriotes.

L'affaire de *Poboote* étant terminée à la ſatisfaction de tout le monde, je dis quoiqu'*Oréo*, ſon gendre, & les Guerriers de *Bolabola* m'appartînſſent excluſivement, comme priſonniers de guerre, je déſirois l'avis de l'aſſemblée ſur la maniere d'en uſer définitivement avec eux : d'autant plus qu'il étoit urgent de prendre un parti à leur égard, parce qu'il devenoit très-in-

commode de les garder, & très-coûteux de les nourrir.

Quant à l'ancien Vice-Roi & à ſa famille, on jugea unanimement qu'il ne falloit pas s'en deſſaiſir, juſqu'à ce qu'*Opoony* eût renvoyé ſains & ſaufs les quatre Chefs qu'*Oréo* lui avoit livrés. Je ſouſcrivis à cette déciſion, mais en déclarant très-préciſément, d'abord, que les deux femmes continueroient de jouir de la liberté que je leur avois rendue par conſidération pour leur ſexe; enſuite, que ſi l'uſurpateur ſe portoit à quelque violence contre les Chefs qui avoient le malheur d'être entre ſes mains, je ne ſouffrirois pas qu'on en prît occaſion de maltraiter des gens à qui j'avois donné ma foi en recevant la leur. Voyant que perſonne ne réſiſtoit, j'ajoutai que ſi les nobles Chefs vouloient me complaire en quelque choſe, ils adopteroient généralement le décret d'*Huaheine* touchant les repréſailles & les hoſtilités. Le Régent fut aux opinions, & la loi paſſa tout d'une voix.

Mais que faire de nos deux cents autres

priſonniers ? Les éparpillerons-nous dans celles des Iſles-Baſſes qui ont épouſé notre querelle ? Les renverrons-nous à *Bolabola* ? Les réduirons-nous à l'eſclavage, pour remplacer les *Towtous* qui ont mérité leur affranchiſſement ? On arrêta, mais après d'aſſez vives conteſtations, qu'on leur accorderoit la liberté de retourner à *Bolabola*, ſans armes, & *tels que la bataille les avoit laiſſés*. Cette clauſe fut miſe, parce qu'il y avoit des voix pour les mutiler, afin de les rendre incapables de ſervir contre nous. Pluſieurs vouloient qu'ils s'obligeaſſent, du moins par ſerment, de plutôt déſobéir à *Opoony* que d'élever jamais la maſſue ſur nos têtes. Nous nous y oppoſâmes, *Orée* & moi, perſuadés que le Tyran riroit de leurs ſcrupules, s'ils oſoient les faire paroître, & qu'il les traiteroit cruellement, s'ils y tenoient. Et penſez-vous, ajouta *Orée*, que le Dieu *Etary* & les *Tahonas* de *Bolabola* ne leur ſoutiendroient pas qu'un ſerment eſt nul, quand celui qui le fait eſt au pouvoir de celui qui l'exige ? Ils finiroient par le croire. Ne

prenons pas en vain le nom ſacré de l'*Eatooa*.

Le vieux Chef qui avoit ſi durement invectivé les cinq réintégrés, nous dit alors qu'il étoit chargé, par le College des Prêtres d'*Ulietea*, de réclamer quelques priſonniers, pour les offrir, ſuivant l'uſage, aux Dieux qui avoient vaincu, & de repréſenter que ces ſacrifices étoient d'autant plus indiſpenſables qu'*Opoony*, au temps de ſon invaſion, & depuis encore, avoit ſignalé ſa reconnoiſſance envers les Dieux de ſon pays, par des oblations multipliées dont nos compatriotes avoient toujours été les victimes.

Cette motion me cauſa une peine ſenſible. Je demandai ſi l'on ignoroit à *Ulietea* l'abolition du *Taboo* faite à *Huaheine*, moi la ſollicitant comme une grace, & menaçant de fuir une terre qui continueroit de s'enſanglanter par de pareilles horreurs? Le Chef me répondit qu'on en avoit entendu parler, mais que rien de ſemblable n'avoit été ſtatué dans notre patrie. — Je

le crois bien, repris-je avec indignation, puiſqu'un uſurpateur y régnoit. Mais actuellement que nous avons ſecoué le joug honteux & cruel de ſa domination, conſacrons les prémices de notre liberté, en adoptant un Décret qui l'affermira..... Voyez ſi les Dieux approuvent ces horribles ſacrifices? Ils ont accordé la victoire la plus heureuſe & la plus complette à *Omaï*, qui a ſupprimé cette partie de leur culte, & chaſſé ignominieuſement le Hiérarque qui prétendoit abreuver encore de ſang humain leurs *Morais* & leurs *Whattas*..... Vous me citez l'uſage : il eſt abominable, c'eſt le reſte infect de celui où étoient nos peres de manger des hommes.... Vous me citez l'exemple d'*Opoony*, comme ſi un Tyran devoit être propoſé pour modele !.... Mais les *Téaponées*? Ceux qui ſont dignes de leur ſaint miniſtere (& le nombre en eſt grand, ſans doute) applaudiront à la réforme; nous dépoſerons les autres.

Je développai, avec la même chaleur, toutes les raiſons qui, dans le Conſeil

d'*Huaheine*, avoient triomphé de la ſuperſtition & de la coutume. Elles eurent à *Ulietea* le même ſuccès. Les *Téaponées* furent aſſez généreux ou aſſez politiques pour ſe rendre, de la meilleure grace, au vœu général des Chefs, & ils publierent eux-mêmes l'abolition du *Taboo*, dans la forme qu'on leur preſcrivit. Le peuple, ivre d'étonnement & de joie, me prodigua les témoignages de ſa vive reconnoiſſance : au point que je n'ai jamais ſu laquelle des deux délivrances, celles du fanatiſme & celle de l'uſurpation, il préféroit à l'autre.

Nous avions à nous occuper du rétabliſſement de chaque Inſulaire dans les biens qui avoient appartenu à lui ou à ſa famille, avant l'invaſion d'*Opoony*. Je devins un des plus riches propriétaires d'*Ulietea*. La plupart des Exilés rentrerent également en poſſeſſion de biens que leur fuite avoit laiſſés vacants. Les habitations recouvrées étoient dans le meilleur état poſſible du côté de la culture, de l'ameublement, & même des proviſions, les nouveaux venus s'é-

tant perſuadés, du moment qu'ils y furent établis, qu'aucune force humaine ne pourroit les leur enlever; & il faut convenir que les grandes choſes opérées par le Roi de *Bolabola*, homme vraiment héroïque, s'il eût été juſte, ſembloient leur répondre de la faveur conſtante de la fortune. En reſtituant aux Bannis les biens qui étoient à eux, j'exigeai la promeſſe de revenir avec moi à *Huaheine*, pour y demeurer juſqu'à la fin de la guerre, & y défendre le bon Peuple qui leur avoit accordé l'hoſpitalité & d'autres ſecours, au riſque de courroucer un Souverain dont le nom ſeul inſpiroit de l'effroi. Ils m'aſſurerent qu'ils n'avoient pas attendu ma demande, pour former une réſolution qu'ils rougiroient de n'avoir priſe que par mes ordres.—» Combattre & mourir pour *Huaheine* eſt le deſir de tous ceux que vous avez comblés de vos bienfaits; vous êtes notre Chef particulier, nous vous obéirons juſqu'au dernier ſoupir. Heureux de nous attacher à vous pour la vie, contents du ſort que vous nous avez ménagé dans votre *Whennua*, nous ſommes prêts à renoncer à tout

le reſte. Nos femmes & nos enfants ſe tranſporteront à *Ulietea* pour y prendre ſoin des biens dans leſquels nous rentrons, & des viſites réciproques adouciront l'amertume de cette ſéparation. «

J'étois fait pour ſentir la délicateſſe de ce procédé. J'embraſſai celui qui, au nom de tous, s'étoit exprimé avec tant de nobleſſe & de reconnoiſſance ; mais je déclarai que, la guerre finie, chacun d'eux redeviendroit Habitant d'*Ulietea*, & Sujet du Roi légitime, qui perdroit trop, en remontant ſur le Trône, ſi ſes fideles & braves amis l'abandonnoient. Néanmoins, ajoutai-je, s'il en eſt parmi vous qui n'aient pas ici d'habitation, ou que cette habitation ne ſuffiſe pas à l'entretien de leur famille, ils pourront demeurer auprès de moi, à *Huaheine*.... Je ſuppoſe, prenez-y garde, que le Roi d'*Ulietea* négligeroit de répandre ſur leur indigence, les dons magnifiques de ſa généroſité ; car s'il eſt libéral, comme il doit l'être, tout le monde me quittera.

Quand *Opoony* s'empara d'*Ulietea*, & plus particuliérement quand il obligea *Ooroo*, qui d'abord avoit conſervé une ombre de ſouveraineté, & quelques débris de ſa grandeur paſſée, à porter dans une terre étrangere ſes malheurs & ſes vertus, l'émigration de mes Compatriotes fut très-conſidérable. Les uns s'exiloient volontairement, les autres y étoient forcés par le Tyran, qui les tourmentoit ſous toutes ſortes de prétextes. *Huaheine* ne fut pas la ſeule Iſle ſecourable qui leur offrit un aſyle : *O-Taïti*, que ſa nombreuſe population & ſon éloignement de *Bolabola* protegent contre la puiſſance d'*Opoony*, en reçut tant qu'il s'en préſenta. Les richeſſes en tout genre que la nature lui prodigue, l'indolence de ſes trop fortunés Habitants, quantité de terreins incultes qu'on pouvoit donner ſans appauvrir perſonne, &, par conſéquent, en faiſant le bien de l'Etat, perſuaderent d'accueillir favorablement ces utiles malheureux. On les incorpora au peuple O-Taïtien ; &, beaucoup plus actifs que les indigenes, ils ne tarderent pas à ſe former des établiſſe-

ments auxquels ceux qu'ils avoient dans leur patrie étoient à peine comparables. Il y eut encore de mes Compatriotes qui ſe réfugierent dans les Iſles baſſes, terme de notre navigation. Il y en eut enfin qui eurent la foibleſſe d'accepter des biens à *Bolabola* & à *Mowrua*, Iſle envahie par *Opoony*. L'habile uſurpateur eſtimoit que ces ſubſtitutions & ces mêlanges de peuples aſſureroient ſa conquête : auſſi fit-il occuper par ſes Guerriers toutes les poſſeſſions de nos Inſulaires fugitifs.

Par la victoire que nous avions remportée, une grande partie des biens d'*Ulietea* reſtoit ſans propriétaires. Il fallut en régler proviſoirement l'adminiſtration ; & c'eſt ce que nous fîmes par pluſieurs articles dont voici les principaux : 1° Que ſous quinze jours tous les Sujets d'*Opoony*, hommes, femmes & enfants, ſortiroient d'*Ulietea*, conduits par nos pirogues dans le havre de quelqu'Iſle neutre, d'où ils gagneroient aiſément leur terre natale. — 2° Que les propriétés de ceux d'*Ulietea* qui les avoient échangées contre d'autres

biens à *Bolabola* & à *Mowrua*, demeureroient confiſquées, ſans eſpérance de retour, & que diſtribution en ſeroit faite dès-à-préſent, par le Conſeil, aux pauvres de l'Iſle qui auroient ſignalé leur fidélité. — 3° Que ſi les Inſulaires établis à *O-Taïti* & en d'autres Iſles amies ou neutres, n'avoient pas réclamé leurs poſſeſſions ſous trois mois, avec promeſſe d'y revenir avant l'expiration de trois autres mois, à compter du moment de leur réclamation, ou qu'ils euſſent par la ſuite manqué à cette promeſſe, le Conſeil ou le Roi régnant en diſpoſeroit de la maniere qu'il jugeroit la plus avantageuſe à la Nation. — 4° Qu'en attendant l'exécution de ce dernier article, les biens mentionnés ſeroient régis par les deux plus jeunes Chefs, ſous l'inſpection du Régent.

L'humanité ne nous permit pas de ne point adoucir, autant que nous le pourrions, ce que notre Décret avoit de rigoureux contre les familles de *Bolabola*. Nous reculâmes l'époque du départ en faveur des malades & des bleſſés. Nous ac-

cordâmes aux femmes qui avoient épouſé, ſoit pour toujours, ſoit à bail de cohabitation, quelqu'un de nos Compatriotes, la liberté de ne point abandonner leurs maris & leurs enfants; avec cette clauſe ſpéciale que celles qui n'étoient épouſes que pour un temps limité, ſe retireroient auſſi-tôt que leur bail ſeroit fini, ſans qu'elles puſſent en recommencer un autre, à moins que, par des raiſons particulieres, elles n'en euſſent obtenu la permiſſion du Roi ou du Conſeil. On accorda la même grace aux hommes qui avoient épouſé des femmes d'*Ulietea*. Dans l'une & l'autre ſuppoſition, les enfants nous demeuroient, comme étant des rejettons excrus ſur notre ſol. On ſtatua encore qu'en quittant *Ulietea*, les Sujets d'*Opoony* emporteroient les meubles de premiere néceſſité, des graines & une quantité raiſonnable de vivres. On déclara enfin que le Décret ci-deſſus ne regardoit, en aucune maniere, ceux qui, nés ſous la domination d'*Opoony*, s'étoient établis à *Ulietea* avant la révolution, pourvu qu'au temps de l'invaſion, ils n'euſ-

ſent fait aucune démarche hoſtile contre l'autorité d'*Ooroo*.

Œdidée avoit eu, par échange, un diſtrict ou fief à *Ulietea*, & l'Inſulaire auquel il ſuccédoit, traître à la patrie, étoit allé demeurer ſur les terres de l'uſurpateur. Cet eſtimable jeune homme, quoique parent d'*Opoony*, s'étoit toujours comporté avec une ſinguliere modération. Tout le monde l'aimoit. D'ailleurs il avoit été cher au Capitaine *Cook*, qu'il accompagna durant une bonne partie de ſon ſecond voyage. Tant que l'*Aventure* & la *Réſolution* firent route enſemble, nous nous vîmes très-ſouvent. Il n'ignora pas que le deſir d'anéantir la tyrannie, me conduiſoit en Europe pour y chercher les armes & les talents néceſſaires à l'exécution de mes projets, & il ne m'en témoigna aucune humeur. La réception qu'il me fit à mon retour à *O-Taïti*, fut cordiale & remplie d'intérêt. Il ne tint qu'à moi de partager ſa fortune, qu'un peu de ſoin eût rendue conſidérable; mais il étoit jeune & ne reſpiroit que le plaiſir, comme tous ceux de

la dangereuſe Société des *Arreoys*, dont il étoit Membre. Lorſque je le quittai pour me tranſporter à *Huaheine*, il me jura qu'il ſeroit mon ami juſqu'à la mort, & qu'en cas de guerre, il ne leveroit jamais la maſſue contre moi, ni contre les miens. Depuis il m'avoit viſité pluſieurs fois, & ſes ſentiments ne m'avoient pas paru avoir ſouffert d'altération. Tant de motifs réunis me porterent à demander aux Chefs que le *Whennua* d'*Œdidée* ne paſſât point en d'autres mains que les ſiennes, s'il vouloit ſe ſoumettre à la double condition de ſe fixer à *Ulietea*, & de prêter ſerment au Souverain légitime. Il ſut la démarche que j'avois faite en ſa faveur, me remercia, & ne vint point. Trop de liens l'attachoient à *O-Taïti*.

Le jour même que nous nous aſſemblâmes pour délibérer ſur les précautions à prendre, en cas qu'*Opoony* ſe déterminât à nous attaquer, avant l'expédition qu'il avoit projetée contre *Huaheine*, *Tanadoure*, que j'avois envoyé à la Régente & aux Chefs pour leur annoncer le ſuccès

de

de notre descente, revint avec la nouvelle qu'un homme inconnu, mais qui disoit m'avoir de grandes obligations, s'étoit présenté chez *Nowa*, au commencement de la nuit, & lui avoit recommandé de me faire savoir qu'incessamment le Roi de *Bolabola* tomberoit sur nous, conduisant en personne l'élite de ses Guerriers ; qu'en conséquence de cet avis, Mataneo, qui vouloit *voir de près son vieux camarade*, & qui *se reprocheroit éternellement de n'avoir pas secouru* Omaï, arriveroit, le lendemain, à la tête d'une petite flotte, montée par mille Insulaires de *Tabooymanoo*, qui brûloient de signaler leur courage dans une si belle occasion.

Quoique nous nous attendissions à la visite de l'usurpateur, l'assurance qu'on nous en donnoit, redoubla nos inquiétudes & notre activité. Les Chefs eurent ordre de lever au moins chacun cent hommes dans leurs districts, & de choisir ce qu'ils avoient de plus brave & de plus vigoureux. *Orée* se chargea de faire la levée pour les Chefs prisonniers à *Bolabola*.

En un clin d'œil nous eûmes ſur pied deux mille hommes, que la crainte de retomber ſous la domination d'*Opoony*, & l'envie d'effacer la honte récente de leur eſclavage, animoient aux derniers efforts. *Mataneo* parut avec ſon eſcadre, & débarqua ſes mille Guerriers. Les deux Troupes, en y joignant la mienne, compoſoient une armée de trois mille cinq cents hommes. Ce n'étoit pas aſſez pour tenir la campagne & tenter l'événement d'une bataille ; mais il n'en falloit pas davantage pour empêcher que nos ennemis ne deſcendiſſent à terre. La prudence nous dictoit de ne point ambitionner, en ce moment, d'autre avantage que celui de n'être point envahis une ſeconde fois. D'ailleurs *Opoony*, qui penſoit à tout, n'avoit laiſſé à *Ulietea* que le moins d'armes qu'il avoit pu ; & cette Iſle, qui, au temps de ſa ſplendeur, armoit ſuperbement douze & même quinze mille combattants, eut beaucoup de peine à fournir à l'équipement des deux mille hommes, dont nous nous étions contentés : encore fut-il beſoin d'employer les armes enlevées aux Guerriers de *Bolabola*, &

nous eſſayâmes quelquefois plus de vingt bras, avant d'en trouver un que le poids des maſſues de ces Inſulaires ne fatiguât pas.

Orée & *Mataneo* s'embraſſerent aſſez froidement. Le premier ſe ſouvenoit que l'autre n'avoit pas peu contribué à le dépouiller de la régence d'*Huaheine*. A l'extérieur tout fut bien, & l'on ne parla que de ſe défendre.

Je tremblois que le commandement des Troupes n'occaſionnât quelque difficulté entre ces deux Chefs : ils y avoient l'un & l'autre des droits ſpécieux. *Mataneo* étoit le Généraliſſime du Peuple qui ſecouroit ; *Oréo* repréſentoit le Roi chez le Peuple ſecouru. Tous deux étoient vaillants, expérimentés ; celui-ci plus prudent, celui-là plus actif, d'un âge égal, & jouiſſant à peu près de la même conſidération. *Thélême*, qui s'apperçut de mon embarras, & qui conjectura habilement que s'il y avoit moyen de réſerver les prétentions des vieux Chefs, & de ſauver, en quel-

que forte, l'honneur de leur place, ils aimeroient mieux qu'un tiers commandât que de ſe céder mutuellement, repréſenta que l'expédition ayant été commencée par moi, & d'une maniere ſi heureuſe, il convenoit que je fuſſe chargé de la défenſe, qui étoit une ſuite de ma victoire; & qu'il falloit, pour cette fois, que le commandement général me fût déféré. Cet avis, qui épargnoit aux Parties intéreſſées la néceſſité de former une demande dont le ſuccès étoit incertain; au Conſeil, l'obligation d'en juger; à la Nation, les conſéquences fâcheuſes de la demande & du jugement, entraîna tous les ſuffrages, qu'on eut ſoin d'aſſaiſonner de louanges & de compliments pour le *Général*. Sans m'occuper des motifs qui avoient déterminé cette réſolution, je ne penſai qu'à juſtifier, par ma bonne conduite, le choix qu'on avoit fait.

Il me parut important de me bien aſſurer de la marche que ſuivroit *Opoony*; de connoître quand, & avec quelles forces, il viendroit nous aſſaillir; ce qu'il ſe propoſoit de faire à *Ulietea*, ſi la victoire ſe

déclaroit pour lui ; quelles étoient les dispositions de ses propres Sujets, & de quel œil ils voyoient l'insatiable ambition de leur Maître, qui, près de s'en aller à sa *demeure éternelle*, s'amusoit encore à troubler le repos des hommes. Je voulois sur-tout savoir à quel sort devoient s'attendre les malheureux Chefs que le Tyran retenoit comme ôtages, si la honte d'être vaincu ajoutoit quelques degrés à sa cruauté naturelle.

Les prétextes ne me manquoient pas pour envoyer vers *Opoony*. J'avois à lui proposer l'échange d'*Oréo* & de sa famille contre nos ôtages ; je pouvois encore lui faire annoncer que je rendois la liberté à ses Guerriers, sans en réserver un seul pour nos *Whattas* ; mais il falloit trouver un homme qui eût le courage d'accepter le dangereux honneur de cette légation, & les talents nécessaires pour la bien remplir ; choses qui vont rarement ensemble, du moins dans nos Isles. Plusieurs Insulaires à qui je confiai mon dessein, m'avouerent franchement qu'ils redoutoient trop les fu-

reurs d'*Opoony*, pour aller à *Bolabola* ſe livrer entre ſes mains, ſans autre ſauvegarde que le droit des gens, qu'un homme de ſa ſorte ne ſe feroit aucun ſcrupule de violer. Leur refus m'affligea, parce qu'ils avoient l'intelligence requiſe pour ſe bien acquitter de ma commiſſion. D'autres s'offrirent généreuſement; mais comme ils n'avoient que de l'intrépidité, & peu de cet eſprit ſouple & délié, qui ſeul pouvoit me procurer les inſtructions dont j'avois beſoin, je me refuſai à leur patriotique empreſſement. Ils ſe fuſſent expoſés en pure perte. L'idée me vint de ne m'en rapporter qu'à moi-même, & de faire *incognito* le voyage de *Bolabola*. J'arrangeois dans ma tête de m'armer de deux piſtolets, dont l'un auroit défait nos contrées du plus méchant des uſurpateurs, ſuppoſé qu'il eût ordonné à ſes ſatellites de ſe porter à quelque violence contre moi. Ma vengeance eût précédé ma mort, &, à ce moyen, je n'aurois pas tant regretté la vie. La prudence me ſoutint contre cette tentation. J'étois même ſur le point d'abandonner entiérement le projet de l'am-

baſſade, lorſque je ſongeai à *Poboote*. On le fut chercher de ma part. Je lui dis de quoi il s'agiſſoit, faiſant beaucoup valoir l'extrême confiance qu'annonçoit une pareille ouverture. Il ſe mit à ſourire, & me répondit: » Qu'*Omaï* ne s'imagine pas que » je ſois la dupe de ces belles paroles. Il ne » s'adreſſe à moi que parce qu'il ne veut » pas en riſquer d'autres, ou qu'il ne ren- » contre perſonne qui veuille affronter la » colere épouvantable d'*Opoony*.... J'ac- » cepte cependant, afin que vous ſachiez que » j'étois digne d'avoir votre premiere » penſée. «

Il déſaprouva la forme d'ambaſſade que je donnois à ſa miſſion, m'obſervant que la qualité de mon Envoyé augmenteroit prodigieuſement les riſques qu'il auroit à courir, & lui fermeroit preſque toutes les voies de faire les découvertes qui étoient le véritable objet de ſa démarche hardie. Une autre tournure, ajouta-t-il, réuſſiroit mieux. — Et quelle, lui dis-je? — Je m'enfuierois d'*Ulietea*, où ma vie n'eſt point en ſûreté... où vous me perſécutez,

pour avoir donné une retraite à *Oréo*, après la bataille, & pour m'être toujours déclaré le partisan & l'admirateur de l'incomparable *Opoony*.... On m'accueilleroit avec bonté, ou même d'une maniere distinguée: on épancheroit son cœur dans le mien : je hazarderois des conseils : on s'expliqueroit davantage : peu à peu, peut-être très-rapidement, je saurois tout... Puis, un beau jour, le Soleil se coucheroit, je me jetterois dans ma pirogue, &, avant l'aube du matin, je serois ici avec tous les secrets du Tyran... Qu'en dites-vous ? — Que l'expédient n'est pas mal fourbe, mais du reste admirable ; & qu'*Opoony*, qui, par son caractere, repousse une ambassade légitime, mérite qu'on use de supercherie à son égard.... — Eh ! n'y auroit-il point eu de supercherie à lui envoyer un espion, décoré du titre d'Ambassadeur ? Mon projet ne differe du vôtre, que parce qu'il renferme une ruse différente. Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Après tout, entre ennemis, & la guerre étant déclarée, des tromperies de cette nature sont la plus innocente de toutes les armes. — Vous

m'avez convaincu : partez au plutôt. Je n'ai rien à vous preſcrire ; vous êtes mon maître dans ce genre d'eſcrime.

Il partit ; & le Lecteur m'accordera qu'en mettant de côté le moral de la conduite que *Poboote* ſe propoſoit de tenir, cet Inſulaire ne me reprochoit pas, ſans quelqu'apparence de raiſon, de ne l'avoir pas cru *digne de ma premiere penſée.*

En attendant le retour de mon émiſſaire, je fis toutes les diſpoſitions qui pouvoient ſervir à repouſſer l'ennemi. Il étoit impoſſible qu'il tentât la deſcente ailleurs que dans le havre d'*Ohamaneno*. C'étoit par-là qu'il étoit venu lors de la premiere invaſion ; c'étoit auſſi par le même endroit que j'avois exécuté la mienne. Le contour de l'Iſle n'en offroit aucun autre dont les rives fuſſent acceſſibles pour une grande flotte, ou qui la pût contenir. Je m'appliquai donc à ſi bien dénaturer les bords intérieurs d'*Ohamaneno*, que la difficulté ſeule du terrein où il faudroit mettre le

pied en ſortant des pirogues, combattît en notre faveur & repouſsât les aſſaillants.

Sur les deux plages, aſſez éloignées l'une de l'autre, où les pirogues de guerre abordoient indifféremment, on creuſa, par mon ordre, des foſſés larges & tortueux, des trous profonds ; on planta des pieux aigus, on ſema des branches d'arbres, & même de place en place des arbres entiers, qui devoient ſervir à nos troupes de rempart & de fortification. On en mit juſques dans la mer, afin que les ennemis perdiſſent un temps précieux à ſe débarraſſer de ces obſtacles. Des milliers de bras furent employés à ces travaux, qui nous coûterent des peines infinies, faute d'avoir aſſez d'outils de fer. Les femmes & les enfants nous aiderent dans la proportion de leurs forces, principalement à ramaſſer une grande quantité de matieres ſeches & inflammables, pour en faire uſage à l'inſtant du débarquement, ſi le vent portoit du côté des ennemis. Je regrettois de n'avoir pas une bonne partie de ma poudre à ca-

non ; nous aurions fait jouer quelques mines.

Orée, à la tête des deux mille Guerriers d'*Ulietea*, eut la garde du poſte le plus étendu, à gauche de la baie en entrant ; *Mataneo*, avec ſes mille hommes de *Tabooymanoo*, ſe chargea de défendre l'autre, à droite. Il étoit beaucoup plus reſſerré, mais placé à l'entrée du havre, & offrant une belle plaine qu'on voyoit s'élargir à meſure qu'elle ſe prolongeoit dans les terres, il invitoit, pour ainſi dire, les pirogues ennemies à commencer par lui. *Thélême* & nos trois compagnies devoient ſe tenir au fond de la baie, entre *Orée* & *Mataneo*, afin de ſe porter au ſecours de celui qu'on attaqueroit le premier. C'étoit mon camp volant. J'enjoignis très-expreſſément aux deux autres corps de ne ſe point remuer que je ne le leur commandaſſe en perſonne. Je voulus que tous les Habitants de l'Iſle, ſans diſtinction d'âge & de ſexe, ſe tinſſent ſur les collines voiſines, encourageant par leur préſence les défenſeurs de la patrie, & témoignant qu'ils étoient

prêts à mourir avec nous, ſi la fortune trompoit nos généreux efforts. Mon poſte, à moi, fut de n'en point avoir, d'être par-tout, accompagné du Zélandais & de *Banhu*, que j'avois pris pour remplacer *Kokoa*.

Nous occupâmes nos ſtations deux ou trois fois, par maniere d'exercice. On admira avec quelle célérité *Thélême*, ſans rompre ſes rangs, ſe tranſportoit d'un lieu à un autre. Je recommandai comme le point qui importoit le plus à notre ſalut, de n'avoir pas d'empreſſement, d'attendre les ennemis, de ne pas chercher à tuer les particuliers, mais à empêcher que la maſſe des aſſaillants ne pénétrât dans le pays, ne gagnât un pouce de terrein. » Et » pour cela, diſois-je, vous vous tiendrez » toujours enſemble, préſentant vos lon- » gues piques, ne frappant de vos maſ- » ſues que ceux qui ſeront bien à portée, » & ne lançant vos dards qu'à coup ſûr..... » S'il arrive, ce que je ne préſume pas, » qu'il vous ſoit impoſſible de ſoutenir le » choc des ennemis, les uns ne s'arrête-

» ront point à combattre, tandis que les » autres fuiront : tous ſe retireront, en » bon ordre & du même pas, derriere les » compagnies de *Théléme*, qui prendront » leur place ; & après s'être repoſés, cou- » verts par elles, ils reviendront laver » dans le ſang de l'uſurpateur & de ſes » ſatellites, la honte du premier échec. « Je leur appris de quelle maniere s'exécutoit cette importante manœuvre. On ne tardera pas à voir combien elle nous fut utile.

Les vingt pirogues de *Mataneo* ne compoſoient pas une flotte capable de tenir la mer. Si j'en avois été abſolument le maître, je les aurois renvoyées à *Huaheine* ; mais je craignois de choquer le vieux Chef, qui, avec ſon courage & ſes perpétuelles fanfaronnades, n'auroit peut-être pas trouvé bon que je lui fermaſſe les voies de la retraite, en cas de malheur. On les cacha dans une petite anſe qui pouvoit à peine les contenir, & dont l'entrée étoit ſi étroite qu'il n'y avoit de paſſage que pour une ſeule embarcation à la fois. Cette

poſition avantageuſe les mettoit en état de réſiſter à toute une armée navale.

Convaincu que nos efforts ſeroient inutiles, ſi les Dieux ne nous aſſiſtoient pas, & que, ſans leur ſecours, nous ne pouvions que mourir pour éviter l'eſclavage, je m'adreſſai à eux, avec la religion & la confiance d'un homme guéri des préjugés d'une éducation ignorante & ſuperſtitieuſe. Les ſentiments de mon cœur furent le ſeul ſacrifice que je leur offris. Je les ſuppliai, ſi notre cauſe étoit juſte, de prendre en main notre défenſe, & de ſe ſouvenir que j'avois déjà purifié leur culte, en empêchant que des Miniſtres aveugles continuaſſent de ſouiller leurs *Whattas* par un culte horrible. Je laiſſai mes compatriotes les prier & les honorer conformément à nos anciens uſages ; le temps de pouſſer plus loin la réforme n'étoit pas encore venu. Il falloit attendre le retour de la paix, & que mon autorité, conſacrée par des victoires, n'eût aucun obſtacle à redouter dans tout ce qu'elle entreprendroit pour le bonheur de nos Iſles.

L'aurore du cinquieme Soleil depuis le départ de *Poboote*, ſignifioit à la nuit l'ordre exprès de replier promptement ſes ſombres voiles, lorſque cet Inſulaire entra chez moi. J'étois ſeul, & rien ne retarda le rapport qu'il avoit à me faire. » Préparez-vous au combat, me dit-il, ſans autre préambule : le Tyran me ſuit. Sa flotte eſt de cent pirogues ; elle vomira ſur nos rivages quatre à cinq mille Guerriers, qui ont juré de ne pas remettre le pied à *Bolabola*, à moins que les Rebelles (c'eſt ainſi qu'ils vous traitent) ne ſoient vaincus, & le grand *Opoony* vengé. La deſcente s'exécutera, comme vous l'avez prévu, dans la baie d'*Ohamaneno*. «

» Brave *Omaï*, nous n'avons plus de patrie, ſi nos ennemis remportent la victoire ; ils ne viennent pas pour conquérir, mais pour détruire. *Etary*, que vous avez inſulté, du moins il l'aſſure, ſouffle dans tous les cœurs le feu de vengeance qui dévore le ſien. Il demande pour *ſon frere*, le Dieu inviſible de *Bolabola*, cent victimes humaines. Vous ſerez du nombre des

immolés, vous, & *Orée*, & les autres Chefs que le fort des armes livrera entre les mains de ces furieux. Nos habitations brûlées, nos femmes déshonorées, nos vieillards aſſommés, nos enfants égorgés..... Voilà ce qui nous attend. «

» Ce n'eſt pas d'*Opoony*, mais d'un homme dont je vais vous entretenir tout-à-l'heure, que j'ai obtenu ces triſtes & utiles connoiſſances. L'uſurpateur m'a reçu très-froidement. Quand je lui ai dit que j'avois couru riſque de perdre la vie, pour avoir donné un aſyle à *Oréo* après la bataille, il m'a répondu qu'il ne me ſavoit aucun gré des ſervices rendus à un lâche, qui auroit dû préférer la mort à la fuite. Lui racontant que vous étiez décidé à renvoyer vos priſonniers, ſans rançon & ſans mauvais traitement, il s'eſt écrié : » Qu'ils » ne reviennent pas, s'ils aiment la vie ; » je,..... mais plutôt qu'ils reviennent ; » toutes nos Iſles apprendront de quelle » maniere je récompenſe ceux de mes Su- » jets qui ont la bonté de ſe laiſſer vaincre » par *Omaï*. « Je lui ai gliſſé que votre deſ-

ſein étoit d'échanger *Oréo* & ſa famille contre les Chefs qu'il retenoit en otage. » Qu'il ait patience, m'a-t-il dit avec un » ſourire moqueur ; je me propoſe de les » lui remener moi-même dans une pirc- » gue attachée à la mienne..... Ils ne ſe- » ront pas en très-bon état, quand je les lui » rendrai ; mais.... s'il en fait autant d'*Oréo* » & de ſon gendre, & de ſa méchante » femme, & de ſa *Poyadua* (1), il m'é- » pargnera la peine de les punir. « — Le fils d'*Oréo* a été bleſſé mortellement dans le combat. — » C'eſt le ſeul de cette fa- » mille que je regrette. « — *Omaï* n'a rien négligé pour lui conſerver la vie ; il le ſoignoit de ſes propres mains. — » Il a » donc bien fait de mourir, puiſqu'il a » ſouffert cette indignité. « — Eh ! que voulez-vous que ne ſouffre pas un homme qui touche à ſa derniere heure ?..... Il eſt vrai qu'il a remercié *Omaï*....—(*Se levant, en colere*) » Il l'a remercié, dis-tu ? « — J'ai regret que ce mot.... — » Il l'a remer-

(1) C'eſt le nom propre de la fille d'*Oréo*. Le Capitaine *Cook* en parle quelque part.

» cié ! Un de mes parents remercier *Omaï !*...
» Si tu ſavois, *Poboote*, combien ce trait
» me déchire ! — C'eſt innocemment que...
» — Tais-toi.... Que viens-tu faire à *Bola-*
» *bola* ? « — Y chercher une retraite, juſ-
qu'à ce que vos armes victorieuſes me ré-
tabliſſent dans les biens que j'ai perdus à
cauſe de mon attachement à votre ſervice.
— » Je t'ai déjà dit que mon ſervice ne de-
» mandoit pas que tu protégeaſſes un
» homme dont la fuite ignominieuſe me
» trahiſſoit. « — J'ai cru.... — » Tu as cru,
» tu as cru.... reſte pourtant, puiſque te
» voilà ; mais apprête-toi à me ſuivre &
» à mériter mes bontés..... *Sanno* je vous
» recommande cet homme ; que l'on pour-
» voie à ſes beſoins. « En prononçant ces
paroles, *Opoony* me tourna le dos.

» *Sanno* eſt un Inſulaire d'*Otaha*, que
l'Uſurpateur affectionne beaucoup, quoi-
qu'il ne ſoit à ſa Cour que depuis fort peu
de temps. Cet Etranger prétend vous
avoir connu à *Huaheine*. Il vous eſtime
ſinguliérement, dit-il : il voudroit être
à portée de vous obliger ; il ne déſeſpere

pas d'en trouver l'occaſion, il vous ſauvera de la vengeance de ſon Maître, ſur lequel il peut tout. D'ailleurs, il eſt d'autres moyens.... Et puis il ſe taiſoit, comme s'il eût craint de s'être trop avancé. Je me trompe fort, ou *Sanno* eſt dans vos intérêts. Plus d'une fois j'ai été tenté de lui révéler le ſecret de ma commiſſion ; on eût dit qu'il ſollicitoit une confidence réciproque, mais qu'il vouloit que je fiſſe les premiers pas : c'eſt ce qu'après une mûre réflexion, je n'ai pas cru devoir faire. Les détails que je vous ai rapportés des deſſeins d'*Opoony*, & de ſa marche, je les tiens de ce *Sanno*, qui a terminé notre derniere converſation en ces termes, où je n'ai rien compris : *Si jamais* Omaï *me voyoit dans la pirogue du Souverain de* Bolabola, *je deſirerois qu'il attachât ſes yeux ſur moi, & qu'il eût une troupe de bons nageurs à côté de lui.* «

» Je ne ſais rien de plus «, dit *Poboote* en s'aſſeyant : car juſques-là il avoit parlé debout & avec une action très-animée. Ma reconnoiſſance s'exprima comme elle le de-

voit. J'embraſſai tendrement l'habile eſpion. Je lui avouai que *Sanno* étoit de ma connoiſſance, mais que je comprenois auſſi peu que lui le ſens des myſtérieuſes paroles de cet Inſulaire. J'exigeai de mon homme qu'il répétât, devant tous nos Guerriers, ce qu'il m'avoit dit. Sur le champ je les aſſemble, & quand ils ont entendu le rapport de *Poboote* : » Mes amis, leur dis-je, vous » le voyez, c'eſt pour le coup qu'il faut, » ſans exagération, vaincre ou mourir. « On me répondit par les plus courageuſes acclamations.

Pour n'être point ſurpris, j'ordonnai qu'on mît en mer quelques pirogues légeres, montées par nos plus habiles Pagayeurs. Elles devoient s'avancer, le plus qu'elles pourroient, du côté de *Bolabola*, & revenir avec toute la célérité poſſible, dès qu'elles auroient découvert la flotte d'*Opoony*. Et afin de ne négliger aucune précaution utile, je plaçai au ſommet de nos montagnes les plus élevées, des hommes dont les yeux étoient excellents, & qui devoient, de quart d'heure en quart-

d'heure, les porter ſur l'Océan. J'avois oublié malheureuſement mes lunettes d'approche : c'eût été le vrai moment de s'en ſervir.

Cependant j'étois fort embarraſſé d'*Oréo* & de mes deux priſonniers. Je n'avois eu ni le temps, ni les moyens de les faire conduire à leur deſtination ; &, *Opoony* arrivant avec une armée, il y avoit à craindre qu'ils ne remuaſſent pour lui & contre nous. A la vérité ils étoient déſarmés ; mais, dans un moment de trouble & d'agitation comme celui qui ſe préparoit, deux cents hommes bien déterminés ſe font des armes de tout ce qui leur tombe ſous la main, & cauſent beaucoup de déſordre & d'effroi. Quelques Chefs furent d'avis qu'on les maſſacrât tous ſans exception, prétendant que les loix de la guerre autoriſoient cette cruauté, & que le ſalut de la patrie en impoſoit preſque le devoir. D'autres penſerent qu'il falloit les tranſporter dans l'intérieur des terres, les diviſer, & commettre à leur garde une partie des Inſulaires qui n'avoient pas été choiſis pour com-

battre. J'adoptai ce ſentiment, mais je fus bien aiſe de ſonder les diſpoſitions de mes priſonniers avant d'en venir à l'exécution. On me les amena tous ; &, en préſence du magnifique Conſeil, *Poboote* leur raconta de quelle maniere *Opoony* avoit parlé d'eux, & quel traitement leur étoit réſervé. *Oréo* prit la parole, & dit que cette nouvelle ne le ſurprenoit point ; que le caractere farouche de ſon parent lui étoit parfaitement connu ; qu'il ne doutoit pas que ſa mort ne fût réſolue, & que ſes compagnons d'infortune n'euſſent un ſort à peu près pareil ; qu'ainſi ſon projet, ſi je perſiſtois dans le généreux deſſein de lui rendre la liberté, étoit de s'en aller à *O-Taïti* ou ailleurs, & d'y finir ſes triſtes jours dans la pauvreté & la tranquillité ; qu'il conſeilloit à ſes braves camarades de l'imiter, & de chercher dans quelqu'une de nos Iſles un Souverain qui ne manqueroit pas de regarder comme précieuſe l'acquiſition de deux cents Guerriers, que nous n'avions vaincus (il oſa le dire) que par nos armes de tonnerre, notre diſcipline nouvelle, peut-être encore par la protec-

tion des Dieux, dont la juſtice ſe réveilloit enfin contre un Tyran. A ces mots un cri général d'approbation s'éleva parmi mes priſonniers. On déclara ouvertement qu'un Roi qui méditoit la mort de ſes fideles Sujets, parce qu'ils avoient été malheureux, ceſſoit d'en être le Souverain; qu'on ne lui devoit plus qu'une haine éternelle; qu'on pouvoit, ſans offenſer l'*Eatooa*, le frapper, lui & les ſiens, de la maſſue exterminatrice.... On ajouta beaucoup d'autres choſes que j'omets.

Il eſt conſtant que tout cela étoit conforme aux principes de notre Droit féodal; j'en avertis, pour que mes Lecteurs, avec leurs idées européenes, ne jugent pas trop ſévérement de pauvres Inſulaires qui aimoient la vie, & qui croyoient ne plus tenir à un Souverain dont la volonté étoit de les détruire. Ils choiſiſſoient de ne mourir que civilement.

Les dernieres paroles d'*Oréo*, & l'applaudiſſement univerſel qu'elles exciterent, furent un trait de feu qui m'éclaira ſur mes

véritables intérêts. Mon *Whennua* d'*Huaheine* étoit médiocrement peuplé. J'allois perdre mes *Bannis* par leur rétabliſſement à *Ulietea* ; & même une partie de ma famille devoit me quitter pour ſe mettre en poſſeſſion de nos biens patrimoniaux. La providence m'offroit une occaſion unique de réparer ces pertes avec avantage ; je la ſaiſis. Si, dis-je à *Oréo*, on vous conſervoit ici un état & une ſubſiſtance honnête, ne deſireriez-vous rien autre choſe ? — Rien, me répondit-il, que le même bonheur à ces braves gens. (*Il montroit mes priſonniers.*) — Et vous, m'adreſſant à eux, ſi *Omaï*, dont vous avez éprouvé le courage, &, ce qu'il eſtime beaucoup plus, l'humanité, vous propoſoit à tous une demeure agréable & les petites commodités de la vie, dans ſon Diſtrict d'*Huaheine*, accepteriez-vous.... Je n'achevai pas ; on étoit à mes genoux, on les embraſſoit, on maudiſſoit *Opoony* ; notre Roi, s'écrioit-on, c'eſt *Omaï*. — Non pas, repris-je avec douceur ; *Omaï* ne ſera que votre Chef. Son Roi & le vôtre, c'eſt *Tairée-Tareea*, Souverain d'*Huaheine*, le ſeul homme que

vous devriez me préférer, s'il arrivoit jamais que je manquaſſe à la fidélité que je lui ai jurée.... Etes-vous prêts à confirmer par un ferment ſolemnel, les relations que vous acquérez avec nous? *Oréo*, promettez-vous aux Dieux immortels qu'*Ulietea* ſera votre patrie, & ſon Roi, le vôtre? — Je le promets. Me puniſſe le Ciel.... — C'eſt aſſez.... Et vous, hommes autrefois de *Bolabola*, Sujets auxquels *Opoony* a renoncé, adoptez-vous, en préſence de l'inviſible *Eatooa*, le Souverain d'*Huaheine* pour votre Roi, & *Omaï* pour votre Chef? — Nous les adoptons. — Mes amis, vous êtes libres.... (*Gravement*) Sous quelques heures, le Tyran va paroître, accompagné d'une flotte nombreuſe & d'une armée formidable; nous nous préparons à le combattre. Ne plaiſe à l'*Eatooa*, témoin de vos ferments & de nos plus ſecrettes penſées, que nous nous défiions de vous: mais vous n'avez pas d'armes; ce ſont d'ailleurs des parents, des amis, dont il vous faudroit verſer le ſang; nous vous épargnerons ce malheur. Qu'*Oréo* ſe retire chez lui, & que les compagnons d'*Omaï*

s'enfoncent dans les terres.... Si nous triomphons, le bruit de notre victoire vous ramenera tous ici pour en partager les fruits. Si nous ſommes vaincus, vous pourvoirez à votre sûreté. — Comme ſi nous ne ſavions pas mourir, s'écria le gendre d'*Oréo* ! — Allez, leur dis-je ; nous n'avons pas de temps à perdre. Ils obéirent. Aucun de leurs Gardes ne les ſuivit : la défiance ſollicite l'infidélité.

Le jour étoit ſur ſon déclin ; les ennemis n'avoient point paru. Nos ſpéculateurs, placés au haut des montagnes, quitterent leurs poſtes, & les pirogues envoyées à la découverte rentrerent dans la baie. Nous jugeâmes qu'*Opoony* avoit remis la partie au lendemain, ou que quelqu'accident avoit dérangé ſa marche. De crainte qu'il ne vînt pendant la nuit, je ſupprimai les feux que nous entretenions ſur l'une des pointes du havre d'*Ohamaneno*, & les tranſportant une demi-lieue plus bas, à un endroit où le reſſac eſt épouvantable, & tout-à-fait propre à occaſionner le naufrage d'une flotte entiere,

j'eſpérai que ſi nos Tyrans vouloient profiter des ténebres pour nous ſurprendre, ce fanal menſonger les tireroit au moins de leur route, ou peut-être les perdroit. J'ordonnai aux pirogues exploratrices de retourner en mer : » Vous vous avancerez peu, dis-je à ceux qui les conduiſoient, mais vous prêterez une oreille très-attentive. Le mouvement de deux ou trois mille pagaies doit s'entendre de loin, ſur-tout la nuit. Ne nous donnez pas de fauſſes alarme ; aſſurez vous bien que ce ſont les ennemis, mais ſi-tôt que vous ſerez à-peu-près certains du fait, revenez au plus vîte, & criez *aux armes.*«

Nous avions beſoin de Gardes qui veillaſſent le long de la côte. Je ne les pris point parmi nos Guerriers, que le ſommeil & le repos devoient préparer au combat; je chargeai de cette importante fonction, des Inſulaires à qui les circonſtances ne permettoient d'être que ſpectateurs de l'action dont l'évenement décideroit le ſort de tous.

Mon Zélandais, *Banhu*, & *Poboote*, qui me demanda de ne me point abandonner, exigerent que je me couchaſſe dans la maiſon la plus voiſine des havres, & ils s'entrereleverent pour que les Gardes euſſent toujours quelqu'un de nous à leur tête.

Je ne dormis pas tranquillement. Pluſieurs ſonges prophétiques m'agiterent l'eſprit. L'image de mon pere m'apparut ; elle fouloit aux pieds l'écuſſon de *Bolabola*, & entouroit de verdure & de fleurs celui de notre chere patrie. Je raconterois plus en détail ces viſions nocturnes, ſi je ne ſavois pas qu'en Europe on n'ajoute guere foi aux révélations intellectuelles. Soit que la multiplicité des autres idées, & cette multitude infinie de ſoins qui occupent l'homme civiliſé, en diminuent en effet le nombre ; ſoit qu'en perdant l'habitude d'y réfléchir, on ait oublié, en même-temps, la ſcience qui les découvre, & les diſtingue des folies de l'imagination ; ſoit que ces deux cauſes, & d'autres encore qui me ſont inconnues, concourent enſemble, toujours eſt-il vrai qu'à Londres, le centre des lumieres, on ſe mo-

quoit de moi, chaque fois que je parlois de notre commerce immédiat *avec les ames*. Ces mécréants vouloient que je me perſuadaſſe que deux ames, dont l'une du moins eſt ſortie de ſa priſon, ne peuvent communiquer enſemble, tandis que, de leur aveu, des milliers d'ames, toutes priſonnieres & enveloppées dans le corps, converſent, s'entendent, ſe modifient de cent manieres différentes. On appelle cela de la philoſophie, & je prends la liberté de n'y voir que de l'inconſéquence.

Il en fut de la nuit comme du jour précédent : point d'ennemis. *Poboote* intrigué appréhendoit que je ne le ſoupçonnaſſe de quelque fourberie. Je ne lui ſuppoſois tout au plus que de l'inexactitude dans les informations qu'il avoit priſes : car *Opoony*, au moment même de s'embarquer, auroit pu différer ou changer ſon expédition.

Vers le lever du ſoleil, toutes les conjectures ceſſerent. Un des ſpéculateurs accourut nous dire que nos pirogues revenoient de tous les endroits où elles s'étoient portées.

L'inſtant d'après, un autre ſpéculateur nous apprit qu'on découvroit diſtinctement la flotte de *Bolabola*, & que ſous peu d'heures elle ſeroit à l'entrée de la baie. Nous la vîmes bientôt nous-mêmes s'avancer dans un bel ordre, & avec une ſorte de gravité majeſtueuſe, ſymbole d'une bonne diſcipline, à laquelle ne ſont pas ordinairement aſſujéties nos armées navales. Toute triſte qu'étoit cette apparition, elle avoit cela d'agréable, qu'elle faiſoit ceſſer le tourment de l'incertitude. *Poboote* avoit peine à ne ſe pas réjouir que l'événement prouvât qu'il avoit dit la vérité.

Chacun occupa ſon poſte. Je parcourus les files de nos Guerriers, annonçant que, pendant le repos de la nuit, les Dieux m'avoient promis la victoire. Cette heureuſe nouvelle répandit l'alégreſſe & doubla le courage. *Opoony* n'arrivoit point aſſez tôt; quelque preſſentiment funeſte l'inquiétoit.... il auroit bien voulu reculer; on alla juſqu'à craindre qu'il ne reculât en effet, & que ſa fuite ne nous privât de l'indicible ſatisfaction de vaincre des

troupes qu'il commandoit en perſonne. Telles étoient les flatteuſes imaginations dont on ſe rempliſſoit, tandis que l'ennemi ſe hâtoit avec la lenteur de l'homme prudent, qui ne donne à la bravoure que la ſeconde place. Je n'avois garde de détruire ces illuſions utiles; mais je ne me laſſai point de répéter que, pour ne pas faire mentir les Dieux, il falloit m'obéir, conſerver ſes rangs, ne pas s'expoſer inconſidérément, ne pas ſuivre les mouvements d'une ardeur impétueuſe, qui tourneroit au profit de l'uſurpation, & engageroit les puiſſances aériennes à nous refuſer un ſuccès dont nous nous montrerions indignes. On me promit tout : en moi-même j'en rabattis la moitié.

Déjà les cent pirogues étoient à l'entrée d'*Ohamaneno* : elles s'arrêterent. Une ſeule, continuant ſa marche, s'avança vers le poſte de *Mataneo* où j'étois. *Poboote* la reconnut pour la pirogue royale. Il y remarqua *Opoony* entouré de Guerriers, ſur une plate-forme très-éminente. Cette pirogue en traînoit une autre beau-

coup plus petite, dans laquelle étoient quatre hommes enchaînés. Nous jugeâmes qu'avant de combattre, on avoit le projet de parlementer, & nous ne nous trompâmes point. *Opoony*, ſe tenant hors la portée du trait, mit en mer un canot fort léger, ſur lequel un homme, le bananier à la main, s'approcha du rivage. C'étoit *Sanno*. Il demanda à me parler. » Le grand *Opoo-*
» *ny*, me dit-il, ſans deſcendre à terre,
» veut conférer avec vous. Y aura-t-il ſû-
» reté pour ſa perſonne, s'il vient à l'en-
» droit où je ſuis ? Ne ſerez-vous pas ac-
» compagné de plus de Guerriers qu'il
» n'en a ſur ſon bord ? Quitterez-vous l'ar-
» me européene qui tue de loin ? Jurez-
» vous par l'*Eatooa* l'obſervation de ces
» articles ? « Je donnai toute ſatisfaction au Héraut, qui, pendant ſa harangue, fit deux ou trois fois le geſte d'un homme qui nage, ſans doute pour me rappeller ce que *Poboote* avoit dû me dire de ſa part. » Qu'*O-*
» *maï*, ajouta-t-il, en s'en allant, ne perde
» rien de ce qu'il a vu & entendu, & qu'il
» ſoit attentif à tout ce qu'il verra & en-
» tendra encore. «

Dès

Dès qu'il eût rendu compte à *Opoony*, la pirogue royale prit le chemin du rivage, que je gagnai de mon côté, ſuivi d'autant des miens qu'il paroiſſoit de Guerriers avec le Roi de *Bolabola*. La mer pouſſoit vers les bords, & la petite pirogue attachée à la grande, étant moins peſante, s'approchoit davantage. On y vit diſtinctement nos quatre otages, liés enſemble. Sur leur viſage étoient peintes toutes les horreurs du déſeſpoir. Entre l'uſurpateur & moi, il n'y eût bientôt plus que l'intervalle de quelques pas.

La préſence de mon terrible ennemi, ſa contenance fiere & dédaigneuſe, le ſouvenir des maux qu'il m'avoit faits, l'idée de ceux qu'il me préparoit encore, & que j'avois réſolu de n'éviter que par la mort ou par la victoire, m'agiterent à un point inexprimable. J'attendis qu'il parlât le premier. Après m'avoir conſidéré avec attention, il me dit : — Es-tu *Omaï* ?

— Oui, répondis-je; que me veux-tu?

— Faire un dernier effort pour te ſau-

ver. Tu m'intéreſſes. J'aime *Toote* qui t'aimoit. Accepte la paix que t'offre *Opoony* ; les conditions n'en ſeront pas onéreuſes pour toi. Je t'abandonne la ſouveraineté d'*Otaha* : tu la partageras avec la femme que ton cœur préfere à ma fille. Reçois-moi ſeulement en ami ; qu'*Ulietea* rentre ſous ma puiſſance, & je pardonnerai. Peut-être conſentirai-je qu'*Ollou* poſſede le bien de ſes ancêtres; il ne lui manquera que d'être Roi... Mais penſe, *Omaï*, que ce moment doit commencer l'exécution du traité que je propoſe. Si tu le laiſſes échapper, plus de retour, plus de grace. La fureur de mon bras invincible ſe déploiera contre cette Iſle coupable. J'y mettrai tout à feu & à ſang. Les générations les plus reculées trembleront au récit de ma vengeance. Tu vois ces quatre Chefs (*ceux de la pirogue*), moins criminels que ceux qui t'accompagnent, mais qui me répondoient de leur foi : la maſſue du *briſe-tête* va les étendre morts à tes yeux, ſi l'eſprit de ſageſſe & de conciliation ne dicte pas ta réponſe. Parle.

Je répondis en ces termes : » Aux premieres phraſes de ton diſcours, je n'aurois pas reconnu *Opoony* : elles ſont humaines & raiſonnables ; mais je l'ai retrouvé dans la concluſion, tout-à-fait digne de lui. «

» Tu nous menaces, Souverain de *Bolabola* ; tu eſperes nous ramener à l'eſclavage par la crainte : comme ſi nous devions appréhender quelque choſe plus que l'eſclavage, ſur-tout, quand un barbare tel que toi, en regle les conditions ! «

» Tu nous menaces & tu nous offres la paix : ce trait dévoile ton ame ; tu ne comptes pas réuſſir dans ton entrepriſe. Une autre fois, déguiſe-toi mieux. Eh ! qui ne comprendroit pas qu'*Opoony* ne renonceroit point aux cruelles douceurs de la vengeance, s'il croyoit pouvoir ſe les procurer ? Pardonna-t-il jamais lorſqu'il lui fut poſſible de s'enivrer du ſang de ſes ſemblables ? «

» Tu m'abandonnes la ſouveraineté d'*Otaha*... Mais, eſt-elle à toi, qui me la

donnes ? Un raviſſeur devient-il propriétaire ; & pour être ceint du *maro* qu'il déshonore, le voleur acquiert-il le droit de tranſmettre à d'autres le bien dont il s'eſt emparé ?... Moi, Souverain d'*Otaha !* Tu ne penſes plus, *Opoony*, aux paroles que tu plaças ſur les levres de ton Ambaſſadeur, lorſqu'en ton nom il vint à *Huaheine* réclamer contre mon élévation ! Non, tu n'y penſes plus. Je n'étois alors qu'un *fantôme de Chef*, je ſouillois l'*incommunicable majeſté des Earées* ; tu déclarois la guerre, ſi l'on ne m'obligeoit pas à abjurer mes *ridicules & téméraires* prétentions : & maintenant je ſerois Roi, de ton aveu ; je le ſerois par tes mains !... L'ambition dévoreroit mon cœur, que je ne t'écouterois pas. "

„ Mais ſuppoſe, pour un inſtant, qu'*Omaï* ſoit capable de cette foibleſſe ; ſuppoſe qu'un homme dont tu as tué le pere & aſſervi la patrie, puiſſe te vendre ſon immortel reſſentiment, & ſe contenter d'une ſouveraineté en échange ; ſuppoſe qu'ayant fui ma terre natale parce que tu y comman-

dois ; que m'étant tranſporté aux extrêmités de l'Univers pour y trouver les moyens de te punir ; qu'abondamment pourvu de ces moyens exterminateurs, revenant avec le deſir inſatiable de les employer tous contre toi, l'occaſion préſente, je change, je trahiſſe nos intérêts, ma vengeance, les Dieux qui ne m'ont conſervé que pour être à ton égard le Miniſtre de leur juſtice, lente quelquefois & toujours ſûre.... crois-tu que *Mataneo*, *Orée*, *Théléme*, & cette foule de braves gens qui les accompagnent, imitaſſent ma perfidie ? Crois-tu qu'ils te reçuſſent *en ami*, parce que j'aurois eu la baſſeſſe de vouloir être l'ami d'un Tyran ? Il eſt vrai qu'*Omaï*, leur défenſeur, leur libérateur, peut tout ſur eux ; mais *Omaï* qui ſe rapprocheroit de toi..... ils le haïroient plus qu'ils ne te déteſtent. «

» Et ne te flatte pas de les amener à ton but, en leur annonçant d'avance que tu abuſeras cruellement de la victoire. Ils s'y attendent. Ton caractere les en avertit plus énergiquement encore que tes paroles. Auſſi avons-nous réſolu tous, ſans l'exception

d'un ſeul, de nous enſévelir ſous les ruines d'*Ulietea*, ſi nous ne te repouſſons pas.... Vois, à quelque diſtance de nous, ſur ces collines, nos vieillards, nos femmes, nos enfants : ils ſont-là pour être témoins de ta défaite, ou pour mourir avec nous. Tu n'auras pas la peine de parcourir nos champs, de gravir nos montagnes ; nous t'avons amené toutes tes victimes..... Tremble, *Opoony* ! on ne triomphe pas facilement d'un peuple qui ne veut que la mort ou la liberté. «

» Déſires-tu ſincérement la paix ? Tu ne l'obtiendras qu'à une condition : celle de n'avoir de ſouveraineté que *Bola-bola*, que l'héritage de tes peres, & de renonçer à tout le reſte. Cette modération nous déſarmeroit ; elle expieroit une partie de tes forfaits..... t'y ſoumets-tu ? «

— Me ſoumettre, s'écria le furieux *Opoony* ! Inſolent jeune homme, quel mot eſt ſorti de ta bouche !.... (*à ſes Pagayeurs*)

Prenez le large.... (*à un Guerrier*) Paſſe dans la pirogue de ces miſérables (*des otages*) & aſſomme-les....

— Tu oublies, lui dis-je, que j'ai en mon pouvoir *Oréo* & deux cents de tes Soldats.

— (*En ſe détournant*) Rends-moi le ſervice de m'en défaire.

Ainſi ſe termina la conférence. J'interromps ma narration, pour dire qu'on ne doit pas s'étonner ſi, avant d'en venir aux mains, nous avons converſé ſi long-temps. Nous ſommes naturellement verbeux. De toutes les Nations de l'Europe, dont on m'a donné quelque connoiſſance en Angleterre, il n'en eſt qu'une qui puiſſe nous diſputer cet avantage ou ce défaut. Dans un livre qui s'appelle *Homere*, & dont j'ai lu beaucoup d'endroits pendant mon ſéjour à *Londres*, j'ai trouvé que les Grecs & les Troyens cauſoient enſemble, quelquefois fort longuement, ayant déjà le bras levé pour ſe battre : c'eſt un trait de la reſſemblance que Meſſieurs *Forſter* prétendent remarquer entr'eux & nous. Encore faut-

il avouer que les colloques de ces Héros ſont la plupart ſans motif, au lieu que celui d'*Opoony* & de moi avoit un but très-important : la paix. Cette réflexion hazardée, je reprends la ſuite de mon hiſtoire, en prévenant que ſi le fait étrange dont je vais parler, choque les vraiſemblances & preſque la gravité, ce n'eſt nullement ma faute, n'y ayant ſouvent rien au monde de ſi bizarre que le vrai.

Opoony ſe met en mouvement pour rejoindre ſa flotte ; le *briſe-tête* s'apprête à deſcendre dans la pirogue des otages : nous le voyons occupé du choix de la maſſue qui les doit expédier. *Sanno* profite d'un moment où il croit n'être point apperçu, & me fait, pour la derniere fois, le geſte *de l'homme qui nage*. Soudain il ſaiſit par derriere le Roi de *Bolabola*, le ſoulève, le précipite au milieu des flots. Profitant de la confuſion que cauſe cet événement, d'un coup de hache il tranche le lien qui unit les deux pirogues. Les vagues pouſſent vers le rivage celle où ſont les quatre infortunés. Des cris de joie frappent les

airs. Cependant l'audacieux *Sanno* s'eſt jetté à la mer après *Opoony*. Déjà il le tient & l'entraîne de mon côté. Huit de nos nageurs volent à ſon ſecours. Les gens de l'Uſurpateur n'avoient pas attendu leur exemple ; ils s'étoient élancés au même moment que *Sanno*, mais vêtus pour le combat, ils nageoient péniblement. Les deux troupes s'atteignent. On s'entr'arrache le vieux Souverain. Je vis l'inſtant où, couvert d'eau, il alloit être ſuffoqué. Enfin nous l'emportons. *Opoony*, qui ſent que ſa mort eſt inévitable, ſi on le diſpute plus long-temps, ordonne aux ſiens de le céder, & de courir à la vengeance. Il eſt en mon pouvoir.

J'eus peine à empêcher qu'on ne l'outrageât. *Mataneo* lui adreſſa des paroles piquantes, auxquelles il ne daigna pas répondre. Il étoit à moitié couché ſur le ſable, dans l'attitude d'un homme qui s'attend à tout & ne craint rien. Il ne regardoit perſonne. Quand je m'approchai de lui, il leva les yeux & me dit tranquillement : » Tu avois juré par l'*Eatooa* qu'il

» y auroit sûreté pour moi ; je ferois def-
» cendu à terre sur la foi de ce ferment. «
— » Et tu m'aurois bien jugé, repris-je.
» Sache, *Opoony*, que j'ignorois absolu-
» ment le projet de *Sanno*, & que s'il me
» l'eût communiqué, avant l'exécution, je
» m'y serois opposé. « — » Il te reste un
» moyen de prouver que tu dis vrai. «
— » Je t'entends, & tu vas me connoî-
» tre.... (*me tournant vers nos Guerriers.*)
» Mes amis, c'est une supercherie qui a
» fait tomber *Opoony* entre nos mains; gar-
» dons-nous bien d'en profiter. Elle fouille-
» roit notre juste défense, & irriteroit les
» Dieux.... J'ai juré qu'il y auroit sûreté
» pour la personne de cet Homme-Roi : il
» est libre.... Qu'on m'apporte une prise
» d'*ava*.... (*à Opoony.*) Tu as besoin de
» te restaurer un peu, prends cette liqueur,
» & pars. «

Je fis amener la pirogue sur laquelle les otages s'étoient sauvés, & donnant deux pagaies à *Opoony* : » Elles te suffiront,
» lui dis-je, pour gagner ta flotte, qui
» s'avance le plus vîte qu'elle peut.... (*Il*

» *s'embarqua ſans me répondre.*) Souffre » que je te demande quel uſage tu vas faire » de la liberté que je te rends? « — Je vais, me dit-il, revenir à la tête de mon armée, te combattre, te vaincre, & te prouver qu'*Opoony* fait apprécier, à ſa juſte valeur, un procédé tel que le tien.

Mataneo blâma ouvertement ma ſcrupuleuſe délicateſſe ; elle eut l'approbation d'*Orée*, de *Thélême* & de ma conſcience : il ne m'en falloit pas tant pour être content de moi.

Je fis un très-bon accueil à *Sanno*. Dans nos mœurs, ſa conduite n'avoit rien d'irrégulier. Le Souverain de *Bolabola* étoit ſon ennemi, puiſqu'il avoit ſubjugué *Otaha*, ſa patrie, & détruit toute la Famille royale, à laquelle cet Inſulaire tenoit par les femmes. D'ailleurs *Sanno* n'avoit pas, comme moi, juré à *Opoony* sûreté pour ſa perſonne. Et puis il avoit montré tant de hardieſſe, de courage, de préſence d'eſprit, qu'on auroit été fâché de lui trouver des torts. Les quatre Chefs délivrés ache-

voient ſon apologie ; il ne les auroit pas ſauvés, ſans la culbute du perſécuteur. Il me certifia qu'il n'avoit pas eu d'abord d'autre deſſein que de faire une diverſion qui forçât nos ennemis de ne ſe point occuper de la fuite des otages. Les louanges qu'il donna à la généroſité avec laquelle j'avois renvoyé *Opoony*, me perſuaderent, ou qu'il diſoit vrai, ou que du moins il rougiſſoit intérieurement de ce que ſa conduite pouvoit avoir de répréhenſible. Il ſollicita & obtint la permiſſion de s'attacher à ma perſonne, comme *Poboote*.

L'uſurpateur étoit remonté ſur ſa plate-forme, & toute l'armée s'approchoit, en pouſſant des cris affreux, & en faiſant mille contorſions qui, chez nous, ſignifient la rage, le mépris, l'empreſſement de combattre, l'envie & la menace de tout exterminer. Nos Guerriers répondirent par des grimaces & des hurlements à peu près ſemblables. De part & d'autre on témoignoit le deſir le plus vif d'en venir aux mains.

Il y avoit lieu de préſumer qu'*Opoony* attaqueroit le poſte de *Mataneo* ; & en effet la marche des pirogues ſe dirigeoit de ce côté ; mais, ſoit qu'il eût quelque honté dé paroître oublier ſi tôt ce que ma conduite avoit eu de noble & de généreux à ſon égard, ſoit qu'il craignît de ſe commettre avec des Guerriers que ma préſence rendoit formidables, ſoit enfin qu'il méditât dès-lors le projet qu'on verra tout-à-l'heure nous mettre à deux doigts de notre perte : toujours eſt-il qu'ordonnant à ſes pagayeurs de revirer, au moment qu'il arrivoit ſur nous, il ſe porta vers la ſtation d'*Orée*, avec une célérité qui tenoit du prodige.

Je quittai à l'inſtant *Mataneo*, en lui recommandant de modérer ſon courage, & de demeurer tranquille à ſon poſte, tant qu'il n'auroit point de mes nouvelles. Il me falloit faire un grand circuit pour arriver au quartier du Régent ; le trajet par mer étoit conſidérablement plus court. *Opoony* avoit débarqué ſes troupes, & l'action étoit engagée, lorſque je parus, accompagnée de mes Aides-de-Camp. Les

trois compagnies de *Thélême*, que j'avois commandées en paſſant, me ſuivirent de près. Elles nous joignirent à propos. Les affaires alloient mal, & la victoire ſembloit avoir encore des goûts pour ſon vieux favori.

Nos retranchements étonnerent d'abord les ennemis ; ils n'avoient pas la moindre idée de ce genre de défenſe. Après avoir héſité quelques moments, ils s'y jetterent à corps perdu, ſe débarraſſant, comme ils pouvoient, de tout ce qui les gênoit, & s'efforçant de gagner un terrein plus égal & moins déſavantageux. Ils n'en ſeroient pas venu à bout, ſi *Orée* & ſa troupe euſſent fidélement obſervé l'ordre d'attendre les aſſaillants, & de ne pas courir au-devant d'eux. L'ardeur, l'indignation, l'habitude, un excès de courage nous entraînerent hors des lignes, & tous les avantages de la poſition furent perdus. Mes foſſés & mes branches d'arbres ne tarderent pas à nuire autant à ceux qui étoient attaqués qu'à ceux qui attaquoient. *Opoony* deſcend dans une des tranchées ;

Orée le voit, s'approche, leve la maſſue, frappe & manque ſon coup ; il tombe, la tête la premiere, aux pieds de ſon ſuperbe ennemi. C'en étoit fait de ce digne vieillard, ſi une douzaine de nos braves n'euſſent fait des efforts incroyables pour le ſauver. Il échappa, mais meurtri, fracaſſé, couvert de ſang & de pouſſiere, On ſe battoit de même dans tous les endroits, & nous avions des duels par centaines, au lieu d'une bataille.

Cependant l'armée de *Bolabola* ſe rallioit & s'avançoit inſenſiblement. Déjà elle laiſſoit nos travaux derriere elle ; nous n'avions plus rien qui nous couvrît. Notre ſituation étoit critique ; elle pouvoit être déſeſpérée en un quart-d'heure. Mes troupes, conduites par *Thélême*, forcerent la victoire de tourner viſage, & de ſe ranger de notre côté. Les trois compagnies (je me mis à la tête des *exilés*) fondirent en maſſe ſur les ennemis éparpillés ; elles ne trouverent nulle part une vraie réſiſtance. Tout ce qui ſe rencontroit devant elles, étoit renverſé, &, par la juſteſſe des

évolutions, elles ſe portoient rapidement dans tous les endroits où les Guerriers d'*Opoony* avoient quelqu'avantage ou quelque conſiſtance. La troupe d'*Orée* ſe ſouvient alors de ce que je lui avois preſcrit, en cas qu'elle ne pût ſoutenir le choc des aſſaillants : elle ſe fait de nous un rempart, à l'abri duquel le Commandant rappelle l'ordre & le courage. Nos amis reviennent à la charge, ſe ſerrant les uns contre les autres. L'armée de *Bolabola* eſt contrainte de céder. L'uſurpateur donne le ſignal de la retraite, & l'exécute en habile homme, quoique pour la troubler nous tiraſſions de temps en temps quelques coups de nos armes à feu.

Nous pouſſons vivement *Opoony* juſqu'à nos retranchements. Il les met entre lui & nous, les garde pour nous empêcher de le pourſuivre, ſe rembarque, & fuit avec une viteſſe dont j'étois loin de deviner la cauſe. *Mataneo*, qui de ſon poſte vit les ſuccès d'*Opoony*, & de quelle maniere il avoit emporté les ouvrages deſtinés à retarder ſes opérations, s'imagina que tout

étiot

étoit perdu, s'il ne voloit au ſecours d'*Orée*. En conſéquence, négligeant ou mépriſant mes ordres, ou plutôt ſe perſuadant que je n'avois pas prévu le cas qui arrivoit, il part avec ſes mille hommes, court de toutes ſes forces, & nous joint lorſque les ennemis ſautoient par-deſſus nos retranchements pour retourner à leurs pirogues. Sans doute qu'*Opoony* s'apperçut de la faute de ſon *vieux camarade*. Il en profita; car à meſure que ſes troupes ſe rembarquoient, il leur faiſoit prendre la route du poſte abandonné. A ce mouvement *Mataneo* ſentit toute l'imprudence de ſa démarche. Je ne m'amuſai point à l'accabler des reproches qu'il méritoit; ils l'euſſent aigri, ſans nous être utiles. Je vis que nous allions avoir une bataille dans toutes les regles.

Mon avis étoit qu'on attendît les ennemis. Il n'accommoda pas l'impatience de mes Compatriotes. J'obtins ſeulement qu'on marcheroit au petit pas, afin de ſe remettre un peu de la fatigue du combat précédent. Les troupes réunies d'*Orée* & de

Mataneo devoient attaquer celles d'*Opoony* ; je réſervai mes trois compagnies pour le beſoin. J'eſpérois que mes deux Collegues produiroient du moins le trouble & la confuſion dans l'armée de *Bolabola*, & que l'excellente diſcipline des Guerriers que j'avois formés, en recueilleroit le fruit.

La flotte avoit traverſé le havre d'*Ohamaneno*. Les ennemis débarquerent tout à leur aiſe. *Opoony* fit promptement combler une partie des retranchements pour aſſurer ſa retraite, puis gagnant le pied d'une colline, il ſembla choiſir ce lieu pour décider notre querelle. Une partie de ſes Guerriers ſe détacha du reſte, & s'en alla mettre le feu à quelques habitations voiſines. Si le Tyran crut que ce ſpectacle nous décourageroit, il ſe trompa ; la néceſſité de vaincre n'en devint que plus évidente : elle en augmentoit le deſir, & par conſéquent les moyens ; car c'eſt une maxime auſſi ancienne & auſſi inébranlable que le monde, qu'il eſt comme attaché au déſeſpoir d'opérer des prodiges. Les An-

glais m'ont assuré que jamais ils n'avoient si complétement battu leurs éternels rivaux, que quand ceux-ci leur refuserent le quartier qu'ils imploroient presqu'à mains jointes.

Nous sommes en présence. *Orée* & *Mataneo* chargent les ennemis, qui, paroissant avoir conçu, au premier coup d'œil, tous les avantages de ma méthode, nous reçoivent sans changer de place, & ne s'occupent que du soin de n'être pas rompus. Peu à peu notre ardeur se rallentit; nos efforts diminuent: on diroit que nous voulons reprendre haleine. *Opoony* ne nous en donne pas le temps. Il s'ébranle, & nous pousse à son tour. Un cri s'éleve au loin: c'étoit celui de nos femmes & de nos enfants; il nous ranime. Nous ne perdons plus un pouce de terrein, & la mêlée devient furieuse.

Je saisis ce moment pour ordonner à *Thélême* & à *Tanadoure* de se glisser, avec deux de nos Compagnies, derriere la colline à laquelle les troupes d'*Opoony* étoient

adoſſées, d'en gagner le ſommet, & de tomber à l'improviſte ſur l'ennemi. Mes amis exécutent cette manœuvre avec une promptitude & une fidélité qui, en quelques minutes, décident la victoire. Les Guerriers de *Bolabola* ne ſachant pas au juſte à qui ils ont affaire, ne connoiſſant pas le nombre de ces nouveaux aſſaillants, & ayant à ſoutenir deux attaques ſi oppoſées, plient, s'échappent, pour ainſi dire, latéralement, & cherchent leurs pirogues. En vain leur Roi s'épuiſe en toutes manieres pour les retenir, la fuite eſt commencée, nos efforts l'achevent; lui-même eſt entraîné juſqu'au bord de la mer. Alors on ſe jette pêle-mêle dans les embarcations.

C'étoit là, ſans contredit, le vrai moment de nous arrêter. Nous en avions aſſez fait; & en nous bornant à fermer tous les paſſages à ceux des ennemis qui n'avoient pas eu le temps ou l'adreſſe d'atteindre la flotte, nous recueillons, pour fruit de la victoire, un nombre conſidérable de priſonniers, que déſormais aucune force humaine ne pouvoit nous enlever. Mes bra-

ves Compatriotes n'écoutent que leur courage, & ma diſcipline eſt oubliée. Ils ſuivent les fuyards de ſi près, qu'ils montent avec eux ſur les pirogues. Le combat y continue avec un acharnement dont on n'avoit jamais eu d'exemple. La liberté, renaiſſant dans toute ſon énergie, auroit voulu arracher juſqu'aux racines de l'uſurpation.

Les ſuites de cette ſeconde action furent très-variées, mais non pas toutes agréables. Quelques pirogues trop chargées coulerent bas, & pluſieurs des nôtres, embarraſſés de leur attirail de guerre, ſe noyerent. D'autres pirogues, où nous nous trouvâmes les plus forts, devinrent la proie du vainqueur : on en ramena une vingtaine avec plus de cent priſonniers, parmi leſquels étoit *Boba*, Vice-Roi d'*Otaha*, au temps du ſecond voyage du Capitaine *Cook*. Il devoit, à mon refus, épouſer *Eman-Hué*, fille d'*Opoony*, & ce Souverain, dont il étoit parent, l'avoit déſigné, par ce mariage, ſon ſucceſſeur au *Maro* royal de *Bolabola*. Beaucoup de nos Guerriers payerent de leur liberté l'imprudence qui les avoit

pouſſés dans les pirogues ennemies, ſans examiner comment ils en ſortiroient. La plupart, accablés par le nombre, demeurerent priſonniers de ceux qu'ils venoient de vaincre. Nous eûmes la certitude de cette fâcheuſe nouvelle par quelques-uns d'eux, qui, libres encore, ſauterent dans les flots, & gagnerent le rivage. Une particularité qui nous conſterna, & que nous n'apprîmes que lorſque la flotte fugitive étoit déjà loin, c'eſt que *Tanadoure*, *Sanno* & *Poboote*, ayant comploté enſemble de ſe rendre maîtres de la perſonne d'*Opoony*, & l'ayant pourſuivi juſques dans ſa pirogue, y étoient demeurés, ſans avoir pu ni ſe dégager, ni ſe jetter à la mer.

Cet événement changea en amertume la joie que me donnoit une victoire, qui, ſelon les apparences, aſſuroit à jamais le repos & l'indépendance de ma terre natale. Je regrettois *Poboote & Sanno*; mais *Tanadoure*!... *Tanadoure*, mon tendre frere, le premier de mes amis, l'époux de *Rééma-Lema* à qui j'avois promis de le rendre ſain & ſauf!... *Opoony*, furieux de la dé-

route qu'il venoit d'eſſuyer, irrité contre *Poboote*, qui avoit fait chez lui le métier d'eſpion, & contre *Sanno*, qui, par un tour très-mortifiant pour un Roi, l'avoit livré entre mes mains, ne pouvoit que ſe venger cruellement ſur eux, & des maux qu'il avoit éprouvés, & de ceux qu'ils avoient voulu lui faire. Je craignois que *Tanadoure*, pris en leur compagnie & aſſocié à leur dernier projet, ne partageât leur punition, que je regardois comme infaillible ; & ſi ce malheur arrivoit, j'étois, ſans aucune reſſource, le plus infortuné des enfants de la terre.

Le jour finiſſoit. Je me fais amener *Boba*. » Vous êtes cher à *Opoony*, lui dis-» je ; demain, aux premiers feux de l'au-» rore, dès cette nuit, ſi cela vous plaît, » partez ; je vous donne la liberté.... mais, » par reconnoiſſance, obtenez celle de » *Tanadoure*, de *Poboote* & de *Sanno*. Di-» tes bien à votre parent que *Tanadoure* » eſt l'ame de mon ame, que je puis par-» donner les injures les plus atroces à qui » me le reſtitueroit ; que s'il le faut ache-

» ter, j'y mettrai le prix qu'on exigera : » je n'excepte que l'indépendance de ma » patrie, que je ne trahirois pas pour un » ami.... Allez, *Boba*; méritez mon amitié, » mon ſincere attachement, par ce ſervice » le plus inſigne de ceux qu'il ſera jamais » en votre pouvoir de me rendre. Triom- » phez de la dureté d'*Opoony*. Que le plai- » ſir de vous revoir, après vous avoir per- » du, l'engage à procurer la même ſatis- » faction à un ennemi qui lui renvoie le » fils qu'il a adopté. Si dans deux jours... » Mais écartons cette funeſte idée... Dans » mon déſeſpoir je ſerois capable... Allez. «

Je joignis à *Boba* ſix autres priſonniers qu'on m'indiqua, comme étant particuliérement conſidérés du Souverain de *Bolabola*. Ils s'embarquerent en me promettant d'eux-mêmes que, s'ils ne réuſſiſſoient pas dans leur commiſſion pour *Tanadoure*, ils viendroient reprendre les chaînes que je rompois ſi généreuſement. Quant à *Poboote* & à *Sanno*, ils déſeſpéroient de les ſauver, *Opoony* leur ayant dit qu'il deſi-

roit preſqu'autant de les avoir en ſa poſſeſſion, que de s'emparer d'*Ulietea*.

Il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient partis, & l'on voyoit encore leur embarcation, lorſqu'une pirogue de paix, ornée de tiges de bananier, entra dans la baie. Trois cadavres enveloppés de nattes funéraires, étoient étendus au fond d'une petite pirogue, amarrée à l'autre. Celui qui commandoit s'approcha, & demanda où j'étois. Je parus. » *Opoony*, me dit-il, » a trouvé ſur ſon bord *Tanadoure*, *Po-*» *boote* & *Sanno* qui en vouloient à ſa royale » perſonne. Cet attentat, précédé de leurs » autres crimes, a excité le courroux de » notre *invincible* Souverain. Il s'eſt vengé » comme il le devoit. Voilà dans cette pi-» rogue les corps de vos trois amis; je vous » les livre. Remerciez *Opoony*, qui vous » les rend. « En parlant ainſi, il détache la pirogue funebre, la laiſſe, & s'en va.

Ce diſcours & le ſpectacle qui l'accompagnoit, me pénétrerent de la plus vive douleur. Je maudis *Opoony*; je jure de lui

arracher la vie de ma propre main, je me repens de ne l'avoir pas fait, lorſque la ruſe de *Sanno* nous avoit livré le Tyran.... O! ſi je tenois encore *Boba*!... Si les Dieux propices mettoient un jour en mon pouvoir la fille du cruel! Comme je goûterois le plaiſir de l'immoler aux yeux de ſon coupable pere!.... L'inſtant d'après je déſavoue ces indignes ſentiments; mes larmes coulent, & je ſuis un peu ſoulagé.

On tira la pirogue ſur le rivage. Les Inſulaires accoururent de toutes parts; j'ordonnai aux *Téaponées* de préparer le *Morai*. L'épouſe de *Poboote* ſollicita la permiſſion d'embraſſer encore une fois *ſon cher & incomparable Seigneur*; je voulus moi-même donner à *Tanadoure* cette derniere marque de mon amitié: bref, ſoit intérêt, ſoit curioſité, tous ceux qui étoient préſents demanderent qu'on découvrît le viſage de leurs généreux défenſeurs, avant qu'on les rendît à la terre. Quelques femmes s'empreſſerent de paſſer dans la pirogue. Voyez-les agenouillées, dénouant les nattes qui couvrent les cadavres. Elles

ſont tremblantes, comme le ſont preſque toutes leurs pareilles, quand elles approchent d'un mort.... Mais, ô prodige ! les trois corps partent d'un grand éclat de rire, remuent les jambes, ſecouent leurs enveloppes, ſe levent, & viennent avec une agilité merveilleuſe ſe jetter, *Tanadoure*, dans mes bras, *Poboote* dans ceux de ſa femme : pour *Sanno*, il embraſſe le premier qui ſe préſente à lui. Jugez de la frayeur épouvantable que cauſe cette réſurrection. Les femmes de la pirogue tombent à la renverſe, celle de *Poboote* s'évanouit, l'Inſulaire auquel *Sanno* s'eſt attaché, crie au ſecours, moi-même je ſuis ému ; la multitude uſe de ſa reſſource ordinaire : elle fuit. Un moment de réflexion apprend à tout le monde que nos amis n'ont point ceſſé de vivre ; chacun ſe rapproche & demande l'explication de ce myſtere. *Tanadoure* répond en ces termes :

» Nous pourſuivions *Opoony*. Il entre dans une pirogue avec pluſieurs des ſiens ; notre courage ne nous permet pas de les compter, nous entrons à leur ſuite : &

nous voilà montés ſur la *plate-forme*, où, moi à grands coups de ſabre, *Poboote* & *Sanno* à coups de maſſue, nous tâchons de nous faire jour juſqu'à l'uſurpateur.

» Nous ne nous appercevions pas que l'embarcation prenoit le large, & qu'ils étoient dix contre un. Il a fallu céder, & nous n'avons pas même eu le pouvoir de mourir les armes à la main. «

» On nous a conduits aux pieds d'*Opoony*, qui nous a reconnus auſſi-tôt. Ses yeux étinceloient de fureur. Il nous a regardés quelques inſtants ſans rien dire, mais ſes mouvements annonçoient la plus horrible agitation. Tout à coup : » Qu'on les lie.... » *Poboote* & *Sanno*.... couple infâme, qui » m'avez trahi, votre mort ne ſera jamais » auſſi cruelle que je le deſire..... (*hauſſant* » *la voix*) elle ne le ſera jamais trop.... » (*plus haut encore*) jamais aſſez.... (*à ſes* » *gens*) inventez des ſupplices nouveaux.... » (*rugiſſant preſque*) je promets une ré- » compenſe magnifique à qui ſervira le » mieux ma vengeance.... (*d'un ton beau-*

» *coup plus doux*) Toi, *Tanadoure*, je te
» plains; mais pourquoi t'associer à des
» scélérats?..... N'es-tu pas l'ami d'*Omaï*?
» — Je suis son frere. — Il t'aime? — Plus
» que lui-même. — Grace aux Dieux, je
» puis donc m'acquitter! Ecoute. *Omaï* m'a
» tantôt donné la liberté & la vie; à sa
» considération, &, je ne rougis point de
» le dire, par reconnoissance, je t'accorde
» l'une & l'autre.... (*à mes deux compagnons*)
» mais vous.... (*il s'est arrêté*) toi sur-tout,
» abominable *Sanno*.... dites, hommes
» dont la vue seule me blesse affreusement....
» dites, *Omaï*, à ma place, vous par-
» donneroit-il? (*Point de réponse.*).... Toi
» qui le connois davantage, & qui es plus
» digne de le juger, *Tanadoure*, réponds-
» moi: leur pardonneroit-il? — Il me sem-
» bleroit qu'on peut tout attendre de celui
» qui, ayant eu *Opoony* entre ses mains,
» l'a renvoyé se préparer au combat. —
» Mais je ne l'avois pas trahi, je ne l'a-
» vois pas outragé personnellement, & je
» suis Roi, & ces deux misérables ne sont
» rien. — Je conviens que ces différences
» sont grandes. — Les Dieux t'ont inspi-

» ré ! Si *Opoony*, en pardonnant à ces
» traîtres, n'eût fait qu'une action com-
» mune, qu'une action dont *Omaï* fût ca-
» pable, leur sort étoit décidé : ils mou-
» roient ; mais puisqu'il est incertain, du
» moins, si votre *Omaï* s'éleveroit juf-
» ques-là.... qu'on les détache : ils sont
» libres.... (*Tranquillement.*) On vous re-
» conduira dans une pirogue de paix ; &
» afin que votre retour cause un plaisir plus
» vif à votre ami, j'exige que vous vous
» prêtiez à un arrangement que je vais vous
» expliquer. «

» Nous lui promîmes tout ce qu'il voulut. Il nous fit part de l'innocente supercherie dont vous avez vu le dénouement. « Ainsi parla *Tanadoure*.

La générosité d'*Opoony* excita en moi des sentiments bien opposés. Elle me réjouit, parce qu'elle sauvoit trois hommes qui m'étoient précieux ; elle m'étonna, parce qu'elle contrastoit merveilleusement avec le caractere & la conduite passée du Roi de *Bolabola* ; oserai-je en convenir ?

Elle m'affligea. Oui, cette générosité m'affligea, parce que je crus surprendre dans mon cœur un mouvement qui se cachoit, honteux de me rendre le témoignage intérieur qu'en pareille circonstance je me fusse vengé.

Ma conduite, après la victoire, ne différa point de celle qui avoit suivi mon premier succès. Elle charma nos ennemis, qui n'avoient garde de penser que je donnerois tous mes soins à leur conserver la vie, & à les guérir de leurs blessures. La coutume étoit d'achever ceux qui respiroient encore : on réservoit les prisonniers pour la table des Dieux.

Le nombre de nos morts n'excédoit pas quatre-vingt; celui de nos adversaires étoit double. Nous aurions eu plus de blessés qu'eux, à en juger par ceux qui étoient demeurés sur le champ de bataille ; mais il est croyable que, dans la multitude des fuyards, il y en avoit beaucoup qui ne s'en retournoient pas aussi sains & aussi entiers qu'ils étoient venus. Il nous man-

quoit une quarantaine d'hommes, qui, imprudemment entrés dans les pirogues d'*Opoony*, avoient été emmenés captifs à *Bolabola* : en revanche, nous avions fait plus de cent-cinquante prisonniers. J'observerai, à cette occasion, que deux fautes capitales nous réussirent au mieux. La première fut celle de *Mataneo*, qui quitta son poste : sans cette imprudence, nous aurions repoussé *Opoony*, mais nous ne l'aurions pas vaincu en bataille rangée. La seconde fut d'avoir poursuivi les ennemis jusques sur leur flotte : elle nous valut des pirogues & des hommes.

Le lendemain du combat *Mataneo* me déclara qu'il alloit reprendre le chemin d'*Huaheine*. J'avois expédié *Tanadoure* pour annoncer au Roi, à la Régente & aux Chefs, l'insigne faveur que l'*Eatooa* avoit accordée à la bonne cause, lui recommandant de ne rien dire qui pût choquer le vieux Général. Il devoit combler d'éloges sa bravoure & sa conduite. A tout envisager, *Mataneo* les méritoit. J'obtins de lui qu'il me laisseroit douze pirogues

de

de guerre ; deux cents hommes à mon choix, & des armes pour deux cents autres ; je comptois équiper les Guerriers de *Bolabola*, devenus les miens, qui, au bruit de notre victoire, étoient accourus de l'intérieur des terres, m'avoient renouvellé leurs ferments, & demandoient avec instance que je les misse à l'épreuve.

Les morts, les blessés & les prisonniers avoient réduit ma troupe particuliere à quatre cents hommes effectifs. Je l'augmentai des deux cents hommes de *Bolabola*, à qui je donnai pour Capitaine mon Zélandais, digne de les commander. Enfin je m'attachai spécialement, & au moins pour la campagne, les deux cents Guerriers de *Tabooymanoo* que le Général me résignoit. Je leur permis de se choisir parmi eux un Commandant, mais je voulus qu'il acceptât *Poboote* pour Lieutenant. Ils eurent l'honnêteté de faire tomber leur choix sur lui ; & cette démarche me fut d'autant plus agréable, que *Poboote* étoit vraiment un habile homme, & ne le cédoit à personne en résolution. Au moyen de ces di-

vers arrangements, je me voyois à la tête d'une armée de huit cents hommes.

Mon ſéjour à *Ulietea* commençoit à n'être plus néceſſaire. Quinze jours s'étoient écoulés depuis la bataille. Je ne les avois pas dépenſés inutilement. D'abord on négocia avec *Opoony* l'échange des priſonniers. Il fut traitable. Je rendis cent cinquante hommes pour un peu plus de quarante : mais nos Guerriers revinrent avec leurs armes, & je retins celles des Guerriers de *Bolabola*. Outre que cette différence nous honoroit infiniment, en humiliant notre ſuperbe ennemi, elle mettoit encore *Orée* en état d'armer un plus grand nombre de nos compatriotes : avantage précieux dans la circonſtance actuelle, les armes étant, pour-ainſi-dire, de toutes les denrées la ſeule qui nous manquât.

On arrêta auſſi dans le Conſeil des Chefs que toute occupation, excepté la culture des terres, ſeroit ſuſpendue, & qu'on travailleroit, jour & nuit, à fabriquer des maſſues, des dards, des boucliers & des pi-

rogues. Je promis de prêter des outils de fer, pour que ces ouvrages coûtaſſent moins de peine, & ſur-tout moins de temps. Bientôt l'Iſle entiere ne fut qu'un vaſte attelier.

Tout étoit prêt pour mon départ. *Huaheine* me rappelloit, & mon cœur demandoit à grands cris que j'y retournaſſe. Je prenois congé des principaux Chefs, aſſemblés dans la Salle du Conſeil, lorſque *Sanno*, qui avoit diſparu, après ſon aventure, ſe préſenta & dit: „Je reviens d'*Otaha*; on y déteſte plus que jamais la tyrannie. La nouvelle de la délivrance „ d'*Ulietea* & de la défaite de l'uſurpateur, échauffe tous les cœurs; elle les enflamme. Qu'*Omaï* paroiſſe, qu'il débarque ſeulement deux cents hommes, on court ſus à la garniſon d'*Opoony*, & la révolution eſt conſommée. Les ſatellites du Tyran n'entendent point ſans frayeur prononcer le nom du vainqueur de leur Maître. "

Les Inſulaires d'*Otaha* ne méritoient pas

que nous nous occupaſſions d'eux ; ils avoient cauſé nos malheurs, en ſe liguant contre nous avec le Souverain de *Bola-bola*. Mais ils étoient les compatriotes de *Sanno*, à qui nous devions beaucoup. D'ailleurs il étoit utile, néceſſaire peut-être à notre conſervation, de chaſſer *Opoony* d'une Iſle enfermée dans le même reſſif qu'*Ulietea*, & qui, revenant de bonne foi à l'ancienne fraternité, défendroit notre patrie comme elle en ſeroit protégée, invincibles toutes deux, tant qu'elles demeureroient unies. Ces conſidérations me déterminerent à l'entrepriſe propoſée.

Elle ne fut ni longue ni difficile. Je parus dans la baie d'*A-poto-poto* avec ſix cents hommes : la garniſon effrayée mit bas les armes, & je la renvoyai ſur le champ à ſon Maître. Les Chefs & le Peuple d'*Otaha* n'euſſent pas reçu un Dieu avec plus d'égards, de reſpect, de vénération qu'ils ne m'en témoignerent. Les hommes me montroient leurs bras, & me diſoient : » *Omaï*, ils ſont à toi. « Les fem-

mes cueilloient l'herbe que mes pieds avoient foulée, & s'en paroient, en chantant que les fleurs naiſſoient ſous mes pas. On me conduiſit à la maiſon du Roi, & j'y pris mon logement avec une partie de mes troupes; le reſte eut le ſien dans le vaſte *Ehamoote*, bâti auprès de la baie. C'eſt le plus beau de toutes nos Iſles. Les Habitants nous fournirent des vivres en abondance; il n'y en eut pas un ſeul qui ne m'apportât un préſent. Je les refuſai tous. J'affectai même un air très-ſérieux: quand je parlois, c'étoit en peu de mots, & d'un ton qui en impoſoit, ſans être dur. Les Chefs y firent attention; le Peuple ne s'en apperçut pas: il s'abandonnoit tout entier à la joie. Les illuminations, les danſes, les chants, les repréſentations dramatiques & les autres divertiſſements qu'il put imaginer, furent prolongés bien avant dans la nuit.

J'avois indiqué un *Anoho* général pour le lendemain. On envoya des exprès aux Chefs éloignés, afin que vers le milieu du

jour ils ſe rendiſſent à la demeure royale, où j'avois dit que tiendroit le Conſeil.

Il s'y trouva dix-huit ou vingt *Earées*. Je pris, ſans cérémonie, la premiere place. Mes principaux Officiers étoient autour de moi ; leurs troupes gardoient les portes de l'appartement, & écartoient les Inſulaires qui vouloient en approcher de trop près. Je reſſemblois plus à un vainqueur qu'à un libérateur. Les Chefs craignirent un moment de n'avoir que changé d'eſclavage. Chacun attendoit avec une inquiétude diſſimulée que j'ouvriſſe la ſéance; je le fis en ces termes :

» Chefs d'*Otaha*, s'il étoit permis à quelque Peuple de révoquer en doute la ſuprême juſtice des Dieux, ce ne ſeroit pas celui auquel vous euſſiez dû enſeigner par vos exemples, que la ſageſſe, la fidélité, la modération attirent ſur une ſociété d'hommes, la conſtante protection de l'*Eatooa* : que ſi ces vertus ſont oubliées, le bonheur diſparoît : que tôt ou tard d'intolérables calamités ſuivent le crime, com-

mis par la Nation en corps, & que l'innocence, long-temps malheureuſe, finit toujours par triompher. «

» *Ulietea* étoit votre ſœur. Vous lui deviez de l'amour, parce qu'elle vous aimoit ; de la reconnoiſſance, parce qu'elle vous avoit fait du bien ; une ſorte de reſpect, parce qu'elle étoit votre ainée, & que vos Rois ſont venus de ſes Rois, votre Peuple de ſon Peuple.... Et voilà qu'il plaît à l'ambitieux *Opoony* de dépouiller notre Souverain légitime. Sans vous qu'eût-il fait ? *Ulietea* & *Otaha*, unies par les liens d'une ſainte & inviolable fraternité, ne ſont-elles pas invincibles ? Il tentera donc votre avidité ; il vous offrira la moitié de ſa conquête future.... & vous vous liguerez avec lui.... & vous aimerez mieux poſſéder en tyrans une partie de ce qui vous appartenoit tout entier par les ſentiments d'une tendreſſe ancienne comme nos Iſles, inaltérable comme le reſſif qui les environne. «

» Nous ſuccombons. En vain *O-Taïti*

nous protege ; en vain *Huaheine* nous aide de toutes ſes forces : je l'ai dit, nous ſuccombons. Vous demandez à votre digne aſſocié le prix de vos perfidies ; il vous refuſe.... Vous murmurez ; il vous aſſervit : voilà peut-être la ſeule action louable qu'*Opoony* ait faite en toute ſa vie. «

» Enfin les Dieux ont pitié de nos malheurs. Leur ſouffle inviſible m'envoie aux extrêmités de l'univers. Plus favoriſé que *Tupia*, qu'avoit animé le même eſprit, je reviens du grand royaume de *Britanne* ; j'en apporte des foudres qui briſeront le joug de l'uſurpation, je les prépare à *Huaheine*, je parois dans ma patrie, je combats.... Chefs d'*Otaha*, vous ſavez le reſte ; nous ſommes libres. «

» Nous ſommes libres !.... Et notre ſœur ? Elle gémit, captive & avilie. Cette idée nous déchire ; vos torts ſont oubliés ; nous ne voyons que votre douleur, votre humiliation, nous ne nous ſouvenons que de l'amitié qui nous uniſſoit : & après avoir remercié l'*Eatooa* pour la victoire qu'elle a

daigné nous accorder, notre premiere penſée eſt de voler à votre ſecours, & de vous aſſocier à notre bonheur. Nous avons réuſſi au-delà de nos eſpérances. Les Miniſtres & les ſoutiens de la tyrannie ont fui devant nous, comme les vapeurs du lac d'*Amenepo* au lever de *Mahananna*. «

» Chefs d'*Otaha*, nous pourrions retenir la ſouveraineté de votre Iſle, puiſque nous la prenons ſur *Opoony*; & nous nous flattons que la douceur de notre gouvernement vous laiſſeroit à peine ſentir que nous ſommes vos maîtres : mais nous ne voulons être que vos amis & vos alliés. Qu'il ne ſorte jamais de votre eſprit que vous recevez la liberté des mains d'*Ulietea*.... à qui vous l'aviez ravie. «

» Allons au *Morai* cimenter notre union par des ſerments ſolemnels ; nous reviendrons enſuite ici terminer nos autres affaires. «

Je me levai. Le plus ancien des *Earées* me répondit : » Ta généroſité ſurpaſſe no-

» tre crime ; puiſſe notre reconnoiſſance » l'emporter ſur ta généroſité ! «

La cérémonie religieuſe achevée, nous traitâmes pluſieurs points importants. Je m'informai du Roi dépoſſédé par *Opoony* : il étoit mort. — Et ſes enfants ? — Il n'en a point eu. — Ses parents ? — La guerre a entiérement conſumé cette illuſtre famille. — Le *Maro* (dis-je) étant ſans héritiers, vous pouvez élire un Roi. — Notre choix ſeroit bien vîte fait, reprit l'ancien des *Earées*, ſi un homme que j'ai en vue acceptoit la ſouveraineté que nous lui offririons ; mais.... — Cet homme m'étonneroit beaucoup, s'il ne l'acceptoit pas. — A l'épreuve, dit le vieux Chef...., *Omaï*, vous êtes cet homme. Je vous veux pour mon Roi.... Les autres Chefs répéterent qu'ils me vouloient pour leur Roi. De la ſalle du Conſeil, ce cri paſſa au Peuple, & des milliers de voix firent retentir les échos d'*Omaï-Roi*.

Ayant obtenu un moment de ſilence, je témoignai bien naturellement le plaiſir que

me cauſoit cette élection ; j'aſſurai que j'aurois éternellement pour le Peuple d'*Otaha* les ſentiments d'un bon Roi, ou, ce qui eſt la même choſe, d'un tendre pere. Ce préambule annonçoit que j'acceptois, & la joie étoit peinte ſur tous les viſages.

— » Mais, continuai-je, il ne m'eſt pas poſſible d'être en effet votre Souverain. J'ai juré au Peuple d'*Huaheine*, & une ſimple promeſſe me lieroit également : j'ai juré par l'ame de mon pere, que je vivrois & mourrois Sujet de *Tairée-Tareea*, dans la terre hoſpitaliere qui m'a ouvert ſon ſein, lorſque, revenant de *Britanne*, je ne ſavois où repoſer ma tête : je ſerai fidele à mon ſerment. Penſez, vénérables Chefs, qu'en acceptant la royauté d'*Otaha*, je ceſſerois d'en être digne ; faites une autre élection. «

— » Nous ſupplierons *Tairée-Tareea*, dit le vieux Chef, de vous rendre votre parole. «

— » Je l'ai donnée aux Dieux ; faites une autre élection. «

— » Nous n'en ferons point, s'écrierent tumultueuſement les Chefs, & ſi tu n'es pas notre Roi, bon *Omaï*, au moins tu diſpo-

feras de la ſouveraineté que tu refuſes. Nous eſpérons que celui que tu nommeras, te reſſemblera en quelque choſe. Tu régneras par lui. "

Il fallut conſentir à cette nouvelle propoſition ; mais je déclarai que j'avois beſoin d'un certain temps pour me bien acquitter de la commiſſion dont on me chargeoit. On régla qu'en attendant ma déciſion, à laquelle on ſe ſoumettroit ſans examen, le Roi fût-il tiré de la claſſe des *Towtous*, l'Etat ſeroit adminiſtré par le Conſeil des Chefs, qui ſe tiendroit quatre fois chaque lune, & ſeroit préſidé par le plus ancien des *Earées*, qui auroit proviſoirement l'autorité d'un Régent ou d'un Vice-Roi, ſans en avoir le titre.

Le Décret d'*Ulietea*, pour le rétabliſſement des exilés & la diſtribution des biens qui n'avoient point de propriétaires, fut adopté dans toute ſon étendue, & avec ſes différentes modifications.

Celui qui concernoit les hoſtilités &

les repréſailles obtint la même approbation.

On publia, à ma requête, l'abolition du *Taboo* humain ; &, ce qui honora infiniment dans mon eſprit le Sacerdoce d'*Otaha*, le grand *Téaponée*, au nom des *Tataños* ſes collegues, demanda, avant que j'en euſſe parlé, qu'à l'exemple d'*Huaheiné*, on affranchît ſa patrie de l'horrible tribut qu'elle payoit aux Dieux, & contre leur gré.

Nous avions à pourvoir à la sûreté de l'Iſle délivrée. Je ſus qu'*Opoony* n'en avoit point enlevé les armes, mais qu'elles étoient répoſtées dans un vaſte bâtiment que les Guerriers de *Bolabola* gardoient avec beaucoup de ſoin. On l'ouvrit, & l'on y trouva aſſez d'équipages pour une armée de trois ou quatre mille hommes. Les Chefs eurent ordre d'en faire la diſtribution aux plus braves habitants de leurs *Whennuas*, & de ſe préparer à une glorieuſe défenſe, leur promettant qu'*Ulietea*, au premier ſignal, accourroit pour vaincre ou

périr avec eux. En conſidérant les armes du magaſin, j'en reconnus une certaine quantité qui avoient appartenu à mes compatriotes. Les Guerriers d'*Otaha* les avoient priſes ſur nous, & l'uſurpateur les avoit repriſes ſur eux. Je les réclamai. Il n'y avoit pas moins de ſix cents maſſues: le reſte étoit en proportion.

Le Conſeil d'*Otaha* délibéra de lui-même qu'un *Earée* iroit à *Ulietea* comme Ambaſſadeur: qu'il prieroit les Chefs & le Peuple d'oublier le paſſé, & les remercieroit affectueuſement pour le ſervice inappréciable d'avoir chaſſé les oppreſſeurs de la liberté: qu'il ſupplieroit qu'*Otaha* fût réintégrée dans la qualité & dans les droits de *Sœur d'Ulietea*, proteſtant qu'inſtruite à l'école de l'adverſité, elle avoit toujours gémi en ſecret de ſa faute énorme, plus tourmentée par ſon repentir que par ſes malheurs. Cet Ambaſſadeur m'accompagna.

Pour affermir davantage la bonne intelligence des deux Iſles, je deſirai qu'un

Chef de chacune réſidât habituellement chez l'autre. Non-ſeulement on adopta cette idée, mais on la regarda encore comme une faveur. Elle plut également au Conſeil d'*Ulietea* ; & il fut réglé : 1° que la durée de la réſidence ſeroit de trois lunes ; 2° que le Chef-Réſident auroit ſéance dans le Conſeil de l'Iſle où il exerceroit ſon miniſtere ; 3° qu'il ſeroit logé & défrayé aux dépens de l'Etat vers lequel il ſeroit envoyé ; 4° que ſa ſuite ne pourroit être compoſée que de quatre perſonnes. Ce détail ne répond en rien à la ſplendeur faſtueuſe des ambaſſades que j'ai vues en Europe, mais il annonce une franchiſe & une cordialité qui ne conviennent qu'à nos mœurs, & à la petiteſſe abſolue des intérêts qui nous rapprochent ou nous diviſent.

Le Peuple, à mon départ, me combla de bénédictions ; les principaux Habitants de l'Iſle me ſuivirent dans leurs pirogues juſqu'à la baie d'*Ohamaneno*, & me firent promettre, en nous quittant, que je leur amenerois moi-même le Roi, ſur lequel mon choix ſeroit tombé. L'Ambaſſadeur

d'*Otaha*, reçu à bras ouverts, n'eut pas le temps de propoſer ſes excuſes ; on lui fermoit la bouche chaque fois qu'il vouloit parler du paſſé. La joie de la réconciliation préſente occupoit ſeule tous les eſprits. On renouvella au *Morai* la ligue offenſive & défenſive d'une éternelle fraternité. Cette mémorable journée ſe paſſa en réjouiſſances extraordinaires ; & l'on prit la réſolution d'en ſolemniſer annuellement le ſouvenir. Bientôt les communications furent ſi parfaitement rétablies entre les deux Peuples, qu'on eût dit qu'ils n'avoient jamais ceſſé de n'en faire qu'un : & certes mes aimables compatriotes eurent tout l'honneur de cette conduite, puiſqu'ils étoient les offenſés & les ſauveurs.

TREIZIEME

TREIZIÈME NARRATION,

N O W A.

A la meilleure des femmes ; à celle qui m'a rendu l'Habitant le plus fortuné de toutes nos Iſles.... à la moitié d'*Omaï*.... Avec quelle impatience j'attendois la *Narration* où il me ſeroit permis de qualifier ainſi l'incomparable *Nowa* !... Hommage de ma reconnoiſſance & de mon amour, vivez autant que les aſtres qui éclairent la nuit ; vous ne vivrez pas plus long-temps que ma reconnoiſſance & mon amour.

RIEN ne devoit plus m'arrêter à *Ulietea* ; tout y étoit dans une excellente ſituation. Je partis. *Oréo* s'embarqua avec moi ; il vouloit, me dit-il, rendre ſes devoirs aux Souverains (*Ooroo* & *Ollou*) ſous la domination deſquels il eſpéroit finir tranquillement ſa vie. J'avois laiſſé à mes compatriotes les pirogues conquiſes ſur *Opoony*. Les deux cents hommes de *Tabooymanoo*, commandés par *Poboote*, étoient reſtés à *Otaha*, comme garniſon dépendante immé-

diatement du Conſeil de l'Iſle ; car j'écartois juſqu'à l'ombre d'un aſſerviſſement. La plupart des *Bannis* demeurerent à *Ulietea*, pour arranger tout ce qui concernoit leur rétabliſſement. Nombre de *Towtous* de ma Compagnie & de celle de *Thélême*, à qui l'on avoit aſſigné des terres, me prierent, pour la même raiſon, de ne point exiger qu'ils me ſuivîſſent ; & je me crus d'autant plus obligé de ſouſcrire à cette demande, que j'aurois été fâché qu'ils ſoupçonnaſſent que leur affranchiſſement n'avoit été qu'imaginaire. J'accordai tout ; mais à condition qu'au premier ſigne de ma volonté, on reviendroit à *Huaheine* partager les dangers & la gloire. Cette eſpece de licenciement fit un vide dans ma petite armée, que remplirent les Guerriers de *Bolabola*, qui m'avoient donné leur foi.

Le jour paroiſſoit, & ma petite flotte n'étoit qu'à une lieue de la baie d'*Owharre*. J'en vois diſtinctement ſortir une nombreuſe multitude de pirogues, qui prennent la route d'*Eimeo* ou d'*O-Taïti*. J'apperçois en même-temps des tourbillons de

fumée qu'une flamme intermittente éclaire par intervalles. Des cris perçants frappent mes oreilles. J'arrive. Les premiers objets qui ſe préſentent à moi ſont des morts & des bleſſés, des femmes qui courent çà & là, échevelées, gémiſſantes, des Guerriers qui en garottent d'autres, des maiſons en feu, des pirogues coulées à fond ; en un mot, j'ai ſous les yeux tout ce que peut offrir dans ſes ſuites d'affligeant & de cruel, l'invaſion nocturne d'un ennemi puiſſant, qui n'a été repouſſé qu'après avoir eu le temps de faire beaucoup de mal. Deux heures plutôt je vengeois complettement cet outrage. J'aurois ſurpris dans le havre la flotte ennemie, mal gardée ſans doute ; je l'aurois brûlée ou ſubmergée : aucun de ces lâches aggreſſeurs ne nous auroit échappé. Les Dieux, qui ne vouloient pas que trop de proſpérité nous enorgueillît, en diſpoſerent autrement, & ils permirent que l'injuſtice eût un ſuccès.

Nowa & les principaux Chefs me reçurent au ſortir de ma pirogue. Leur triſteſſe céda au plaiſir de me revoir. Nous

venons d'éprouver un échec fâcheux, me dit la Régente ; mais nous vous devons de n'avoir pas été entiérement détruits. Je la priai de me raconter plus au long cette funeſte aventure ; elle le fit en ces termes :

» Quelques inſtants avant minuit, la Sentinelle qui veilloit à la pointe d'*Owharre*, a cru entendre au loin un grand bruit de pagaies. Cet Inſulaire a penſé que c'étoit vous qui reveniez d'*Ulietea*. Néanmoins, comme l'exactitude de votre diſcipline vouloit qu'en pareil cas on avertît le Commandant, il a couru à la maiſon de garde, & a réveillé votre frere *Balaami*, qui rêvoit préciſément qu'une flotte d'ennemis abordoit ſur nos côtes. Pour moi, je penſe que les Dieux, protecteurs d'*Huaheine*, l'inſtruiſoient, dans la crainte que la Sentinelle ne fît pas ſon devoir. «

» *Balaami* s'eſt levé avec précipitation. Il a couru au rivage ; & là, prêtant une oreille attentive, il ne lui a plus été poſſible de douter de l'arrivée d'une flotte, car le bruit augmentoit graduellement. «

» De la direction des vents, il a conclu que la flotte venoit des parages d'*Eimeo* ou d'*O-Taïti* : ce ne pouvoit plus être vous. Dès-lors tout annonçoit une invaſion. A moins que ce ne ſoit, diſoit-il en lui-même, une compagnie d'*Arreoys* : encore étoit-il peu concevable que les éclats bruyants de leur joie tumultueuſe ne dominaſſent pas le mouvement des pagaies. «

» La prudence exigeoit qu'il ſupposât des ennemis, & heureuſement pour nous il en a ſuppoſé. Il ne perd pas une minute. Tous les hommes de la garde ſont réveillés. Il en envoie une partie dans les Diſtricts voiſins crier *aux armes*, & convoquer les Guerriers à la baie d'*Owharre*. Ce qui reſtoit des vôtres & de ceux de *Thélême* viennent les premiers. *Tanadoure* ſe met à la tête des huit cents hommes de *Tabooymanoo* que *Mataneo* avoit ramenés, & qui, par un bonheur ſingulier, couchoient dans les habitations de ceux de vos Vaſſaux qui vous avoient ſuivi à *Ulietea*. Nous avons, preſqu'en un moment, mille

à douze cents hommes en état de ſe bien défendre. «

» Cependant *Balaami* fait allumer un grand feu à la pointe d'*Owharre*, raiſonnant ainſi : » La flotte va ſavoir qu'elle eſt » découverte. Si elle ne nous veut pas de » mal, elle continuera ſa route ; ſi elle a » de mauvais deſſeins, elle s'arrêtera pour » délibérer. « A peine la flamme a-t-elle paru, que le mouvement ceſſe ; on eſt certain que ce ſont des ennemis. «

» Votre frere m'a dépêché un homme de confiance pour me donner avis de la ſcene qui ſe préparoit, & me prier de me retirer dans les terres avec mes enfants. Mon fils étoit chez *Ooroo* : ſans cela je l'euſſe amené moi-même au lieu du combat, pour qu'il encourageât, du moins par ſa préſence, tant de braves gens qui alloient s'expoſer pour lui. J'ai fait conduire *Méemé* au même endroit, & il m'a paru que ce petit voyage, quoiqu'entrepris bruſquement, à une heure indue, ne lui déplaiſoit pas. Les femmes & les enfants des vil-

lages voisins du havre ont eu ordre de se réfugier dans les bois & dans les montagnes. On y a aussi caché vos précieux animaux. Je me suis rendue chez *Réema-Lema* pour être à portée des événements, & pour nous rassurer mutuellement. *Tanadoure* a eu l'attention de placer auprès de nous vingt Guerriers, l'élite des troupes d'*Huaheine*, afin de nous garantir de toute surprise. Jamais précaution n'a été plus utile : il n'y a pas deux heures que nous avons manqué d'être enlevées, &, à la rigueur, on a combattu à notre porte, d'un côté, pour nous avoir, de l'autre, pour nous conserver. «

A quelques excès que se soient portés vos ennemis, voilà, dis-je, l'attentat que je leur pardonne le moins.

» Ils ignoroient, reprit *Nowa*, que nous fussions dans cette maison, mais aux précautions employées pour la garantir d'insulte, ils ont jugé qu'elle renfermoit une proie d'importance. C'est ainsi que souvent

on appelle le danger en manifeſtant qu'on le craint. «

» Déjà l'aube du matin blanchiſſoit les intervalles qui ſéparent ces points brillants dont le ciel eſt ſemé. La flotte n'étoit plus qu'à deux cents pas de la baie. *Mayo*, ce *Towtou* amphibie, qui nage comme un poiſſon, & qui demeure ſous l'eau tant qu'on veut, a été, ſeul dans un canot, au-devant des ennemis; & s'adreſſant à la premiere embarcation, il a dit: » Eſt-ce vous, » *Omaï*? « Pluſieurs voix ont répondu: » Périſſe *Omaï*, vive *Maheine*. « En même-temps on a enveloppé le canot. Il l'a laiſſé prendre, & a diſparu. Les gens d'*Eimeo* le cherchoient encore qu'il étoit de retour. «

» *Tanadoure* a donc ſu que *Maheine*, ſuivi de ſes Guerriers, venoit ou venger *Opoony*, ou faire diverſion. La réponſe donnée à *Mayo* l'indiquoit aſſez. D'ailleurs cet homme avoit reconnu le Tyran ſur la pirogue conductrice, au vaſte &

ſingulier bonnet (1) dont il ſe couvre la tête. «

» Notre armée, quoique peu nombreuſe, s'eſt vigoureuſement oppoſée à la deſcente. Après un combat de demi-heure, moitié naval, moitié terreſtre, nous avons été obligés de céder à des forces trop ſupérieures. Trois ou quatre mille hommes ſe ſont répandus ſur notre terre comme un torrent qui ſe précipite du haut des montagnes. *Tanadoure* a formé de ſes Guerriers un ſeul corps, que les troupes de *Maheine* n'ont jamais pu rompre, & qu'elles trouvoient par-tout. Il en a plus tué qu'il n'auroit fait dans une bataille réguliere. Quelques pelotons d'ennemis ont déſolé la campagne, & les exploits de toute l'armée ſe ſont bornés à égorger des vieillards, enlever des femmes, brûler & piller des maiſons. «

» Pendant que ces choſes ſe paſſoient,

(1) *Cook* en parle dans la relation de ſon troiſieme voyage.

nos Guerriers accourent de tous les Diſtricts; *Mataneo* arrive des premiers, fond ſur *Maheine* avec l'impétuoſité d'un jeune homme. Le Tyran a d'abord réſiſté courageuſement; mais voyant croître d'un inſtant à l'autre la multitude de nos défenſeurs, il a fait le ſignal de la retraite. Nous l'avons troublée tant que nous l'avons pu, & non ſans quelque ſuccès, puiſque nous avons une trentaine de priſonniers, ſans compter les morts. "

» Nos captifs nous ont appris que le projet de *Maheine* étoit de débarquer à petit bruit; de pénétrer, s'il le pouvoit, juſqu'à l'habitation d'*Ooroo* & de le maſſacrer; d'enlever *Oliou*, mon fils, ma fille & moi; de m'épouſer, & de donner ſon fils à *Méemé*: que les feux allumés à la pointe d'*Owharre* avoient manqué de lui faire rebrouſſer chemin; mais que la honte d'une pareille fuite, & l'eſpoir de nous cauſer du moins beaucoup de dommage, ne lui avoient pas permis de reculer. "

Nowa finiſſoit ſon récit, lorſque *Ma-*

taneo & plusieurs autres *Earées* s'approcherent de nous. Ce fut à qui m'embrasseroit, me complimenteroit. Je répondis à ces politesses par d'autres politesses, assurant les *Earées*, mes Collegues, que je préférois l'avantage d'avoir repoussé *Maheine*, aux deux victoires que j'avois remportées. On se récria sur ma modestie; mais ce qui étonnera prodigieusement les Lecteurs du monde civilisé, nous étions sinceres les uns & les autres.

J'avois déjà témoigné deux fois ma surprise de ne point voir *Tanadoure*. La Régente avoit éludé mes questions; *Matanco* me tira d'incertitude, mais par un mot cruel. Je viens de chez *Réema-Lema*, dit-il; nous espérons que les blessures de son mari ne seront pas mortelles. A ce discours, je pousse un cri aigu, & oubliant tout ce qui m'environne, je vole à la demeure de mon ami. Les *Taatas* (1) en

(1) *Taata*, Médecin. Il est remarquable que, dans la langue O-Taïtienne, *Taata* signifie encore *trompeur* ou

ſortoient. Ils m'aſſurent que ſa vie eſt ſans danger, mais qu'il a beſoin de repos. Ils n'en répondent plus, ſi je lui parle ; ils ont même obligé ſon épouſe de s'en ſéparer pour vingt-quatre heures. L'infortunée étoit à ſon habitation particuliere. J'y cours. Nous ne nous exprimons d'abord que par nos larmes ; peu à peu nous retrouvons le langage de la raiſon, & nous adouciſſons nos peines en les uniſſant.

L'épouſe de *Tanadoure* étoit plus courageuſe que moi ; elle parloit admirablement de l'obligation de mourir pour la patrie, & de ſe ſoumettre à la volonté du Grand-Eſprit, dont nous ne ſommes que des parcelles détachées. Son cœur n'en étoit pas moins déchiré, quand elle penſoit que

---

menteur, ou *babillard*. Mais comme ces Inſulaires n'écrivent point, il eſt probable que le *Taata-Médecin* differe des autres par quelqu'inflexion de voix bien caractériſée. Voyez le Vocabulaire, tome 6, du ſecond voyage de *Cook*.

Note de l'Editeur.

de ſon *bien-aimé*, il ne lui reſteroit bientôt plus, peut-être, qu'un corps ſans vie. L'aſſurance que m'avoient donné les doctes *Taatas*, ne calma que médiocrement ſes dévorantes inquiétudes. » Ils ſont habiles, » j'en conviens, diſoit-elle; mais ne ſe » trompent-ils pas quelquefois?.... Oui, je » l'ai obſervé; la bonne & ſimple nature ſe » plaît à guérir ceux qu'ils condamnent.... » comme trop ſouvent, hélas! elle humilie » leur ſavoir, en rendant à l'*Eatooa* les » ames de ceux dont ils répondent, vie pour » vie.... Je ſouffre qu'ils ſoignent mon » époux.... il le faut: cependant je m'a- » dreſſe immédiatement aux Dieux, & je » leur demande, avant tout, que les re- » medes ne lui ſoient point funeſtes. « Ces réflexions étoient peu décentes; mais que ne paſſe-t-on pas à la vive & profonde douleur d'une femme affligée?

Nowa & *Adelo* entrerent au moment où *Réema-Lema* m'entretenoit de ſes craintes ſur le traitement des *Taatas*. Elle s'interrompit en les voyant, & après avoir embraſſé la Régente, elle courut ſe jetter

dans les bras du vénérable *Téaponée*. » O! mon pere, consolez-moi.... Mon ten- » dre pere, priez, supplïez les Dieux, à » qui vous ressemblez si parfaitement, de » me le rendre.... ou de me réunir aussi-tôt » à lui.... dans la *demeure éternelle*.« Le Hiérarque lui répondit, avec l'air de la persuasion, qu'avant huit jours, *Tanadoure* jouiroit de la meilleure santé. — » Mon pere!... ne cherchez-vous point à » suspendre ma douleur?... Répétez-les en- » core une fois à l'oreille de mon cœur, » ces paroles de vie.... (*Il répéta ce qu'il* » *avoit dit*)... dans huit jours! la meil- » leure santé! O, *Adelo*! vous mettez » le comble à vos bienfaits & à mes » vœux.... J'en crois plus votre vertu que » la science de tous les *Taatas* en- » semble.«

Quoique je n'eusse pas, aux prédictions d'*Adelo*, une confiance aussi entiere que *Réema-Lema*, je lui fus un gré infini du ton affirmatif qu'il avoit pris; il tranquillisoit notre amie, & c'étoit pour nous une souffrance de moins. J'ai ma bonne part

des malheurs publics, continua cet excellent Prêtre, avec une ſérénité enchantereſſe & preſque ſur-humaine; les Guerriers d'*Eimeo* emmenent ma femme & mes enfants. Je les recommande aux Dieux & à *Omaï*. Ah! dis-je, en me levant, & agité de mille ſentiments divers, ſi les Dieux vous exaucent comme *Omaï*, vous ne les aurez pas réclamés en vain!

Je quittai mes amis pour me montrer dans ma famille. Peu importeroient au commun des Lecteurs les détails de cette ſeconde viſite; je dirai ſeulement aux cœurs bons & ſenſibles, comme celui d'un O-Taïtien, qu'elle eut un charme aſſez puiſſant pour endormir quelques moments l'importune activité des peines qui m'accabloient.

On m'attendoit à l'*Anoho* pour délibérer ſur l'état préſent des choſes, & prendre des réſolutions convenables aux circonſtances. J'y allai. On eut, dans cette aſſemblée, tant de déférence pour mes ſentiments, qu'à meſure que j'ouvrois un avis, chaque

Earée opinoit en ces termes : »*Omaï* a dit »ce qu'il falloit.«

Nous réglâmes, 1° que le Roi, les Chefs & le Peuple d'*Huaheine* ſe chargeroient de toutes les dépenſes à faire pour la guériſon des bleſſés ; qu'ils remplaceroient les morts & les eſtropiés, pour procurer à leurs femmes & à leurs enfants les ſecours néceſſaires ; & que ce Décret ſeroit à jamais ſtable, ſans qu'il fût beſoin de le renouveller en pareilles circonſtances.

2° Qu'on rebâtiroit les maiſons incendiées, & qu'on les meubleroit convenablement.

3° Qu'on dédommageroit, par des préſents en étoffes, outils, cochons, volailles & proviſions, les pertes que l'invaſion avoit occaſionnées.

4° Qu'on emploieroit toute ſorte de moyens pour retirer des mains de *Maheine*, les priſonniers faits ſur nous.

5° Qu'on vengeroit d'une maniere éclatante l'injure faite à la Nation, & les cruautés exercées contre elle, en pleine paix,

paix, ſans que rien eût provoqué ou même annoncé cette démarche atroce.

L'exécution des trois premiers articles fut confiée à *Théléme* & à *Balaami*, qui mériterent les éloges de tous les intéreſſés, par le zele, l'intelligence & la modération qu'ils montrerent dans une opération d'autant plus délicate, qu'il s'agiſſoit d'ôter aux uns pour donner aux autres, & de faire une répartition de contributions dont auparavant nous n'avions pas eu la plus légere idée. On s'en rapporta entiérement à moi pour les deux autres articles, qui concernoient *Maheine* & la vengeance.

La premiere meſure que je crus devoir prendre, fut d'envoyer un Ambaſſadeur au Souverain d'*Eimec*. Si *Tanadoure* eût été en état, je l'aurois chargé de cette commiſſion, parce que *Maheine* le conſidéroit; mais la malheureuſe poſition de nos captifs ne ſouffroit pas de retardement. L'uſurpateur étoit aſſez cruel pour hâter leur mort. Je tremblois ſur-tout que la famille d'*Adelo* n'éprouvât quelque traite-

ment indigne d'elle. Le vieux Souverain étoit l'homme le plus débauché de nos Iſles, & l'épouſe de notre grand *Téaponée* avoit une beauté & des graces, rares ou mêmes inconnues à *Eimeo*.

Obligé de faire promptement un choix, je jettai les yeux ſur *Opahiah*, l'un des compagnons de *Tanadoure* dans le voyage de Lima, & ſon commenſal. Il accepta ſans balancer, quoiqu'on riſquât infiniment à ſe remettre à la diſcrétion d'un homme comme *Maheine*, peu accoutumé à reſpecter le droit des gens, & que le dépit qu'inſpire toujours une tentative honteuſe, quand elle n'a pas réuſſi, rendoit encore plus à craindre.

Je donnai à *Opahiah* les inſtructions ſuivantes :

„Vous paroîtrez à *Eimeo* tenant une branche de bananier, & les autres ſymboles de la paix.... Avant de vous aboucher avec le Tyran, vous tâcherez de vous concilier la protection de quelque Chef

puiſſant, qui ait la réputation de ne pas flatter tous les goûts du Souverain, & de ne pas approuver toutes ſes injuſtices. Les hommes de ce caractere ne ſe rencontrent pas ordinairement auprès d'un uſurpateur; mais on peut les chercher & les trouver à *Eimeo*, parce qu'une partie de l'Iſle n'a jamais ceſſé d'honorer, & même aſſez publiquement, la mémoire du Roi légitime, aſſaſſiné par *Maheine*. «

» Admis à l'audience du Tyran, vous lui adreſſerez la parole avec les égards dus au rang qu'il a uſurpé. Je vous impoſe là une obligation bien rude, mais il le faut; le ſuccès de votre voyage en dépend peut-être : & penſez qu'il s'agit de la liberté & de la vie d'une foule de nos compatriotes.... Vous vous annoncerez comme l'Envoyé du Roi & des Chefs d'*Huaheine*.... ne parlez pas de moi, à moins qu'on ne vous en parle. «

» Après quelques reproches modérés, il y auroit trop de lâcheté à n'en pas faire du tout, vous direz que l'objet de votre

légation eſt de traiter de l'échange des priſonniers, & de la rançon de ceux pour leſquels nous n'aurions pas d'hommes à reſtituer.... N'oubliez pas de réclamer ſpécialement l'épouſe & les enfants d'*Adelo*. «

» Si *Maheine*, en ſe juſtifiant ou en ſe plaignant, s'échappe ſur mon compte, vous lui rappellerez qu'il m'avoit promis ſon amitié par *Tanadoure*, & vous le prierez de vous dire en quoi j'ai mérité de la perdre.... S'il vous objecte mon élévation à la dignité d'*Earée*, dont effectivement il a été choqué, vous lui obſerverez qu'on me l'a offerte, ſans que je l'euſſe ſollicitée.... S'il ſe récrie contre l'expédition d'*Ulietea*, vous lui répondrez qu'on ne ſauroit me blâmer d'avoir délivré ma patrie; qu'au reſte, maître de la liberté & de la vie du grand *Opoony*, ſon allié, (ne manquez pas de dire *le grand* Opoony) je les lui ai conſervées, & que nous ſommes, ce Souverain & moi, auſſi contents l'un de l'autre, que des ennemis peuvent l'être. «

» Si *Maheine* entame quelques propoſitions de paix, vous les éluderez, en diſant que ce point n'entre pas dans vos inſtructions, mais que s'il veut députer un des ſiens à *Huaheine*, nous le recevrons avec tous les honneurs poſſibles. Ne craignez point d'en prononcer le ferment: nous l'accomplirons. «

» Si cette négociation douce & paiſible ſe termine par la promeſſe de l'élargiſſement de nos Inſulaires, vous en réglerez à l'amiable les conditions; &, en les réglant, vous ferez tous les ſacrifices qui n'iroient pas à nous déshonorer. Un jour viendra que nous nous indemniſerons de toutes nos pertes. «

» Si *Maheine* n'entend point raiſon, qu'il veuille retenir ſes priſonniers pour en diſpoſer à ſon gré.... alors, mon cher *Opahiah*, conſultez votre courage.... Je vous permets de revenir ſans rien ajouter de plus; mais je vous permets auſſi de menacer, de tonner, d'annoncer une vengeance prompte & terrible. Vous n'en di-

rez pas plus en ce genre, que je n'ai deſſein d'en faire. «

» Allez. Que les Dieux veillent ſur votre perſonne & ſur vos diſcours ! «

Opahiah partit en m'aſſurant qu'il exécuteroit fidélement tout ce que je lui avois recommandé ; que ſur-tout il ſe ſentoit capable de porter l'effroi dans l'ame du Tyran, & que, quelques riſques qu'il y eût à le braver, il honoreroit ſa légation par une intrépidité qui rendroit croyable les menaces qu'il feroit de ma part.

Je projettois encore une autre ambaſſade, beaucoup plus importante au fond, mais nullement dangereuſe. Il s'agiſſoit d'engager *Otoo*, Roi ſuprême d'*O-Taïti*, à déclarer la guerre au Souverain d'*Eimeo*, & de concerter avec lui un plan de campagne qui renverſât pour toujours l'uſurpateur & l'uſurpation. *Sanno* m'avoit ſuivi à *Huaheine* ; je le jugeai propre à cette commiſſion. » Vous raconterez, lui dis-je, aux Chefs d'*O-Taïti* tous les détails de mon

expédition d'*Ulietea*.... Vous leur inculquerez bien qu'*Opoony*, ce coloſſe de Souverain qui a ſi long-temps abuſé de ſon pouvoir & de ſes talents, n'eſt plus à craindre; qu'il ſeroit même aiſé de le dépouiller entiérement.... Vous leur perſuaderez que le moment eſt venu de punir les crimes de *Maheine*, & d'affranchir du joug peſant de ſa tyrannie, cette portion d'*Eimeo* qui, dans toutes les circonſtances, a montré le plus vif attachement pour la mémoire & le ſang de ſes Maîtres légitimes. «

J'ordonnai à mon Agent de conſulter, ſur chacune de ces démarches, le ſage *Tatlenoo*, que je ſavois jouir à *O-Taïti* d'une conſidération méritée. Et comme je n'ignorois pas que le caractere d'*Otoo*, plus lent encore que pacifique, détourneroit ce bon Roi d'embraſſer le parti que je propoſois, le point le plus eſſentiel de l'inſtruction de *Sanno*, étoit de s'aboucher avec le belliqueux *Towa*, de flatter ſa vanité, & de réveiller dans ſon ame, iraſcible & guerriere, le ſouvenir des injures

perſonnelles que *Maheine* lui avoit faites ou occaſionnées.

Laiſſons *Opahiah* & *Sanno* négocier chacun de leur côté, & occupons-nous un inſtant de quelques événements qui ſe ſuccéderent rapidement, depuis mon retour à *Huaheine*. Je ne m'aſtreindrai pourtant pas à les rapporter dans leur ordre chronologique: les premiers qui ſe préſenteront à mon eſprit, ſeront écrits les premiers.

Je n'étonnerai donc perſonne en parlant de mon mariage. C'eſt l'époque la plus heureuſe de ma vie, la plus ardemment déſirée, & celle dont j'oſois le moins me flatter, lors même que je crus m'appercevoir que l'incomparable femme, qui eſt devenue mon épouſe, correſpondoit à mes ſentiments. Chez nous, les femmes de ſon rang ne ſont preſque jamais maîtreſſes de contenter leur cœur. On ſouffre qu'elles s'abandonnent au libertinage le plus diſſolu avec l'homme préféré, quelle que ſoit d'ailleurs ſa naiſſance; mais on ne permettroit pas une union légitime, ſi l'amant

n'étoit pas noble comme elles. Nos mœurs, par cet endroit, reſſemblent beaucoup aux mœurs européenes. *Nowa* m'a avoué que ſi mille circonſtances ne m'euſſent pas élevé au-deſſus des regles ordinaires, & placé dans une claſſe où il n'y avoit, pour ainſi dire, que moi, elle auroit ſacrifié l'amour à l'orgueil, la tendreſſe au préjugé, trop bonnête pour offenſer la vertu, trop foible ou trop ſage pour fronder l'opinion publique.

Pluſieurs de ceux qui me liront deſireroient, j'en ſuis sûr, que je leur fiſſe l'hiſtoire de toutes les particularités de mes noces. Comment s'eſt-il propoſé? Que lui a-t-on répondu? Quelles fêtes a-t-on données? Qu'a dit *T'airée-Tareea*? Qu'ont dit les Chefs? Qu'ont dit les jaloux, les rivaux, les Poëtes, les eſprits cauſtiques? Car rien de cela n'aura gardé le ſilence.... Les curieux n'auront de moi là-deſſus qu'une médiocre ſatisfaction. Ils apprendront ſeulement que *Nowa*, voyant mon embarras, & auſſi ennemie des petiteſſes qu'attachée aux bienſéances, débuta par me dire qu'elle

devinoit mon ſecret. Le reſte de la converſation déciſive ſuivit naturellement. Quant aux fêtes, il n'y en eut point. Sans cacher notre mariage, nous évitâmes un éclat bruyant, qui n'auroit rien ajouté à notre bonheur. *Tairée-Tareea* & *Méemé* ſe réjouirent d'avoir *un pere*. J'ignore abſolument les diſcours & la conduite des jaloux, des rivaux, des eſprits cauſtiques : ce n'eſt pas moi qu'ils ont pris pour confident. Les Poëtes chanterent, & nous payâmes leurs fadeurs : ils n'en demandoient pas davantage. *Mataneo* approuva hautement ce que nous avions fait ; la plupart des *Earées* l'imiterent. *Réema-Lema* fut *toute glorieuſe* de nous avoir encouragés par ſon exemple. Le Peuple témoigna la plus franche alégreſſe : *Nowa* en étoit adorée, & *Omaï* regardé comme l'interprete & l'ami des Dieux.

Nous convînmes, mon épouſe & moi, de ne nous réunir dans la même demeure que lorſqu'on auroit pourvu *Méemé* & *Tairée-Tareea*. Cependant nous paſſions enſemble la meilleure partie des jours, &

plus d'une fois nous nous accordâmes réciproquement l'hoſpitalité.

J'oublioïs qu'ayant demandé à *Nowa*, ſi elle ſeroit charmée que nous régnaſſions à *Otaha*, choſe qui étoit en notre pouvoir, elle me répondit que j'étois le maître, mais qu'elle conſidéroit davantage un particulier qui refuſeroit d'être Roi, pour ne pas violer ſes ſerments, qu'un Roi qui ne le ſeroit devenu qu'en ne reſpectant pas les ſiens. » Et puis, ajouta-» t-elle, *Omaï* n'eſt-il pas plus qu'un Sou-» verain ? Son heureuſe épouſe n'eſt-elle » pas la premiere des femmes ? « Elle m'accabla de ſes careſſes pudiques & tendres, quand elle apprit que, lui ſuppoſant cette façon de penſer, avant même qu'elle la manifeſtât, j'avois refuſé d'être Roi à *Otaha*, pour reſter particulier à *Huaheine*.

La prophétie d'*Adelo* s'accompliſſoit. Le rétabliſſement de *Tanadoure* s'opéroit à vue d'œil. *Réema-Lema* chantoit les louanges des *T'aatas* avec une effuſion de

cœur qui me réjouiſſoit, lorſque je me rappellois ce qu'elle en avoit dit dans ſa douleur. Les femmes ſont toujours exceſſives. C'eſt un défaut, mais qui, en elles, tient à une qualité phyſique & morale, la ſource de toutes leurs vertus. La convaleſcence de mon ami me cauſa une joie que je ne puis comparer qu'à celle que *Nowa* ſut communiquer à mon ame, en prononçant le mot ſacré qui uniſſoit éternellement nos deſtinées. Ces deux ſentiments ſe reſſembloient par leur douceur & leur énergie ; mais ils étoient ſi différents, ſous d'autres rapports, qu'on eût été tenté de croire qu'ils n'avoient rien de commun. Analyſe qui voudra ces délicieuſes émotions d'un cœur qu'elles entraînent vers une épouſe & vers un ami, ſans que celui-ci ait moins, ou que celle-là n'ait pas tout : pour moi je conſeille l'expérience.

Un de mes premiers ſoins, ſi-tôt mon retour à *Huaheine*, avoit été d'incorporer à la Nation les deux cents Guerriers de *Bolabola* qui nous avoient reconnus, moi, pour leur Chef, & *Tairée-Tareea* pour

leur Roi. Cette acquiſition flatta extrêmement le jeune Souverain. J'établis ces braves gens dans mon *Whennua*, à la place des *Bannis* & des *Towtous* qui s'étoient fixés à *Ulietea*. Ils continuerent d'avoir pour Capitaine *Taweiharooa*, mon *Zélandais*, auquel les Chefs décernerent une récompenſe diſtinguée pour ſes bons & importants ſervices. On le fit *Toooa*, ou *Earée* de la ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire, Chef indépendant, mais ſans diſtrict. Il eut auſſi l'entrée au Conſeil : ſa naiſſance n'étoit point au-deſſous de cet honneur ; on peut ſe ſouvenir qu'il devoit le jour à une des plus nobles familles de la Nouvelle-Zélande, & que *Kokoa* avoit été embarqué pour lui ſervir de domeſtique. Il aima mieux s'en faire un ami.

Quoiqu'*Oroo* n'ignorât pas que la révolution d'*Ulietea* étoit conſommée, ni que celui qui avoit eu le bonheur de l'opérer, étoit à *Huaheine*, il ne fit aucune démarche pour me voir & demander ſon rétabliſſement : ſoit qu'il tînt ſcrupuleuſement à la parole qu'il m'avoit donnée, de pa-

roître ne rien ſavoir, ſoit qu'il pensât que ſon rang ne lui permettoit pas de me prévenir, ſoit enfin que, par modération, il ne ſe ſouciât pas de courir au-devant des honneurs qui, juſqu'alors, avoient empoiſonné ſa vie, & détruit preſque toute ſa famille. Le temps étoit venu de terminer entiérement cette grande affaire. Nous lui fîmes donc une viſite ſolemnelle, *Tairée-Tareea*, *Nowa* & moi. Tous les Chefs nous accompagnerent en habit de cérémonie : *Oréo* ſe mêla parmi eux. Nous trouvâmes le bon vieillard dans ſon jardin. Il ne travailloit pas ; mais il s'occupoit. *Ollou* étoit accouru à notre rencontre, & je compris à merveille que l'eſpérance d'être avec *Méemé* quelques minutes plutôt, avoit excité ſon empreſſement. Il fut trompé ; *Méemé* n'étoit point avec nous. *Ollou* embraſſa tendrement *Tairée-Tareea* ; j'eus une bonne part à ſes careſſes ; *Nowa* en fut comblée : elle étoit la mere de *Méemé*.

Je m'approchai reſpectueuſement du Vieillard-Roi, & lui préſentant le *maro*,

ſymbole de la royauté, je lui dis : » Roi
» d'*Ulietea*, revêtez-vous de cet attribut
» de votre dignité ſuprême. Nous avons
» triomphé de vos ennemis. Le ſage *Orée*
» gouverne maintenant en votre nom.
» Vous pouvez rentrer, quand il vous
» plaira, dans votre royale demeure : elle
» eſt libre. Quelque diligence que vous
» faſſiez, vous ne répondrez pas aſſez tôt à
» l'ardeur des vœux qui vous rappellent....
» (*Prenant* Oréo *par la main.*) En atten-
» dant, ſouffrez que je vous recommande
» un de vos plus fideles Sujets.... « *Oréo* !
s'écria le bon Roi, & il le ſerra dans ſes
bras. Puis remarquant que cette preuve
ſubite d'affection nous étonnoit, — » Ja-
» mais *Oréo* n'a été mon ennemi. Tant que
» j'ai vécu à *Ulietea*, réduit, après ma
» défaite, au diſtrict d'*Opoa*, il m'a té-
» moigné la plus grande conſidération. Ce
» fut lui qui me procura, il y a quelques
» années, la connoiſſance du Capitaine
» *Cook*. Il eut l'attention de dire à ce no-
» ble Etranger que j'étois le Roi de l'Iſle :
» j'eus toutes les préférences. Souvent il
» plaignoit mes malheurs ; s'il ne les a

» pas ſoulagés, c'eſt que j'avois trop de » fierté pour le vouloir. Quand *Opoony*, » par une derniere injuſtice, me dépouilla » du peu qu'il m'avoit laiſſé d'abord, je » fais qu'*Oréo* employa tout ſon crédit » pour m'épargner ce coup terrible : juſ- » ques-là que ſes vives inſtances choque- » rent l'uſurpateur, qui lui reprocha » d'être de ſon ſang & de m'aimer. La ſa- » geſſe & la douceur de ſon adminiſtra- » tion ont fait oublier à mon pauvre Peu- » ple qu'il étoit le Miniſtre d'un Tyran. » Voilà ſes titres pour être chéri d'*Ooroo*.... » Mais que ſignifie, dites-le moi, qu'il » eſt *un de mes plus fideles Sujets* ?.... *Bo-* » *labola* eſt ſa patrie ; *Opoony* ſon Souve- » rain.... « Nous donnâmes au vénérable *Ooroo* l'explication qu'il deſiroit. Il en pleura de joie, & *Oréo*, profondément touché d'un accueil qu'il n'avoit oſé eſ- pérer, ſe félicita d'avoir perdu un rang uſurpé.

Tairée-Tareea & *Ollou* s'étant éloignés pour ſe divertir enſemble, je ſaiſis ce mo- ment pour demander à *Ooroo* quand il vou- loit

loit que nous le tranſportaſſions à *Ulietea*; Dès demain, me répondit-il, ſi vous le jugez à propos : néanmoins ſous la condition, que le jour où, vous penſerez à quitter *Ulietea*, pour revenir à *Huaheine*, après m'avoir rétabli, vous exauciez une priere que je vous adreſſerai alors, & pas plutôt. Elle pourra vous ſurprendre; mais je ſuis sûr qu'elle ne vous déplaira pas. En prenez-vous l'engagement? — Sans balancer, lui dis-je. — Jurez-le moi, *Omaï*. — Je dirois à un autre qu'*Ooroo* que ma parole vaut un ſerment; mais à mon Roi..... — (*Lui bruſquement*) Arrête, mon ami : j'ai tort; oui, ta parole vaut un ſerment. — Pardonnez, repris-je; je mets une reſtriction à ma promeſſe. — Et quelle? — Que vous ne voudrez pas me retenir à *Ulietea*. — Soyez tranquille, *Omaï*; ma priere future ſuppoſe que vous continuerez de vivre à *Huaheine*.

Il ne reſta plus de difficulté. Nous convînmes que trois jours après le retour de nos Ambaſſadeurs d'*Eimeo* & d'*O-Taïti*,

nous partirions pour *Ulietea* avec une eſcorte & des précautions qui nous ſauvaſſent du malheur irréparable de terminer par un accident fâcheux, la révolution que nos armes, favoriſées de l'*Eatooa*, avoient ſi pleinement opérée.

L'abſence d'*Opahiah* ne fut pas longue. Nous le vîmes un matin rentrer dans la baie d'*Owharre*, ſuivi de deux grandes pirogues. Elles étoient remplies de vieillards, de femmes & d'enfants. Notre Envoyé avoit ſur ſon bord la famille d'*Adelo*. Nous remarquâmes, avec inquiétude, que l'épouſe du Hiérarque paroiſſoit abymée dans la douleur, au lieu de laiſſer appercevoir cette joie vive & pure qu'on reſſent ſi naturellement, quand on ſort d'une odieuſe captivité, pour ſe réunir à ce que l'on a de plus cher au monde. Le bon *Téaponée*, ſinguliérement troublé, ſe préſenta pour lui donner la main au débarquement: elle le ſouffrit; mais lorſqu'il voulut l'embraſſer, elle repouſſa doucement ſon viſage, & verſa quelques larmes. *Adelo*, au comble de l'étonnement, ou-

vroit la bouche pour demander l'explication de cette conduite : *Hanah* le prévint. » Vous ſaurez tout, lui dit-elle. Accordez-» moi la permiſſion de paſſer cette jour-» née chez *Réema-Lema*, & ne me revoyez » que demain. « Ces paroles n'étoient pas de nature à diminuer la ſurpriſe du ſenſible époux. Il ne démentit point la bonté de ſon caractere. — J'ignore, répondit-il, en quoi j'ai offenſé ma chere épouſe. — Ah! s'écria-t-elle, vous ne m'avez point offenſée.... je ne vous ai pas offenſé non plus; mais.... ſouſcrivez à ma demande. — Je ne vous ai jamais rien refuſé.... Puis-je vous conduire? — Non ; *Omaï* voudra bien m'accompagner. J'ai beſoin qu'il vienne.... Emmenez vos enfants. — Mes enfants, dites-vous! Eſt-ce qu'ils ne ſont plus les vôtres? — De grace, ne me tourmentez pas. Je vous ai dit que demain vous ſauriez tout. Adieu, *Adelo*.... Elle fit un mouvement pour prendre la main de ſon époux, qui s'éloignoit, la mort dans le cœur ; mais elle ſe retint comme par réflexion. Après avoir quelque temps ſuivi des yeux ſon mari & ſes enfants, s'adreſ-

ſant à moi, aurez-vous, dit-elle, la complaiſance de me mener chez *Réema-Lema*?

Le Conſeil où *Opahiah* devoit rendre compte de ſa commiſſion, ne pouvant être aſſemblé ſur le champ, rien ne m'empêchoit de donner à l'épouſe d'*Adelo* la ſatisfaction qu'elle deſiroit. J'imaginois qu'en route elle s'expliqueroit avec franchiſe & liberté; d'autres que moi y auroient été trompés: elle ne fit que ſoupirer & pleurer. Si je hazardois une queſtion, ou elle ſe taiſoit, ou elle ne parloit que pour me prier de ne la pas interroger. Nous arrivons. *Réema-Lema* ſaute au cou de ſa tendre amie, qui d'abord la repouſſe, comme elle avoit fait ſon mari, ſe repent enſuite de cette action, & finit par s'évanouir entre ſes bras. Pendant qu'elle étoit ſans connoiſſance, je racontai à *Tanadoure* & à ſa femme la ſcene du débarquement. Elle fut pour eux un myſtere impénétrable. J'avois des ſoupçons; ils aſſiégeoient involontairement ma penſée, mais je n'oſois les découvrir avant l'explication promiſe pour le lendemain.

Hanah revint à elle ; ſes larmes coulerent en abondance. Un peu ſoulagée par cette double criſe, elle me dit avec aſſez de fermeté : » *Omaï*, allez au Conſeil, & obligez-» moi de vous trouver ici à la fin du jour. » Faites, s'il eſt poſſible, que *Nowa* y » vienne auſſi. C'eſt à vous deux & à ma » chere *Réema-Lema* que je révelerai un » ſecret.... (*plus bas*) affreux. « Elle exigea qu'on la laiſsât ſeule juſqu'à ce moment.

Les Chefs s'entretenoient de la triſte aventure de notre Hiérarque, lorſque je parus dans le lieu de l'aſſemblée. Nous ne croyions pas qu'*Adelo*, affligé comme il étoit, & ayant tant de raiſons de s'inquiéter ſur l'avenir, quittât ce jour-là ſa maiſon, beaucoup moins qu'il vînt prendre place au milieu de nous : il me ſuivoit. Quoi ! c'eſt vous, lui dis-je ! vous avez le courage.... Mes chagrins particuliers, me répondit-il, ſans me donner le temps d'achever, ne me diſpenſent pas de l'obligation de concourir au bien général. Il y a d'ailleurs dans ma démarche autant d'intérêt perſonnel, que de zele &

de fermeté. J'eſpere que le rapport d'*Opahiah* répandra quelques lumieres ſur mon ſort..... Mais, *Omaï*, vous l'avez conduite chez *ma fille*.... ne vous a-t-elle pas avoué ce qu'elle me cache? Parlez: délivrez-moi d'une incertitude mille fois plus accablante que les malheurs qu'elle ſemble m'annoncer. Je lui répétai ce qu'*Hanah* m'avoit dit: il ſoupira, & ſe tut.

En ce moment *Ooroo* & *Ollou* demanderent à être introduits. Le bon vieillard harangua longuement: c'étoit le privilege comme le défaut de ſon âge; & ſa reconnoiſſance ſembloit lui reprocher de n'en pas dire encore aſſez. *Mataneo* répondit avec plus de dignité qu'il n'en mettoit ordinairement dans ſes actions publiques. *Ollou* parla auſſi, mais avec une vivacité charmante. Il conclut ſon petit diſcours en ſe jettant au cou de *Tairée-Tareea*, jurant que quand il ſeroit Roi d'*Ulietea*, il ne l'oublieroit jamais.... ni *Nowa*, ni *Omaï*, ni *Méemé*, ni aucun des nobles Chefs. On rit beaucoup de voir là *Méemé*;

on crut que c'étoit une diſtraction d'enfant : nous ſavons, le Lecteur & moi, à quoi nous en tenir.

Les Souverains d'*Ulietea* ſe retirerent. Je fis ſigne à *Opahiah* ; il commença en ces termes :

» Roi & Chefs d'*Huaheine*, je vous déclarerai, avant tout, que, ſans *Œdidée*, j'étois un homme mort. Je continuerai, en vous déclarant encore que, ſans le même *Œdidée*, je n'aurois ramené avec moi aucun de ceux dont j'étois chargé de négocier la liberté. *Œdidée* a tout fait. *Adelo*, vous lui devez ſpécialement votre épouſe & vos enfants, que *Maheine* vouloit retenir, même en élargiſſant les autres priſonniers. Et vous, *Omaï*, recevez nos actions de graces : *Œdidée* n'a agi, auprès du Souverain d'*Eimeo*, que par conſidération pour vous. Il me l'a dit.... Mais il faut entrer dans quelque détail. «

» Le ſoleil ſe couchoit, lorſque ma pirogue s'approcha du rivage où j'étois en-

voyé. On eût dit que *Maheine* m'attendoit. Il ſe promenoit au bord de la mer, environné d'une troupe d'Inſulaires, parmi leſquels étoit notre ancien Hiérarque. (1) Je ne diſtinguai cet homme qu'après être deſcendu ; s'il eût plutôt frappé mes regards, je n'aurois peut-être pas eu le courage d'aller à terre ; ſa préſence m'inſpira une ſecrette horreur. «

» Perſonne ne parut trouver mauvais que je débarquaſſe. *Maheine* & ſa compagnie firent quelques pas au-devant de moi. J'avançois gravement, mon bananier à la main. Dès que je fus à portée de l'entendre, le Tyran me cria : *Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que veux-tu ?* Je répondis preſqu'auſſi briévement : » Je ſuis *Opahiah*, » l'O-Taïtien. Je viens d'*Huaheine*. Je veux » traiter de la liberté de ceux que vous » avez enlevés. « — Qui t'envoie ? — Le Roi & les Chefs d'*Huaheine*. — Ce n'eſt

(1) Le méchant qu'on avoit banni, & auquel *Adelo* avoit ſuccédé.

pas ce gredin d'*Omaï* ? — C'eſt *Omaï* comme les autres.... Mais, Seigneur, vous lui donnez un nom qui ne lui convient guere. — Tous les noms conviennent à un malheureux qui a eu l'audace d'attaquer le grand *Opoony*. — Et le bonheur de le vaincre. — Prens garde, *Opahiah*; tu enflammeras ma colere par tes réflexions. — Je ſuis bien éloigné d'en avoir le deſſein; j'ai dit ſeulement un mot pour *Omaï*, que vous outragiez, quoiqu'autrefois vous l'euſſiez aſſuré de votre eſtime. — Oui, autrefois; mais alors il ne s'étoit pas inſolemment promu au rang ſublime d'*Earée*; mais il n'avoit pas manqué au reſpect que tout homme, vivant dans nos Iſles, doit à l'incomparable *Opoony*. — Je vous proteſte, Seigneur, que, malgré la perte d'*Ulietea* & d'*Otaha*, l'incomparable *Opoony* ne hait pas celui que vous traitez avec tant de dédain. Il lui a offert ſa fille, avec une ſouveraineté; il lui a même offert une ſouveraineté, ſans ſa fille. — Tu mens. — (*Le feu me monte au viſage.*) Je ments !.... C'eſt *Maheine*.... (*je me ſouviens de mes inſtructions*) qui ſe

trompe. — Finiſſons ce colloque ; il me fatigue.... Tu viens traiter de l'élargiſſement de mes priſonniers : je n'en rendrai aucun. Leur ſang coulera en l'honneur de nos Dieux.... Pars, & ſouviens-toi que ſi tu n'étois pas O-Taïtien, ton bananier & tes ſymboles de paix ne m'euſſent pas empêché de punir en ta perſonne, l'effronté *Manohoone* qui t'envoie. «

» Il eſt établi à *Huaheine*, remarqua malicieuſement le Hiérarque ; il a renoncé à la protection d'*Otoo*. C'eſt un de ces vils Inſulaires qui ont voyagé à *Lima*, & qui ſe ſont ligués avec le ſacrilege *Omaï*, pour abolir nos ſaintes coutumes, & tout bouleverſer dans les Iſles. «

» Dit-il vrai, me demanda *Maheine*.... & ſes yeux étinceloient de fureur. — Oui & non, répondis-je. Je ſuis un des quatre O-Taïtiens embarqués ſur la grande pirogue eſpagnole ; j'ai renoncé à la protection d'*Otoo*, & je me ſuis attaché à la fortune d'*Omaï*.... mais nous ſommes moins *vils* que ce *Téaponée* dégradé ; mais *Omaï*

ſert les Dieux, & ne détruit que des ſuperſtitions cruelles & inſenſées ; mais, au lieu de *tout bouleverſer*, cet homme céleſte rappelle l'ordre que l'uſurpation avoit anéanti ; mais..... — Penſes-tu, mépriſable inſecte, que tu parles à *Maheine* ? — Tu vas le voir.... Au nom du Roi & des Chefs d'*Huaheine*, je te ſomme de conſentir à l'échange des priſonniers, &, en cas de refus, je te déclare une guerre éternelle.... Mais ſi tu étois aſſez inhumain pour attenter, de ſang froid, à la vie d'un ſeul de nos compatriotes, ſous prétexte de remercier tes Dieux.... — Acheve : que m'arriveroit-il ?.... J'ai déjà eu la ſatisfaction d'en aſſommer deux ; demain on en immolera un troiſieme : je te retiens pour me préſenter *le manger du Chef*. — Barbare, m'écriai-je, avec le tranſport de l'indignation.... tu as prononcé ton arrêt ! Rien déſormais ne peut ſauver ta tête coupable... *Omaï*, accours ; venge tes amis, tes enfants.... Que l'impitoyable *Maheine*, proſterné dans la pouſſiere, ſoit réduit à implorer ta clémence, & qu'il ne l'obtienne pas.... Et toi, Hiérarque abhorré, toi qui

ſouffle dans l'ame de ce méchant, le feu d'*Etée* qui te dévore, tremble.... «

» Je ne m'appercevois pas que *Maheine*, étouffant de colere, ordonnoit à ſes gens de s'emparer de moi. Ils obéiſſent. On caſſe mon bananier, on profane les ſymboles de paix. Je me défends, mais inutilement. L'indigne Hiérarque s'approche, & me frappe lui-même. On me lie les mains derriere le dos. Dans cet état deux hommes robuſtes me jettent, malgré moi, aux pieds du Tyran, en criant que je demande la vie.... » Non, criai-je plus haut » qu'eux; vous êtes des impoſteurs: c'eſt » une prompte vengeance que je deman- » de. « On affecta de me tenir quelque temps dans cette poſture humiliante. Enfin je me relevai. *Maheine* me dit aſſez tranquillement: » Tu recevras demain le ſa- » laire de ton impudence.... (*au Hiérarque*) » Voilà le *Taboo* dont vous régalerez les » Dieux, au coucher du ſoleil. «

» On m'entraîna auſſi-tôt dans une vaſte maiſon, où l'on gardoit nos malheureux

compatriotes. Je leur racontai ma triſte aventure; ils ne purent retenir leurs larmes & leurs gémiſſements, quand ils apprirent que je mourois pour avoir voulu les ſauver. "

» Comptant bien que j'étois au dernier jour de ma vie, je recommandai à mes compagnons d'infortune de n'oublier aucune des circonſtances de mon récit ; de conſerver, s'il étoit poſſible, juſqu'au ſouvenir des propres paroles dont on s'étoit ſervi de part & d'autre. » Vous ne » périrez pas tous, leur dis-je ; *Omaï* vien» dra ici auparavant. Il ſauvera ceux d'en» tre vous qui vivront encore, & il con» ſolera les autres qui ne ſeront plus, en » leur envoyant les ames de leurs farou» ches ennemis.... Rapportez-lui bien tout » ce que vous ſaurez de mon ambaſſade & » de ma mort. Que, dans ſa douleur, » (je jouis d'avance de la ſincérité de ſes » regrets) il ait la conſolation d'appren» dre qu'*Opahiah* étoit digne de la com» miſſion qui lui a été confiée.... que j'ai » mieux aimé irriter le Tyran, provoquer

» ſa rage, que de ſouffrir, ſans répondre, » qu'on outrageât mon ami. «

» Je finiſſois de parler. Deux hommes entrerent, chargés de fruits & de quelques morceaux de cochon rôti. Le plus âgé dit : » Pauvres infortunés, mangez la » bénédiction qu'*Œdidée* vous envoie. « *Œdidée*, repris-je ! ſeroit-il à *Eimeo* ? Le charitable Inſulaire refuſa de me répondre, parce que j'étois *Taboo*. Je reſpecte ton ſcrupule, lui dis-je : mais ſi tu as de l'amitié pour *Œdidée*, ou qu'il ſoit ton maître, cours, & hâte-toi de lui annoncer qu'*Opahiah*, ſon meilleur ami, eſt captif en ce lieu, & que demain, vers le coucher du ſoleil, les *Téaponées* l'aſſaſſineront par l'ordre de *Maheine*. «

» Ils ſortirent en ſilence. Sans doute que leur diligence fut extrême ; car peu de moments s'étoient écoulés quand *Œdidée* parut. Il ne ſavoit rien de mon hiſtoire, ni comment je me rencontrois parmi les priſonniers d'*Huaheine*. Je lui dis de quelle maniére les choſes s'étoient paſſées. Il

blâma la hauteur de quelques-unes de mes réponſes. Après tout, ajouta-t-il, un homme de cœur ne pouvoit guere répondre autrement, & je crois qu'à votre place j'en euſſe fait autant, ou même davantage. Mais, mon cher *Opahiah*, il faut ſonger à vous tirer d'ici. Je vais chez *Maheine*. Il ne tiendra pas, j'en ſuis sûr, contre mes ſollicitations. C'eſt votre ancien Hiérarque qui l'anime à verſer du ſang. Ce Miniſtre fanatique hait *Omaï* au-delà de toute expreſſion, & il ſuffit d'avoir des liaiſons avec le nouvel *Earée* d'*Huaheine*, pour devenir l'objet de ſon cruel reſſentiment.... Je perds un temps précieux. Embraſſons-nous.... Ce ſont les Dieux qui m'inſpirerent, il y a quelques jours, le deſſein de viſiter le Souverain d'*Eimeo*; ils vouloient que je vous ſauvaſſe. Je vole. Dans deux heures, au plus tard, *Opahiah* ſera libre comme *Œdidée*.«

» La nuit étoit fort avancée, & mon libérateur ne revenoit point. Je commençois à craindre qu'il n'eût trop préſumé de ſon crédit, & que *Maheine* ne fût inflexi-

ble. Mes alarmes ceſſerent enfin. *Œdidée* entra, accompagné d'un Inſulaire de marque, qui dit à mes Gardes : *Déliez cet homme, le Roi lui rend la liberté.* «

» Mon ami me propoſa d'aller ſouper & coucher à la maiſon qu'il occupoit. Chemin faiſant, il m'apprit que *Maheine* avoit été long-temps intraitable, & que ſi *ce galant homme* (il montroit l'Inſulaire) n'eût pas joint ſes inſtances à celles qu'il prodiguoit, il auroit eu peut-être la confuſion d'échouer dans ſon entrepriſe. » Vous n'en euſſiez pas été moins ſauvé, » continua-t-il. Ce brave Inſulaire ſeroit » venu à l'endroit où l'on vous gardoit ; il » auroit ordonné votre délivrance au nom » de *Maheine*, & une pirogue, bien armée » & bien légere, vous auroit tranſportés » l'un & l'autre en lieu sûr. « Chefs d'*Huaheine*, votre ſurpriſe diminuera quand vous ſaurez que mon libérateur étoit cet homme d'*Eimeo* dont *Omaï* ſauva les oreilles. Il avoit juré d'être reconnoiſſant, & l'action qu'il méditoit, eſt une preuve qu'il

ſe

ſe ſouvenoit de ſon ſerment. Il nous quitta à la porte de la maiſon d'*Œdidée*. «

» Seuls, mon ami & moi, nous prîmes quelques aliments, &, couchés ſur la même natte, nous converſâmes toute la nuit. Il brûloit d'entendre la véritable hiſtoire de la révolution d'*Ulietea* & d'*Otaha*: car on en parloit diverſement. Elle lui cauſa un ſenſible plaiſir. Quoique parent d'*Opoony*, il avoit toujours déteſté l'ambition de ce fameux uſurpateur. Les reglements dreſſés à *Huaheine*, pour le bonheur des hommes, l'attendrirent: il combla d'éloges *le vertueux Omaï*, & répéta pluſieurs fois que c'étoit l'*Eatooa*, ſous une forme humaine. «

» Le ſommeil nous interrompit enfin, & les feux du ſoleil échauffoient déjà le ciel & l'eau, lorſque nous nous levâmes. J'ai obtenu, mon cher *Opahiah*, me dit *Œdidée*, de paſſer vingt-quatre heures avec vous; mais *Maheine* exige que vous ne ſortiez point d'ici, ſi ce n'eſt pour vous rembarquer. Votre pirogue, qu'on avoit

faiſie, & vos rameurs, qui partageoient la captivité de leur maître, vous ſeront rendus. Le Roi d'*Eimeo* veut que vous juriez, avant de partir, qu'*Omaï* ne tirera aucune vengeance de l'injure perſonnelle qu'on vous a faite. Il eſt perſuadé que ſi vous le jurez, *Omaï* remplira ce ſerment.«

„Je l'ai juré..... & je demande, en ce moment, par tous mes ſervices, par mes dangers, que l'injure faite à *Opahiah* ſoit ôtée du nombre des crimes de *Maheine*.«

„Cette précaution du Tyran indiquoit viſiblement qu'au fond il nous appréhendoit, & que mes menaces, qui l'avoient courroucé d'abord, l'effrayoient à la réflexion. Je penſai qu'on pouvoit mettre ces craintes à profit, & en extraire, pour ainſi dire, la liberté de nos compatriotes: achevez la bonne œuvre, dis-je à *Œdidée*. Perſuadez au Roi d'*Eimeo* de relâcher ſes autres priſonniers, & de conſentir qu'ils reprennent avec moi le chemin de leur patrie. Vous lui ferez aiſément compren-

dre que c'eſt-là le plus sûr moyen d'effacer l'impreſſion du traitement que j'ai reçu. Pourquoi pouſſeroit-il à bout un Souverain & des Chefs qui, dans la ſuite, peuvent avoir des ſuccès, & rendre offenſe pour offenſe, cruauté pour cruauté ? Repréſentez-lui encore que les priſonniers qu'il retient, ſont la plupart des vieillards inutiles, des femmes & des enfants, dont l'abſence ne nous affoiblit pas réellement : au lieu que nous avons une trentaine de ſes plus braves Guerriers, que nous lui renverrons ſains & ſaufs, s'il nous redonne ceux que je ſuis venu chercher. Inſiſtez particuliérement, cher *Œdidée*, ſur la liberté de l'épouſe & des enfants d'*Adelo*. Leur ſort m'inquiete. Je ne les ai point apperçus dans l'endroit où ſont renfermés les compagnons de leur infortune. «

» Vous n'aviez garde de les y voir, me répondit *Œdidée* ; ils n'y ont jamais été. *Maheine* leur a donné pour priſon une jolie demeure, à côté de la ſienne ; on les y ſert comme s'ils étoient de ſa famille. — Et pourquoi cette diſtinction ?.... Dans un

homme comme *Maheine*, elle ſuppoſe un deſſein que je n'oſerois approfondir. — Vous ne vous trompez pas. Votre ancien Hiérarque continue de pourſuivre *Adelo* dans les perſonnes qui lui ſont cheres. Il voulut d'abord que, contre nos ſacrés uſages, la femme fût *Taboo*, & immolée la premiere. Heureuſement pour elle j'arrivai chez mon ami au moment de cette abominable propoſition. *Maheine* me demanda ce que j'en penſois. Je déclarai nettement qu'elle me pénétroit d'horreur. — Jamais femme n'a été *Taboo*.... une innovation de cette eſpece ſoulevera toutes les Iſles contre le régime qui l'aura introduite.... L'épouſe d'un grand *Téaponée* mérite toute ſorte d'égards & de conſidération.... Enfin il faut avoir le cœur plus dur qu'un reſſif de corail, pour ſolliciter la mort d'*Hanah*, quand on la connoît. —Elle eſt aimable, me dit *Maheine*? — *O-Taïti*, répondis-je, n'a pas de plus belle perſonne (1), & toutes nos Iſles n'en ont point de meilleure....

(1) *Cook* obſerve quelque part que les femmes, à *Eimeo*, ne ſont rien moins que jolies, & que ſi l'on y en rencontre

Là-deſſus le Roi ſignifia au Hiérarque qu'il ne ſouffriroit pas qu'une femme fût *Taboo*; & ſur le champ il ordonna qu'on logeât l'épouſe d'*Adelo* tout auprès de lui, que ſes propres Officiers en prîſſent ſoin, & que, la liberté exceptée, elle jouît de tous les agréments dont ſa ſituation étoit ſuſceptible. Il s'empreſſa de lui faire une viſite, ſous prétexte de la conſoler & de s'aſſurer par lui-même ſi rien ne lui manquoit. Je ſentis que j'avois commis une lourde faute, en vantant à *Maheine* les charmes innocents d'*Hanah*; mais il n'étoit plus temps de la réparer. Le Hiérarque en a profité méchamment & habilement. Réſolu de tourmenter *Adelo* dans ſon épouſe, il a perſuadé au Souverain d'*Eimeo* qu'un Roi peut tout, & que, pour remplir les formalités qui couvrent ce qu'une action de cette eſpece a d'irrégulier aux yeux de la multitude, il faudra

---

à qui la nature n'ait pas refuſé ce petit avantage, on peut juger auſſi-tôt qu'elles ſont étrangeres. Cette regle n'eſt pas tellement générale, qu'elle ne ſouffre aucune exception. Voyez la *Narration* intitulée *Mamoore*.

obliger *Hanah* à répudier ſon mari. Vous l'épouſerez alors, a-t-il ajouté, & nos rigoriſtes eux-mêmes applaudiront à cette union. *Maheine* a donc vu *Hanah*. Elle lui a demandé la liberté ; il lui a répondu qu'il venoit lui offrir plus que cela.... *Eh quoi?.... Ma main.* L'excellente femme s'eſt récriée ſur l'indécence de cette propoſition.... *Je ſuis épouſe, j'adore mon mari.... Vous ne le reverrez pas*, a repris *Maheine*, en l'interrompant; *il faut que vous vous déterminiez à être ici Reine ou eſclave. Point de milieu....* (avec fierté) *Tyran, penſez-vous que le choix m'embarraſſe? Sachez qu'une femme telle que moi.... S'humaniſera, je l'eſpere*, a continué *Maheine*, en la quittant. Depuis ce moment il a épuiſé tour à tour les menaces & les promeſſes, la ſévérité & la douceur, en un mot, ce que fourniſſent de reſſources le pouvoir ſouverain & l'art ſéducteur des paſſions. Rien ne lui a réuſſi. Il n'eſt pas plus avancé qu'à la premiere démarche. Sa foibleſſe l'indiſpoſe contre lui-même. Je préſume qu'il voudroit être à recommencer, & qu'il laiſſeroit en repos la digne *Hanah* ; mais

le dépit s'en mêle, & il paroît décidé à la conſtance, ou, pour mieux dire, à l'obſtination. Jugez, mon cher *Opahiah*, ſi, ſachant tout cela, & *Maheine* m'en ayant fait les confidences, en jurant qu'il ne ſe déſiſteroit pas, je puis me charger de la commiſſion que vous me donnez? «

» Ainſi parla *Œdidée*, auquel je répondis : N'importe, homme généreux ; tentons l'aventure ; n'ayons rien à nous reprocher.... (*me penchant vers ſon oreille*) Si *Maheine* étoit inflexible, *Œdidée* ne pourroit-il pas rendre à la ſage & intéreſſante *Hanah* le ſervice qu'il préparoit à ſon ami? Cette pirogue.... ce brave Inſulaire.... cette fuite.... *Omaï* ne mettroit point de bornes à ſa reconnoiſſance. — Je ne vous promets pas cela, *Opahiah*; vous êtes mon ami, vous, mon tendre ami. — Hé! qui ſera l'ami de la vertu ſans défenſe, ſi *Œdidée* refuſe d'accepter ce titre honorable? Qui la protégera, ſi *Œdidée* l'abandonne? — Les Dieux, ſans doute. — Oui, mais par les hommes qui leur reſ-

ſemblent. — Je vais trouver *Maheine*, déterminé à réuſſir ou à me brouiller avec lui... Il ſortit. «

» Il revint à l'heure du dîner. La joie qui brilloit ſur ſon viſage annonçoit un heureux ſuccès, & cet indice n'étoit pas trompeur. Le Tyran avoit tout accordé de fort bonne grace. On devoit joindre deux pirogues à la mienne pour le tranſport de nos compatriotes. Quant à l'élargiſſement des Guerriers d'*Eimeo*, détenus ici, on s'en fioit à ma parole. Il étoit arrangé qu'ils retourneroient chez eux, ſur les deux mêmes pirogues qu'on me prêtoit. On renvoyoit à *Adelo* ſes enfants; on étoit dans l'intention de lui renvoyer auſſi ſa femme, à moins qu'elle ne conſentît enfin aux ſéduiſantes propoſitions du Roi, qui me demandoit un jour de plus, pour s'aſſurer irrévocablement des diſpoſitions de ſon aimable captive. Ce jour paſſé elle étoit ou libre, ou volontairement Reine d'*Eimeo*. «

» Loin de me plaindre d'un retardement

qui prolongeoit pour moi l'agréable ſociété d'*Œdidée*, je la regardai comme une faveur ; & certain qu'*Hanah* demeureroit fidele au plus reſpectable des époux, je jouis d'avance du plaiſir de la ramener avec moi. «

» On eſt venu m'avertir ce matin, aux premieres clartés de l'aurore, que tout étoit prêt pour le départ. *Œdidée* m'a accompagné juſqu'à la baie. J'y ai trouvé nos compatriotes bien étonnés & bien contents de n'être plus eſclaves. Ils m'ont accablé de remerciements & de bénédictions, que j'ai renvoyées à mon ami. L'épouſe d'*Adelo* a paru, eſcortée de quelques *Towtous*. La douleur & l'abattement étoient imprimés ſur toute ſa perſonne, au point qu'il m'a été comme impoſſible de retenir une queſtion que je me ſuis amérement reprochée depuis : je lui ai demandé ſi elle quittoit à regret la terre de ſa captivité? Elle n'a répondu qu'en s'élançant dans ma pirogue. Son affliction, pendant le voyage, a continué de ſe manifeſter par des larmes, des ſoupirs, même par ſes attitudes ; car

le plus ſouvent elle appuyoit ſa tête ſur ſes genoux, & ſe cachoit le viſage avec ſes mains. Si ſes enfants la careſſoient, elle ne les repouſſoit pas, mais ſon agitation augmentoit ſenſiblement. Quelquefois elle les embraſſoit d'une force qui étoit plutôt une convulſion qu'un épanchement de l'amour maternel. Elle n'a pas prononcé une ſeule parole, & j'ai eu bien de la peine à obtenir qu'elle mangeât une *évée*. (1) Vous avez été témoins de ſa conduite en arrivant à *Owharre*. «

» Voilà, Roi & Chefs d'*Huaheine*, le fidele rapport de la négociation dont *Omaï* m'avoit honoré par vos ordres. Peu s'en eſt fallu qu'elle ne me coûtât la vie ; mais ce n'eût pas été une médiocre conſolation que de la perdre pour la juſtice & pour vous. «

Le magnifique Conſeil, enchanté du courage & des ſuccès d'*Opahiah*, lui offrit

(1) Eſpece de fruit qui reſſemble à une pomme.

telle récompenſe qu'il pourroit deſirer. Il déclara, mais avec modeſtie, qu'il n'en deſiroit aucune. Alors *Tairée-Tareea*, ſans que perſonne le lui foufflât, dit que, par ſon autorité royale, il le créoit *Tooua*, & lui donnoit ſéance parmi les *Earées*. Cette action ſpontanée du jeune Monarque me fit d'autant plus de plaiſir, qu'elle ſembloit prédire qu'en dépit des préjugés, le mérite & les ſervices partageroient un jour, avec la naiſſance, les titres & le pouvoir. L'applaudiſſement univerſel qu'excita la faillie de *Tairée-Tareea* donna un nouveau poids à cette conjecture.

Avant de rompre l'aſſemblée, on chargea *Opahiah* de remettre en liberté les Guerriers d'*Eimeo*, & de veiller lui-même à l'entiere exécution du Traité qu'il avoit conclu. Quoiqu'on n'eût rien ſtipulé touchant les armes de nos priſonniers, nous crûmes devoir les leur laiſſer. Non pas certes que nous appréhendaſſions le courroux du Tyran, dans le cas où nous les aurions retenues ; mais nous ne voulions pas être accuſés d'avoir abuſé de la cir-

conſtance d'une condition non expliquée, pour l'interpréter en notre faveur. Nous ne voulions pas non plus qu'*Œdidée* éprouvât le moindre déſagrément, un reproche, à cauſe de nous.

En parlant d'*Œdidée*, je me ſouviens que le magnifique Conſeil arrêta qu'auſſitôt qu'on auroit appris ſon retour à *O-Taïti*, il lui ſeroit envoyé un Inſulaire pour le complimenter de la part du Roi, des Chefs & du Peuple d'*Huaheine*, & lui porter un beau préſent. Ce préſent fut compoſé d'étoffes & de fruits. J'y ajoutai quelques bagatelles européenes, & une bouteille de mon vin. *Opahiah* ſollicita & obtint, ſans peine, cette ſeconde légation.

Et puiſque j'ai dit un mot de mon vin, j'ajouterai tout de ſuite ce qui concerne mon vignoble & mes vendanges. Le vignoble s'agrandiſſoit à vue d'œil; il couvroit déjà plus de la moitié des deux collines ſur quoi les premiers ſeps avoient été plantés. On eût dit que la végétation de

ces délicieux arbuſtes faiſoit des efforts incroyables pour ſeconder l'étendue & la vivacité de mes deſirs. Avant qu'il ſoit dix ans, toutes nos Iſles ſeront riches de ce tréſor : car, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai renoncé à l'idée de la poſſeſſion excluſive, que j'avois d'abord adoptée. Le ſéjour que j'ai fait dans les grandes ſociétées civiliſées, où l'on n'eſt que *Citoyen*, m'avoit un peu dépravé le jugement : mais, grace à l'*Eatooa*, je ſuis redevenu *homme* en mettant le pied ſur notre heureuſe terre. J'ai vu des freres dans les Habitants de toutes nos Iſles. *Huaheine* aura ſeulement le privilege de poſſéder la ſource des richeſſes ; les ruiſſeaux ſe diviſeront & couleront, de proche en proche, pour féconder les contrées voiſines.

Mes vendanges étoient belles & abondantes : ce que j'attribue plutôt à la fertilité du ſol qu'à mes ſoins & à mon intelligence. Les ſoins étoient grands ; mais l'intelligence médiocre. Ce n'eſt qu'en multipliant les fautes que j'ai acquis un peu d'habileté dans la culture de la vigne. Je

n'avois, pour me diriger, que des notions très-ſuperficielles. L'expérience me manquoit, & c'eſt l'unique maître dont les leçons inſtruiſent ſolidement. Quoi qu'il en ſoit, les grappes étoient nombreuſes & le raiſin exquis. L'art du Tonnelier me devenoit néceſſaire. Juſqu'alors j'avois fait & conſervé mon vin dans des vaſes de terre de pluſieurs capacités différentes ; il me falloit actuellement des réſervoirs plus amples & moins fragiles. Arrêté avec moi-même que je m'en occuperois à mes momens perdus.

On s'impatiente de mes digreſſions. On deſireroit, je le vois bien, que je me hâtaſſe un peu davantage de retourner chez *Réema-Lema*. Il y a dans cette maiſon un certain ſecret qui doit m'être confié, & que le Lecteur ne ſaura que par moi : raiſon ſuffiſante pour que ma lenteur déplaiſe. Aſſurément déplaire à ce qu'on appelle *le Lecteur* n'eſt pas mon deſſein. J'ai appris, en Angleterre, de tous les Ecrivains, mes confreres, que la bienveillance de cet important perſonnage étoit, après la vérité,

ce que nous devions ambitionner comme le bonheur ſuprême. Mais, avec tous les ménagements qu'on lui doit & ceux qu'il uſurpe, encore ne faut-il pas s'en aller de beau ſoleil trouver une femme qui, ſoit raiſon, ſoit caprice, ne veut s'expliquer que dans les ténebres. J'aurai donc le temps de parler de la légation de *Sanno*.

Il arriva d'*O-Taïti* le jour même qu'*Opahiah* revint d'*Eimeo*. Je ne jugeai pas à propos de l'entendre en plein Conſeil. Sa commiſſion étoit un ſecret entre lui & moi. Si elle a réuſſi, diſois-je, j'annoncerai tout à la fois le projet & le ſuccès; ſi elle a échoué, l'intérêt de la choſe publique exige que ma démarche auprès d'*Otoo* ſoit ignorée. Un rien anime le Peuple; un rien auſſi le décourage.

Mon Ambaſſadeur avoit été reçu du Roi Souverain d'*O-Taïti*, avec toutes les marques d'affection que ce bon Prince put imaginer. La nouvelle de mes victoires ſur *Opoony* avoit précédé *Sanno*, mais la joie qu'elle avoit excitée duroit encore. C'étoit

à qui auroit chez ſoi, à qui régaleroit un homme, témoin oculaire de tant d'évenements ineſpérés. On ſe faiſoit raconter juſqu'aux moindres détails. Tout ce qui avoit contribué à l'humiliation du ſuperbe *Opoony*, étoit précieux. On donna les plus grands éloges à ma conduite, on ſe récria ſur mon bonheur : c'étoit un petit mêlange d'équité & de jalouſie auquel je devois m'attendre, & dont je n'étois pas bleſſé.

Sanno ne tira preſque point d'autre fruit de ſon voyage, que d'avoir été fêté. Le génie craintif & pacifique d'*Otoo* l'emporta ſur la volonté de me complaire & de m'obliger. Il trouva mille inconvénients à ſe brouiller ouvertement avec *Maheine*. Ce Roi avoit à *O-Taïti* de nombreux partiſans. *Whaeatua*, premier Chef de *Tiarraboo*, qui aſpiroit à l'indépendance abſolue, ne manqueroit pas de ſaiſir cette occaſion pour exciter de nouveaux troubles ; il pourroit même ſe liguer avec *Maheine*. Rien n'étoit plus aiſé que d'applanir ces difficultés. *Sanno* le fit ; *Otoo* n'en perſévéra pas moins

dans

dans ſon refus de partager la gloire qu'il y avoit à acquérir en délivrant de la tyrannie une de nos ſœurs. Tout ce que nous obtînmes fut qu'on enverroit faire des reproches à l'uſurpateur ſur ſon invaſion d'*Huaheine*; qu'on le menaceroit de l'en punir s'il récidivoit; qu'on veilleroit ſur *Whaeatua*, & qu'on l'empêcheroit de conduire une ſeule pirogue au ſecours de notre ennemi, ſuppoſé que nous n'abandonnaſſions pas l'idée d'exercer contre lui une vengeance légitime. On nous dora la pilule (comme s'expriment les Européens) en ajoutant que ceux qui avoient vaincu *Opoony*, n'avoient beſoin de l'aſſiſtance de perſonne pour triompher de *Maheine*.

Conformément à ſes inſtructions, *Sanno* vit *Towa*. Le projet d'une ligue contre le Souverain d'*Eimeo*, qu'il haïſſoit mortellement, lui cauſa une agréable ſenſation. Il promit de forcer *Otoo* à y prendre part, ou de ſe paſſer de ſon agrément. Généraliſſime des armées d'*O-Taïti-Noë*, il ne déſeſpéroit pas de les conduire, malgré le Roi, à l'expédition propoſée. Du moins

il répondoit des troupes de ſon diſtrict, & de celles de pluſieurs autres Chefs, accoutumés à ne voir que par lui, & à n'avoir de volonté que la ſienne. Mais il demandoit deux conditions ; la premiere, de commander toute l'armée, prétendant que c'étoit la prérogative de la place qu'il occupoit dans l'Iſle métropole ; la ſeconde, de diſpoſer de la conquête, ſelon qu'il eſtimeroit convenable au bien de nos Iſles & à l'avantage des intéreſſés. *Sanno*, en vrai politique, diſſimula la certitude qu'il avoit, que jamais nous ne ſouſcririons à un pareil traité. Il ſe contenta de remercier, en beaux termes, le Général *Towa*, & de lui dire qu'il ne manqueroit pas de nous rapporter combien favorables étoient ſes diſpoſitions ; qu'à l'égard des deux clauſes, il ne pouvoit ni les admettre, ni beaucoup moins les rejetter, parce que n'ayant pas été prévues, elles n'entroient point dans ſes inſtructions ; mais que ſi le magnifique Conſeil les goûtoit, on lui en donneroit avis tout auſſi-tôt, & qu'on prendroit des meſures ultérieures. Le *Gé-*

néraliſſime fut ſatisfait de cette réponſe ; ou parut l'être.

Mon Envoyé trouva *Tatlenoo* en proie à la mélancolie qu'il avoit emportée d'*Huaheine* ; du reſte, m'aimant toujours. La foibleſſe d'*Otoo* & les prétentions de *Towa* ne le ſurprirent point. L'homme ſilencieux & triſte étudie profondément les autres hommes ; il eſt preſque le ſeul qui les connoiſſe. Perſonnellement, dit-il à *Sanno*, je ne puis que très-peu de choſe ; mais certifiez à *Omaï* qu'au jour qu'il m'indiquera, je ſerai dans la baie d'*Owharre* avec douze pirogues bien équipées. Deux cents Guerriers m'accompagneront. Je les commanderai.... Heureux ſi la mort, contre laquelle je me défendrai néanmoins autant qu'un homme attaché à la vie, me délivre de mes peines en les terminant !

Le jour tombe. Tranſportons-nous, *Nowa* & moi, chez *Réema-Lema*, pour y recevoir la confidence qui coûte tant à l'épouſe d'*Adelo*.

Nous apprîmes, en arrivant, qu'elle n'avoit pas joui d'un moment de tranquillité, depuis que je l'avois quittée, pour aller au Conſeil. Sa tête paroiſſoit affectée. Un air de contentement ſuccédoit tout-à-coup aux larmes & aux ſoupirs ; l'inſtant d'après la douleur reprenoit le deſſus. On l'entendoit parler ſeule : tantôt ſa voix étoit ſuppliante, on eût dit qu'elle demandoit grace ; tantôt elle étoit plaintive & gémiſſante, comme ſi elle eût déploré ſon ſort ou quelque grand malheur ; d'autres fois elle s'exhaloit en reproches, elle tonnoit alors. Un déluge de pleurs finiſſoit ces criſes ſi différentes, & en préparoit de nouvelles.

Nous entrâmes dans l'appartement où elle étoit. Elle embraſſa ma femme ſans rien dire. Je ſus qu'elle n'avoit rien mangé depuis ſon arrivée. J'ordonnai qu'on allât chercher du lait doux, & nous la priâmes tant, qu'elle en avala un peu, avec promeſſe de ſouper avec nous, quand elle auroit déchargé ſon cœur.... *pourvu*, ajouta-t-elle, *que vous m'en jugiez encore digne.*

Eh bien, lui dis-je, voyant qu'elle ne parloit plus, quel eſt, chere *Hanah*, le ſecret que vous avez voulu dépoſer dans le ſein de l'amitié, avant de le révéler à *Adelo*, au modele des époux?

Elle héſita quelques moments; puis baiſſant les yeux: » Vous avez devant vous, *dit-elle*, *d'une voix tremblante & entre-coupée*, la femme la plus malheureuſe.... qu'il y ait ſous le ciel.... Que mes amis ne me retirent pas leur eſtime!.... Je ſuis sûre de leur compaſſion.... Qu'ils m'aident à conſerver la tendreſſe.... ah! qu'ai-je dit! Non.... je continue. «

» Pendant cette nuit fatale, dont les ténebres favoriſerent la deſcente de *Maheine*, je fus enlevée avec mes enfants.... Mon mari.... j'en benis la providence des Dieux; ils l'euſſent immolé, les barbares!.... mon mari étoit abſent. Un *Towtou* bien pauvre étoit malade vers le centre de l'Iſle; *Adelo* n'avoit pas voulu ſe coucher ſans lui porter auparavant les conſolations de ſon Miniſtere ſaint, & les ſecours que

peut donner aux indigents notre médiocrité. C'a toujours été la vertu de mon reſpectable époux ; mais combien elle s'eſt accrue depuis que l'*Eatooa* a récompenſé ſa bienfaiſance, en lui offrant *Réema-Lema* dans la cabane d'un pêcheur !.... «

» Il n'y étoit pas. Mes cris, ma réſiſtance, mon déſeſpoir, tout fut inutile ; on me menaça de la mort, & j'eus la foibleſſe de la craindre. O ! ſi j'avois prévu.... je l'aurois deſirée, implorée.... On nous tranſporta à *Eimeo* avec les autres priſonniers, & nous fûmes tous renfermés dans un vaſte *éhamoote*. «

» Dès le lendemain ſe répand le bruit que je ſuis *taboo*. Quelle nouvelle ! Elle eſt affreuſe.... je ne la puis croire. *Maheine*.... il vient, accompagné du Hiérarque que remplace *Adelo*. Alors je crois tout. Le Tyran s'approche de moi, me parle.... je m'évanouis. «

» En reprenant connoiſſance, je me trouvai dans une jolie maiſon, entourée

de mes enfants & de quelques femmes qui me prodiguoient leurs ſoins. Un jeune Inſulaire, qu'on m'a dit depuis être cet *Œdidée*, le plus célebre de nos voyageurs après *Omaï*, entra, & me dit à l'oreille que l'épouſe d'*Adelo* n'avoit plus rien à craindre pour ſa vie, qu'elle ſeroit traitée en Reine, qu'il ne tiendroit qu'à elle d'en avoir le pouvoir, ou même quelque choſe au-delà.... qu'il me conſeilloit, en toute ſuppoſition, d'être modérée dans mes réponſes. Il ſortit & me laiſſa cette énigme à deviner. «

» *Maheine* ne tarda pas à me l'expliquer. Il ſe préſenta avec un air de douceur & de timidité affectée. » Vous n'êtes » point eſclave, me dit-il, Madame. (1) » Quand on vous a vue une fois, ce n'eſt » plus vous qui êtes ſans liberté.... « Il careſſa mes enfants, tandis que je balbutiois quelques mots, qui ne dénotoient que mon extrême embarras.... » Vous com-

(1) Dans l'original *Tedua*, femme noble.

» mandez ici ; ces femmes vous obéiront. » Si quelque chose vous manque ou vous » flatte, parlez : Roi & Sujets, tous sont » à vos ordres. « Je pris sur moi de lui répondre, que la seule grace que je le priois de m'accorder, étoit de me rendre à ma patrie & à mon époux. Je m'apperçus sensiblement que ma requête l'avoit choqué, quoique je ne soupçonnasse pas encore quelles étoient ses vues. Cependant il dissimula son chagrin, & se retira, en ajoutant à ce qu'il m'avoit dit, quelques phrases plus développées & plus énergiques. «

» Voilà, ô, mes amis ! le commencement de la persécution de l'inconsolable & éternellement malheureuse *Hanah*. Le Tyran s'étoit mis dans la tête de m'épouser. Notre ancien Hiérarque, sans doute pour jouir de ma peine & de ma confusion, eut l'audace de m'apporter la volonté de son Maître. Répudier *Adelo*, m'unir ensuite à *Maheine*, que mes charmes forçoient de descendre jusqu'à moi ; deux choses, me dit-il, aussi naturelles que faciles. Au surplus, je n'avois pas le

choix d'un autre parti. On deſiroit me tenir de moi-même, & que l'amour & la liberté formaſſent ces nouveaux nœuds : mais ſi j'étois aſſez ſotte que de réſiſter, j'apprendrois, à mes dépens, qu'on ne brave pas impunément le pouvoir ſuprême. On m'exhorta à y penſer, & l'on m'avertit que, dans deux heures au plus tard, *Maheine* viendroit lui-même s'inſtruire de ce que j'avois décidé de ſon ſort. Le Hiérarque prononça ces dernieres paroles d'un ton de mépris qui ne m'échappa point, quoique je fuſſe toute remplie de l'abominable projet dont la ſeule expoſition me déchiroit le cœur «

» Mes réflexions furent courtes, ou, pour mieux dire, je n'en avois pas beſoin pour me réſoudre à mourir plutôt que de violer la foi que j'avois jurée à *Adelo*, mon unique & premier amour. Juſqu'alors j'avois haï *Maheine* comme mon ennemi, mais l'eſpoir outrageant qu'il avoit conçu, me le firent déteſter comme un monſtre. Me croire capable d'une telle perfidie !.... Il parut. Je me jettai à ſes pieds, en le

ſuppliant de m'accorder la liberté. Il me releva, & dit que tout ce que je lui demanderois me ſeroit accordé, excepté cela; qu'il m'offroit ſa main.... Je l'interrompis vivement, & par un refus poſitif. Il s'emporta, ſe radoucit, changea vingt fois de ton, de places & de manieres. Je demeurai inébranlable, répondant à ſes menaces que la mort me ſeroit douce, ſi je ne pouvois me ſauver de l'infamie qu'en m'enveloppant dans ſes ténebres. «

» Cette ſcene bizarre & douloureuſe ne fut pas la ſeule tentative de *Maheine*. Il la répéta, la varia. Tendre & furieux tour-à-tour, jouant peut-être des ſentiments qu'il n'éprouvoit pas, il me maltraitoit quelquefois de ſa propre main, & imploroit ſon pardon. Je le lui promettois, pourvu qu'il renonçât à ſes criminelles idées. Cette condition lui rendoit toute ſa rage; & quand il avoit bien extravagué, juſqu'à battre mes enfants en ma préſence, le cruel inſenſé ſe proſternoit, & juroit qu'il ne ſortiroit pas que je ne lui euſſe pardonné.

Que n'aurois-je pas fait pour l'éloigner de moi ! «

» *Œdidée* m'avoit appris qu'*Opahiah*, envoyé d'*Huaheine* pour traiter de la rançon des priſonniers, ſollicitoit mon élargiſſement ; que *Maheine* ne s'en jettoit plus auſſi loin qu'auparavant, mais qu'il exigeoit un délai de deux fois vingt-quatre heures, durant lequel il eſpéroit m'amener à ſon but. Je remerciai *Œdidée* de ſes bons offices. «

» Si cet avertiſſement ne m'affermit pas dans mes réſolutions, ce qui en effet étoit impoſſible, il rendit à ma pauvre ame aſſez de calme pour qu'elle pût ſe conduire avec une ſageſſe qui m'empêchât de choquer inutilement mon perſécuteur, & une fermeté qui continuât de lui oter toute eſpérance. *Maheine* me vint voir. Il me dit que l'Ambaſſadeur d'*Huaheine* me redemandoit, mais que s'il falloit acheter la paix à ce prix.... — Me priver de ma chere *Hanah*, c'eſt la choſe impoſſible.... vous pouvez tout accommoder.... — Eh !

comment, lui dis-je ? — En ne m'obligeant pas à vous retenir de force, en reſtant librement, en déclarant à *Opahiah* que vos réflexions ſont faites, & que vous ne croyez pas devoir refuſer les propoſitions avantageuſes.... — Je vous l'ai dit, Seigneur ; je ne ſuis point à moi. Tant qu'*Adelo* reſpirera.... — Et s'il ne reſpiroit plus ?.... Cette queſtion me glaça d'effroi. Je craignis qu'on n'eût attenté à la vie de mon époux, ou qu'on ne méditât ce crime pour rompre les liens qui m'uniſſoient à lui. Je me hâtai de répondre que je le pleurerois juſqu'à ce que l'inſatiable *Oopo* (1) m'eût dévorée. — Du moins puis-je me flatter que, ſans cet obſtacle, vous m'euſſiez aimé? — Je n'ai pas conſulté mon cœur là-deſſus. — Conſultez-le ; je reviendrai tout-à-l'heure entendre ſa réponſe. — Ne prenez pas cette peine, Roi d'*Eimeo* ; une femme honnête ne ſe ſoumet jamais à l'eſpece d'examen que vous dites. — Eſt-ce-là votre dernier mot, *Hanah* ? — Je l'eſ-

(1) La mort.

pere.... oui, j'eſpere que mon affliction, mes enfants, ma fidélité elle-même..., vous toucheront, & que, jaloux de pouvoir quelque choſe ſur mon cœur, vous vous y ménagerez les ſeuls ſentiments qu'il lui ſoit permis d'éprouver pour vous, l'eſtime, la reconnoiſſance, l'amitié.... (*il ſe taiſoit*) Dites, Souverain d'*Eimeo*, que je n'ai pas compté en vain ſur votre généroſité.... Dites que vous me renverrez à l'homme vertueux auquel je me ſuis donnée, avant de vous connoître, & que vous ne pourriez vous défendre d'aimer, ſi les circonſtances le rapprochoient de vous.... — (*D'un air ſombre, mais tranquille*) vous le voulez, femme entêtée, femme aveugle; on vous renverra à votre *Adelo*. Je vous faiſois trop d'honneur.... Demain, au point du jour, vous partirez avec *Opahiah*, & vos enfants vous accompagneront. On aura ſoin de vous conduire à la pirogue de l'Envoyé.... Je vous offrois, ingrate, un ſort digne d'envie: vous vous repentirez de l'avoir refuſé. «

» Je ne répliquai rien. Des remerciements

l'auroient offenſé; ſes injures me flattoient; d'ailleurs, je n'avois garde de prolonger cette converſation. Il me contempla encore quelques inſtants en ſilence, & s'en alla. Je ne le revis pas le reſte du jour, que je paſſai agréablement, heureuſe par la certitude du lendemain. Je me couchai avec le ſoleil. J'étois fatiguée; je n'avois pas dormi les nuits précédentes; le ſommeil s'empara bientôt de mes ſens: néanmoins mon bonheur continuoit; je penſois à *Adelo*... Dieux! quel réveil!... *Maheine*!... Le ſcélérat me ſecoue rudement; j'ouvre les yeux, un cri m'échappe.... Tais-toi, dit-il, & m'écoute.... Voilà, ô! la plus opiniâtre de toutes les femmes, voilà le moment de ma vengeance ou de ton repentir. M'accepte-tu pour époux? Point de verbiage; oui ou non. — Puiſſances céleſtes, ſecourez-moi! Secourez une infortunée!.... On ne me permit pas d'en dire davantage. Des monſtres.... c'étoit les femmes qui me ſervoient.... Je ne décrirai point à mes reſpectables amis cette ſcene horrible de prieres, de réſiſtances, de larmes, d'efforts, d'outrages, de raille-

ries.... On me laiſſa enfin. Le jour s'annonçoit ; des *Towtous* me traînerent à la pirogue d'*Opahiah*. Vous ſavez le reſte. «

» Après la révélation de mon funeſte & honteux ſecret , ma conduite à l'égard d'*Adelo* doit ceſſer de vous ſurprendre. J'avois beſoin de conſeil ; je le demande à l'amitié. Inſtruirai-je mon époux d'un malheur qui n'eſt pas moins le ſien que le mien ? Et , en ſuppoſant qu'il vous ſemble convenable de lui en dérober la connoiſſance , quel prétexte emploierai-je pour me dérober à ſa tendreſſe , juſqu'à ce que le temps m'éclaire ſur mon état ?... Car je ne voudrois pas , s'agît-il de ma vie , le forcer , par ma diſſimulation , de ſe réjouir de la naiſſance d'un fils de *Maheine* , de le preſſer contre ſon ſein , de placer dans ſon cœur le fils du monſtre à côté de ſes propres enfants.... Mais , ô douleur ! je ſerois ſa mere.... je devrois.... doux & cruel devoir qui me tourmenteras , ſoit que je te rempliſſe , ſoit que je te viole !.... Dieux ! Eſprit vivificateur ! épargnez à la plus foible de vos créatures une épreuve , un com-

bat.... Mes amis, conſeillez-moi.... & ne cherchez point à me conſoler. «

La confidence d'*Hanah* ne me ſurprit point ; c'étoit ce que j'avois ſoupçonné : mais elle porta au comble ma haine pour le Tyran. Je jurai de le punir d'une maniere ſi terrible & ſi ſolemnelle, que l'idée ſeule du châtiment glaçât d'effroi quiconque, même parmi les Rois, ſeroit tenté de renouveller le crime qui l'auroit provoqué.

Les avis furent partagés ſur la premiere queſtion de l'épouſe d'*Adelo*. Nous opinâmes, *Réema-Lema* & moi, à laiſſer le mari dans l'heureuſe ignorance dont il jouiſſoit : d'autant mieux qu'*Hanah* étant réellement innocente & pure, le mal, pour l'époux, n'étoit au fond qu'une chimere. *Nowa* combattit ce ſentiment ; elle ſoutint qu'il falloit tout dire. Ses preuves étoient, premiérement, que ce malheureux ſecret tranſpireroit tôt ou tard, ſoit par l'imprudente jactance de *Maheine*, ſoit par l'indiſcrétion de ſes infâmes Miniſtres. — » On

» ne

» ne gagne donc rien à diſſimuler mainte-
» nant ; au contraire, on prépare des
» ſoupçons, qu'une explication tardive &
» devenue néceſſaire ne diſſipera peut-
» être qu'imparfaitement. « .... Secon-
dement, que la conduite d'*Hanah* à l'é-
gard de ſon mari, avoit été ſi ſinguliere,
ſa triſteſſe & ſon abattement ſi viſibles,
ſon langage ſi obſcur & en même-temps
ſi énergique, qu'on ſuppoſoit involon-
tairement à tout cela une cauſe majeu-
re, une cauſe qu'on ne devinoit pas
préciſément, parce qu'il falloit l'aller
chercher trop loin. — » Ne dites pas
» à *Adelo* la véritable cauſe, où en
» imaginerez-vous une autre capable de
» remplir l'idée de celle qu'il ignore au-
» jourd'hui, mais qu'on a promis de lui
» révéler demain ?.... « Troiſiémement,
qu'il y avoit à parier que le ſoupçon du
vrai n'étoit pas à éclorre dans l'ame d'*A-
delo*. — » *Omaï* avoit deviné ce que c'é-
» toit. En pareil cas, un époux ne doit-
» il pas être auſſi clair-voyant qu'un étran-
» ger ? Raſſemblons les petites impruden-
» ces de notre chere amie. Elle refuſe

» d'embraſſer ſon mari ; elle refuſe d'aller
» chez lui; elle ſe ſert de l'expreſſion *vous ſau-*
» *rez tout*; elle dit *vos enfants* avec une affec-
» tation ſi marquée qu'*Adelo* en a fait la
» repriſe ; elle s'écrie, *je ne vous ai pas*
» *offenſé non plus* : & vous penſez que
» l'homme le plus intéreſſé à rapprocher,
» combiner toutes ces circonſtances, ne
» découvrira pas, ne ſoupçonnera même
» pas, au moins vaguement, l'affreux
» malheur qui les produit ? Supprimons
» ce malheur, feignons-en un autre à vo-
» lonté, & voyons s'il ne ſera pas dans
» l'ordre qu'une femme comme *Hanah*
» coure, en débarquant, ſe jetter dans les
» bras d'un mari tel qu'*Adelo*, & y cher-
» cher le remede à ſes maux, ſa princi-
» pale, ſon unique conſolation ? Et c'eſt
» lui qu'on repouſſe, lui qu'on fuit, lui
» qu'on remet au lendemain, après que l'on
» ſe ſera conſultée avec l'amitié! *Omaï*, ſi
» j'en faiſois autant !...« Quatriéme-
ment, que la réſolution où étoit *Hanah* de
ſe ſouſtraire aux empreſſements de ſon
époux, juſqu'à ce qu'elle eût de plus am-
ples lumieres ſur ſon état, rendoit indiſ-

penſable, & tout-à-l'heure, l'aveu du fait. — » Car d'abord ſi le temps découvroit que le crime de *Maheine* a imprimé des traces durables, il faudroit bien en venir à cette déclaration : ſeroit-elle plus favorablement écoutée alors qu'à préſent ? Ne vaut-il pas mieux profiter des conjonctures actuelles, qui toutes ſollicitent une explication ? Enſuite, ne déclarant rien maintenant, & écartant ſon époux, *Hanah* pourra-t-elle alléguer quelque motif qui juſtifie cette bizarrerie ? Citez-m'en un qui ait ſeulement l'apparence d'une raiſon. Ce n'eſt pas tout encore. Quand notre amie ſera certaine que la bonté des Dieux l'a préſervée du tourment inconcevable d'être la mere d'un enfant dont *Maheine* ſeroit le pere : nouvelle & non moins incompréhenſible variation, elle ſe rapprochera de ſon mari qu'elle éloignoit d'elle, elle recherchera celui qu'elle fuyoit, elle..... Non, vous n'y avez pas réfléchi, vous qui lui conſeillez de ne pas révéler à *Adelo* le ſecret importun qui peſe ſur ſon cœur. Elle lui a promis qu'il ſauroit tout, &

» la prudence veut qu'il ſache tout. D'aſ-
» ſurer que ce parti ſoit ſans inconvénient,
» c'eſt ce que je ne ferai point ; mais il en
» a moins, j'oſe l'affirmer, que les autres
» qu'on lui préféreroit. Qu'*Adelo* prenne
» bien, ou qu'il prenne mal la déclaration
» de ſon épouſe, au moins on ſait à quoi
» s'en tenir ; l'incertitude diſparoît, les
» choſes s'arrangent d'elles-mêmes, on
» établit ſa conduite ſur un fondement dé-
» terminé ; au lieu que la diſſimulation ne
» vous offre que perplexités, qu'embarras
» qui s'entr'appellent, que menſonges à
» entaſſer, que contradictions à pallier, que
» myſteres inexpliquables à expliquer. Je
» perſiſte dans mon ſentiment. Je ne m'of-
» fenſerai pourtant pas qu'il ne ſoit pas
» ſuivi. «

Ainſi parla l'épouſe adorée d'*Omaï*. La perſuaſion coula de ſes levres. Nous revînmes à ſon avis. *Hanah* parut enchantée qu'il eût prévalu. C'étoit celui vers lequel ſon cœur l'entraînoit. Elle l'auroit adopté ſans conſulter perſonne, ſi elle

n'eût pas craint de commettre une faute qu'il n'auroit pas été en ſon pouvoir de réparer. Le caractere connu du bon *Adelo* ajoutoit un nouveau poids aux réflexions de *Nowa* ; il n'étoit pas préſumable qu'avec toute la délicateſſe qu'on ſuppoſe à un mari, en pareille aventure, il en voulût un ſeul inſtant à une jeune femme, honnête & vertueuſe, parce que forcément elle avoit été la proie d'un ſcélérat. On arrête donc unanimement que demain *Adelo* ſaura tout : ſon épouſe en renouvelle l'engagement.

Eh ! pourquoi pas aujourd'hui, reprit *Nowa* ? Pourquoi remettre ce qui ne ſauroit être fait trop tôt ? De toutes manieres, la nuit qui commence en ſeroit plus tranquille. Allons, chere *Hanah*, un effort (*elle l'embraſſe*).... Nous vous accompagnerons.... Si *Adelo* recevoit mal.... nous vous raménerions avec nous. — Non, dit en pleurant notre amie, vous ne me raméneriez pas ; mon cœur me répond que je mourrois à la place. — Allons....

Hanah héſitoit comme ſi elle eût eu deux ames, dont l'une vouloit ce que l'autre ne vouloit pas. Enfin nous ſortions quand *Tanadoure* paroît, & nous annonce qu'*Adelo* ſe promene à grands pas autour des plantations de *Réema-Lema*, réſolu de paſſer la nuit aux environs du lieu que ſa femme habite. — A merveille, dit *Nowa*; envoyons-le chercher par *Tanadoure* : la choſe ſera plus promptement terminée que ſi nous nous tranſportions chez lui. N'y conſentez-vous pas, chere *Hanah* ? — (*Elle d'un air extrêmement embarraſſé*) *Nowa*, ſi j'oſois.... mais non, ce ſeroit abuſer.... — Achevez toujours. — Je vous aurois priée de voir vous-même *Adelo*, &.... tête à tête.... de lui dire.... — L'idée m'en étoit venue. Demeurez donc tous ici. Je vais.... — Que vous êtes bonne !

Mon épouſe avoit eu à peine le temps de raconter à *Adelo* les malheurs de la ſienne, que le reſpectable *Téaponée* entre en criant, *où eſt-elle ? où eſt-elle ?* Il court

à ſa femme, la prend dans ſes bras, la ſerre contre ſon cœur, lui dit : *& tu as pu douter un ſeul inſtant....!* L'état de notre amie ne lui permit pas de continuer. Elle n'avoit pas réſiſté à cette ſecouſſe violente ; le ſaiſiſſement lui avoit fait perdre l'uſage de ſes ſens. Cet accident ne nous alarma pas ; il étoit trop naturel. De petits ſecours adminiſtrés à propos la rappellerent doucement à elle. Vous ſavez tout, dit-elle, en tendant les mains vers ſon mari ; me pardonnez-vous ?.... m'aimerez-vous encore ? — Plus que jamais, ma chere vie, ma vertueuſe *Hanah*.... Hé ! quel homme ſeroit aſſez injuſte que de retirer ſa tendreſſe à une épouſe eſtimable, parce qu'un ſcélérat.... Si je te pardonne !.... Mais non, ma bien-aimée, je ne te pardonne point. Le pardon ne s'accorde que pour une faute, & tu n'en as point commis. Tu n'as été que malheureuſe.... & c'eſt ton attachement pour moi qui a cauſé.... Ne t'afflige plus ; je t'en conjure au nom des Dieux, au nom de nos enfants & de notre amour.... Que

t'a ravi, ou à moi, l'horrible attentat de *Maheine* ? Ta vertu te reſte.... ta pudeur, ta modeſtie, ton innocence.... tu es plus pure à mes yeux que la lumiere de *Mahanna*... Je me ſuis toujours glorifié d'être l'époux d'*Hanah* ; mais c'eſt actuellement ſur-tout que je m'enorgueillis de notre union. Tu as été tentée par tous les moyens poſſibles de ſéduction, & tu n'as pas ſuccombé.... Conſole-toi, ô ! moitié d'*Adelo*, ſeche tes larmes.... *Maheine* n'aura nui à notre bonheur, que s'il eſt parvenu à te rendre inconſolable.

Ce diſcours produiſit l'effet deſiré. *Hanah* ſe remit d'abord un peu ; inſenſiblement il n'y parut preſque plus. Le tendre époux parla de retourner chez lui. Il fut étrangement ſurpris que ſa femme, en lui prodiguant les témoignages de ſon amour & de ſa reconnoiſſance, refuſât abſolument de l'accompagner. *Nowa* n'avoit pas eu le temps de lui expliquer le ſcrupule de notre amie ; il étoit parti trop bruſquement, dès qu'il avoit ſu la cauſe

du chagrin de ſa charmante épouſe. Il fallut une ſeconde explication, & ma femme acheva l'œuvre qu'elle avoit ſi bien commencée.

Adelo écouta avec une ſinguliere attention le détail des craintes de l'honnête & pudique *Hanah*. Il convint qu'elles étoient fondées, & nous demanda ſi nous penſions de même. Nous avouâmes que la délicateſſe de ſon épouſe avoit notre approbation. Je m'en réjouis, reprit-il en ſouriant.... j'aurai la ſatisfaction de vous contredire, & de vous ramener tous enſemble à mon ſentiment.... On craint que je ne regarde comme étant à moi un enfant dont *Maheine* ſeroit le pere: quel ſi grand malheur, pourvu que je l'ignore?... *Hanah* ne ſera-t-elle pas ſa mere? A ce titre ne faudra-t-il pas que je l'aime?.... Oublions le crime, & brouillons-en ſi bien toutes les ſuites que rien ne nous en rappelle le ſouvenir. En ſuppoſant que ma chere épouſe ſe procure le funeſte éclairciſſement qu'on croit devoir rechercher, & qu'elle mette au monde un enfant qui conſtam-

ment ne ſera pas le mien, que d'inconvénients ! quelle complication !.... *Hanah* le haïra-t-elle ? C'eſt ſon ſang. L'aimera-t-elle ? Le ſang de *Maheine* !.... Et moi, le chaſſerai-je de ma maiſon ? Chaſſerai-je un enfant que mon épouſe, en bonne mere, voudra retenir auprès d'elle, & nourrir de ſon lait... qu'elle ſuivra, ſi je le renvoie ?.... Mais le ſouffrirai-je dans ma maiſon ? Souffrirai-je un enfant, fruit du crime, né de mon épouſe, ſans être mon enfant ?.... Et mes propres enfants, de quel œil le verront-ils ? Leur frere ou leur ſœur.... & l'enfant d'un ſcélérat que leur pere & leur mere déteſtent également !.... Mes bons amis, l'incertitude remédie à tout cela. Je ſerois au déſeſpoir qu'on vînt à bout de la diſſiper. J'aime mieux m'expoſer au hazard d'appeller *mon fils* le fils de *Maheine*, qu'au malheur d'être forcé de haïr le fils d'*Hanah*. Pauvre petite créature !.... je ne le pourrois pas.... je l'aimerois.... Laiſſez-moi par pitié le moyen de me perſuader que c'eſt mon fils.... Ma très-chere femme, accorde-le moi comme une grace.... peux-tu ſou-

haiter que je haïſſe ton enfant ? Peſe bien ces mots : *ton enfant*.... Périſſe la connoiſſance fatale qui diviſeroit nos cœurs, en nous obligeant, pour le même objet, moi à la haine, toi à l'amour !

Je doute que les ſentiments d'*Adelo* obtiennent en Europe beaucoup de ſuffrages ; mais ils eurent les nôtres. Nous les jugeâmes humains, nobles, fortement raiſonnés. Au ſurplus, comme il étoit le principal intéreſſé dans cette affaire, il eût été ridicule que nous nous montraſſions plus difficiles que lui. On décida, ſans balancer, qu'*Hanah* retourneroit avec ſon époux, & que, dès l'inſtant même, celui-ci étoit réintégré dans tous ſes droits.

Au bout de dix à onze mois, notre amie accoucha d'un garçon. Joie pleine & entiere : il n'y avoit plus d'équivoque. Heureuſement nos *Taatas* & nos *Tahonas* ne ſavent pas, comme ceux de *Londres*, qu'une femme peut donner un héritier légitime au mari qu'elle pleure depuis plus

de douze lunes. Je n'eus garde de communiquer au couple bien raffuré cette portion des connoiffances que j'avois rapportées de mes voyages.

Puifque la paix eft rétablie dans le ménage du bon Hiérarque, nous pouvons reprendre la fuite des événements.

Fin du Tome ſecond.

Fautes à corriger.

Page 12, *ligne* 7, eſt la même, *liſez* eſt la mienne.
Page 68, *ligne* 15, penſai-je, *liſez* penſé-je.
Page 233, *ligne* 21, étoit enfermé, *liſez* étoit gardé.
Page 249, *ligne* 11, vous me raviſſez, *liſez* — vous me raviſſez.
Page 256, *ligne* 21, amée, *liſez* armée.
Page 429, *ligne* 20, *Oroo*, *liſez Ooroo*.

EXPLICATION de quelques mots o-taïtiens conſervés dans la traduction.

QUOIQUE la plupart de ces expreſſions aient été éclaircies par de courtes notes, quand elles ſe ſont préſentées pour la premiere fois, on a cru qu'il étoit convenable d'en former une liſte à laquelle on pût recourir au beſoin.

Anoho. Ce mot ſignifie *aſſemblée*. On s'en ſert particuliérement pour déſigner l'aſſemblée des Chefs, délibérants ſur les affaires publiques.

Aow. Il ſignifie *torrent*, & plus ordinairement un *courant de mer*.

Arreoy. Guerrier preſqu'indépendant, Membre d'une Société plus dangereuſe qu'utile, répandue dans toutes les Iſles, ayant des loix & des uſages uniformes, malgré la différence des gouvernements.

Ava. Liqueur enivrante, connue dans toutes les Iſles de la mer du Sud, & appellée *Kava* dans les Iſles *des Amis* & ailleurs.

Britanne. C'eſt la *Grande-Bretagne*.

Earée. Noble.

Eatooa. Nom générique de la Divinité. On le donne auſſi à tout ce qui ſe rapporte à elle.

Ehamoote. Maiſon publique. C'eſt, pour

ainſi dire, *l'hôtel-de-ville*. Communément on y reçoit les étrangers quand ils ſont revêtus du caractere d'Ambaſſadeurs, ou quand ils jouiſſent d'une grande conſidération perſonnelle.

Era-Potaïa. Vent femelle d'une extrême douceur. C'eſt le vent des beaux jours, des navigations paiſibles & heureuſes.

Evée. Fruit qui a beaucoup de reſſemblance avec la pomme.

Etée. Le Dieu méchant ou mauvais Principe. On ſe ſert de ce mot pour exprimer les *défauts*, même ce qui eſt *petit*, par oppoſition à ce qui eſt *grand*.

Hoa. Officier du Roi, ordinairement pris dans la claſſe des *Manohoones*. Ce mot exprime ſpécialement un homme attaché à la perſonne du Roi : par exemple, *un Page*.

Mahananna. Le Soleil.

Manohoone. Homme du ſecond ordre des Inſulaires, qui correſpond à celui de nos roturiers libres.

Marama. La Lune.

Morai. C'eſt le lieu où l'on enterre les morts, & où l'on honore la Divinité. Il ſe nomme *Fiatoka* dans les *Iſles des Amis*: différence remarquable entre deux langues qui ſont fonciérement la même langue.

Oopo. La mort.

Taata. Il a pluſieurs ſignifications: celle de *Médecin* eſt la plus uſitée.

Taboo. Interdit, dévoué, conſacré. Il eſt ſubſtantif & adjectif.

Tahona. Savant ou Philoſophe. C'eſt un homme qui fait gloire de s'élever au-deſſus des penſées du vulgaire, & qui ſouvent n'en eſt pas plus raiſonnable.

Tanne. Dieu particulier de l'Iſle d'*Hua-heine*.

Tatano. Miniſtre de la religion. Ce mot eſt moins uſité que celui de *Téaponée*.

Tatée. Prononciation o-taïtienne du nom du Capitaine Clerke.

Tayo. Ami, mais ami intime.

Téaponée. Prêtre ou Miniſtre de la Religion.

Tédua. Nom qu'on donne aux femmes & aux filles de qualité. Il peut ſe rendre par *Madame* & *Mademoiſelle*.

Téohé. Eſprit familier. Les Inſulaires croient beaucoup à ces intelligences, & ils en racontent bien des hiſtoires, dont les *Tahonas* ſeuls ont acquis ou uſurpé le droit de ſe moquer.

Toerou. Vent mâle, époux d'*Era-Potaïa*: il eſt beaucoup plus turbulent, & auſſi beaucoup moins aimable qu'elle.

Toooa. Earée du ſecond ordre, Chef ſans vaſſaux, qui n'a point d'hommes, mais qui n'eſt l'homme de qui que ce ſoit, relevant immédiatement du Souverain.

Toopapaoo. Catafalque ſur lequel la flatterie, la crainte ou la reconnoiſſance conſerve embaumés les cadavres des principaux Inſulaires.

Toote. Prononciation de *Cook*.

Tourouva. Lieu ſpacieux où les ames s'aſſemblent & ſe divertiſſent après la mort.

Towtou. Eſclave ou domeſtique. Les *Towtous* compoſent le troiſieme ordre des Inſulaires.

Whatta. Table quarrée, portée ſur quatre piliers immobiles ; & placée ordinairement dans les *morais*. C'eſt un autel.

Whennua. Fief ou diſtrict. Les fiefs appartiennent aux *Earées* du premier ordre, & portent chacun *un nom qui les diſtingue des autres*.

07921
Sobolevsk
1873

E 790
T3 327 n
vol. 2